

BIBLIOTHÈQUE
LATINE-FRANÇAISE

[illegible]

[illegible]

DES AUTEURS LATINS

publiée

[illegible]

C.-L.-F. PANCKOUCKE.

[illegible]



PARIS

IMPRIMERIE DE C.-L.-F. PANCKOUCKE

[illegible]



*561. PERREAU, Paris, 1832.

Satires de Perse suivies d'une fragment de Turnus et de la satire de Sulpicia Traduction nouvelle [*prose*] par A. Perreau Professeur de Rhétorique au Collège Royal de Saint-Louis. Paris C. L. F. Panckoucke Membre de l'Ordre Royal de la Légion d'Honneur Editeur, Rue des Poitevins, N° 14
I. 8°. ff. (2) + pp. lxxi
M, BM, Marc.

es the translation. The intro-
h bibliographical matter, and,
literary criticism.

BIBLIOTHÈQUE

LATINE-FRANÇAISE

PUBLIÉE

PAR

C. L. F. PANCKOUCKE.

PARIS, IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE,
Rue des Poitevins, n. 14.

SATIRES

DE PERSE

SUIVIES

D'UN FRAGMENT DE TURNUS

ET

DE LA SATIRE DE SULPICIA

TRADUCTION NOUVELLE

PAR A. PERREAU

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÈGE ROYAL DE SAINT-LOUIS.

PARIS

C. L. F. PANCKOUCKE

MEMBRE DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR

ÉDITEUR, RUE DES POITEVINS, N° 14

M DCCC XXXII.

AVIS AUX LECTEURS.

Voila un volume un peu long pour le plus bref des auteurs latins : les lecteurs n'en prendront que ce qui leur conviendra, suivant leur goût, suivant leur manière de lire.

Ceux qui s'attachent surtout à la pureté des textes peuvent donner à celui-ci quelque confiance : il n'a été établi qu'après avoir relevé et discuté toutes les différentes leçons, celles des manuscrits et des imprimés, celles des meilleures éditions de Perse. Ce travail avait été entrepris pour la *Collection des auteurs Classiques-Latins*, et c'est là qu'il faut en chercher les détails minutieux (tom. III des *Satiriques*, 115e de la Collection). Je n'ai cru devoir en reproduire ici que les résultats, avec les justifications nécessaires pour les passages les plus controversés. Quoiqu'il en soit, cette seconde édition de mon texte de Perse est peut-être préférable à la première; j'ai trouvé à corriger encore.

Il y a d'autres lecteurs moins exigeans sur la qualité des textes, et, par là même, fort difficiles sur celle des traductions : ils veulent qu'une traduction leur tienne lieu de l'original. Ils veulent l'impossible; les traductions, quelque parfaites qu'on les suppose, sont des secours utiles, souvent même indispensables, pour lire les anciens, plutôt qu'elles ne sont de véritables équivalens de leurs ouvrages. Je n'ai rien négligé cependant pour satisfaire aussi cette classe de lecteurs, et justifier l'estime dont ils honorent cette *Collection*. Pour cela, je me suis tenu aussi près de la lettre de mon auteur, que le respect pour notre langue et pour le goût me l'a permis : cela m'a paru encore le meilleur moyen de reproduire ici la valeur des pensées et le caractère du style de Perse. C'est par cette méthode que j'ai rétabli le véritable sens d'une foule de passages qui forment des sens faux ou des non-sens dans les traductions même les plus récentes et les plus estimables.

J'ai beaucoup éprouvé par moi-même combien il est fastidieux,

après avoir lu un auteur dans son texte ou dans une traduction, d'en recommencer mot pour mot la lecture dans un Commentaire. C'est pour sauver, autant qu'il est possible, cet ennui à toute espèce de lecteurs, que j'ai placé en tête de chaque satire un *Argument*, et, en tête des notes, une *Note sommaire*, qui mettent à même de bien saisir l'ensemble : il devient moins nécessaire alors d'avoir recours aux explications de détail.

Cependant, comme Perse est un écrivain qui se pique d'érudition, comme son style est rempli d'idiotismes et d'hellénismes, d'allusions et de citations, de phrases à double entente, la traduction serait souvent aussi obscure que le texte lui-même, si des notes fréquentes n'en développaient le sens intime. J'ai cherché à resserrer dans les miennes ce qu'il y a de plus utile dans celles des commentateurs qui m'ont précédé; et cet abrégé est encore bien long : cela ne peut guère convenir qu'aux philologues ou aux érudits de profession.

Perse a fait école; et, de ceux à qui il a frayé la route, il nous reste, outre les écrits de *Juvénal*, une satire de *Sulpicia* et un fragment de *Turnus*. J'ai cru devoir réunir à l'œuvre de Perse, qui est si courte, la traduction de ces deux morceaux qui portent l'empreinte du même siècle et de la même manière. On trouvera encore à la fin du volume quelques notices biographiques sur Perse, intéressantes par elles-mêmes, et que leur peu d'étendue a permis de réimprimer dans leur intégrité.

Enfin, dans un *Discours d'introduction*, j'ai cherché à retracer l'histoire du livre de Perse et des opinions qu'il renferme. La longueur de ce discours jure avec la brièveté de l'ouvrage lui-même : mais elle ne surprendra point ceux qui savent que cet ouvrage date d'une des grandes époques de l'esprit humain; qu'il a traversé, pour venir jusqu'à nous, dix-huit siècles tout entiers, et que la doctrine philosophique sur laquelle il repose a occupé les penseurs de tous les temps.

PERREAU.

INTRODUCTION.

Libelle, sat. I, v. 120.

Le petit ouvrage de Perse est un problème d'antiquités fort compliqué, long-temps débattu, et dont on cherche la solution aujourd'hui encore. Si j'entreprends de la donner, ce n'est pas que je me croie autant d'érudition ou de bon goût que les hommes célèbres qui s'y sont employés avant moi; c'est que je viens après eux. La perfection n'est nulle part; la perfectibilité s'étend aux notices littéraires même et aux traductions.

PREMIÈRE PARTIE.

Histoire du livre.

Suivons d'abord, à travers les âges, la fortune de ce poète philosophe venu de l'antiquité jusqu'à nous : ce spectacle intéresse et éclaire.

I. *Publication de l'ouvrage et son premier effet**. Composées vers les premières années du règne de Néron, les *Satires de Perse* n'ont point vu le jour du vivant de leur auteur[1]. Publiées après sa mort par les soins de l'amitié, il paraît qu'elles eurent alors beaucoup de

1. *Voyez* la Vie de Perse et la Notice pour fixer la chronologie des Satires.

* A. de J.-C. de 50 à 100.

succès. Au mérite qu'elles auront dans tous les temps, elles joignaient, dans leur nouveauté, un intérêt de circonstance; et, bien que celui qui les a écrites récuse et brave dans son orgueil stoïque les jugemens populaires[1], on se persuade volontiers que l'opinion fut tout d'abord pour lui, ou plutôt pour ses beaux vers, puisque lui-même n'était plus. Un écrivain qui trouve un langage ingénieux, énergique et nouveau, frappe les imaginations et commande l'attention; un penseur indépendant, qui recherche avec audace et fronde avec esprit des sottises que l'on admire et des bassesses que l'on révère, prend faveur par cela même qu'il paraît seul pour la raison; enfin, de poétiques harangues, dictées par un noble enthousiasme pour la force morale, et écrites dans un esprit d'opposition contre la cour des empereurs, devaient avoir un charme particulier pour ces citoyens qui, tout déchus qu'ils étaient de leur souveraineté, conservaient encore beaucoup des sentimens de l'ancienne Rome. Le livre des *Satires* fut, en quelque sorte, le manifeste de ceux qui tenaient pour la civilisation grecque contre la soldatesque latine[2], et pour la liberté sous l'empire. De là l'influence profonde qu'il a exercée, et les imitations nombreuses dont il a été suivi; de là les éloges du faiseur d'épigrammes Martial[3] et du grave professeur Quintilien.

1. *Sat.* 1re, 7; et çà et là dans tout son livre.

2. Voyez *Sat.* I, 107 et suiv.; III, 77 et suiv.; IV, 1-52; V, 62-131; VI, 36 et suiv.

3. Sæpius in libro memoratur Persius uno
Quam levis in tota Marsus Amazonide.
(Lib. IV, *Epigr.* v. 29.)

Ce dernier, dont on ne récusera pas le jugement sur les réputations littéraires de son pays, parle de Perse en ces termes [1] : « Son petit livre lui a fait beaucoup de gloire et de véritable gloire. »

II. *Succès de l'ouvrage sous les Antonins*[*]. Cette gloire, que n'avait pu étouffer à sa naissance le despotisme qui brûlait les ouvrages et qui proscrivait les auteurs, brilla de tout son éclat sous les règnes heureux qui suivirent ceux des Néron et des Domitien. La cause dont les poètes et les orateurs avaient embrassé la défense était triomphante; les principes généreux dont Perse avait des premiers armé l'esprit public avaient prévalu; ils donnaient les Antonins à la terre. Après avoir été un ouvrage de parti, *le petit livre* devint un ouvrage de doctrine; il fit du bruit dans les écoles, comme il en avait fait dans le public, et prit rang parmi les *anciens,* à la suite de Lucile, de Lucrèce et d'Horace, parmi les *modernes* [2], à côté de Juvénal, de Turnus, de Lucien et d'Épictète. Il paraîtrait que, déjà à cette époque, il jouissait du privilège d'un commentaire et d'une notice biographique. Que l'on rapporte le premier à un critique nommé Cornutus [3] ou à quelque autre d'un nom

1. *Multum et veræ gloriæ quamvis uno libro Persius meruit* (Quint., *Institut. Orat.*, lib. I, cap. X).

2. Expressions par lesquelles l'auteur du dialogue *de Causis corruptæ eloquentiæ* désigne les écrivains du siècle d'Auguste et ceux du siècle de Trajan.

3. Il existe une dissertation écrite en latin vers la fin du quinzième siècle par Elias Vinetus Santo, pour prouver qu'il y a eu deux Cornutus; le premier, qui enseignait la philosophie stoï-

* A. de J.-C. de 100 à 180.

moins suspect; que l'on fasse auteur de la seconde un écrivain obscur ou Suétone lui-même, toujours est-il vraisemblable que plusieurs des notes manuscrites que nous lisons sur les *Satires de Perse*, et le peu de détails que nous avons sur sa vie, sont des éditeurs de ce temps-là. Depuis, on se fût procuré difficilement des documens aussi positifs; on ne les eût pas imaginés aussi simples et aussi naturels. Les temps que nous traversons avec notre auteur n'étaient plus, comme ceux qui avaient précédé, ennemis des talens et du savoir; ils ont été, au contraire, plus que ceux même qui suivirent, reconnaissans envers les ancêtres et soigneux de la postérité[1]. On doit donc penser que Perse obtint alors non-seulement les prérogatives du talent, mais encore ces honneurs matériels et vulgaires dont il avait raillé la vanité de ses contemporains : *la couronne de lierre* et *les images*[2], les copies sur les modestes *cahiers de l'école* et sur *les belles membranes à deux couleurs*[3], *les tablettes* odorantes et conservatrices *du cèdre, du*

cienne, maître et ami de notre auteur; le deuxième, qui aurait vécu cinquante ans plus tard, grammairien ou critique regardé comme l'auteur du Commentaire sur les Satires.

1. Tacite, *Hist.*, liv. 1, chap. 1; id. *Vie d'Agricola*, ch. 1 et 2; Pline le Jeune, çà et là dans ses *Lettres à Tacite*.

2. . . . . . . Quorum imagines lambunt
Hederæ sequaces.
(*Prol.* v. 5 et 6.)

3. Jam liber et bicolor positis membrana capillis,
Inque manus chartæ. . . . . . .
(*Sat.* III, 10 et 11.)

citronnier, du cyprès[1], peut-être *la lecture publique* et très-certainement *la dictée dans les classes*[2]. Lui vivant, sa fierté de stoïcien et de Romain eût été blessée de pareilles distinctions ; elles sont cependant devenues après sa mort la sauvegarde de son génie et la garantie de son immortalité.

III. *Influence de l'ouvrage depuis les Antonins jusqu'à Julien**. Aux beaux jours des Antonins, à ces jours trop rapides de littérature, de gloire et de bonheur, succèdent de longues tempêtes politiques et religieuses qui déchirent la société, changent en querelles intolérantes et sanglantes les discussions des sages même, et compromettent l'héritage du genre humain déjà avant la domination des Barbares. On s'étonnerait de voir la fortune *du petit livre* se soutenir durant cette période confuse, si l'on ne se rappelait que la littérature, depuis Auguste, était devenue un moyen de gouvernement[3], et que des empereurs avaient fait asseoir avec eux la philosophie sur le trône. La force morale que les livres avaient créée, luttait sans cesse contre cette force brutale des centurions dont s'indigne notre auteur[4], et

1. Horace, *Art poét.*, v. 332 et suiv. ; Vitruve, ii, 9 ; Perse, *Sat.* i, 42.

2. Perse, *Sat.* i, 15 et suiv. ; id. *ibid.*, v. 29 ; Horace, *Sat.* i, 10, 73 et suiv. ; Juvénal, *Sat.* iii, 9 ; vii, 52 ; Martial, iii, 44 ; Pline le Jeune, *Lett.* vii, 17.

3. *Voyez* Dion Cassius, liv. lii, *Discours sur le mode d'administration à suivre.*

4. *Sat.* iii, 77-87 ; v, 189-191 ; et *passim.*

* A. de J.-C. de 180 à 360.

cherchait à arrêter une puissance illimitée. Elle effrayait les mauvais princes par les écrits vengeurs de ceux qui en avaient appelé des succès du crime *à la conscience du genre humain*[1]; elle dictait d'heureux choix au despotisme et à la révolte elle-même[2]; quelquefois, elle relevait les esprits des peuples consternés par une longue tyrannie, et faisait espérer de nouveaux Antonins à la terre, quand des hommes comme Julien arrivaient au pouvoir. Julien est le dernier des empereurs philosophes; ses écrits[3] rappellent Sénèque et Perse, comme ses exploits Jules César et Trajan; en lui finissent cette religion du stoïcisme et ces sentimens romains qui, ayant, pendant plusieurs siècles, tenu lieu à l'empire du monde de la liberté et de la foi, séparent les républiques de l'antiquité des monarchies modernes, et les fables du polythéisme du dogme des chrétiens.

IV. *Usage qu'ont fait les Pères de l'Église des livres des stoïciens et de celui de Perse en particulier**. Les croyances de la Judée furent apportées à Rome, comme toutes celles de l'Orient, après la conquête de l'Égypte et de la Syrie. Pendant long-temps, elles ne firent de

1. Perse et Tacite sont à la tête de ces écrivains-là, qui furent très-nombreux.

2. Agricola, Tacite, Pline le Jeune, Dion Cassius, reçurent de grands commandemens, tout grands hommes qu'ils étaient; Gallus, Probus, un descendant de Tacite aussi vertueux que lui, et Julien lui-même, furent salués empereurs par les légions révoltées.

3. *Les Césars* et *le Misopogon*, deux satires dans le genre de l'*Apokolokyntose*.

* A. de J.-C. de 64 à 560.

progrès que dans le bas-peuple, et le christianisme lui-même, confondu avec les superstitions judaïques, n'obtint que le mépris des philosophes et l'animadversion du gouvernement. On peut juger par les vers de Perse[1] et de Juvénal[2], aussi bien que par les *Histoires* de Tacite[3] et la correspondance administrative de Pline le Jeune[4] avec l'empereur Trajan, par quelles injurieuses rigueurs furent accueillis à leur origine les dogmes que nous adorons et ces premiers fidèles dont l'Église a consacré la mémoire. Les sectateurs du Christ furent proscrits par le despotisme militaire, comme l'avaient été ceux de Zénon, et trouvèrent, comme eux, dans les persécutions même, une énergie nouvelle. A la force qu'ils tenaient de leur maître immortel, insensiblement ils joignirent des secours plus humains, et firent des conquêtes avec les armes de ceux qui les avaient opprimés d'abord. Ainsi leurs prêtres empruntèrent au polythéisme plusieurs de ses cérémonies et de ses solennités; ainsi leurs écrivains puisèrent dans les divers systèmes de philosophie de quoi nourrir et populariser la doctrine. Le stoïcisme dominait; ce fut le stoïcisme qu'ils s'appliquèrent surtout à imiter et à remplacer. Ses dogmes tristes, mystérieux, terribles, se confondirent avec ceux qu'ils enseignaient; sa morale devint leur morale; il n'y a pas jusqu'au style de leurs écrits qui ne paraisse imité du style emblématique de l'école

1. *Sat.* v, 180 et suiv.
2. *Sat.* I, 155-157; vi, 542-551; xiv, 85 et suiv.
3. *Annal.* xv, 44; *Histor.* v, 1-14.
4. Plinii Jun., *Epistol.*

de Zénon. Les Pères de l'Église latine regardaient Sénèque comme un des leurs[1], et ils ont fait de Perse une étude particulière. Tertullien[2] adopte sa doctrine sur la liberté ; Lactance[3] partage ses indignations contre les superstitions populaires, et l'enthousiasme qui le ravit *aux célestes pensées;* saint Augustin[4] le cite et le commente dans tous ses ouvrages; saint Jérôme[5], admirateur de son éloquence, lui emprunte avec ses pensées ses expressions même. Je ne sais où Bayle[6] a pris ces traditions, qu'un Père de l'Église abandonna de dépit les *Satires de Perse*, en disant au livre : *Reste là, puisque tu ne veux pas être entendu;* et qu'un autre dit, en les jetant au feu : *Brûlons-les pour les rendre claires.* Saint Ambroise et saint Jérôme, à qui l'on attribue ces boutades, avaient trop la patience des saints pour se les permettre, et il ne leur prenait pas, à ces esprits cultivés, des accès de cette manie de brûler, qui s'était emparé des néophytes grecs, après avoir entendu saint Paul, et qui, depuis, a livré aux flammes mieux encore que de bons livres.

V. *Ce que devint le livre de Perse après l'établissement du christianisme et pendant le moyen âge**. Quoi qu'il en soit de ces anecdotes plus ou moins suspec-

1. HYERONYM. *De Scriptorib. ecclesiasticis.*

2. *In lib. De Resurrect.; in Apologetico, etc.*

3. Lib. II, 2, 4; VI, 1, 2.

4. *Confess.* IV, 6; VIII, 10 et 11; *de Civitat. Dei,* 6; *de Magist.* etc., 9; *Epistol.* LVI, *ad Dioscor.*, etc.

5. *Epistol.* IV, 81, etc., etc.

6. Voyez *Dictionnaire de Bayle*, article PERSE.

* A. de J.-C. de 500 à 1450.

tes, toujours est-il certain qu'au temps où le christianisme devint la religion des empereurs romains, le livre des *Satires* tenait encore dans la littérature une place importante. Il devait la conserver aussi long-temps que se ferait sentir l'influence de cette philosophie stoïcienne qui avait préparé le règne de l'Évangile. On voit, par les écrits de Sidoine Apollinaire et de Boëce, que Perse et Sénèque servaient encore de modèles aux écrivains et d'autorités aux docteurs au commencement du sixième siècle; et l'on sait d'ailleurs que c'est avec les restes de la dialectique stoïcienne, comme avec celle d'Aristote, que Martian Capella et Cassiodore composèrent les résumés informes qui sont devenus les premiers manuels de l'enseignement scolastique[1].

Après les Pères, après Boëce et Cassiodore, on perd, dans la nuit du moyen âge, les traces des diverses écoles philosophiques et littéraires de l'antiquité, et il n'est guère possible de suivre dans l'Occident, depuis cette époque, la destinée des ouvrages grecs et latins. Les recherches de la philologie et de la paléographie ne jettent là dessus qu'une lumière douteuse. Si l'état matériel dans lequel ont été retrouvés les livres des anciens, était une mesure exacte de l'intérêt qu'ils ont excité chez les lecteurs du moyen âge, il faudrait croire que les quelques vers de Perse ont eu plus de prix à leurs yeux, que les grandes compositions des Tite-Live et des Salluste, des Tacite et des Dion Cassius; car, tandis que

1. Voyez l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie*, par M. Degerando, tome III; voyez l'*Histoire de l'Université*, par Bulœus, origine du *trivium* et du *quatrivium*.

celles-ci ne nous sont parvenues qu'en lambeaux, le livre des satires nous a été conservé aussi intact qu'il l'était en sortant des mains du premier éditeur[1]. Une pareille prédilection serait peu surprenante : les lettrés vulgaires attachent plus de prix aux vers qu'à la prose, et préfèrent aux solides instructions de l'histoire le plaisir malin que donne la satire. Mais, cette fortune bibliographique de Perse tient-elle réellement à la considération dont il aura été l'objet auprès des beaux-esprits des siècles de plomb, et ne doit-elle pas être attribuée plutôt à des causes tout-à-fait fortuites ? Peut-être que la brièveté seule de son ouvrage en a multiplié les copies; peut-être que l'honneur qu'il avait eu d'être cité des

1. Notre Bibliothèque royale renferme une douzaine de manuscrits de Perse; les bibliothèques publiques des étrangers en renferment probablement un plus grand nombre, et l'on en trouve encore dans certaines collections particulières. Or, on sait que plusieurs ouvrages des anciens ne nous ont été conservés que par un seul manuscrit, et encore parfois tout mutilé, comme était celui de Velleius Paterculus. Plusieurs des manuscrits de Perse que j'ai eus entre les mains paraissent aussi anciens que les plus anciens des autres classiques. Par la diversité des parchemins et du papier, des écritures et des gloses, ils annonceraient des éditions ou publications différentes. La plupart sont en écriture *unciale* assez belle, quelques-uns en écriture *gothique*, quelques-uns en cursive ordinaire. Ceux-ci sont évidemment les plus modernes et sont les moins corrects, les moins curieux; l'écriture gothique paraît être du quatorzième ou du treizième siècle; l'unciale remonte beaucoup plus loin. J'ai peine à me rendre à l'opinion des auteurs du Catalogue imprimé de la Bibliothèque royale, qui n'admet point qu'aucun de ces manuscrits soit d'une date antérieure au douzième siècle et à la fin du onzième. C'est à la diplomatique à constater le fait.

saints Pères l'aura préservé; peut être que son obscurité l'aura fait passer, aux yeux de l'ignorance et de la superstition, pour quelque relique respectable. L'esprit s'épuise en conjectures, pour expliquer comment ont pu échapper à une entière destruction ces frêles monumens du génie antique que menaçaient à la fois la fureur de tout abolir, commune aux divers conquérans barbares, et la manie d'effacer, particulière aux ecclésiastiques et aux moines? Les chants d'Homère étaient répétés par la voix des rapsodes, et tous les Grecs retenaient le concert; de la mémoire des hommes, ils passaient sur les feuilles de métal ou sur les diphthères[1], pour être déposés dans les musées. Mais ici, rien que quelques rouleaux de papier que se disputent les flammes, les vers et le grattoir; très-peu de gens pour les entendre, encore moins pour les transcrire. Il faut croire cependant que *le petit livre* ne cessa point d'avoir cours pendant les siècles barbares, et qu'alors même on en renouvela les copies. Tout, en effet, dans quelques-uns des manuscrits de Perse qui nous restent, porte l'empreinte de ces âges malheureux, et les écritures si anciennes et si grossières, et les vignettes ou ornemens gothiques et ridicules, et enfin les gloses d'une absurdité puérile dont ils sont accompagnés.

VIII. *Fortune du livre de Perse, depuis le commencement de l'imprimerie**. — 1°. Éditions. Quand le jour de l'imprimerie vint éclairer enfin le monde littéraire, ce

1. Peaux dont on se servait pour écrire avant l'usage, en Grèce, du parchemin et du papyrus.

* A. de J.-C. de 1450 à 1809.

fut d'abord à faire sortir les monumens antiques de leurs ruines que les éditeurs consacrèrent leurs travaux : il fallait, avant tout, retrouver les textes originaux, et les séparer de tout ce qui n'était pas eux. Ainsi, dans les premières éditions de Perse[1], on ne se proposa que de reproduire l'auteur dans sa simplicité, et, si je l'ose dire, dans sa nudité primitive. Point de variantes, point de notes, point de notice biographique, pas même de titres, dans ces premières éditions du texte imprimé : le prologue et les six satires s'y voient seuls et tout d'une pièce, sans aucun secours pour les entendre[2].

On ne tarda pas à s'apercevoir qu'il en fallait, ainsi que l'avaient reconnu les éditeurs de l'antiquité et les copistes du moyen âge. Aux éditions du texte seul, succédèrent donc les éditions avec notes et variantes, avec notices biographiques et littéraires; on imprima les

1. Ces éditions, telles que je les décris, sont très-nombreuses. Dans quelques-unes le texte de Perse se trouve réuni au texte de Juvénal, et celles-là paraissent fort anciennes. La plupart ne portent ni date, ni nom d'imprimeur. D'autres portent la date de 1479, 1476, 1475, 1474, et enfin, Rome, 1470. L'édition de Brescia paraît encore antérieure à cette dernière : c'est peut-être l'édition *princeps*. Elle fait partie, aussi bien que cinq ou six autres non moins précieuses, de la célèbre collection de lord Spencer (Voy. *Bibliothec. Spenceriana by Thom. Frognall Dibdin ;* London, Belmer, 1814). La Bibliothèque royale de Paris renferme huit à dix éditions de cette espèce, et M. Renouard, le libraire, en possède une des plus anciennes et des plus curieuses.

2. Il paraît que c'est sous cette forme que l'ouvrage fut d'abord donné par les éditeurs de l'antiquité. C'est à peu près ainsi qu'on le trouve dans la plupart des manuscrits. De là l'expression *liber unus*, employée par Martial et Quintilien pour le désigner.

gloses manuscrites et le vieux Commentaire qui porte le nom de Cornutus[1]; on l'imprima tout entier, cet amas de notes confuses, où des erreurs de tous les âges se mêlent à un petit nombre de documens utiles. On composa des commentaires modernes; on en composa de nombreux, d'énormes[2] : l'obscurité de Perse piquant

1. Le Commentaire de Cornutus a été imprimé plusieurs fois. L'édition la plus complète et la meilleure est celle qu'en a donnée cet Elias Vinetus Santo dont nous avons déjà parlé. Il a placé en tête de cette édition deux Dissertations curieuses, l'une sur le nom de Cornutus, l'autre sur l'origine du mot *commentaire*. Cette édition se trouve réimprimée dans le Perse *Variorum* de *Morelle*, (Paris, 1613).—On a aussi de Pierre Pithou un choix de variantes ou de notes qu'il avait extraites de ses manuscrits sur Perse, et qui méritent d'être consultées. Elles se trouvent dans cette même édition de Morelle. — Enfin Casaubon a donné dans son édition un choix de notes extraites des manuscrits sous ce titre : *Glossæ veteres in Persium :* la vie de Perse en fait partie. C'est, après le Commentaire imprimé de Cornutus, le relevé le plus satisfaisant des notes manuscrites sur les Satires.

2. J'en compte plus de cinquante depuis ceux de Cantalycus Clarus (en 1472) et de Barth. Fontius (en 1481), jusqu'à ceux de Kœnig (Gotting. 1803) et d'Achaintre (Paris, 1812). Le plus célèbre, après celui de Casaubon, est celui de Jos. Britannicus ou Lebreton (Brixiæ, 1481) : il a été imprimé dix-sept fois, et l'a été pour la dernière dans l'édition de Morelle de 1613. C'est avec celui de Desprez (Pratæus), *ad usum Delphini*, ce qu'il y a de mieux après Cornutus et Casaubon. Celui de ces Commentaires qui promettait d'être le plus étendu est celui d'Asterius Manlius (Parme, 1621); il n'a été exécuté que sur les deux premières satires, et il remplit déjà un petit volume in-4°. Celui d'Henricus Scalefius (Naples, 1670) forme trois volumes. La plupart de ces ouvrages surchargent le texte d'un fatras inutile qui l'obscurcit loin de l'éclaircir. Celui même de Casaubon a bien des longueurs et des superfluités.

l'amour-propre des érudits, ils enfantèrent des volumes pour l'éclaircir. Tous lui payèrent leur tribut; mais aucun d'eux ne fit plus pour lui que le célèbre Casaubon. Son Commentaire sur les satires excita l'admiration du siècle de l'érudition même; et, malgré les travaux estimables exécutés depuis en Angleterre et surtout en Allemagne, il reste encore le meilleur sur la matière. Avec des matériaux philologiques immenses, avec des connaissances profondes en antiquités, en histoire et en philosophie, on y trouve parfois un esprit de discernement et de critique trop rare dans cette sorte d'écrits : c'est un des chefs-d'œuvre du genre.

2°. Traductions. — Tandis que les philologues et les érudits de profession essaient, par leurs annotations latines, d'éclaircir le texte des satires, les gens de goût, ceux qui prétendent avoir le secret du style, essaient, par leurs traductions, d'en reproduire les beautés dans nos langues modernes. Il semble que ces deux entreprises ne devraient en former qu'une seule, et que, pour faire connaître Perse tel qu'il est, il faudrait réunir le talent de l'écrivain et la patience du commentateur, le tact du poète et le savoir de l'antiquaire. Mais des qualités si opposées peuvent-elles se rencontrer dans le même homme? L'on fait et l'on refait sans cesse, depuis trois cents ans, des traductions, des imitations de Perse, sans que l'on soit arrivé, jusqu'à présent, à quelque chose qui représente avec vérité cet auteur. Ni la versification, ni la prose d'aucune langue, n'ont pu saisir encore cette bizarre physionomie : on n'en retrouve le caractère ni dans le français de nos traducteurs, ni dans

les essais variés des traducteurs du Nord[1]; Dryden et Monti eux-mêmes, avec toute l'audace et la souplesse de leur talent et de leurs idiomes, ne l'ont qu'imparfaitement saisie, et notre Boileau, dans ses imitations, est resté bien loin de la rapidité énergique de son modèle[2].

1. Perse a été traduit en allemand, en polonais, en danois, et dans presque toutes les langues de l'Europe. Dans la nôtre seulement on en compte vingt ou vingt-cinq traductions, tant en prose qu'en vers; cinq ont paru depuis le commencement de ce siècle; huit ou dix pendant le siècle dernier, et à peu près autant pendant les deux siècles précédens.

2. M. L. Parelle a publié en 1827, chez M. Lefèvre, *les Satires de Perse et de Juvénal, expliquées, traduites et commentées par Boileau.* Je veux croire avec M. Parelle que ce travail sur les satiriques latins est bien réellement de Boileau. M. Parelle atteste qu'il est extrait d'un manuscrit entièrement écrit de la main de Boileau, laquelle est bien connue. Je veux croire encore que ce travail a été fort utile au père Tarteron pour sa traduction de Perse et de Juvénal, puisque cette traduction n'est le plus souvent qu'une servile copie du prétendu travail de Boileau. — Mais ce que je ne saurais admettre, c'est que ce travail de Boileau ait toute l'importance que paraît y attacher M. Parelle. Les notes ne sont qu'une compilation abrégée des meilleures notes de Britannicus, de Casaubon, du vieux scoliaste, et des meilleures éditions de Perse et de Juvénal avant Boileau; et la traduction est si incomplète, si diffuse, et si peu fidèle même, qu'elle ne mérite réellement pas le nom de traduction. Ce travail de Boileau n'est autre chose que l'ensemble des notes et abréviations de notes qu'il avait copiées des ouvrages des commentateurs et traducteurs sur son exemplaire des satiriques latins, pour les lire avec plus de facilité; c'était son *vade-mecum*, son livre de poche, ainsi que l'observe fort bien M. Parelle lui-même. Comme tout ce qui vient des hommes à talent a son intérêt, M. Parelle a cru bien faire de publier l'exemplaire de Boileau; mais, dans la pensée de ce grand écrivain, ce travail tout particulier n'était point des-

Il y a des auteurs qu'une traduction ne rendra jamais; seulement, à mesure que les travaux sur les textes se multiplient, que les connaissances sur l'antiquité s'étendent, et que nos langues deviennent plus riches et plus flexibles, il est possible de rapprocher insensiblement davantage des originaux les imitations. On remarque dans les traductions de Virgile une amélioration progressive; on peut faire la même observation sur celles de Perse. Ainsi, les vers de Foulon, qui datent de 1544, ne valent pas ceux de Le Noble, qui sont du commencement du dix-huitième siècle, ni ceux-ci ceux d'un traducteur, notre contemporain. De même, pour la prose, Durand le cède à Marolles, Marolles à Tarteron, Tarteron à Lemonnier et à Sélis. C'est que l'art de traduire va se perfectionnant, et que, dans ce genre, toutes choses égales d'ailleurs, les derniers venus ont nécessairement l'avantage.

3°. Notices littéraires. — Le progrès doit être le même pour les notices littéraires : la plus récente peut toujours être la meilleure, parce qu'elle peut toujours se composer de ce qu'il y a de mieux dans celles qui l'ont précédée. Mais, lorsque la critique s'est exercée sur un livre autant que sur celui de Perse, il devient difficile, je ne dis pas de concilier et de résumer tous les jugemens, mais seulement de les enregistrer. Déjà, au

tiné au public. Il est de mode aujourd'hui de rechercher curieusement et d'imprimer jusqu'aux moindres lignes sorties de la plume des grands écrivains, jusqu'à leurs lettres les plus insignifiantes aux gens les plus inconnus : cette mode n'est bonne ni pour les morts ni pour les vivans.

seizième siècle, les opinions sont partagées sur les satires de Perse. Les uns, comme Scaliger[1], n'y voient que des déclamations écrites dans un style bizarre et de mauvais goût, dignes d'un échappé des écoles, qui ignore le monde et le juge avec les maximes exagérées du stoïcisme; les autres, comme Casaubon[2], n'ont que des éloges pour le fond et pour la forme; ils veulent qu'on rende au poète du Portique toute la considération dont il a joui dans l'antiquité. Le sceptique Bayle a cherché à affaiblir cette admiration que revendiquent les érudits pour leur auteur, et il a opposé, aux autorités favorables à Perse, d'autres autorités qu'il regarde comme irréfragables. Mais il n'a pu empêcher que des écrivains illustres ne rendissent à Perse, en le citant, en l'imitant, en le comparant aux plus grands poètes satiriques de tous les temps, un hommage qu'on ne rend qu'au génie.

Vers la fin du dix-huitième siècle, les discussions sur le livre de Perse ont recommencé plus vives que jamais; l'on n'a guère fait cependant que répéter alors en français ce qui déjà en avait été dit en latin. M. Dussaulx[3], traducteur de Juvénal, était sur la voie pour apprécier mieux qu'on ne l'avait fait avant lui le mérite et l'influence des poètes du stoïcisme; on regrette que, trop

1. *Voyez* Jul. Cés. Scaliger, *Poet.*, lib. vi, cap. 6; Meursius, cité par Bayle; Heinsius, *Dissertat. sur Horace*, p. 138; etc.

2. Isaac. Casaub., *Prolegom. in Persium;* Turnèbe, Érasme, etc.

3. *Voyez* son Discours d'introduction à la traduction de Juvénal, et sa Dissertation sur Perse dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. L'auteur n'a point assez médité la marche de la littérature et l'histoire de la philosophie stoïcienne chez les Latins.

plein de son auteur, il ait été injuste envers ceux qui lui avaient ouvert la carrière. La Harpe a voulu se faire arbitre dans la querelle sur Perse[1], comme dans celle sur Homère; mais sa dissertation, écrite d'ailleurs avec cette élégance qui l'abandonne si rarement, manque de profondeur : il ne faut pas y chercher la pensée du livre des satires. On la trouverait plutôt dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*[2], dont l'auteur, éclairé par la position des philosophes du dix-huitième siècle vis-à-vis du pouvoir, a parfaitement compris celle des philosophes contemporains de Sénèque; mais le nom de Perse se trouve à peine dans cet ouvrage. Dans ces derniers temps, des érudits, comme Kœnig, Shoëll et Passow, des littérateurs, comme Lebatteux, Gifford et M. Théry, ont multiplié les explications et les jugemens sur le livre des satires; ils ont ajouté aux données du problème, plutôt qu'ils ne l'ont résolu.

VIII. *Résumé de la première partie; questions à résoudre dans celles qui suivent.* Ainsi, ce *petit livre* a traversé dix-huit siècles, conservant toute sa gloire, occupant de lui, à toutes les époques littéraires, la plupart des talens qui exploitent les vieux auteurs; et l'on ne sait pas encore bien ce que c'est que ce livre. Non-seulement

1. Lemonnier et Sélis, à l'exemple des commentateurs du seizième siècle, ont été, dans leurs discussions sur Perse, jusqu'aux personnalités : cela n'éclaircit rien.

2. Cet essai de Diderot se trouve en tête de la traduction de Sénèque par Lagrange, et dans le recueil des œuvres de Diderot. Il est singulier que l'auteur n'y dise pas un mot ni de Perse, ni de Cornutus, ni des différens partis philosophiques qui divisaient le stoïcisme et la littérature.

on ignore le sens particulier de beaucoup de passages, mais l'on n'a pas même, sur son ensemble et sur l'esprit qui l'a dicté, une opinion légitime, exacte, arrêtée. On trouve dans toutes les dissertations sur Perse, dans tous les discours d'introduction à sa lecture, des considérations banales sur l'origine et les progrès de la satire ancienne, sur les différens âges de la langue latine, sur les mœurs de la république comparées à celles de l'empire, et enfin le parallèle obligé entre les satiriques latins les plus illustres. Ces généralités ne suffisent point[1]. Quelle est précisément la langue de Perse, et comment s'est-elle formée? quel est son système de versification? quelles sont les qualités et les défauts de son style? quelle est sa manière de composer? comment a-t-il conçu la satire? ce sont des questions purement littéraires, à peu près neuves encore, après tant d'écrits qui auraient dû les résoudre. Au milieu de quelles circonstances l'ouvrage de Perse a-t-il pris naissance? à quelle nuance d'opinions politiques et philosophiques appartenait l'auteur? quel est le but de son livre? de quoi traite ce livre? jusqu'à quel point renferme-t-il un système de morale, et quel est ce système? ce sont des questions d'un autre ordre, que la plupart des critiques ne se sont pas même pro-

1. La plupart sont extraites d'ouvrages spéciaux sur ces matières, ouvrages fort bons en eux-mêmes, comme le traité de Casaubon, *de Satirica Græcorum poesi et Romanorum satira*, comme l'ouvrage intitulé : *Quatuor linguæ latinæ ætates*, et surtout comme l'excellent traité de Ruperti, *de Satira Romanorum, de Satiricis Romanorum poetis, de Sat. Lucilii, Horatii, Persii et Juvenalis.*

posées. Essayons de nous satisfaire sur les unes et sur es autres, et ne craignons point de nous arrêter trop longtemps à étudier un des monumens les plus curieux de la littérature romaine.

DEUXIÈME PARTIE.

Critique littéraire du livre.

I. *Langue de Perse.* La première chose qui frappe en ouvrant le livre des satires, c'est cette langue qu'on ne retrouve la même dans aucun des ouvrages des Latins. D'où vient-elle à l'auteur?

L'ignorance et la médiocrité, qui, chez toutes les nations et dans tous les temps, font un abus si étrange des langues poétiques, ne soupçonnent guère après combien d'efforts elles se forment, et avec quelle discrétion il conviendrait de s'en servir. Le génie en trouve les premiers élémens dans le langage usuel d'un pays[1]; l'imitation des idiomes étrangers les multiplie et les varie; l'imagination les combine de mille manières, les embellit et les élève; enfin, le goût les épure, les consacre et les conserve. Tout cela par degrés et à travers mille écueils.

1 . . . . Patrii sermonis egestas.
(LUCR., lib. III, v. 261.)

. . . . Quum lingua Catonis et Enni
Sermonem patrium ditaverit.
(HORAT., *Ars poet.*, v. 56.)

Chez nous, par exemple, voyez, avant Malherbe, que de tâtonnemens et d'essais pour former la diction poétique! voyez, après lui, que d'efforts et de soins pour la fortifier, pour l'étendre, pour la corriger, pour la maintenir[1]! De même, chez les Latins, il a fallu bien des talens et du labeur pour élever insensiblement le langage à cette élégance noble et variée qui nous charme dans leurs meilleurs écrivains en vers. Ennius et Lucile, Plaute et Pacuvius ont fait leur tâche, amassant des matériaux immenses, mais souvent bruts et informes[2]. C'est alors que le travail des grammairiens les met en ordre, et que le bon goût d'un Térence les polit et les repolit sans cesse[3]. Vient ensuite Lucrèce, qui étend la diction poétique à des sujets nouveaux, et la contraint de le suivre dans l'exposition hardie de son système de la nature[4].

1. On fait aujourd'hui beaucoup de tentatives pour ouvrir à la poésie des routes nouvelles, et c'est la prétention de la plupart de nos auteurs de trouver une diction poétique nouvelle. Quelques-uns réussissent; ce sont ceux chez lesquels l'érudition, l'imagination et le bon goût se réunissent au plus haut degré.

2. On sait le mot de Virgile sur Ennius, et l'on se rappelle les vers d'Horace sur le style *bourbeux* de Lucile, *Sat.* 1, 4, 6-12.

3. . . . . . . Puri sermonis amator. . . . . .
Dulcibus.... scriptis.

a dit de lui le grand César.

4. Le pas que Lucrèce fit faire à la poésie latine est immense. Elle n'avait peint avant lui que les mœurs, la société, la guerre et les héros; il l'appliqua aux sciences, à la philosophie. Son génie poétique n'a de supérieur que celui d'Homère lui-même. Le style de Virgile n'est si beau que parce qu'il se compose à la fois de la richesse et de l'abandon de celui de Lucrèce, de l'élé-

Enfin, les beaux génies du siècle d'Auguste recueillent l'héritage de leurs illustres prédécesseurs, et portent la langue des vers à ce degré de perfection où il est si difficile qu'elle puisse se maintenir?

Perse a écrit au moment où la décadence était imminente; et c'est à l'empêcher, à la retarder du moins, qu'il emploie ses efforts. Et d'abord, il recherche curieusement *le langage de la toge*[1], comme il l'appelle, c'est-à-dire une latinité légitime et pure. De peur de s'en écarter, Virgile et Horace sont ses guides fidèles; c'est d'eux qu'il emprunte les locutions d'usage[2]; c'est eux qu'il imite encore lorsqu'il en crée de nouvelles. S'il fait entrer dans la langue poétique les expressions de la langue vulgaire, ou des expressions nouvelles (et il le fait souvent), c'est avec toutes les précautions indiquées par l'auteur de la *lettre aux Pisons,* c'est par des alliances de

gance et de la pureté de celui de Térence. Il est incroyable combien il doit à Lucrèce de locutions poétiques, de mots, d'images.

1. Verba togæ sequeris.
(*Sat.* v, v. 14.)

2. Casaubon a pris la peine de faire le relevé de toutes les locutions que Perse doit à Horace; l'on pourrait de même en relever un bon nombre qu'il doit à Lucile, à Lucrèce, à Virgile. Il ne faut pas pour cela crier au plagiat : Perse, comme tous les bons écrivains, recueille le capital de la langue poétique amassé avant lui; il y ajoute, et défend avec soin qu'on le dissipe ou qu'on l'altère. *Voyez*, dans sa satire 1re, l'apologie qu'il fait du style de l'*Énéide*, et la critique de ceux qui choisissent mal leurs modèles.

mots[1] et de savans artifices de langage, dont ses maîtres ont donné le précepte et l'exemple à la fois. Seulement, dans le poète du stoïcisme, ces acquisitions nouvelles ont encore plus d'originalité et de verdeur que de finesse et de grâce[2]; leur audace eût effrayé parfois la discrétion d'Horace[3]. Et cependant Perse se félicite de sa retenue[4]: c'est qu'il en a en effet beaucoup, si on le compare aux écrivains sans goût de son époque, qui corrompaient la langue comme à l'envi l'un de l'autre[5].

Une autre source à laquelle Perse a puisé les élémens de sa diction, c'est la langue grecque. Suivant encore en cela le précepte d'Horace[6], et en abusant peut-être,

1. Dixeris egregiè, notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum. . . . . . .
Difficile est proprie communia dicere.

Ce que Voltaire traduit par *le style rend singulières les pensées les plus communes*. La préface de Boileau est consacrée à démontrer ce principe; et César le regardait avec Cicéron comme le fondement de l'éloquence (Voyez *de Clar. orat.*)

2. Junctura callidus *acri*.
(*Sat.* v, v. 22.)

3. Acquirere *pauca*
Si possum.
(*Ars poet.*, v. 55.)

4. Ore teres *modico*. . . . .
(*Sat.* v, v. 15.)

Et plus bas, même *Satire*, v. 19:

Non equidem hoc studeo, bullatis ut mihi nugis
Pagina turgescat dare pondus idonea fumo.

5. *Voyez* la critique qu'il en fait dans sa satire 1[re].

6. Græco fonte cadent, parce detorta.
(*Ars poet.*, v. 53.)

Notre langue ne doit pas moins que la langue latine à la langue

il transporte dans sa latinité les mots, les tours, les idiotismes des Grecs. Il n'y a pas d'écrivains latins dont la phrase soit plus fréquemment hellénisée; et, pour le dire en passant, c'est une des causes de son obscurité. Plusieurs de ses locutions ne s'éclaircissent que par les locutions grecques d'où elles sont dérivées.

C'est de ce travail ingénieux sur l'idiome de son pays et sur l'idiome étranger, c'est de cette habile combinaison des termes vulgaires et des termes relevés, des phrases proverbiales et des locutions érudites, que Perse a fait sortir sa langue; langue extraordinaire, langue à la fois antique et neuve, familière et sublime, qui conserve beaucoup de l'élégance et du nombre des écrivains du siècle d'Auguste, mais qui annonce déjà, par son étrangeté, une autre génération littéraire.

II. *Versification*. La versification, ce complément nécessaire de la diction poétique, la versification dans Perse est très-soignée. Il a porté dans l'art de mesurer les vers, cette scrupuleuse rigueur que les stoïciens voulaient dans tout; et, s'il fallait assigner les rangs aux plus habiles dans ce genre chez les Latins, après Térence, Virgile et Horace on nommerait Stace et l'auteur des *Satires*. Ici encore, Perse a pris soin de conserver

grecque; les auteurs du seizième siècle, et ceux du commencement du dix-septième, sont pleins d'hellénismes et de locutions attiques. Voyez *Traités d'Henri Etienne* sur *la Conformité du langage français avec le grec*, et sur *la Précellence du langage français*. — Depuis cent ans ce n'est guère que dans la langue des sciences qu'on emprunte du grec; leur nomenclature en est presque entièrement tirée, pas toujours d'une manière heureuse, d'après les véritables règles de l'analogie, de la logique et du goût.

la pureté des formes anciennes. Ce soin, il est vrai, n'est pas exempt d'affectation ; et l'on sent trop dans ses vers, comme dans la prose de Velleius et de Sénèque ses contemporains, les prétentions d'écrivains qui s'efforcent de retenir encore la belle latinité[1], précipitée vers la corruption par une pente si rapide !

III. *Style.* Le style de Perse ne mérite pas moins d'attention que sa langue : il a un caractère spécial.

On sait que l'école stoïcienne s'exprimait d'une manière laconique et abrupte, qu'elle aimait l'énigme et le

1. Quoique nous soyons d'assez mauvais juges du plus ou moins de pureté des écrivains de l'antiquité, nous Français du dix-neuvième siècle, cependant, lorsqu'on a quelque habitude de la langue latine, il n'est pas possible de méconnaître l'altération que cette langue a éprouvée du règne d'Auguste à celui de Trajan. Pour ne citer que les deux plus grands auteurs de cette dernière époque, Tacite et Pline le Naturaliste sont loin d'être des écrivains bien purs. Leur diction est souvent un mélange confus, une bigarrure incorrecte des locutions et des termes de tous les tons, depuis celui de la conversation familière jusqu'à celui de la haute poésie.

Cicéron attachait un prix infini à cette élégante pureté du langage qu'il avait pris tant de soin d'établir et dont il a laissé des modèles dans tous les genres. Il en prévoyait avec douleur la ruine prochaine. Vers la fin de son histoire de l'éloquence (*de Claris orator.*), laquelle n'est le plus souvent qu'une histoire de la langue, il recommande à Brutus la conservation de cette langue devenue enfin si brillante et si pure, avec toute la sollicitude d'un père tremblant pour l'honneur de sa fille. Cicéron avait raison : c'est par la corruption de la langue et du goût, bien plus que par le manque de sujets ou d'hommes à talens que périssent les littératures. C'est par là seulement que Sénèque est inférieur à Cicéron, Pline l'Ancien à Sénèque, Saint-Augustin à Pline, et Boëce à Saint-Augustin.

symbole, qu'elle affectait les formules interrogatives, les distinctions subtiles et minutieuses, les argumens et les arguties. Elle tenait cette manière de ses premiers fondateurs, qui étaient supérieurs dans la dialectique, mais qui n'étaient ni écrivains, ni orateurs [1]. Zénon avait négligé l'éloquence, et Chrysippe avait écrit dans un style dont ses disciples eux-mêmes perçaient difficilement l'obscurité ingrate [2]. En sortant du Portique pour se répandre dans la vie sociale, en passant à Rhodes et dans Rome, la doctrine prit des formes plus humaines; mais elle retint toujours quelque chose de la sécheresse et du pointillage dont elle s'était hérissée d'abord. Caton et Brutus étaient dans leurs écrits, comme dans leur vie, âpres et durs; et Cicéron, qui les raille de ce rigorisme [3], a lui-même, dans ses *Paradoxes* et dans son traité *des Devoirs*, quitté son élocution riche et pompeuse pour un style précis et direct, plus conforme aux préceptes de Panétius qu'il expose. Enfin, on reproche à Sénèque les hachures et l'affectation de ses phrases [4].

L'élève de Cornutus a été plus fidèle encore au vieux costume de son école. Le laconisme et l'emblème, les allusions érudites et même pédantesques, les subtilités

1. Cicer., *de Finib.* III, 4; Quintil., *Instit. orat.*, X et XII, 2; Senec., *Epistol.*, passim.

2. Epictet., *Manual.* 49; édit. Koraï.

3. *Pro Murena*, passim; *Epistol. ad Atticum*, et *ad Familiar.*, passim.

4. *Arena sine calce*, disait Caïus de son style. *Voyez* aussi le jugement qu'en porte Quintilien.

syllogistiques, toutes les formes acérées d'une dialectique incisive, se retrouvent dans son style, mais perfectionnées et ennoblies par les combinaisons de l'art ou par les inspirations du talent. Il n'y a pas de poète latin, il n'y a peut-être aucun poète qui ait porté aussi loin que Perse la précision dans le raisonnement, la rapidité dans l'expression, l'originalité dans le tour ou dans les images; et, à une époque où tous les écrivains cherchaient le sublime [1], nul ne l'a rencontré plus naturellement. Ses maximes sont si heureuses qu'on les répète encore [2]; ses critiques ont la causticité ingénieuse et vraie qui désespère les mauvais; ses descriptions, des traits énergiques et sûrs, qu'on ne peut plus oublier [3]; ses jugemens, le ton absolu qui sied à l'homme supérieur. Une sensibilité profonde et contenue donne de

1. *Grande* aliquid.
(*Sat.* 1, v. 14.)

Dicere res grandes nostro dat musa poetæ.
(*Sat.* 1, v. 68.)

2. . . . . . Ingenique largitor
Venter.
. . . . Nec te quæsiveris extra.
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter?
Virtutem videant, intabescantque relicta.
Ut nemo in sese tentat descendere; nemo!
Cædimus, inque vicem præbemus terga sagittis.
Grande locuturi nebulas Helicone legunto.
Mille hominum species, et rerum discolor usus.
Vive memor lethi; fugit hora; hoc quod loquor inde est.
Messe tenus propria vive, etc.

Tous ces vers ont fait proverbe, et d'autres encore que je ne cite pas.

3. . . . . Patranti fractus ocello.
. . . . Digito monstrari et dicier hic est.

la portée à ses moindres paroles; et, lorsqu'elle s'échappe, c'est par les mouvemens d'une éloquence généreuse ou terrible qui ravit ou qui écrase. S'il n'a, en général, ni l'aimable enjouement d'Horace, ni la facilité brillante de Juvénal, il se distingue par l'audace et par les teintes fortes d'une mélancolie qui attache les âmes honnêtes : le ton de Perse ressemble à Molière dans le rôle du *Misanthrope*.

Scit tendere versum
Non secus, ac si oculo rubricam dirigat uno.
Fur es, ait Pedio : Pedius quid? crimina rasis
Librat in antithetis.
Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, et admissus, etc.
. . . . Italo quod honore supinus.
. . . . Multum gaudere paratus.
O si.
Ebullit patrui præclarum funus! etc.
. . . . Et intus
Palleat infelix, quod proxima nesciat uxor.
Candida vicini subrisit molle puella.
.... Ubi commota fervet plebecula bile,
Fert animus calidæ fecisse silentia turbæ
Majestate manus.
Nescio quid tecum grave cornicaris ineptum.
Eluctata canis nodum abripit; attamen illi
Quum fugit, a collo trahitur pars longa catenœ.
Sed, censen' plorabit, Dave, relicta?
— Nugaris : solea puer objurgabere rubra.

Ce dernier vaut celui-ci de Racine, si justement vanté :

Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera point jalouse?
— Allez, seigneur, allez vous jeter à ses pieds.

Même ils ont tant d'analogie, que l'un pourrait bien avoir inspiré l'autre.

IV. *Système de composition.* Quant à sa *composition*, elle porte, comme son style, l'empreinte du stoïcisme. Méthodique et serrée, toutes les parties en sont rigoureusement arrêtées chacune à leur place, et toujours soigneusement renfermées dans un cadre poétique choisi pour chaque sujet. De là une marche directe et ferme, de la proportion, de l'unité; toutes choses auxquelles Juvénal, emporté par la fougue de son génie, ne songe pas assez [1]; et qu'Horace, qui craint par dessus tout de faire le pédant et le docteur, paraît négliger dans le laissé-aller heureux de ses conversations en vers. Perse compose au contraire avec une sévérité qui va jusqu'à la raideur et à la tristesse : c'est le digne interprète de la sagesse rigoureuse et inflexible de Zénon.

V. *Défauts du style de Perse.* On se plaint beaucoup, et non sans raison, de l'obscurité du style de Perse : on l'explique ou on l'excuse par la nécessité d'envelopper de voiles les vérités dangereuses qu'il avait à dire aux puissances : cette explication a du vrai sans doute; l'auteur avoue lui-même qu'il parle *à mots couverts, à demi-mots,* qu'il est obligé *d'enfouir sa pensée dans ses vers* [2]. Il faut cependant que son obscurité tienne

1. Il y songe si peu quelquefois, qu'il devient déclamateur. Sa satire x, où il y a de si beaux détails, n'est, à la considérer dans son ensemble, qu'une longue déclamation. Voltaire l'a remarqué, et La Harpe après lui.

2. Men' mutire nefas, nec clam, nec cum scrobe? — Nusquam.
— Hic tamen infodiam. . . . . .
Hoc ego opertum.
(*Sat.* I, v. 119-121.)

encore à d'autres causes, puisqu'il n'attaque pas toujours le pouvoir et que son style est à peu près toujours le même. Elle tient d'abord à ce principe, que plus les littératures s'étendent et se perfectionnent, plus les langues acquièrent de précision et de rapidité : à mesure que les idées se multiplient, les penseurs éprouvent le besoin d'en réduire l'expression. Elle tient encore et surtout à la singularité et à la concision particulières au langage des stoïciens. Aussi lui est-elle commune avec la plupart des écrivains de cette école, particulièrement avec Marc-Aurèle, qui, comme lui, concentre ses sentimens et ses idées sous très-peu de mots : ces hommes ne demandaient aux langues que de suffire à la pensée, comme ils ne demandaient à la vie que de fournir à la vertu [1].

C'est la force d'une doctrine commune qui rapproche Perse de Marc-Aurèle ; rien d'ailleurs ne ressemble moins aux entretiens du bon empereur avec lui-même que les philippiques du poète contre la ville et la cour. Dans celui-ci, le cynisme et la colère [2] viennent rompre et animer sans cesse l'impassible solennité du Portique ; l'effronterie des sarcasmes s'allie à la dignité des maxi-

1. Summum crede nefas animam præferre pudori,
Et propter vitam vivendi perdere causas.
(Juven., *Sat.* viii, v. 83-84.)

2. Perse, qui ne se ménage pas lui-même, en convient :

. . . . Sum petulanti splene cachinno.
(*Sat.* i, v. 12.)

. . . . Sonat hic de nare canina
Littera.
(*Sat.* i, v. 109.)

mes, l'obscénité des expressions ou des peintures à la sainteté du dogme et des pensées. Sénèque et Juvénal, Lucien et Julien, ont beaucoup de cette manière qui tient à la fois du philosophe et du bouffon, du pontife et du satyre; mais Perse l'a portée plus loin qu'aucun d'eux. Des hauteurs de la morale la plus pure, il descend aux détails de mœurs les plus révoltans; il sait accorder le trivial et l'ordure avec la délicatesse et le sublime[1]; c'est là son génie. C'est le génie de ces auteurs de l'ancienne comédie grecque qu'il se fait gloire d'imiter[2] : semblables aux grands citoyens de leurs républiques qui servaient la patrie par des forfaits, ces poètes audacieux, pour défendre la cause de la vertu, se sont affranchis des lois de la pudeur : la satire va jusque là.

VI. *Comment Perse a conçu la Satire.* Trop souvent la Satire n'est que la ressource de la médiocrité et de l'envie; alors elle ne produit que des libelles et de misérables critiques, alors elle est le plus vil emploi qu'on puisse faire du plus noble des arts. Plus rarement, elle est un besoin des esprits justes à qui le faux déplaît et que la sottise fait rire; alors elle est un genre[3] aussi

1. *Voyez* Sat. I, 18-21; 87; 103; 112; IV, 35-41; VI, 72-73; etc.

2. ..... Audaci quicunque afflate *Cratino*,
Iratum *Eupolidem* prægrandi cum sene palles;
Aspice et hæc, si forte aliquid decoctius audis.
Inde vaporata lector mihi ferveat aure.....
(*Sat.* I, v. 123-126.)

3. J'appelle *genre légitime* celui qui est fondé sur la nature des choses, sur nos besoins et nos facultés. La Satire et l'Éloge sont,

légitime que l'Éloge, quoique le bon goût consiste plus encore à sentir le mérite qu'à s'offenser des défauts; un genre qui exige beaucoup d'art, car le blâme, comme la louange, a besoin d'assaisonnement et d'adresse. Quelquefois enfin la Satire est le privilège du génie qui, s'élevant au dessus des préjugés et des craintes du vulgaire, revendique les droits de la raison contre un injuste pouvoir, le raille et le déconsidère. Alors elle se produit sous les formes les plus originales et les plus variées; toutes les formes lui sont bonnes, pourvu qu'elle fasse entendre des accens de vérité et de vengeance. C'est ainsi que dans l'antiquité, par la comédie des Aristophane, par les dialogues malins de l'école socratique, par les invectives sublimes des orateurs, par les sermons des Lucile et des Horace, par des écrits

dit-on, des genres faux, parce qu'il y a du bien et du mal dans tout, parce qu'il n'y a rien qui soit tout à blâmer ou tout à louer. A ce compte, tous les genres seraient faux; car il n'y a rien d'absolument tranché, car tout est mêlé dans la nature, l'épique avec le dramatique, le tragique avec le comique, le sublime avec le burlesque, etc., etc. Mais, dans les arts comme dans les sciences, dans la poésie comme dans la logique, l'esprit humain éprouve le besoin de distinguer, d'abstraire, de diviser et de subdiviser : de là les genres en littérature; de là les classifications dans les sciences naturelles. Le génie des grands artistes consiste à pousser aussi loin qu'il est possible ces distinctions et ces abstractions; à savoir démêler les tons et les teintes, à savoir les assortir et les fondre ensemble; en un mot, à poser ces limites au delà desquelles le bon goût ne doit pas monter, et surtout en deçà desquelles il ne doit pas descendre. De là les *modes* des anciens Grecs; de là les *vices* et les *colores operum* de l'*Art poétique* d'Horace; de là les bons livres de critique chez les modernes.

comme l'*Apokolokynthose* de Sénèque[1], et les *Césars*[2] de Julien, par les ingénieux ouvrages du philosophe de Samosate, elle a combattu successivement la tyrannie du peuple, et celle des préteurs ou des empereurs, et celle des dieux, et celle de la philosophie. C'est ainsi que, chez les modernes, par les fictions d'Érasme et de Rabelais, d'Arioste, de Swift et de Cervantès, par des pamphlets politiques, comme le *Catholicon* et *Hudibras*, par les travaux de Molière et de Boileau, par les *Lettres provinciales* de Pascal, par les *Lettres persanes* de Montesquieu, par la plupart des écrits de Voltaire, elle a cherché à affranchir l'esprit humain des entraves du moyen âge, et à détruire la longue suite d'erreurs qui tenait les peuples à la chaîne.

Perse mérite une place à côté de ces grands auteurs. Sans doute il a bien peu écrit; mais il a la gloire des inventeurs. C'est lui qui a ouvert à la poésie latine cette carrière nouvelle où sont entrés après lui Turnus, Sulpicia, Juvénal, et tant d'autres moins célèbres; c'est lui qui a osé le premier attaquer, avec les armes de la Satire, le despotisme militaire, mettre en vers la morale du Portique, et la donner à la liberté, à la vertu, ou pour appui, ou pour consolation : grande et noble entreprise, qui décèle un homme de lettres citoyen, et qui mérite d'être étudiée avec plus de soin encore que les travaux de Perse sur le style et sur la langue! Voyons comment il a été conduit à la former, et ce qu'il en a exécuté.

1 et 2. Deux satires politiques.

TROISIÈME PARTIE.

Recherches sur l'époque de Perse et sur l'esprit de son livre.

I. *Influence de la littérature sur les Romains de la république.* Les lettres et la philosophie n'avaient été d'abord pour les grands citoyens de Rome, comme elles le furent long-temps pour nos gentilshommes français, que des arts d'esclaves dont ils ne devaient point se permettre la culture à eux-mêmes [1]. Mais, insensiblement revenus de ces préjugés de la barbarie, les meilleurs esprits de Rome, comme ceux de Paris, se plurent à mêler la littérature à la politique et aux armes. Tous en éprouvèrent le besoin; les Scipions et les Catons, comme les Sylla et les Césars; les Lucullus et les Catilina, comme les Hortensius et les Cicéron : tous voulurent cueillir et goûter les doux fruits de la Grèce [2]. C'est un paradoxe qui ne peut plus se soutenir aujourd'hui, que cette culture des esprits ait été fatale à la liberté. Les Athéniens avaient prouvé que les lettres et les arts adoucissent les mœurs sans avilir les caractères; et ceux d'entre les Romains qui avaient de la littérature ne furent pas les moins ardens défenseurs du système républicain. Les

1. Cicéron, *de Offic.*, 1, 42; *pro Archia poeta*, passim; *Epistol.*, passim; Horace, *Epist.* ii, 1.

2. Græcia capta ferum victorem cepit, et artes
Intulit agresti Latio.
(Horat., *Epist.* ii, 1, v. 156.)

derniers grands citoyens qu'ait eus Rome étaient tous philosophes : Cicéron est éclectique, Brutus tient pour Zénon, Cassius pour Épicure, et Caton meurt le Phédon à la main. La philosophie et la liberté s'entretenaient, se fortifiaient l'une l'autre.

Des divers systèmes philosophiques venus d'outre-mer, celui qui trouva d'abord le plus de faveur chez une nation belliqueuse et fière, ce fut celui d'Épicure, le plus doux et le plus simple de tous; sans doute parce que c'était celui dont les mœurs publiques avaient le plus de besoin. Montesquieu pense que l'introduction de cette philosophie parmi les Romains ne contribua pas peu à *leur gâter l'esprit et le cœur*[1]. N'est-il pas vraisemblable, au contraire, qu'un système dont la modération est le principe, qui fait du bonheur le souverain bien, et de l'étude de la nature le plus sûr moyen d'y parvenir, était plus propre qu'aucun autre à calmer l'effervescence des passions politiques et militaires, à retenir les esprits dans l'amour de l'ordre et des lois, à prévenir tant de guerres et de massacres, et enfin, en mêlant les mœurs de la Grèce à celles du Latium, à concilier la liberté romaine avec la civilisation de la terre? C'est ce qu'indiqueraient du moins et le poëme de Lucrèce, et plusieurs des ouvrages de Cicéron, et les sermons du bon Horace, et la vie entière de cet Atticus dont tous les partis respectèrent les vertus et recherchèrent l'amitié, sans pouvoir obtenir

1. *Grandeur et décadence des Romains*, chap. x. — Montesquieu, dans ce chapitre, énumère les véritables causes de la corruption des Romains : les lettres et la philosophie n'y furent pour rien.

jamais qu'il renonçât à sa retraite studieuse et modeste, pour prendre part aux débats sanglans et inutiles de ses concitoyens[1]. Non; il n'est pas vrai que la doctrine d'Épicure ait perverti les Romains; c'est l'ignorance d'abord, et ensuite le despotisme qui pervertit la doctrine d'Épicure.

II. *Ce que devint la littérature sous Auguste et sous ses premiers successeurs.* L'usurpation, qui fait arme de tout, voulut employer à son profit ce mouvement des esprits vers la littérature et les arts, qui avait commencé long-temps avant la chute de la république, et auquel la liberté était si favorable. L'habile Octave se donna garde d'ôter aux Romains cet exercice des beaux-arts, qui était devenu pour eux un besoin, qui pouvait leur faire oublier l'exercice de leurs droits politiques, et qui devait jeter tant d'éclat sur son administration : il leur laissa la république des lettres, prenant soin, toutefois, de régler celle-ci comme l'autre, par des établissemens conformes à sa Principauté[2]. Tels furent l'intendance des beaux-arts confiée à Mécénas, le temple-muséum d'Apollon Palatin[3], une foule d'autres temples littéraires élevés dans les provinces[4], et ces concours de poésie et d'éloquence, qui revenaient tous les ans au mois qui porte le nom

1. *Voyez* Cornel. Nepos, *Vie de Pompon. Atticus;* Cicéron, *Lett. à Attic.*, et d'*Attic. à Cicéron;* Plutarque, *Vie des hommes illust.*, passim.

2. Suétone, *Auguste*, 29; Dion Cassius, liii, *princip.*; Ovide; Properce; Tacite, iii, 1, 59.

3. Horace, ii, 1, 216; Perse, *Prologue*, etc.

4. Aut Lugdunensem rhetor dicturus ad aram.
(Juven., *Sat.* i, v. 44.)

d'Auguste[1]. C'est la politique qu'avaient suivie les Pisistratides à Athènes et les Ptolémées en Égypte. C'est à peu près ainsi, qu'après nos guerres de religion, Richelieu chercha à diriger et à contenir l'esprit public par des fondations comme la Sorbonne et l'Académie française.

Mais le despotisme des empereurs ne fut pas longtemps favorable à l'art de penser et d'écrire. Après avoir produit des chefs-d'œuvre sous Auguste, la poésie, sous Tibère, fut réduite au timide apologue ou à des pièces de concours[2]; aux grandes compositions historiques des Salluste, des Trogue-Pompée, des Tite-Live, succédèrent des abrégés chronologiques remplis de flatteries ou de déclamations, comme ceux des Velleius et des Florus; l'éloquence devint l'art de voiler la pensée, ou plutôt d'accréditer le mensonge[3]; enfin, cette indépendance des opinions philosophiques et cet heureux éclectisme, qui avaient distingué un siècle de lumières, firent place à l'intolérance étroite et aux querelles pitoyables de deux sectes, qui déshonoraient les grands noms de ceux qu'elles appelaient leurs fondateurs.

D'un côté, de prétendus disciples d'Épicure, qui, faisant consister le bonheur dans des voluptés grossières, au lieu de le placer dans les jouissances de l'âme, dans

1. ....Et Augusto recitantes mense poetas.
(Juven., *Sat.* III, v. 9.)

2. Phèdre écrivit sous Tibère. La plupart des poètes ses contemporains versifiaient pour la cour sur la mort ou sur la naissance des princes, pour les prix du mois d'août.

3. *Voyez*, dans Tacite, les discours de Tibère et ceux de la plupart des sénateurs.

ce noble plaisir d'étudier l'homme et la nature, caractère véritable de la philosophie dont Lucrèce et Horace s'étaient faits les interprètes enchanteurs, bornaient leurs connaissances à savoir distinguer les mets les plus délicats, à se tenir au courant des caprices de la mode, à célébrer leurs sots plaisirs dans des petits vers prétentieux et lascifs, et oubliaient dans une lâche oisiveté les maux de leur patrie[1]. Beaucoup de courtisans, beaucoup d'hommes d'une grande fortune, des gens de lettres parasites, des misérables vivant des libéralités du prince ou du patron[2] : voilà ceux qui composaient cet ignoble troupeau, que Sénèque lui-même, le stoïcien Sénèque, désavoue pour l'école d'Épicure[3].

D'un autre côté, des stoïciens sans dignité, sans égalité d'âme, des hommes tristes, taciturnes, moroses, pédans et ignares, ou d'un cynisme révoltant[4]; des sages insensés, déclamant contre les richesses, contre les honneurs, contre les plaisirs, contre tout ce qu'ils n'ont pas, ou ce dont ils ne savent pas l'usage[5]. Des gens des écoles, des habitués du Forum, des avaricieux, des hommes de guerre mécontens, ou des ambitieux cachant leurs intrigues sous les dehors de l'indépendance[6] : tels étaient les

1. Horace, *Sat.* ii, 4, *passim;* Perse, i et vi; Tacite, *passim.*

2. Juvénal, *passim;* Lucien, *Des gens de lettres à la solde des grands*, et passim.

3. *Lettres à Lucilius*, passim.

4. Juvénal, iii; Lucien, *passim.*

5. Sénèque, *passim.*

6. Tacite, *Annal.*, xiv, 57, en parlant de Tigellin : *Assumpta etiam stoicorum arrogantia sectaque quæ turbidos et negotiorum appetentes faciat.*

élémens de cette secte, plus méprisable encore que l'autre en ce qu'elle joignait l'hypocrisie à la corruption. L'auteur des *Lettres à Lucilius*[1] recommande de ne pas prendre pour la sagesse les formes rechignées de ce faux stoïcisme; Horace, Juvénal et Lucien en ont fait justice dans leurs satires.

III. *Comment la littérature se releva de cet avilissement, et redevint une puissance.* Cependant, au dessus de ces deux classes d'hommes également abjects, également indignes du titre de citoyen, et de celui de philosophe, quelques Romains cherchaient à créer une force morale qui pût retremper les âmes, et une opinion publique capable de lutter contre le despotisme : c'étaient les descendans de la vieille aristocratie. Épuisée par les guerres civiles et les proscriptions, réduite au silence ou à la flatterie sous Auguste et sous Tibère, consternée par les fureurs de Caïus comme le reste de la nation, elle releva la tête sous Claude et pendant les premières années du règne de Néron. Les excès du gouvernement de l'espionnage et de la terreur, les souvenirs encore puissans des vertus républicaines, et enfin l'arrivée au timon de l'état de quelques hommes de bien, lui avaient rendu l'espoir[2]; elle trouva, dans la doctrine du Portique, une énergie nouvelle[3]. Cette doctrine généreuse et audacieuse, qui fait de l'homme un athlète luttant contre la destinée, convenait à ses vertus et à

1. Sénèque, *Epist.* v, *initio;* et passim.

2. *Videbaturque locus patefactus virtutibus* Tacite, *Annal.*, xiii, 8.

3. Montesquieu, *Esprit des lois*, liv. xxiv, ch. 10.

ses malheurs; elle en saisit avidement les principes, elle les répandit dans une foule d'écrits, elle les porta dans la vie publique et dans la vie privée, à la ville, à la campagne, au Forum, à l'armée, au sénat, à la cour. Sénèque et Cornutus en furent les principaux docteurs; Perse, Césius Bassus [1], Lucain et Juvénal, les poètes les plus célèbres; Burrhus, Corbulon, Helvidius Priscus, Hérennius Sénécion et d'autres, les héros ou les martyrs. Des femmes illustres l'honorèrent par leurs écrits et par leur vie [2]; le caractère romain reprit de la dignité par elle; l'éloge de Caton devint le texte à la mode, et un autre Caton, Thraséas, rallia autour de sa grande âme une opposition courageuse. Son silence, sa retraite même devint une censure des crimes du pouvoir, et l'effusion de son sang une libation à *Jupiter Libérateur* [3].

Il ne faut pas croire, comme on affecte de le répéter aujourd'hui, soit pour insulter indirectement la philosophie du dix-huitième siècle, soit pour flatter le christianisme du dix-neuvième, que cet élan des âmes stoïciennes vers la beauté morale, vers la liberté, vers une mort glorieuse, ait été sans résultats utiles pour l'humanité, et n'ait été qu'un grand spectacle donné par l'orgueil à la terre. N'est-ce rien que d'avoir protesté contre un affreux despotisme et d'avoir suspendu ses

1. Il passe pour le premier des lyriques latins après Horace. *Voyez* Perse, *Sat.* iv, *initio,* et son scoliaste.

2. Entre autres, Arria, femme de Pœtus, et Sulpicia, l'auteur de la Satire contre Domitien.

3. Tacite, *Annal.,* xvi, 21-35.

coups ; d'en avoir appelé des succès du crime à la conscience du genre humain ; d'avoir, par de beaux livres et de belles actions, créé une force morale dont ne purent triompher ni les proscriptions, ni le fer et la flamme, et qui plaça enfin sur le trône du monde des souverains dignes de l'occuper? Sans doute, cette glorieuse révolution demeura imparfaite ; sans doute *la tyrannie*, comme on l'a fort bien dit, *ne fut pas détruite avec les tyrans*[1]; sans doute le bonheur des peuples ne fut pas assuré par des institutions plus fortes que les caprices du pouvoir, les révoltes des légions et les invasions des Barbares ; mais on n'en doit que plus de reconnaissance à cette philosophie, qui défendit à elle seule les droits de l'humanité tout entière, et qui donna à la terre le plus beau siècle peut-être qui dans l'antiquité l'ait éclairée. Quel siècle que celui qui eut des princes comme Trajan, Adrien et Marc-Aurèle, des hommes d'état comme Tacite et Dion Cassius, des administrateurs comme Pline le Jeune, des savans comme Pline l'Ancien, des instituteurs de la jeunesse comme Plutarque et Quintilien, des philosophes comme Dion Chrysostôme, Épictète et Lucien, des artistes comme ceux qui furent les restaurateurs d'Athènes[2], et qui élevèrent par tout l'empire ces monumens dont les ruines nous étonnent ! On peut, en faveur de pareils résultats, pardonner au stoïcisme un peu de forfanterie et quelques déclamations

1. Mot de Montesquieu sur cette époque (*Esprit des lois*).

2. Ce fut Adrien qui ordonna la restauration de la ville de Minerve, et ce fut aussi sous son règne que furent composées la plupart des belles statues qui décorent nos musées.

littéraires. Mais revenons à notre auteur, et voyons quel a été son petit rôle dans ce grand drame.

IV. *Rôle de Perse dans la réaction de la littérature contre le despotisme.* Issu d'une famille ancienne de chevaliers, doué des avantages de la fortune et d'une éducation très-soignée [1], Perse faisait partie de cette classe de citoyens romains qui, s'élevant entre le prince et le peuple, regrettait d'autant plus la liberté, que le despotisme pesait de plus près sur elle. Il paraît qu'il tenait de la nature un penchant à la satire que ses études ne firent que diriger et fortifier [2]. Cornutus, son maître et son ami, n'étant point, comme Sénèque, du monde et des affaires, n'éprouvait point, comme lui, le besoin de faire fléchir dans la pratique les principes du stoïcisme, et il les professait avec une entière indépendance [3]. Perse les appliqua avec toute l'audace de son âge et de la poésie. Assez répandu à la ville et à la cour pour en connaître les mœurs, trop ami de la retraite pour ne point s'offenser de leur corruption, il osa les décrire et se faire l'apôtre de cette philosophie, qui alors servait de refuge et d'appui contre le despotisme militaire.

Tandis que la plupart des écrivains de son temps s'exercent aux lettres comme à des jeux d'enfans [4], et

1. *Voyez* sa Vie par le scoliaste ou par Suétone.

2. L'auteur de sa Vie dit que tout jeune il débuta par une satire sur la mort d'Arria, que ses amis lui firent supprimer.

3. La célébrité des élèves de Cornutus dépose en faveur de son enseignement, et toute sa vie en faveur de son caractère. *Voyez*, à la fin du volume, la Notice sur Cornutus.

4. .... Et nucibus facimus quæcunque relictis.

(*Sat.* I, v. 10.)

briguent les frivoles honneurs de la lecture publique ou des couronnes Apollinaires[1], Perse se tient à l'écart, et, jetant sur la société qui l'entoure un regard profond et méprisant, il dépose *dans son petit livre* le chagrin qu'il éprouve *en voyant vivre les hommes comme ils font*[2]. Ennemi de l'héroïde, de l'élégie, de toute fade poésie[3], il ramène l'art à ses formes antiques et nationales, à la satire[4]. *Les Lettres, le Culte divin, l'Éducation, la Vie de l'homme d'état, la Liberté, les Biens de la fortune*, ce sont là les graves sujets de ses méditations et de ses censures : c'est à réformer la vie publique qu'il aspire. Lucile s'était ménagé le patronage des Scipions; Horace avait reçu les faveurs de la cour et en avait encensé les idoles; Turnus[5], après avoir

1. *Prologue* et *Satire* 1[re]. Lucain disputa, dit-on, le prix de poésie contre Néron lui-même.

2. . . . . Vidi, vidi ipse, libelle.
(*Sat.* 1, v. 120.)

. . . . Nostrum istud vivere triste
Aspexi.
(*Sat.* 1, v. 9.)

3. Phyllidas, Hypsipylas, vatum et plorabile si quid.
(*Sat.* 1, v. 34.)

. . . . Elegidia. . . . .
(*Sat.* 1, v. 51.)

4. La satire est un genre dont les Romains sont les inventeurs, et qui était pour eux l'organe de l'opinion publique, après la tribune. *Voyez* son histoire par Casaubon et par Ruperti.

5. J'ai déjà cité ce nom plus d'une fois; il était célèbre dans la satire chez les Romains :

Contulit ad satiras ingentia pectora Turnus,

a dit de lui Martial, XI, 11; il était né à Aurunca, comme Lucile et d'autres satiriques célèbres. On n'a de lui qu'un fragment de

attaqué les crimes de Néron, accepta des récompenses sous Domitien; Juvénal avoue qu'il n'ose invectiver que contre les morts[1] : plus conséquent ou plus indépendant qu'eux tous, Perse ne reconnaît d'autre autorité que celle de la raison; il gourmande à la fois et le peuple et les grands[2], il veut apprendre à être libres à ces affranchis qui pensent l'être[3], il prêche la civilisation grecque en dépit des stupides soldats qui en rient[4], et c'est dans la personne même des princes qu'il dévoile la turpitude des mœurs publiques[5].

D'après cela, on pourrait croire que Perse est un de ces téméraires à qui Tacite fait le reproche de chercher, par une vaine ostentation de liberté, à provoquer la renommée et la mort[6]. Mais non; tout en attaquant le despotisme, Perse ne néglige point de se prémunir contre ses coups. S'il eût assez vécu pour achever son ouvrage et pour en voir le succès, il est probable qu'il n'eût point échappé à la proscription qui frappa tous

trente vers, trouvé par Balzac, donné par lui, et réimprimé dans la collection de Burmann et de Wernsdorff. *Voyez* la petite notice sur Turnus donnée par M. Boissonade dans le cours de littérature de La Harpe, édition de Dupont, 1825, tom. III, pag. 358 et suiv. *Voyez* encore, à la suite de cet ouvrage, art. *Turnus*.

1. ..... Experiar quid concedatur in illos,
Quorum Flaminia tegitur cinis atque Latina.
(Juven., *Sat.* I, v. 170.)

2. Sat. I, II, III, IV, V et VI.

3. Sat. V, v. 73-188.

4. Sat. I; III, 85 et suiv.; V, 190 et suiv.

5. Sat. I, II, III, IV et VI.

6. Tacite, *Vie d'Agricola*, 42.

ses amis[1]; cependant il avait mis dans l'exécution de ce livre autant de circonspection et d'adresse qu'il avait montré de générosité et d'audace dans la manière de le concevoir. L'ouvrage, au premier abord, ne présente que des réflexions générales qui ne paraissent point se rapporter à des noms propres; il ressemble autant à une suite de thèses de philosophie qu'à une suite de tableaux satiriques, et certains critiques ne veulent pas y voir autre chose. Mais lorsqu'on rapproche de cet ouvrage les mémoires de Tacite et de Suétone, lorsqu'on l'environne de toutes les lumières qui peuvent en éclairer le sens intime, alors, à côté des préceptes de morale et sous les formes symboliques du style, on découvre les vérités hardies que l'auteur avait à dire aux puissances, et, pour me servir d'une de ses expressions, *la plaie que le vice cache sous l'or*[2]. Rien n'est oublié dans Perse, des sottises, des bassesses et des crimes de la famille impériale, ni la littérature de *la table des princes* et *leurs jeux poétiques pendant la digestion*[3], ni la paresse, la suffisance et les orgies dont

1. Cornutus fut envoyé en exil; Lucain, impliqué dans la conspiration de Pison, mourut dans les tortures; Sénèque et Thraséas furent obligés de s'ouvrir les veines; etc.

2. Ilia subter
Cæcum vulnus habes, sed lato balteus auro
Protegit.
(*Sat.* IV, v. 42.)

3. . . . . Ecce inter pocula quærunt
Romulidæ saturi, quid dia poemata narrent.
. . . . Si qua elegidia crudi
Dictarunt proceres.

gémissent les gouverneurs de leurs enfans[1], ni les prières sacrilèges d'Agrippine ou de son fils contre *le beau-père* et contre *le pupille dont on serre de si près l'héritage*, ni le charitable souhait *d'enterrer sa femme*[2], ni les flatteries de Néron au peuple, ni ses courses nocturnes et ses infâmes débauches, ni la cruelle ciguë[3], ni cette comédie d'un faux triomphe donnée par Caligula à l'empire[4]. Tous ces faits, dont l'histoire a pu donner depuis les détails, ne sont présentés, il est vrai, dans le livre des Satires, que sous les formes de l'allusion, de l'ironie, sous ces formes ingénieuses du style, à l'aide desquelles on dit tout, en paraissant ne rien dire. Ce langage est obscur pour nous; mais les con-

Nugaris, quum tibi, calve,
Pinguis aqualiculus. . . . .
(*Sat.* I, passim.)

1. Nempe hæc assidue. . . . . . .
(*Sat.* III, passim.)

2. O si
Ebullit patrui præclarum funus! . . . .
..... Pupillumve utinam quem proximus hæres
Impello, expungam! . . . . .
. . . . . Nerio jam tertia ducitur uxor!
(*Sat.* II, passim.)

3. . . . . Sorbitio tollit quem dira cicutæ.
Quin tu igitur.... caudam jactare popello
Desinis. . . . . . .
Si facis in penem quidquid tibi venit amarum,
Si puteal multa cautus vibice flagellas.
(*Sat.* IV, passim.)

4. . . . . Missa est a Cæsare laurus
Insignem ob cladem. . . . .
(*Sat.* VI, v. 43-44.)

temporains de Perse entendaient à demi-mot, sans notes ni commentaire.

Le tableau des mœurs du peuple n'est pas moins curieux dans Perse que celui des mœurs de la cour. On trouve, dans son livre, sur la manie du bel esprit et les prétentions littéraires chez les Romains [1], sur leurs dévotions intéressées et leurs pratiques superstitieuses [2], sur leur dédain stupide pour les sciences et leurs préventions contre la sagesse d'outre-mer [3], sur leur lésinerie et leurs profusions, sur leur âpre amour du gain [4], sur leurs rigueurs envers leurs esclaves et leurs marchés de chair humaine [5], des renseignemens que les historiens ne donnent point, tout occupés qu'ils sont des éternels détails de la politique et de la guerre. Perse lui-même n'en dit que quelques mots, mais qui semblent d'un homme supérieur aux préjugés de son pays et aux vices de son temps : la philosophie du Portique plaçait son sage au dessus des ténèbres et des faiblesses de l'esprit humain, dans une sphère idéale de vertus et de lumières.

1. *Prologue* et *Sat.* 1re.
2. Sat. II.
3. Sat. I, 127-134; III, 77-89; V, 189-191, *et passim.*
4. Sat. II, 52-70; III, 73-76, 100-106; IV 25-32; VI; 19-24.
5. Sat. V, 132-139; VI, 75-80.

QUATRIÈME PARTIE.

Philosophie du livre de Perse.

Cette philosophie, avant que Perse s'en fît le chantre, avait déjà trouvé, parmi les écrivains romains, plusieurs interprètes; mais la plupart avaient rejeté une grande partie du dogme pour ne conserver que la morale[1], et encore l'avaient-ils modifiée par les restrictions de l'éclectisme. Perse, qui a écrit fort jeune, et qui ne se sépara jamais de son maître Cornutus, professa le stoïcisme à peu près dans toute sa pureté et son austérité primitives[2]. Il en adopte les dogmes comme la morale, et, s'il n'en expose point tous les principes, il est certain qu'ils servent de fondement à ses préceptes et de règle à ses jugemens. Il est donc indispensable, pour disposer à la lecture de son livre, de rappeler quels étaient ces principes.

I. *Méthode des stoïciens*. Et d'abord, la *Méthode* des

1. *Voyez* Cicér., *de Nat. Deor.*, lib. I et II; *de Finib. Bon. et Mal.; Academ. Quæst.; Tusculan.; de Officiis*. — Horace, *Sat.* I, 3, 113-142; II, 3; II, 7, etc. — Sénèque, *Epist. ad Lucilium*, et passim.

2. Nil tibi concessit ratio : digitum exere, peccas;
Et quid tam parvum est? sed nullo thure litabis,
Hæreat in stultis brevis ut semuncia recti.
Hæc miscere nefas. . . . .
(*Sat.* V, v. 119-122.)

stoïciens est d'établir toute doctrine par la logique et de fonder la logique sur ce qu'ils appellent *l'apperception cataleptique* et *l'assentiment spontané;* ou, pour parler comme les modernes, sur *la perception* et *le sens intime,* deux choses que plusieurs de leurs auteurs, comme Perse, comprennent sous un seul mot, *conscience.* C'est la *conscience* qu'ils regardent comme la dernière raison de nos connaissances et le fondement de toute certitude. C'est à elle qu'ils en appellent toujours, comme à l'incorruptible témoin de la vérité, comme au juge souverain de toutes nos actions, de toutes nos pensées [1].

Les vérités constatées par la *conscience,* les stoïciens les réduisaient en *dogmes* ou *axiômes* [2]. Tandis que d'autres écoles, et surtout celle d'Arcésilas, se proposaient des *questions,* celle de Zénon établissait *des dogmes, des axiômes :* rien ne caractérise mieux la tendance de cette secte vers *l'absolu* et *l'unité.* C'est sur ces *axiômes* ou vérités premières que le stoïcisme élevait ensuite tout l'édifice de ses raisonnemens.

A la théorie du *Syllogisme,* qu'ils avaient empruntée d'Aristote, les stoïciens grecs avaient ajouté plus d'une

1. . . . . Nec te quæsiveris extra.
(*Sat.* I, v. 7.)

Ut nemo *in sese* tentat descendere, nemo!
(*Sat.* IV, v. 23.)

Tecum habita, et noris, quam sit tibi curta supellex.
(*Sat.* IV, v. 52; *et alibi passim ac sæpius.*)

2. Δόγματα, ἀξιώματα, thèses.

forme d'argumentation; ils affectaient surtout celle du *Sorite*, imitée de l'*Induction* socratique. Chrysippe en est, dit-on, l'inventeur, et c'est par elle qu'il présentait ses arguties captieuses[1]. Le stoïcisme avait aussi recueilli soigneusement l'héritage dialectique de l'école d'Élée[2], et se plaisait à en reproduire toutes les formules sophistiques. Enfin, il avait emprunté au péripatétisme ses *Catégories;* mais il en avait réduit le nombre, et classait, sous *quatre* chefs seulement, toute la connaissance humaine[3].

II. *Opinion des stoïciens sur l'Ame.* Cette lumière naturelle et intérieure qui éclaire tous nos actes moraux et intellectuels, et qu'on appelle *esprit*, *âme*, *intelligence*[4], les stoïciens en reconnaissaient la présence sous huit facultés spécifiques, savoir : *les cinq sens*, *la génération*, *la parole*, et une dernière qu'ils nomment τὸ ἡγεμονικὸν, *le guide*, et qui n'est autre que le *sens*

1. Inventus, Chrysippe, *tui* finitor *acervi*,

dit Perse, sat. VI, à la fin, faisant allusion à l'un des *sorites* les plus célèbres de Chrysippe, et qui avait nom *le tas de blé*, acervus; un autre était appelé le *chevelu*, cæsaries, etc. Le sorite d'*Aspasie*, qu'on trouve dans les livres de Cicéron *sur la Rhétorique*, est un des plus heureux exemples de cette sorte d'argumentation. — Diogène de Laërce prétend que Chrysippe avait écrit quatre livres sur le *Sorite*.

2. Zénon d'Élée, troisième chef de cette école, passe pour le fondateur de la *dialectique*.

3. Ces quatre catégories du Portique sont : 1° *substances*, 2° *modes* ou *qualités*, 3° *absolu*, 4° *relatif*.

4. Πνεῦμα, ψυχὴ, νοῦς. Σῶμα, ψυχὴ, νοῦς· σώματος αἰσθήσεις, ψυχῆς ὁρμαι, νοῦ δόγματα. M.-AUREL. ANTON., III, 16.

intime. En d'autres termes, les stoïciens distinguaient quatre modes d'existence de l'Ame : *la sensibilité*, *les appétits et les passions*, *la partie rationnelle*, et enfin *le modérateur souverain* de toute l'économie intellectuelle, *la conscience*[1]. Quelle est la nature de l'Ame? les stoïciens gardaient là dessus une opinion moyenne entre le spiritualisme de Platon et le matérialisme d'Épicure[2]. Voulant donner au principe de la pensée quelque chose de plus positif que le premier et de moins grossier que le second, ils faisaient de l'Ame une substance d'une matière subtile et parfaite, semblable à celle qui anime le monde. Notre *Génie*[3] la détache de l'âme universelle pour la déposer dans nos corps au moment où ils se forment, et à la mort elle s'en sépare pour retourner à sa source d'où elle émanera de nouveau. Ces dernières idées étaient particulières aux stoïciens de Rome, qui paraissent les avoir renouvelées ou

1. Αἰσθήσεις, γενέσις, λόγος, τὸ ἡγεμονικόν. *Voyez* M.-Aurèle, Arrien, Diogène-Laerce.

2. *Voyez* Degérando, art. *Stoïciens*; Marc-Aurèle, liv. II, III, IV.

3. Funde merum *genio*.
(*Sat.* II, v. 3.)

. . . . Geminos, horoscope, varo
Producis *genio*.
(*Sat.* VI, v. 18-19.)

Συζῆν θεοῖς· συζῆ δὲ θεοῖς ὁ συνεχῶς δεικνὺς αὐτοῖς τὴν ἑαυτοῦ ψυχὴν ἀρεσκομένην μὲν τοῖς ἀπονεμομένοις, ποιοῦσαν δὲ ὅσα βούλεται ὁ δαίμων ὃν ἑκάστῳ προστάτην καὶ ἡγεμόνα ὁ Ζεὺς ἔδωκεν, ἀπόσπασμα ἑαυτοῦ· οὗτος δὲ ἐστὶν ὁ ἑκάστου νοῦς καὶ λόγος (Marc-Aurèle, liv. V, chap. 27). *Voyez* encore Sénèque, *de Providentia*.

conservées de la secte italique; et l'on voit combien elles ont profité au christianisme : les fondateurs du Portique s'étaient bornés à distinguer la nature de l'Ame de celle du corps, admettant plutôt deux substances que divers degrés d'une même substance, ainsi que le faisaient Aristote, Épicure et les empiristes en général. Cependant, cette Ame, telle que la concevaient les stoïciens, n'étant pas précisément immatérielle, ils ne pouvaient affirmer son immortalité; mais ils croyaient à sa transmigration dans d'autres corps, et par conséquent aux châtimens et aux récompenses d'une vie à venir.

III. *Opinion des stoïciens sur la Divinité.* L'âme universelle, le feu céleste, éthéré, qui est répandu de toutes parts, qui pénètre et qui vivifie tous les êtres, le principe raisonnable et conservateur de toutes choses, la providence bienfaisante et éternelle qui embrasse le monde, la nature en tant qu'active et féconde, l'architecte qui a composé cet univers par sa toute-puissance, et qui, par sa sagesse, en maintient la durée : tout cela était le Dieu des stoïciens [1]. Ce Dieu se mêle à tout; il est présent partout; il dirige, il ordonne tout; il nous enveloppe de toutès parts de son influence mystérieuse et terrible, invisible et inévitable; c'est lui qui dispense, qui retire les biens; c'est lui qui nous assigne un poste et des fonctions sur la terre; c'est lui qui nous

1. *Voyez* Cicéron, *de Nat. Deor.*, I, II; Sénèque, *de Providentia*; l'*Hymne de* Cléanthe, *le Symbole de la secte*; Diogène-Laerce, art. *Zénon*, *Chrysippe* et *Cléanthe*, passim.

envoie et qui nous rappelle à lui[1]. Les dieux, tels que les imagine et les adore le vulgaire, les dieux du pays ne sont que les représentans et les vicaires du Dieu unique et éternel, auteur de la nature et père des humains. Ces dieux sont cependant respectables eux-mêmes; tout citoyen leur doit un culte et des hommages, et les efforts de la philosophie doivent tendre à épurer ce culte, plutôt qu'à le détruire[2].

On voit que les opinions des stoïciens sur la Divinité, comme leurs opinions sur l'Ame, étaient mixtes et variées. En général, ils ne distinguaient point assez de la matière la cause immatérielle, infinie, absolue; en général, ils étaient *panthéistes*[3] : mais le panthéisme des uns les ramenait de la considération des forces qui régissent et maintiennent l'univers à la religion positive, et finissait par se confondre avec elle[4]; tandis que celui des autres tendait à se dégager de plus en plus des croyances de la terre pour s'élever à la notion

1. . . . . Quem te Deus esse
Jussit, et humana qua parte locatus es in ire.
(*Sat.* III, v. 71.)

Voyez encore Épictète, *Manuel*, passim; Marc-Aurèle, passim; etc.

2. *Voyez* la satire II de Perse; Epictète et Marc-Aurèle, Cicér., *de Nat. Deor.* Certaines écoles de l'antiquité, notamment celle des péripatéticiens, avaient pensé qu'il fallait entièrement abolir le culte divin.

3. Εἰς ἓν ζῶον τὸν κόσμον, μίαν οὐσίαν, καὶ μίαν ψυχὴν ἐπέχον συνεχῶς ἐπινοεῖν.

4. Tel était celui de Cicéron, des Antonins, de Julien, de tous les stoïciens revêtus de hautes fonctions politiques.

pure de la toute-puissance qui embrasse l'espace et le temps[1]. Enfin, chez un grand nombre d'entre eux, le sentiment religieux se réduisait à une résignation forte aux lois immuables de la nature, qu'ils appellaient l'*Ordre*[2], et dont ils ne reconnaissaient d'autre cause finale que le *Destin*. Les premiers se rapprochaient du *polythéisme;* les seconds étaient de véritables *déistes;* les derniers ressemblaient beaucoup à ce qu'on appelle des *athées*.

Une chose bien digne d'être observée, et qui prouve ou la faiblesse de l'esprit humain, ou l'état d'imperfection dans lequel était encore la vraie philosophie au temps de Perse, c'est que les stoïciens de Rome, ces stoïciens si fiers de leurs dogmes et si dédaigneux du vulgaire, n'étaient point exempts eux-mêmes de croyances superstitieuses : plusieurs d'entre eux avaient foi aux sortilèges, aux rêves, aux génies, à la divination, à l'astrologie. Il suffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir leurs auteurs et le plus grave de tous, Tacite lui-même. Cela s'explique par plusieurs causes; d'abord, par l'influence de la science des augures sur les Romains, qui, alors même que les lumières de la philosophie eurent

1. Tel était celui des stoïciens qui vivaient dans la retraite, des philosophes stoïciens proprement dits.

2. . . . . *Ordo*
Quis datus.

(*Sat.* III, v. 67-68.)

ÉPICTÈTE, *Manuel*, passim; MARC-AURÈLE, IV, 34 : Ἑκὼν σεαυτὸν τῇ Κλωθοῖ συνεδίδου, παρέχων συννῆσαί οἷστισί ποτε πράγμασι βούλεται.

pénétré chez eux, retinrent toujours quelque chose des antiques superstitions de la patrie; cela s'explique encore par l'esprit essentiellement dogmatique de la secte de Zénon, qui avait conservé une bonne partie des croyances de l'école pythagoricienne; enfin, l'introduction dans Rome des connaissances astronomiques de l'Orient et des tables babyloniennes dut contribuer à y accréditer l'astrologie. Chez des esprits mal disposés pour les recevoir, chez des esprits qui se débarrassaient des fables du polythéisme par le dogme du panthéisme ou du fatalisme, ces connaissances admirables, par lesquelles se trouvent calculés d'avance les mouvemens célestes, devaient conduire facilement aux préjugés sur l'influence des astres et à la croyance aux divinations.

IV. *Physiologie des stoïciens.* En général, la méthode synthétique de l'école stoïcienne était peu favorable aux progrès des sciences naturelles. Dans ces sciences, c'est de l'observation et de l'expérience qu'il faut partir; c'est de l'investigation lente et patiente des phénomènes que l'abstraction tire les lois générales, et l'induction les principes et les hypothèses. Fidèles à leur méthode, les stoïciens suivaient la marche inverse, dérivaient *a priori* les faits naturels de certains axiômes, ou les asservissaient à des dogmes métaphysiques [1]; en un mot, ce qu'ils appelaient leur *Physiologie*, mélange confus de toutes les sciences, ressemblait encore beaucoup à ces *cosmogonies* [2] à l'aide desquelles les premiers philo-

1. Telles étaient leurs *raisons séminales*, leur *causalité*, *etc.*, *etc.* *Voyez* Sénèque.

2. A mesure que les connaissances humaines acquièrent plus

sophes grecs expliquaient si commodément la nature, par cela même qu'ils ne l'avaient pas encore étudiée, et qu'ils n'avaient même pas d'instrumens ni de méthode pour l'étudier.

Ce n'est pas que dans les écrits de quelques-uns des stoïciens, comme dans les *Questions naturelles* de Sénèque, on ne trouve çà et là des recherches vraiment scientifiques, et certaines considérations propres à diriger les savans; mais les unes et les autres sont en petit nombre, souvent noyées dans des déclamations morales, et presque toujours accompagnées d'hypothèses, à perte de vue et purement gratuites. Il semble que, depuis qu'Aristote et Épicure avaient écrit, l'esprit d'observation et d'analyse, aussi bien que l'art de généraliser et d'abstraire, devaient faire plus de progrès; mais c'est le vice de toute la science de l'antiquité, d'avoir toujours procédé par la méthode rationnelle[1]; et ce vice est plus frappant encore dans l'école de Zénon que dans aucune autre, parce que cette école se proposait moins de faire elle-même des découvertes, que de réduire aux formes

de précision et d'étendue, elles se divisent en plusieurs branches, lesquelles se subdivisent elles-mêmes; et ainsi se développe par degrés l'arbre encyclopédique. — A l'origine, toutes les sciences sont enveloppées dans une seule science, à l'aide de laquelle on explique tout avec d'autant plus de facilité qu'on ne sait presque rien : c'est l'époque des théogonies, des cosmogonies et de la mythologie; c'est la période poétique. Elle s'étend, chez les Grecs, depuis Orphée jusqu'à Pythagore inclusivement.

1. Ils étaient conduits là par le petit nombre de leurs découvertes, et par le manque d'instrumens pour en faire un plus grand nombre et de plus précises.

de sa logique les découvertes des autres. La logique des stoïciens avait plus d'étendue et de précision que celle d'Aristote lui-même : elle dominait toute leur philosophie; elle donnait à tous leurs écrits un mérite d'exposition particulier.

V. *Morale des stoïciens.* Mais leur plus beau titre de gloire est dans la *Morale :* c'est à constituer fortement la *morale* que tendaient toutes les autres parties de leur philosophie : et leur logique, à laquelle servait de base le sens intime ou la conscience, dont ils regardaient comme infaillibles les données primitives; et leur psychologie, qui supposait à l'âme des forces indépendantes du monde extérieur, capables même de le maîtriser; et leur physiologie, qui montrait à l'homme tous les êtres de la nature enchaînés eux-mêmes à des lois, à des devoirs; et leur théologie ou leur immobile fatalité, dont l'une laissait espérer un juge bienveillant et rémunérateur après le tombeau, dont l'autre imposait la nécessité de se conformer et de se soumettre à l'ordre établi. Voici en abrégé ce système de morale :

Le souverain bien, c'est la *Vertu*[1]; c'est là le *But* vers lequel il faut *tendre* incessamment et *diriger toute la vie*[2] : la vie n'est donnée à l'homme que pour être *ver-*

1. *Voyez* CICÉRON, *de Offic.* et *de Nat. Deor.*; SÉNÈQUE, *de Vita beata*, et passim; MARC-AURÈLE, passim; EPICTÈTE, *passim*, et l'*Hymne de* CLÉANTHE.

2. Est aliquid quo *tendis*, et in quod *dirigis* arcum?
(*Sat.* III, v. 60.)

tueux[1], c'est-à-dire *prudent*, *courageux*, *tempérant* et *juste;* avec cela, il aura *le bonheur*, si le bonheur est possible[2].

Le moyen d'arriver à la *Vertu*, c'est la *Sagesse* ou *l'instruction*, dont il faut meubler son esprit[3]. La *sagesse* nous fait connaître *la raison des choses*, c'est-à-dire *leurs rapports* et tout *l'enchaînement des effets et des causes*. Elle nous montre que, des choses, les unes dépendent de nous, et que les autres n'en dépendent point[4]; elle nous apprend à faire convenablement les unes, et à nous résigner aux autres de bonne grâce; elle éclaire nos esprits et fortifie nos âmes.

Les Devoirs[5] ne sont autre chose que les règles de conduite qui naissent des *rapports*[6] qui unissent l'homme

1. *Summum* crede *nefas* animam præferre pudori,
Et *propter vitam vivendi perdere causas.*
(Juven., *Sat.* viii, v. 83.)

2. Quæ tibi summa boni est?. . . . .
(*Sat.* iv, v. 17.)

3. *Disciteque*, o miseri! et causas cognoscite rerum :
Quid sumus, et quidnam victuri gignimur.....
. . . .
Disce; nec invideas. . . . .
(*Sat.* iii, 66-73.)

Tecum habita, et *noris*, quam sit tibi curta supellex.
(*Sat.* iv, v. 52.)

4. Epictet., *Manual.*, cap. i.

5. Zénon est, dit-on, l'inventeur du mot καθῆκον (ce qui convient), pour désigner *le devoir*.

6. Quid sumus, et quidnam victuri gignimur; ordo
Quis datus, aut metæ quam mollis flexus, et unde;
Quis modus argento, quid fas optare; quid asper
Utile nummus habet; patriæ carisque propinquis

à sa famille, à ses amis, à sa patrie, à l'humanité, à toute la nature, et enfin à Dieu. La *sagesse* est la connaissance de tous ces *rapports* ou de ces *devoirs*, et la *vertu* en est l'accomplissement. En d'autres termes, la *sagesse*, ou l'art d'être vertueux, c'est l'art de bien remplir ses *fonctions* d'homme sur la terre, d'y bien jouer son *rôle*, petit, s'il est petit, grand, s'il est grand; c'est l'art de garder fidèlement *le poste* où la providence nous a placés ici bas.

La *sagesse* et la *vertu* sont *absolues*[1], c'est-à-dire qu'on n'est pas sage ou vertueux à demi : il faut l'être tout-à-fait, parce que le *bien* est le bien, et que le *mal* est le mal; et de là ces maximes du stoïcisme : que *tous les ignorans sont insensés*; que *toutes les fautes sont égales*; et d'autres semblables.

Les *Devoirs* étant aussi nombreux, aussi variés, aussi délicats que les rapports qui unissent l'homme à la famille, aux amis, à la patrie, à l'humanité, à la nature, à Dieu; la *sagesse*, ou l'art de la vertu, dans toute l'étendue du mot, est un *Art* compliqué[2], difficile, qui ne

Quantum elargiri deceat; quem te Deus esse
Jussit, et humana qua parte locatus es in re.
(*Sat.* III, v. 67-72.)

1. Nil tibi concessit ratio : digitum exere, peccas;
Et quid tam parvum est? sed nullo thure litabis,
Hæreat in stultis brevis ut semuncia recti.
Hæc miscere nefas : nec, quum sis cætera fossor,
Tres tantum ad numeros satyri moveare Bathylli.
(*Sat.* v, v. 119-123.)

2. Non prætoris erat stultis dare tenuia rerum
Officia, atque usum rapidæ permittere vitæ :
Sambucam citius caloni aptaveris alto.

s'acquiert que lentement, rarement, et après avoir passé par bien des degrés.

Au dernier rang de l'humanité sont les plus vicieux, c'est-à-dire les plus ignorans, ceux qui ont éteint dans la fange des passions les plus viles ce flambeau de la raison destiné à nous conduire, et qui, des ténèbres de la matière où ils sont plongés, ne s'élèveront jamais aux clartés intellectuelles[1]. Ceux-là sont comme s'ils n'étaient pas, et le stoïcisme n'a point d'autre expression pour les désigner que celle d'*infortunés*[2].

. . . .
. . . . Tibi recto vivere talo
Ars dedit? et veri speciem dignoscere calles,
Ne qua subærato mendosum tinniat auro?
Quæque sequenda forent, quæque evitanda vicissim,
Illa prius creta, mox hæc carbone notasti?
Es modicus voti? presso lare? dulcis amicis?
Jam nunc adstringas, jam nunc granaria laxes;
Inque luto fixum possis transcendere nummum,
Nec glutto sorbere salivam Mercurialem?
Hæc mea sunt, teneo, quum vere dixeris, esto
Liberque ac sapiens, prætoribus ac Jove dextro.
(*Sat.* v, v. 104-114.)

1. Non pudet ad morem discincti vivere Nattæ?
Sed stupet hic vitio, et fibris increvit opimum
Pingue: caret culpa; nescit, quid perdat; et alto
Demersus, summa non rursum bullit in unda.
(*Sat.* III, v. 31-34.)

Tum crassos transisse dies, lucemque palustrem,
Et sibi, jam seri, vitam ingemuere relictam.
(*Sat.* v, v. 60-61.)

2. *O miser!* inque dies ultra *miser!*
(*Sat.* III, v. 15.)

O miseri! . . . .
(*Sat.* III, v. 66.)

Immédiatement au dessus d'eux viennent ceux dont l'intelligence a été éclairée[1], mais dont le caractère n'a point eu assez de force pour les maintenir dans la route qu'il faut suivre; à qui l'on a montré le but, qui le voient, mais qui n'y tendent point, qui temporisent, qui remettent toujours à vivre et ne vivent jamais; qui, s'égarant enfin tout-à-fait, végètent au jour le jour, et vont où le hasard les mène. Ceux-ci sont les *méchans* et les *lâches*[2].

La classe des *bons*[3] commence à ceux qui s'éclairent et qui s'appliquent, qui voient le but et qui y tendent, qui s'en *rapprochent*[4] chaque jour davantage par les divers sentiers de la vie. Les *bons* sont ceux qui étudient leur rôle et tâchent de le bien jouer; ce sont ceux qui savent *se fixer et être eux-mêmes*[5], s'observer et se discipliner pour suivre vers la perfection *la marche*

1. Haud tibi inexpertum curvos deprendere mores,
Quæque docet sapiens braccatis illita Medis
Porticus, insomnis quibus et detonsa juventus
Invigilat, siliquis et grandi pasta polenta;
Et tibi, quæ Samios diduxit littera ramos,
Surgentem dextro monstravit limite callem.
. . . .
Est aliquid quo tendis, et in quod dirigis arcum:
An passim sequeris corvos testaque, lutoque,
Securus quo pes ferat, atque ex tempore vivis?
(*Sat.* III, v. 52-62.)

2. Κακοὶ, ἀκόλαστοι, φαῦλοι.

3. Ἀγαθοὶ, σπουδαῖοι.

4. Προκόπτοντες. Epict., *Manual.*

5 « . . . . . Consistere et morari. . . . . unum hominem agere. » Seneca, *Epist. ad Lucil.*

progressive[1]. C'est surtout pour cette classe que les stoïciens avaient écrit leurs livres des devoirs, leurs manuels, leurs entretiens avec soi-même, et tous ces discours moraux par lesquels ils s'encourageaient à bien vivre et à mourir.

Enfin le *sage*, le *vertueux* par excellence[2], l'homme du Portique, un Zénon, un Épictète, un Caton, un Brutus, un Marc-Aurèle, c'est celui qui a tellement éclairé son intelligence et fortifié son cœur, qu'il est à même de voir et de pratiquer ce qui convient dans toutes les situations de la vie; c'est celui qui a tellement maîtrisé ses passions, qu'il a établi son âme dans un calme inaltérable, et qu'il exerce dans toute leur plénitude les droits du libre arbitre. Il est comme une sphère parfaite[3], sur laquelle rien ne peut avoir prise; il suffit à tout; il a tout, santé, beauté, liberté, gloire, fortune; il est le roi des rois, et l'image ici-bas de la divinité[4].

VI. *Examen de la morale du stoïcisme*. Ce système a de la dignité, de la grandeur; il élève l'homme et l'honore, il compte sur sa raison seule; il était digne

1. Épictète, *Manuel*, passim; Sénèque, *ad Lucilium*, et alibi passim, etc., etc.

2. ὁ σοφὸς, *sapiens*, *vir bonus*. Voyez Cicéron, Horace, Sénèque, Épictète, etc., etc.

3. .....In se totus teres atque rotundus.
(Horat.)

4. Ad summam, sapiens uno minor est Jove, dives,
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum,
Præcipue sanus, nisi quum pituita molesta est.
(Horat., lib. 1, *Epist.* 1, v. 106-108.)

du peuple le plus courageux et le plus fier qui ait paru dans l'antiquité, et il a produit des caractères qui commanderont toujours le respect de la terre.

Mais est-il bien approprié, ce système, à la nature humaine, qui est si faible et dont il exige tant de force; chez laquelle il veut briser, au lieu de le monter comme il convient, ce ressort des passions qui fait son activité, son énergie et toute sa puissance? Est-il bien favorable à la cause de la vertu qu'il sépare du bonheur, qu'il représente sous une image triste, et qu'il place si haut, que la moyenne du geure humain semble dispensée d'y atteindre[1]? Est-il bien scientifique enfin, lorsqu'il suppose la vie morale à peu près indépendante de la vie physique, et divise l'homme, au lieu de le prendre tout entier et tel qu'il est; lorsqu'il nie que la douleur soit un mal, ou plutôt lorsqu'il la regarde comme l'épreuve salutaire et méritoire de la vie? Ainsi, ce Dieu dont le stoïcisme vante et la justice et la bonté, ce Dieu aurait voulu que ses créatures fussent dévouées à la peine, et il prendrait plaisir aux souffrances de ses enfans[2] : une pareille doctrine répugne, et l'expérience a montré ce qu'elle a de funeste. Quand le stoïcisme ne

1. La secte dont il est n'admet rien qui la touche;
Cette secte intraitable, et qui fait vanité
D'endurcir les esprits contre l'humanité,
Qui dompte et foule aux pieds la nature irritée,
Parle seule à Brutus, et seule est écoutée.
(Voltaire, *Mort de César*, act. 1, sc. 1re, en parlant de Brutus.)

1. « *Cum adversis componit.* » Ce sont les expressions de Sénèque lui-même, dans son traité *de Constantia sapientis*.

fut plus soutenu par les lumières et le patriotisme de l'antiquité, quand il cessa d'être l'*impassibilité*[1] philosophique et fière de citoyens guerriers, de sages actifs et libres, il devint l'*apathie* mystique d'hommes contemplatifs et inutiles, la résignation des moines, des anachorètes et des martyrs, la vertu de ceux qui ont regardé comme des biens les humiliations, la misère, l'ignorance, l'inertie et la mort. Je ne sais si cette croyance leur a été bien profitable pour la vie à venir, mais elle a eu pour la vie présente les plus funestes conséquences : jointe à d'autres causes, comme l'invasion des Barbares, elle a changé les beaux siècles de la civilisation antique en ces âges d'un dogmatisme servile et d'une barbarie monotone, dont nous avons été si longtemps à sortir, et dont nous portons les stigmates encore.

VII. *Parallèle de la doctrine de Zénon et de celle d'Épicure.* Malgré toutes ces imperfections, le système de Zénon est encore une des belles solutions qui aient été données du problème de la vie. La vie humaine, dont l'origine et la fin sont si obscures, ressemble à une montagne dont les pieds et la cime seraient enveloppés de brouillards et de ténèbres épaisses. Nous voyant incertains de notre destinée, ignorant d'où nous venons, ignorant où nous devons aller, le Stoïcisme a osé nous dire : « Gravissez, prenez de la peine, tâchez d'arriver au sommet; qu'importent jusque là les souffrances? La tâche de ce rude voyage vous est imposée, il faut l'accomplir; il faut vous conformer à l'ordre éta-

1. Ἀπάθεια.

bli, remplir votre rôle d'homme, et montrer contre le sort de quoi la vertu est capable. Abstenez-vous et souffrez[1]; c'est là le secret de votre force, c'est là ce qui vous soutiendra dans ce sentier malaisé de la vie, jusqu'au moment où, parvenues au terme, vos âmes seront dégagées des entraves du corps, et s'envoleront de la terre pour retourner dans le sein de l'Éternel. Ne le voyez-vous pas, ce souverain auteur de toutes choses, ne le voyez-vous pas au sommet de la montagne et dans le sein des nuages? Ne sentez-vous pas autour de vous et dans vous l'influence mystérieuse et puissante des substances immortelles qui sont les ministres de ses volontés? N'entendez-vous pas sa voix qui vous encourage et qui vous appelle? Pourriez-vous balancer à monter jusqu'à lui[2]? »

Plus circonspect et moins dur, moins présomptueux et moins orgueilleux, l'Épicuréisme se contente de nous dire : « Au sommet, comme au pied de la montagne, nous ne voyons que des nuages : notre faible vue ne peut les percer; bornons-la donc aux objets qu'elle peut atteindre : vivons dans le présent, vivons de la vie réelle, et ne nous fatiguons point à poursuivre une existence imaginaire. Étudions ce mouvement de composition et de décomposition continuel qui entretient la nature; approprions-nous insensiblement par de sages travaux ce monde qui est notre demeure, et faisons-le

1. Ἀπέχου καὶ ἀνέχου. (Épictète.)

2. Toutes ces idées sur la distinction de l'âme et du corps, sur les substances immatérielles, sur la divinité, appartiennent moins à Zénon et à ses disciples grecs, qu'aux stoïciens de Rome.

servir à nos besoins. Arrangeons, embellissons notre existence avec tout ce qui nous entoure; recueillons l'héritage de ceux qui ont passé avant nous sur la terre, faisons-le fructifier pour nous-mêmes et pour ceux qui viendront après nous. L'on fait descendre, du séjour éternel, des puissances invisibles que l'on arme d'une autorité sainte, et l'on tremble devant ces fantômes[1] : osons élever nos regards contre elles, et cherchons à les dissiper avec le flambeau de la raison : restons avec la Nature, et n'écoutons que sa voix qui nous dit d'être heureux[2]. »

Je ne pousserai pas plus loin le parallèle entre la doctrine du *devoir* et celle de l'*utile*, telles que les anciens les concevaient : en voilà assez pour montrer en quoi surtout elles diffèrent. Aussi bien la différence du

1. Humana ante oculos fœde quum vita jaceret
In terris, oppressa gravi sub Relligione,
Quæ caput a cœli regionibus ostendebat,
Horribili super aspectu mortalibus instans;
Primum Graius homo mortales tollere contra
Est oculos ausus, primusque obsistere contra :
Quem nec fama Deum, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit cœlum; sed eo magis acrem
Virtutem inritat animi, confringere ut arcta
Naturæ primus portarum claustra cupiret.
(Lucr., lib. I, v. 63-72.)

2. O miseras hominum mentes! o pectora cæca!
Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periclis
Degitur hoc ævi, quodcunque est! Nonne videre
Nil aliud sibi Naturam latrare, nisi ut, quum
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur
Jucundo sensu, cura semota metuque?
(*Id.*, lib. II, v. 14-19.)

système de Zénon et de celui d'Épicure est moins sensible dans la morale, qui déjà très-anciennement était une science faite, que dans les autres parties de la philosophie, si peu avancées et si imparfaites au temps où Perse écrivait. Ces doctrines supposent toutes les deux une étude approfondie de la nature humaine; toutes les deux ont déduit de cette étude des règles sages pour la conduite de la vie. Mais, suivant des méthodes opposées, l'une la synthèse et l'autre l'analyse, elles ont pris leur point de départ et leur appui à l'opposite l'une de l'autre : la première, dans la *divinité* et la *raison pure*; la seconde, dans la *nature* et dans le *corps* : la première concluant des phénomènes internes contre les phénomènes extérieurs; la seconde des phénomènes extérieurs contre les phénomènes internes. L'une suppose la vertu chose absolue, et l'impose comme une nécessité; l'autre la regarde comme une chose relative, et la conseille comme une heureuse habitude. L'une rapporte tout à l'*honneur*; l'autre, tout au *bonheur*. Sorties toutes deux de l'école de Socrate, elles ont scindé les idées du maître pour en composer leurs systèmes divers; répandues par l'éloquence et la poésie, elles se sont partagé le monde romain, elles ont traversé à petit bruit le moyen âge, et, reproduites dans notre Occident à la renaissance des lettres, elles se partagent encore le monde moderne : elles règnent tour-à-tour sur toutes les sociétés, sur toutes les littératures.

VIII. *Conclusion : jugement sur Lucrèce et sur Perse.* Deux poètes, chez les Romains, se sont passionnés pour ces deux doctrines, et ont entrepris de les mettre en

vers. Il fallait, pour former de pareilles entreprises, ce dévouement de l'homme de lettres qui, comme celui du soldat, ne recule à rien. Embrasser dans toute son étendue le *Système de la Nature,* tel que les épicuriens le concevaient, traduire ce système épineux et ardu dans un langage élégant et populaire, obtenir ce langage d'un idiome pauvre et inculte, sans souplesse, sans harmonie, comme l'était encore la vieille langue étrusque, embellir enfin l'exposition de la science des ornemens de la poésie et des richesses de l'imagination qui semblent incompatibles avec la précision didactique; voilà la tâche que s'est imposée Lucrèce, et dont il est sorti vainqueur. Le plan de Perse est moins vaste : laissant de côté la science de la nature physique, il se borne à l'homme et à la société; et encore la hardiesse de son génie éclate moins par une exposition complète d'un système de morale, que par le but politique auquel il en a ramené les principes. Comme naturaliste et comme philosophe, Lucrèce me paraît incontestablement supérieur; comme citoyen, comme Romain, Perse a peut-être l'avantage. Il serait difficile de décider lequel de ces deux poètes est plus grand écrivain : ceux qui admirent surtout l'abondance de l'élocution et la beauté du coloris liront avec plus de plaisir le *Poëme de la Nature;* ceux qui attachent plus de prix à l'originalité ingénieuse, à la rapidité énergique du langage, se plairont davantage aux *Satires du stoïcien.* Lucrèce et Perse ont appliqué l'art des vers tous les deux à un grand objet : ils ont voulu le faire servir à détruire les préjugés et les erreurs dont la superstition ou l'escla-

vage peuplait la terre; et, rejetant avec mépris le secours de cette mythologie sur laquelle s'étaient appuyés tous les poètes avant eux, ils sont restés en présence de leurs sujets seuls avec leur génie. L'un et l'autre se sont épuisés de travaux : le premier succombe, comme le Tasse et Newton, aux accès d'un mal qui atteint les plus fortes intelligences même; le second, comme Vauvenargues et Gilbert, s'éteint à la fleur de l'âge et au milieu des inspirations du talent. Il n'y a point de poètes dans l'antiquité qui, par la noble passion du bien public, aient mieux mérité de la postérité; il n'y en a point qui aient été plus maltraités par elle. Le genre humain a horreur de Lucrèce comme d'un impie, et de Perse comme d'un pédant; le genre humain ressemble aux écoliers, il est injuste, ingrat envers ses maîtres les plus dévoués : il n'y en a qu'un bien petit nombre qui aient eu, comme le bon Horace, le secret de l'éclairer et de lui plaire, de le railler de ses erreurs et d'échapper à ses ressentimens.

PROLOGUE.

ARGUMENT DU PROLOGUE.

Un auteur se présente sous le costume d'un villageois, et, dans un langage ingénieusement maladroit, il déclare qu'il est étranger lui au commerce des muses et à toutes les belles choses qui font les beaux esprits, mais que la faim est un grand maître, et qu'elle donne le génie. Or cet auteur, en apparence famélique et grossier, c'est Perse, c'est un des hommes les plus distingués de son époque par sa fortune, son caractère et ses talens. Pourquoi ce déguisement? pour pouvoir dire au public ses vérités et pour donner la pensée d'un livre où les vues les plus fines sont cachées souvent sous les formes les plus vulgaires.

A. PERSII FLACCI

SATIRÆ.

PROLOGUS.

Nec fonte labra prolui caballino,
Neque in bicipiti somniasse Parnasso
Memini, ut repente sic poeta prodirem :
Heliconiadasque pallidamque Pirenen
Illis relinquo, quorum imagines lambunt
Hederæ sequaces. Ipse semipaganus
Ad sacra vatum carmen affero nostrum.
Quis expedivit psittaco suum ΧΑΪΡΕ,
Picasque docuit verba nostra conari?
[Corvos quis olim concavum salutare?]
Magister artis ingenîque largitor
Venter, negatas artifex sequi voces.
Quod si dolosi spes refulserit nummi,
Corvos poetas et poetrias picas
Cantare credas Pegaseïum melos.

SATIRES

DE PERSE.

PROLOGUE.

Jamais je ne me suis abreuvé à la source du porteur ailé[1]; jamais, qu'il m'en souvienne, je n'ai rêvé sur l'échine[2] de la double montagne, pour me trouver tout à coup poète, comme me voilà; et quant aux grandes filles de l'Hélicon et à la pâle Pirène[3], je laisse leurs faveurs à ceux dont le lierre embrasse en serpentant les images[4]. Moi je sors du village; pourtant j'apporte aussi mon œuvre dans le sanctuaire de la poésie[5].

La faim délie la langue au perroquet et tire de lui son ΧΑΪΡΕ[6]; elle apprend à la pie à essayer nos paroles; on a vu des corbeaux qu'elle avait amenés à dire un rauque bonjour[7]. C'est un grand maître que la faim; c'est l'art qui fait trouver la voix qu'on n'avait pas reçue de la nature; la faim c'est le génie. Faites seulement briller l'espérance trompeuse d'un écu[8], et des poètes criards, comme la pie et les corbeaux, vont chanter à croire entendre les sons de l'Hippocrène[9].

NOTES

DU PROLOGUE.

L'usage du Prologue n'était point particulier à la comédie; il paraît même, par les ouvrages de Stace et de Claudien, que cet usage était devenu général et trivial. Le Prologue était d'ordinaire une sorte de préface ou de dédicace, choses fades par elles-mêmes. Ici la préface a le tour piquant de la satire et ne ressemble pas mal à celles que Rabelais et Lesage ont mises en tête de leurs romans philosophiques. Perse qui jouit des avantages que donnent la naissance, la fortune, le talent et une éducation très-soignée, qui d'ailleurs ne se propose rien moins que de venger dans ses vers sa patrie et la vérité, veut que l'on sache bien que ce n'est point ici une de ces productions futiles, telles que l'ignorance, la faim, la flatterie, l'oisiveté et les prétentions littéraires les multipliaient alors dans Rome. Mais comment dire cela? Les titres de philosophe et de citoyen ne sont une recommandation ni auprès du prince ni auprès du peuple. L'auteur prend donc lui-même le masque d'un poète famélique, d'un poète de village, et il donne à entendre sa pensée plutôt qu'il ne l'énonce explicitement. Nous aurons lieu de remarquer d'un bout à l'autre de son livre qu'il en est souvent réduit là par la nature de son entreprise.

La pièce est écrite en vers iambiques *scazons*, c'est-à-dire *boiteux*, apparemment parce que l'iambique régulier eût été trop distingué pour ce poète de village; d'ailleurs l'iambique scazon, dont Hipponax est, dit-on, l'inventeur, était particulièrement affecté aux compositions satiriques. (*Voyez* Scalig., *Poet. II*, 9 et 24; Suid., *in voc.* Hipponact.; Sat. Sulpiciæ, 5 et 6.) Le dernier vers est un iambique régulier, et même un iambique régulier plein de nombre et d'harmonie:

Cāntārĕ crēdās Pēgăsēĭūm mĕlōs.

Cela embarrasse tous les éditeurs, et pour faire de ce vers un scazon comme ceux qui le précèdent, ils veulent changer la leçon des manuscrits et lire *nectar* au lieu de *melos*, ou bien altérer la quantité connue du mot *melos* et en faire un spondée, soit en l'écrivant par deux *l*, soit en s'autorisant de l'exemple de ce vers d'Homère, *Hym. à Mercure*: Θεὸς δ' ὑπὸ μῆλος ἄειδε. D'autres enfin, intervertissant l'ordre des mots de manière à changer entièrement, à détruire même le nombre poétique, ont lu :

Cāntārĕ Pēgăsēīŭm mĕlōs crēdās.

Ils se sont persuadé qu'une mesure lourde et tombante, comme celle-ci, était tout-à-fait conforme au sens du passage. (*Voyez* les notes d'Achaintre et de Sélis.) Je crois qu'il ne faut rien changer ni à la leçon des mss., ni à la quantité, ni à l'harmonie. Si ce dernier vers est un iambique régulier et nombreux, tandis que ceux qui le précèdent sont boiteux et gauches, c'est un artifice de l'écrivain, qui a voulu par ce contraste inattendu donner une idée des merveilles que fait faire la faim aux plus grossiers, aux bêtes mêmes : elle les fait chanter juste. Cela peut paraître recherché; mais cela ne l'est pas plus que l'emploi du vers spondaïque au milieu des hexamètres dactyliques pour produire un effet quelconque. D'ailleurs Perse n'est nullement exempt de recherche et d'affectation; il n'est point exempt lui-même de ces défauts de la littérature de son temps qu'il blâme avec tant d'esprit et de goût dans la satire 1re. On a beau faire, on ne peut pas se tenir entièrement en dehors de son siècle.

---

1. *Jamais je ne me suis abreuvé à la source du porteur ailé.* Langage de poète campagnard, pour dire : *jamais je n'ai bu des eaux de l'Hippocrène.* On peut remarquer le même artifice de style dans toute la suite du morceau : *qu'il m'en souvienne; rêver sur l'échine de la double montagne; comme me voilà; les grandes filles de l'Hélicon; la pâle Pirène; ceux dont le lierre embrasse en serpentant les images, etc....* Ce sont autant de balourdises piquantes de ce poète villageois qui estropie le beau langage. Pourquoi aucun des traducteurs n'a-t-il pris soin de conserver ce ton

qu'a pris l'auteur? ce ton n'est pas malheureux. Chaulieu a imité les premiers vers de ce Prologue :

> Je ne dormis jamais d'un assez bon sommeil
> Pour me trouver poète à mon réveil.

2. *Jamais, qu'il m'en souvienne, je n'ai rêvé sur l'échine de la double montagne.* Cette locution *somniasse Parnasso* a passé dans notre langue comme tant d'autres de la langue latine, et nous disons aussi *rêver sur le Parnasse;* mais, comme la plupart des expressions empruntées aux langues anciennes et aux langues étrangères, celle-ci n'est qu'une formule imitée qui n'a pas chez nous comme chez les Latins son origine et sa raison dans une croyance, dans un usage, dans la réalité. Chez eux elle tenait aux idées reçues : les anciens croyaient généralement que la divinité communique avec l'homme par les songes, qu'elle lui envoie des révélations, des inspirations. Ils allaient donc en chercher dans les temples et dans les lieux sacrés; ils faisaient, pour en obtenir, des prières et de riches offrandes. C'est à ces usages que Perse fait allusion dans la satire II, 56 et 57; et, lorsqu'ici le poète de village dit qu'il n'a *jamais rêvé sur le Parnasse,* c'est comme s'il disait qu'il ne lui est pas arrivé à lui de ces songes heureux, de ces révélations poétiques comme plusieurs, comme Ennius par exemple racontait qu'il en avait eu une. Voilà l'esprit de ce passage; les traducteurs n'en ont guère vu que la lettre, laquelle n'est encore une fois pour nous qu'une locution vague, une formule morte, et non l'expression vivante d'une croyance, d'un usage existant. Sélis traduit : *je ne me souviens pas de m'être endormi sur le mont à double cime;* ce n'est ni la lettre, ni l'esprit du texte. Il ne s'agit point de sommeil, mais de rêve poétique.

3. *Aux grandes filles de l'Hélicon et à la pâle Pirène.* Je me suis permis l'expression *les grandes filles de l'Hélicon* pour rendre l'emphase ironique de ce grand mot *Heliconiadas.* Cette leçon que donnent plusieurs manuscrits et des éditions fort anciennes, est la vraie, plutôt que *Heliconidas,* dont la quantité pourrait convenir aussi à la mesure du vers iambique. — *Pirène,* c'est le nom d'une fontaine qui se trouvait dans l'Acropolis de Corinthe. *Voy.* PLINE LE NATURALISTE, IV, 5; OVIDE, *Pont.*, I, 3, 75; PINDARE, *Olymp.*

VIII, 86 et suivans, et son scholiaste sur ce passage. Il y avait plusieurs traditions sur l'origine de cette fontaine. Euripide, *Médée*, 69, dit qu'OEsopus, fils de l'Océan, l'avait découverte pour Sisyphe, roi de Corinthe. D'autres disent qu'elle était, comme l'Hippocrène, sortie de dessous terre par un coup de pied de Pégase. Enfin Pausanias, *Corinthiaques*, 2 et suivans, raconte que la nymphe Pirène, fille d'Acheloüs ou d'OEbalus, à force de pleurer la mort de son fils Cenchrias, que Diane avait tué par mégarde, fut changée en fontaine. Pausanias dit encore qu'il y avait près de cette fontaine une statue d'Apollon; c'est sans doute ce voisinage qui lui avait communiqué sa vertu poétique. Probablement c'est à la fable racontée par Pausanias que le *pallidam* de Perse fait allusion, *pâle*, *pleureuse*, terme trivial qui convient dans la bouche de ce poète de village. — Des commentateurs et des traducteurs regardent ce mot *pallidam* comme une allusion à l'étude, parce qu'elle fait pâlir; et, en effet, les expressions *pallor*, *pallere* et *impallescere* sont consacrées pour désigner le travail et l'étude; elles reviennent en ce sens plusieurs fois dans Perse lui-même (*sat.* I, 26; *sat.* V, 62). Cette autre allusion est donc ingénieuse et plausible; mais j'en trouverais l'expression un peu tirée; l'autre me semble plus naturelle.

4. *Ceux dont le lierre embrasse en serpentant les images.* C'est-à-dire les grands poètes dont les bustes couronnés de lierre se trouvaient dans les bibliothèques publiques et particulières. On sait que le lierre, l'arbre de Bacchus, était la couronne et l'emblème du talent poétique, aussi bien que l'arbre d'Apollon, le laurier. VIRGIL., *Eglog.*, VII, 25:

Pastores, *hedera* crescentem ornate poetam.

Bacchus et Apollon se partageaient l'empire de la poésie; ils avaient chacun leur arbre poétique, leur colline au Parnasse, leur chœur et leur ville. (*Voyez* HORAT., Od. I, 7, 5; Id., *Art. poet.*, 239; VIRG., *Eclog.* VI, 65, etc., etc.)

5. *Dans le sanctuaire de la poésie.* Presque tous les interprètes et traducteurs entendent ces mots du temple qu'Auguste avait fait bâtir en l'honneur d'Apollon sur le mont Palatin, où il avait réuni une bibliothèque ornée des bustes des grands auteurs, et où il

avait ouvert des concours littéraires qui avaient lieu tous les ans au mois qui porte son nom. JUVÉNAL, liv. I, III, 9 :

....Et Augusto recitantes mense poetas.

Les vainqueurs dans ces concours recevaient les honneurs de la cassette de cèdre, où l'on enfermait leurs ouvrages, et du buste couronné de lierre ou de laurier. HORACE, sat. I, IV, 21 :

. . . . Beatus Fannius, ultro
Delatis capsis et imagine !....

Voyez encore sur ces usages et ces localités JUVÉNAL, VII, 29; SÉNÈQUE, *de Tranq. anim.*, 9; SUÉTONE, *Tib.*, 70; PLINE L'ANCIEN, XXXV, sect. 2; PLINE LE JEUNE, *Epist. IV*, 18; *Id.*, X, 25.— Il est très-vraisemblable que Perse, qui se donne pour un homme de village et qui raille en homme d'opposition les mœurs littéraires que la politique de la cour s'efforce de faire prendre aux Romains, fait allusion ici à toutes ces institutions d'Auguste; mais il serait possible aussi que les expressions *quorum imagines lambunt hederæ sequaces* et *ad sacra vatum* ne s'appliquassent pas spécialement aux honneurs et aux concours du mont Palatin, qu'elles eussent un sens plus général et plus vague, qu'elles fussent une critique des habitudes et des prétentions littéraires des Romains quels qu'ils fussent, la plupart des riches ayant alors des bibliothèques, des cabinets avec des bustes d'auteurs, etc.

6. *Et tire de lui son* ΚΑΙ͂ΡΕ. J'ai gardé le mot grec et n'ai pas cru devoir le traduire par *bonjour*, pas plus que Perse ne l'avait traduit par *salve*. Voici pourquoi : d'abord il faut tenir compte de l'habitude où étaient les Romains, pour peu qu'ils eussent de connaissance du grec, d'employer le mot χαῖρε aussi souvent que les mots *salutem* ou *salve*. Perse n'a garde de manquer à cet usage, lui qui affecte les expressions et les locutions venues des Grecs. On peut voir par les Lettres de Cicéron et de Pline le Jeune combien celle-ci était familière aux Romains. C'est ainsi que nous Français nous substituons aux mots *bonjour* ou *adieu* les expressions qui y correspondent dans les langues étrangères ou anciennes. Le mot χαῖρε était d'un usage si ordinaire en latin qu'on en avait latinisé l'orthographe et que plusieurs manuscrits portent *chære*.

— En second lieu, il faut remarquer que les perroquets qui se trouvaient en Italie y avaient été apportés ou par le commerce qui suivait la route de la mer Caspienne et du Phase, ou par celui qui se faisait par Alexandrie et l'Égypte. Or, sur l'une et sur l'autre de ces routes, c'était la langue grecque qui se parlait depuis les conquêtes d'Alexandre le Grand. De plus c'étaient des Grecs qui faisaient presque tout le commerce de l'Italie avec le Levant. Ainsi, soit à cause de la route qu'ils avaient suivie, soit à cause des vaisseaux qui les avaient apportés, les perroquets devaient, même chez les Latins, dire *bonjour* en grec, de même que chez nous beaucoup de ces oiseaux venus des possessions anglaises, ou apportés sur des vaisseaux anglais, disent leur nom en anglais, *parrot.* — En voilà bien long sur un mot; mais je dois, autant qu'il est possible, conserver les couleurs locales et le costume antique; or cela tient à des riens.

7. *On a vu des corbeaux qu'elle avait amenés à dire un rauque bonjour.* Le vers que je traduis ainsi, ce vers : *Corvos quis olim concavum salutare,* ne se trouve pas dans plusieurs éditions, ni dans la plupart des mss.; je dois même convenir que je ne l'ai vu dans aucun de ceux que j'ai eus entre les mains; il se trouve cependant dans le texte et dans les gloses de plusieurs copies très-anciennes. On lit, dit M. Achaintre, dans une édition de Perse de *Britannicus* (Paris, 1505, J. Petit) cette glose interlinéaire : « Versus hic a *Fonteio,* non ab aliis ponitur. » Ainsi les premiers éditeurs même du texte de Perse étaient déjà partagés sur l'authenticité de ce vers; mais l'avis de Fonteius le plus ancien commentateur moderne de Perse, et qui d'ailleurs a pu consulter les mss. des bibliothèques de l'Italie, est ici d'un grand poids. En lui-même d'ailleurs ce vers paraît digne d'être admis, et je ne partage point l'opinion de Casaubon qui le rejette comme étant de mauvais goût et d'une latinité barbare. Virgile a dit *horrendum stridens* pour exprimer les *horribles sifflemens* de l'hydre : pourquoi ne diraiton pas *salutare concavum* pour exprimer la *belle voix* du corbeau? Ce vers nous paraît tout-à-fait dans le goût du style de Perse et d'un tour heureux. Enfin l'expression *corvos poetas,* qui se trouve plus bas, paraît démontrer jusqu'à l'évidence que le mot *corvos* s'est déjà trouvé plus haut, ainsi que *picas* qui se trouve

aussi répété. — Les commentateurs prétendent que Perse fait ici allusion à l'anecdote du chevalier romain qui avait dressé deux corbeaux à dire, l'un : *ave, Cæsar, victor imperator*, et l'autre : *ave, Antoni, victor imperator,* pour être toujours en mesure de saluer le triomphateur, quel que fut le succès de la bataille d'Actium; cette anecdote a même été mise en fort jolis vers français par M. de Rulhières. Perse y a-t-il réellement songé? je ne sais; mais il est certain qu'en général, dans son style, il affecte les citations, les allusions érudites; et le *olim* paraîtrait indiquer qu'il veut rappeler un fait connu.

8. *L'espérance trompeuse d'un écu.* Et non pas l'*éclat de l'or* ou l'*espoir d'un or séducteur,* comme Sélis et d'autres traduisent. Il n'en faut pas tant pour faire chanter ceux qui ont faim : *un écu* suffit et même l'*espérance trompeuse d'un écu.*

9. *Des poètes criards, comme la pie et les corbeaux, vont chanter à croire entendre les sons de l'Hippocrène.* C'est le sens de la leçon que j'ai adoptée et dont j'ai cherché à établir l'authenticité dans ma note sur l'ensemble du Prologue. Sélis, qui a adopté la leçon de Turnèbe, *cantare Pegaseïum melos credas,* traduit d'une manière diamétralement opposée à la mienne : *Corbeaux et pies vont devenir poètes, et vous entendrez, soyez-en sûr, des chants mélodieux.* Perse ne dit point et n'a pu dire que pour un écu corbeaux et pies vont devenir poètes, parce que cela est absurde. Perse a dit, ce qui est fort sensé, que, pour un écu, *des poètes corbeaux et des poètes pies vont chanter à croire entendre, etc.* — Les mots *Pegaseïum melos* présentent un sens équivoque; ils peuvent signifier ou *les sons mélodieux de la fontaine de Pégase,* ou les hennissemens moins harmonieux du *cheval lui-même.* J'ai préféré le premier sens; mais il est bon d'observer que Perse lui-même a joué sur les mots, et il est vrai qu'il le fait souvent avec grâce, comme dans la 1re, la 4e et la 6e satire.

SATIRE PREMIÈRE

LA LITTÉRATURE.

ARGUMENT

DE LA PREMIÈRE SATIRE.

Ce petit ouvrage est un tableau de la littérature des règnes de Claude et de Néron. Rome présentait alors un spectacle misérable : aux passions politiques avait succédé la manie du bel esprit ; et les descendans de ces républicains si fiers, de ces souverains de nations conquises, étaient devenus des gens de cabinet, de méchans auteurs : ils faisaient de la prose, des petits vers, et pour eux une lecture était un évènement; tous voulaient publier, déclamer; l'empereur donnait lui-même l'exemple de ces prétentions ridicules.

Quand *les lettres* ne sont plus que l'affaire de l'amour-propre et de la sottise, que peuvent-elles produire de bon? L'enflure et la trivialité, le néologisme et l'affectation du vieux langage, le mélange des tons et des styles, toutes les aberrations du mauvais goût signalent cette époque de décadence : la poésie, l'éloquence, la versification, la langue même se perdait.

Perse, qui conserve la dignité du caractère romain, ne peut voir sans indignation les jeux pitoyables des enfans de Romulus. Fort de son talent, de ses études et des principes sévères du stoïcisme, il brave l'opinion et réforme ses jugemens ; il lutte contre la dépravation générale ; il n'épargne ni la ville, ni la cour, et le prince tout le premier devient l'objet de ses sarcasmes.

Cette satire est sous la forme d'un Dialogue entre l'auteur et un interlocuteur qui lui représente que c'est un méchant métier que de médire, que le public n'est peut-être pas si coupable, etc. Cet interlocuteur est l'homme de l'*opinion;* Perse est l'homme de la *conscience*.

SATIRA PRIMA.

O CURAS hominum! o quantum est in rebus inane!
— Quis leget hæc?
— Min' tu istud ais?
— Nemo hercule.
— Nemo?
— Vel duo, vel nemo. Turpe et miserabile.
— Quare?
Ne mihi Polydamas et Troiades Labeonem
Prætulerint? nugæ. Non, si quid turbida Roma
Elevet, accedas, examenve improbum in ista
Castiges trutina; nec te quæsiveris extra.
Nam Romæ quis non...?
— Ac si fas dicere....?
— Sed fas
Tunc, quum ad canitiem et nostrum istud vivere triste
Adspexi, et nucibus facimus quæcumque relictis;
Quum sapimus patruos: tunc.... tunc.... ignoscite.
— Nolo.
— Quid faciam?.... sed sum petulanti splene cachinno.

SATIRE PREMIÈRE.

A QUOI l'homme s'occupe, et que de vanité dans la vie [1]!...

— Cela aura-t-il des lecteurs [2]?

— Est-ce à moi que vous tenez ce langage?

— Pas un seul, je vous jure.

— Pas un?

— Un ou deux peut-être [3]; succès misérable, pitoyable.

— Pourquoi? parce que Polydamas et les Troyennes [4] m'auront préféré Labéon [5]? beau malheur! Si cette ville insensée rabaisse un homme, on ne souscrit point au jugement; on le réforme, en le pesant dans une autre balance [6], et l'on ne va pas se chercher hors de soi-même. Car dans Rome qui n'est pas?[7]..

— Osez donc achever?

— J'ose tout, quand je vois nos petitesses et nos déplorables travers [8]. Oui, quand je vois que nous en sommes encore aux niaiseries de l'enfance, que nous avons besoin qu'on nous corrige [9], alors.... certes alors.... vous me permettrez....

— Non, non.

— J'ai tort peut-être; mais j'aime à rire et je n'y tiens plus.

— Scribimus inclusi, numeros ille, hic pede liber....

—Grande aliquid, quod pulmo animæ prælargus anhelet.
Scilicet hæc populo, pexusque, togaque recenti,
Et natalitia tandem cum sardonyche albus,
Sede leges celsa, liquido quum plasmate guttur
Mobile collueris, patranti fractus ocello.
Hic neque more probo videas, neque voce serena,
Ingentes trepidare Titos, quum carmina lumbum
Intrant, et tremulo scalpuntur ubi intima versu.
Tun', vetule, auriculis alienis colligis escas?
Auriculis, quibus et dicas cute perditus, ohe?

— Quo didicisse, nisi hoc fermentum, et quæ semel intus
Innata est, rupto jecore exierit caprificus?

— En pallor seniumque! o mores! usque adeone
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter?

—At pulchrum est digito monstrari, et dicier, *hic est!*
Ten' cirratorum centum dictata fuisse
Pro nihilo pendas?....

— Ecce inter pocula quærunt
Romulidæ saturi, quid dia poemata narrent.
Hic aliquis, cui circum humeros hyacinthina læna est,

— L'on s'enferme pour écrire[10], l'un de la prose, l'autre des vers....

— Toujours du sublime[11], et le vent des plus larges poumons s'épuise à déclamer ces belles choses. Car c'est pour le peuple que vous écrivez; et le jour viendra enfin, où, bien peigné, bien paré d'une toge toute blanche et des bagues de l'anniversaire[12], vous prendrez place au siège qui domine l'assemblée, et, après avoir adouci votre larynx par le gargarisme à la mode[13], vous ferez votre lecture[14], avec un petit œil tendre et mourant de plaisir[15]. De là des scènes indécentes : nos grands niais de Romains s'agitent et palpitent la voix émue[16], quand la tirade avance, et que les sons entrecoupés du vers vont chatouiller leurs sens. Imbécile! quoi, vous vous faites le pourvoyeur d'un auditoire[17]; et de quel auditoire? votre vanité même en rougit, et vous leur criez *holà!*

— Mais alors à quoi bon s'instruire? le savoir est comme le levain qui fermente, comme le figuier sauvage[18]; quand une fois il a pris racine au dedans, il faut qu'il perce au dehors.

— Voilà pourquoi l'on sèche et l'on veille! Insensés! votre savoir est-il donc si peu de chose, si les autres ne savent que vous savez?

— Mais enfin il est beau d'être montré au doigt, quand on passe, et d'entendre dire, *c'est lui.* N'est-ce rien, selon vous, d'avoir servi de dictée à cent jeunes frisés dans une classe[19]?....

— Et puis les enfans de Romulus, quand ils ont le ventre plein, se prennent à demander, en vidant les flacons, s'ils n'entendront pas quelqu'une de ces poésies charmantes[20]. Un homme se lève[21], un homme portant

Rancidulum quiddam balba de nare locutus,
Phyllidas, Hypsipylas, vatum et plorabile si quid,
Eliquat, et tenero supplantat verba palato.
Assensere viri: nunc non cinis ille poetæ
Felix! non levior cippus nunc imprimit ossa?
Laudant convivæ: nunc non e manibus illis,
Nunc non e tumulo fortunataque favilla
Nascentur violæ?

— Rides, ait, et nimis uncis
Naribus indulges. An erit, qui velle recuset
Os populi meruisse; et, cedro digna locutus,
Linquere nec scombros metuentia carmina, nec thus?
— Quisquis es, o modo quem ex adverso dicere feci,
Non ego, quum scribo, si forte quid aptius exit,
(Quando hæc rara avis est) si quid tamen aptius exit,
Laudari metuam; neque enim mihi cornea fibra est.
Sed recti finemque extremumque esse recuso
EUGE tuum et BELLE. Nam BELLE hoc excute totum:
Quid non intus habet? non hic est Ilias Attî
Ebria veratro? non, si qua elegidia crudi
Dictarunt proceres? non, quidquid denique lectis
Scribitur in citreis? Calidum scis ponere sumen;
Scis comitem horridulum trita donare lacerna:
Et, verum, inquis, amo; verum mihi dicite de me.
Quî pote? Vis dicam? nugaris, quum tibi, calve,

le manteau violet à la grecque; et, après avoir balbutié quelque sotte excuse d'une voix nasillarde, il déclame ou la Phyllis ou l'Hypsipyle, ou telle autre larmoyante héroïde[22], dont il frôle et distille agréablement les vers. Les connaisseurs d'applaudir. Et la cendre du poète ne se réjouirait pas d'un pareil hommage? et la pierre du tombeau ne deviendrait pas pour lui plus légère[23]? On le loue en mangeant : quel bonheur pour ses mânes! Sur sa tombe et de sa cendre fortunée il va naître des roses.

— Vous vous moquez, dira-t-on, et votre esprit railleur se donne carrière. Quel est l'homme qui ne serait flatté d'obtenir les suffrages du public, et de savoir que ses vers braveront dans le cèdre l'encens et les sardines de l'épicier[25]?

— O vous, qui que vous soyez, vous dont j'ai fait mon interlocuteur, s'il m'arrive, quand j'écris, quelque trait heureux par hasard (ce phénix est bien rare), mais, enfin, s'il m'arrive quelque trait heureux, je ne crains pas alors la louange; car je n'ai pas un cœur de pierre. Mais que vos exclamations *bien*, *très-bien*, *à merveille*, soient la mesure et la règle du goût; c'est ce dont je ne conviendrai jamais. Car, enfin, voyez ce qu'elles signifient : à quoi ne les applique-t-on pas[26]? ne sont-elles pas prodiguées à l'Iliade d'*Attius*, fumante d'ellébore, à toutes les petites élégies que dictent nos grands quand ils digèrent, en un mot à tout ce qui s'écrit sur un lit de citronnier[27]? Vous avez une table où l'on sert un ventre de laie succulent[28]; vous avez toujours quelque vieux manteau à donner aux malheureux qui se morfondent à votre suite; et puis vous dites : « J'aime la vérité, dites-moi la vérité sur mes vers. » Et le peuvent-

Pinguis aqualiculus propenso sesquipede exstet!
O Jane, a tergo quem nulla ciconia pinsit,
Nec manus auriculas imitata est mobilis altas,
Nec linguæ, quantum sitiat canis Appula, tantum!
Vos, o patricius sanguis, quos vivere fas est
Occipiti cæco, posticæ occurrite sannæ.

Quis populi sermo est?
— Quis enim, nisi carmina molli
Nunc demum numero fluere, ut per læve severos
Effundat junctura ungues? Scit tendere versum
Non secus, ac si oculo rubricam dirigat uno.
Sive opus in mores, in luxum, in prandia regum
Dicere, res grandes nostro dat Musa poetæ.
Ecce modo heroas sensus afferre videmus
Nugari solitos græce, nec ponere lucum
Artifices, nec rus saturum laudare: « Ubi corbes,
Et focus, et porci, et fumosa Palilia fœno;
Unde Remus, sulcoque terens dentalia, Quinti,
Quum trepida ante boves dictaturam induit uxor,
Et tua aratra domum lictor tulit.... » Euge, poeta.

Est nunc *Briseïs* quem venosus liber Accî,
Sunt quos Pacuviusque et verrucosa moretur
Antiopa, « ærumnis cor luctificabile fulta. »

ils?.... Voulez-vous que je vous la dise, moi? Eh bien, vous êtes un sot de faire des vers, avec cette lourde panse [29] qui s'étend d'un pied et demi en avant. Heureux Ianus! on ne peut pas vous pincer par derrière : jamais de main qui imite le mouvement des longues oreilles, ou le col niais de la cicogne [30]; jamais de langue qui s'alonge, comme celle du chien haletant sous le soleil de l'Apulie. Mais vous, nobles patriciens, si vous n'avez pas d'yeux derrière la tête [31], prenez garde qu'on ne vous joue.

— Qu'en dit le peuple?

— Et que peut-il en dire, si ce n'est qu'on n'avait jamais fait des vers aussi coulans, aussi faciles? l'ongle le plus malin ne saurait y trouver le joint [32] : c'est que cet homme-là vous aligne un vers avec le coup d'œil d'un charpentier. D'autres feraient la satire des mœurs, du luxe et de ces festins de rois : notre poète a le privilège, lui, de trouver là-dessus du sublime [33].

Nous voyons des écoliers [34] venir faire parler les héros, des écoliers qui versifiaient hier en grec, et qui ne savent pas même composer *la description* d'un bois sacré, ou *un éloge* de la campagne; qui entassent dans *leur lieu commun* « et les corbeilles, et le foyer, et les cochons, et les meules qui fument aux fêtes de Palès; sans oublier Remus, ni vous, Cincinnatus! vous qui traciez un pénible sillon, quand votre femme accourut vous passer la robe dictatoriale devant les bœufs, et quand le licteur enleva votre charrue pour la rapporter lui-même à la maison.... » Courage, voilà de la poésie!

L'on trouve aujourd'hui des gens [35] que charme la bouffissure de la *Briséis* d'Accius, ou le style d'un Pacuvius et de sa barbare *Antiope*, « dont le lamentable cœur

Hos pueris monitus patres infundere lippos
Quum videas, quærisne unde hæc sartago loquendi
Venerit in linguas, unde istud dedecus, in quo
Trossulus exsultat tibi per subsellia lævis?
NILNE pudet, capiti non posse pericula cano
Pellere, quin tepidum hoc optes audire DECENTER?
Fur es, ait Pedio. Pedius quid? crimina rasis
Librat in antithetis : doctas posuisse figuras
Laudatur : bellum hoc. Hoc bellum! an Romule ceves?
Men' moveat quippe, et, cantet si naufragus, assem
Protulerim? Cantas, quum fracta te in trabe pictum
Ex humero portes. Verum, nec nocte paratum
Plorabit, qui me volet incurvasse querela.

— Sed numeris decor est et junctura addita crudis.

— Claudere sic versum didicit : « Berecynthius Attin; »

Et qui : « Cæruleum dirimebat Nerea Delphin; »

Sic : « Costam longo subduximus Apennino. »

—ARMA VIRUM, nonne hoc spumosum et cortice pingui?

— Ut ramale vetus prægrandi subere coctum.
Quidnam igitur tenerum, et laxa cervice legendum?
« Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis,

n'a pour appui que la douleur. » Voilà les modèles que proposent à leurs enfans des pères à fouetter[36]. Faut-il demander après cela d'où vient ce fatras de locutions bizarres qui inondent la langue, d'où viennent ces turpitudes qui ravissent à l'audience quelque fat à la mode?

Vous devriez mourir de honte; vous avez à sauver une tête blanchie par les ans, et vous ne sauriez le faire sans songer à ce fade éloge : *que de grâce!* Vous êtes un voleur, dit-on à Pedius[37] : Pedius répond par une antithèse bien soignée où il balance la question. Et l'on admire son habileté à tourner la figure, et l'on trouve cela beau. Vous trouvez cela beau! Romain, tu n'es plus homme[38]. Un naufragé me touchera, n'est-il pas vrai, et me fera tirer ma pièce, si je l'entends chanter? Eh bien, vous chantez, vous qui devez m'attendrir par le tableau de votre naufrage. Soyez vrai, et n'étudiez pas toute une nuit vos larmes, si vous voulez que vos accens puissent me fendre le cœur.

— Mais la versification[39], elle a gagné; elle a pris une élégance et des tours qu'elle ne connaissait pas.

— C'est un vers bien trouvé en effet que :

Atys du Bérécynthe.

Et que :

Son dauphin sillonnait le dos bleu de Nérée.

Ou que :

Nous ôtons une côte à l'Apennin immense.

— Mais ce début : *je chante les combats,* n'est-il pas suranné et d'une écorce grossière?

— Les vers de l'Énéide! c'est le liège informe dont le temps a dépouillé les rameaux. Voulez-vous des vers délicats, des vers où le lecteur se pâme?

Les filles du Mimas ont embouché les cors[40],

Et raptum vitulo caput ablatura superbo
Bassaris, et lyncem Mænas flexura corymbis,
Evion ingeminat : reparabilis assonat Echo. »

Hæc fierent, si testiculi vena ulla paterni
Viveret in nobis? summa delumbe saliva
Hoc nàtat in labris, et in udo est *Mænas et Attin*,
Nec pluteum cædit, nec demorsos sapit ungues.
— Sed quid opus teneras mordaci radere vero
Auriculas? vide, sîs, ne majorum tibi forte
Limina frigescant : sonat hic de nare canina
Littera.
— Per me equidem sint omnia protinus alba :
Nil moror. Euge, omnes, omnes bene miræ eritis res.
Hoc juvat; Hic, inquis, veto quisquam faxit oletum.
Pinge duos angues : pueri, sacer est locus; extra
Mejite : discedo. Secuit Lucilius urbem,
Te, Lupe; te, Mutî; et genuinum fregit in illis:
Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, et admissus circum præcordia ludit,
Callidus excusso populum suspendere naso :
Men' mutire nefas, nec clam, nec cum scrobe?
— Nusquam.
— Hic tamen infodiam : vidi, vidi ipse, libelle:
Auriculas asini Mida rex habet. Hoc ego opertum,

Et le superbe veau frémit de leurs accords.
A lui couper le col la Ménade s'apprête:
Elle attelle ses lynx ; à cette horrible fête
Elle appelle Évion par ses cris redoublés,
Et de ses cris au loin les échos sont troublés.

Se permettrait-on cela, si nous avions encore un peu du sang de nos pères? Cela est mou et fade; cela expire sur les lèvres. *Atys et la Ménade!* ce n'est rien que de l'eau claire; et pour en faire autant, il ne faut ni briser le pupître, ni se manger les doigts[41].

— Mais, enfin, quelle nécessité d'écorcher par des vérités mordantes leurs oreilles délicates? Prenez-y garde; vous vous ferez chasser de leurs palais : ceci est d'un chien fâché qui veut mordre[42].

— Oh, s'il ne tient qu'à moi, tout sera blanc comme la neige. J'y donne les mains; continuez : tout, tout ce que vous faites sera parfaitement bien fait. Vous en êtes content, et je défends, dites-vous, que l'on fasse auprès des ordures? très-bien; faites-y peindre deux serpens[43] avec cette inscription : ICI, LIEU SACRÉ : ENFANS, ALLEZ PISSER PLUS LOIN; et je me retire.... Lucile[44] a déchiré la ville entière; il ne vous épargne pas, Lupus et Mutius! Il les mord à s'y briser la mâchoire. Horace[45], avec son air caressant, ne passe pas un défaut à ses amis; sa main va chercher le faible dans tous les cœurs, et on en rit avec lui : il a l'art de se moquer de tout le monde. Et moi[46] je ne pourrai dire un mot, le dire en secret, l'enfouir!....

— Non, d'aucune manière.

— Rien ne m'en empêchera : je l'enfouirai dans ces vers[47]. Oui, mon petit livre, oui, je les ai vues, le roi

Hoc ridere meum, tam nil, nulla tibi vendo
Iliade. Audaci quicumque afflate Cratino,
Iratum Eupolidem prægrandi cum sene palles,
Adspice et hæc, si forte aliquid decoctius audis.
Inde vaporata lector mihi ferveat aure :
Non hic, qui in crepidas Graiorum ludere gestit
Sordidus, et lusco qui possit dicere, LUSCE;
Sese aliquem credens, Italo quod honore supinus
Fregerit heminas Arreti ædilis iniquas :
Nec qui abaco numeros et secto in pulvere metas
Scit risisse vafer; multum gaudere paratus,
Si Cynico barbam petulans nonaria vellat.
His mane edictum, post prandia Callirhoen do.

Midas a des oreilles d'âne. Ce plaisir de penser tout bas, de m'égayer un peu, ce n'est rien; je ne le donnerais pas pour toutes les Iliades du monde. Vous donc qui ressentez les transports de l'audacieux Cratinus, et la colère d'Eupolis, et les fureurs de l'autre illustre vieillard[49], lecteurs encore tout chauds du feu de leurs ouvrages, venez, vous retrouverez peut-être ici un peu de leur manière[50]; venez, c'est pour vous que j'écris : non pour la lourde bête qui trouve plaisant que les Grecs portent des sandales[51], qui a le talent de dire à un borgne qu'il est borgne, qui se croit un personnage, parce qu'il a fait le sot dans ses fonctions de province, parce qu'étant édile à Arezzo[52], il a fait briser un demi-setier qui n'avait pas la mesure; non pour l'esprit malin qui sait railler d'un calcul sur un tableau ou des figures de géométrie tracées sur la poussière[53], et qui éclatera d'un gros rire s'il voit une misérable du soir tirer effrontément un philosophe par la barbe[54]. Un édit le matin à de pareilles gens; et le soir, Callirhoë[55].

NOTES

DE LA PREMIÈRE SATIRE.

Cette satire est un chef-d'œuvre, quoi qu'en aient pu dire des critiques qui n'avaient pas pris la peine de la bien lire. L'on ne sait ce qu'on doit le plus y admirer, ou du sens profond et du goût éclairé de celui qui l'a conçue, ou de l'audace originale et piquante avec laquelle il l'exécute. Certainement il n'appartenait qu'à un esprit supérieur d'être frappé du ridicule des mœurs littéraires de son pays, alors que personne ne s'en apercevait. Quand le tableau de cette manie des enfans de Romulus d'écrire et de déclamer; de payer des auditeurs et des flatteurs; de se passionner pour l'amplification et la tirade, pour le style barbare des vieux auteurs, après que Virgile et Horace ont écrit; de faire partout la phrase, la figure, du sublime; quand ce tableau ne serait pas tracé dans des vers pleins de verve et d'esprit, il serait fort curieux encore comme document historique : on y trouve des choses que Tacite, Suétone et Quintilien ne disent pas, ou ne disent pas si bien.

On prétend que ce tableau est confus, que les critiques diverses s'y succèdent sans ordre ni liaison, en un mot, que la composition en est manquée. On a même été jusqu'à dire (ce sont des critiques allemands, Kœnig. p. ex.) que l'ouvrage, tel que nous l'avons, n'est probablement qu'un assemblage de deux pièces différentes, cousues tant bien que mal ensemble, par les premiers éditeurs de Perse. C'est bien peu comprendre l'artifice ingénieux par lequel l'auteur, tout en écrivant sa satire, paraît délibérer s'il l'écrira, justifie son dessein par une critique, puis par une autre, et renferme ainsi dans un même cadre tout ce qu'il avait à dire sur les divers points de la littérature. Ce cadre est si heureux que la plupart des satiriques (et particulièrement Juvénal, sat. 1re) l'ont reproduit.

Il a dans Perse cet avantage, qu'il sauve la dignité du philosophe, qui ne paraît se charger du rôle odieux de satirique que malgré lui et seulement parce que le public *a besoin de censeurs*. Même il y a de la générosité à lui à s'en charger; car ce rôle n'est pas sans dangers : mais la passion de la vérité, mais le devoir l'emporte. Cela est plein de goût et de noblesse.

On a contesté que Néron fût ici personnellement attaqué. J'aurai soin de relever successivement, dans mes notes, tous les passages qui ne peuvent guère s'appliquer à d'autres qu'à ce prince; et d'ailleurs il suffit de lire le commencement et la fin de cette satire avec attention pour se convaincre qu'elle est particulièrement dirigée contre lui et contre ses courtisans. Tant d'audace surprend dans un poète : on oublie que chez nous les gens de lettres les plus illustres ont souvent frondé la cour. Comment une tentative semblable étonnerait-elle de la part d'un Romain, d'un stoïcien, d'un ami de l'intrépide Thraséas? Le parti philosophique était alors très-puissant dans Rome, et la liberté de la satire s'y conservait encore, seule de toutes les anciennes libertés. Suétone observe que Néron, d'ailleurs si cruel, fut assez indulgent envers les satiriques; en effet Perse et Turnus ne furent point proscrits comme Lucain, Sénèque et Thraséas.

La nécessité de dire aux puissances leurs vérités à mots couverts, les formes abruptes du dialogue et du style des stoïciens, et plus que tout cela des allusions à des noms propres ou à des détails de mœurs peu connus, des citations d'ouvrages perdus, rendent difficile l'intelligence du texte dans cette satire plus encore que dans celles qui suivent. J'espère cependant n'y avoir laissé que très-peu d'obscurités; j'ai éclairci le sens de dix ou douze passages importans, qui n'avaient point été entendus par les traducteurs qui m'ont précédé, et dont plusieurs formaient dans leurs ouvrages des non-sens.

---

1. *A quoi l'homme s'occupe, et que de vanité dans la vie!* C'est le spectacle misérable de Rome littéraire qui suggère au poète stoïcien cette réflexion; ce sont les prétentions ridicules de ses concitoyens et leurs niaises *occupations, curas*. On a comparé ce début à celui de l'Ecclésiaste : *Vanité des vanités, et tout est vanité*. Cette comparaison ne manque pas de justesse. Il y a plus de mé-

lancolie que de gaîté dans la manière de Perse. Sa plaisanterie est amère et violente; c'est assez le ton d'Alceste dans le Misanthrope de notre Molière : il est tranchant, mordant et éloquent comme lui.

2. *Cela aura-t-il des lecteurs?* C'est là la grande affaire pour les esclaves de l'opinion; les hommes de la conscience s'occupent d'autre chose que du succès. Il faut sentir l'opposition du *hæc* et du *istud*, du *quis* et du *mihi* dans l'interrogation et dans la réponse des deux interlocuteurs.

3. *Un ou deux peut-être. Vel duo vel nemo* n'est que la traduction de l'idiotisme grec : ἤ τις, ἤ οὐδεὶς ou ἤ ὀλίγοι ἤ οὐδεὶς, qui signifie *fort peu*, comme nous disons en français *peu ou point.* Perse est rempli d'hellénismes, et ses locutions qu'on trouve si bizarres et si inintelligibles parfois, s'expliquent très-naturellement par les locutions grecques dont elles sont imitées ou copiées.

4. *Polydamas et les Troyennes.* C'est-à-dire Néron et ses courtisans. Homère, *Iliad.* XII, vers 100 et 105, fait dire à Hector :

> Πουλυδάμας μοι πρῶτος ἐλεγχείην ἀνάθησει.
> Polydamas mihi vel primus opprobrium injiciat.
>
> Αἰδέομαι Τρῶας καὶ Τρῳάδας ἑλκεσιπέπλους.
> Vereor Trojanos et Trojanas longis velis indutas.

Or, par plusieurs passages des lettres de Cicéron à Atticus (liv. II, lett. 5; liv. VII, lett. 1; liv. VIII, lett. 16), il paraît que par allusion aux vers d'Homère on se servait des noms *Polydamas et les Troyens*, ou *Polydamas et les Troyennes*, quand on voulait désigner quelqu'un de considérable qu'on n'osait nommer. Perse, qui sait admirablement les finesses du langage, se sert de celle-ci pour ne pas nommer le prince par son nom. — Ces sortes d'allusions aux vers d'Homère étaient très-fréquentes chez les anciens qui avaient de la littérature.

5. *Labéon.* On ne sait de ce mauvais poète que ce qu'en disent Perse et son scholiaste : il se nommait *Accius* ou plutôt *Attius Labéon*, et il était auteur d'une détestable traduction de l'*Iliade.* Perse revient encore deux fois sur lui dans cette satire, vers 50 et vers 122. Apparemment Néron, dans sa sotte passion pour Troie et tout ce qui s'y rattachait, admirait la traduction de Labéon, et les courtisans disaient comme lui.

6. *On le réforme, en le pesant dans une autre balance.* Quoi-

que cette traduction paraisse s'écarter un peu du texte, je la crois très-fidèle cependant. Le texte porte mot à mot : *et vous ne tâcherez pas de redresser cette mauvaise pesée avec un pareil peson ;* c'est-à-dire qu'il n'y a rien à attendre d'un juge comme le peuple ; ce n'est pas à lui qu'il faut s'adresser pour corriger ses jugemens, c'est donc à d'autres, c'est à soi-même, c'est à sa conscience : *nec te quæsiveris extra.* Ainsi parle la fierté du stoïcien : cette autre balance où il veut qu'on pèse les jugemens populaires, c'est celle qu'on porte en soi-même, c'est la conscience, juge aussi infaillible, que l'opinion est un juge téméraire. Les manuscrits portent *in ista* comme *in illa,* et cette leçon *in ista* me paraît préférable pour désigner la balanceque e méprise le stoïcien. *Trutina,* c'est la balance du peuple, la balance commune, un peson ; *statera,* c'est la balance des artistes, le trébuchet. (*Voyez* CICER., *de Orat.*, II, 38.)

7. *Osez donc achever.* J'aime mieux couper ainsi le dialogue et lire : *at si fas dicere?* ou : *ac si fas dicere?* dans la bouche de l'interlocuteur ; que de lire : *ah si fas dicere'* dans la bouche de Perse lui-même. D'abord le *ah* n'est pas d'une latinité bien pure en ce sens ; ensuite l'interruption de l'interlocuteur et la reprise de l'auteur *sed fas,* mettent plus de vivacité et de mouvement dans le dialogue. Les manuscrits portent unanimement *at* ou *ac ;* jamais *ah,* qui est des éditeurs.

8. *Quand je vois nos petitesses et nos déplorables travers ; oui, quand je vois que nous en sommes encore aux niaiseries de l'enfance.* Sélis traduit ce passage : *Quand je vois tant de travers chez nos vieillards ;* et beaucoup de commentateurs et d'autres traducteurs entendent ainsi *canitiem.* Mais il est évident qu'il ne s'agit pas précisément de *vieillards ;* il s'agit des sottises des gens. *Canities,* en bon latin, ne signifie pas seulement *vieillesse,* mais aussi, ce qui est d'ordinaire le propre de la vieillesse, *la faiblesse, la décrépitude, la petitesse.* Il en est de même des mots *vetulus, calvus, lippus,* qui ne signifient ni *vieux,* ni *chauve,* ni *chassieux ;* mais *sot, imbécile, animal,* comme nous dirions en français. Cela est connu par mille exemples, et par les vers 22, 56, 79, de cette satire même.

Perse a voulu dire simplement qu'il est pitoyable qu'on vive comme l'on vit, qu'on s'occupe de niaiseries littéraires et de jeux puériles, quand on n'est plus des enfans. Nous disons souvent en

français : *vous n'êtes plus un enfant, vous serez donc toujours jeune?* ce qui signifie qu'on devrait être sage, et non pas qu'on a, ou qu'on devrait avoir soixante-dix ou quatre-vingts ans. Dorine dit à Orgon, dans le *Tartuffe* de Molière :

> Quoi, monsieur! se peut-il qu'avec l'air d'homme sage,
> Et cette large barbe au milieu du visage.....

Assurément cela ne signifie pas qu'Orgon ait réellement beaucoup de *barbe;* cela signifie simplement qu'il est homme fait. — *Nucibus relictis;* Perse se sert de cette locution pour signifier qu'*on n'est plus des enfans.* On sait que les *noix* étaient le jeu ordinaire de l'enfance; d'où plusieurs idiotismes chez les Latins. C'était même un usage dans la célébration des mariages que l'époux jetât *des noix;* ce qui signifiait qu'il renonçait à tous les jeux, à toutes les folies, pour prendre la gravité d'un père de famille. (Virgil., *Eglog.* viii, 29 et 30. *Voyez* Phæd., iii, 14; Catull., xiv, 183; Martial., 86, 1; Petron., 81.)

9. *Quand je vois que nous avons besoin qu'on nous corrige.* C'est le vrai sens de *quum sapimus patruos.* Au propre *patruus* signifie l'*oncle*, le *beau-père.* Ceux-là ne gâtent pas les enfans, comme les pères; de là par extension *patruus* signifie *censeur:* d'où le proverbe : *ne sis mihi patruus, ayez pour moi quelque indulgence.* — *Sapere* signifie quelquefois *sentir*, comme dans ces phrases françaises : *cela sent le bâton, tu sens ton vieux battu, etc.*, pour dire *cela mérite le bâton, vous avez besoin d'être battu, etc.* Il y a mille exemples de *sapere* pris dans cette acception. Lemonnier traduit : *lorsque je les vois affecter une sagesse austère;* et Sélis : *et cette manie de vouloir passer pour sage.* Ce qui ne présente pas un sens piquant, ni surtout qui se lie bien avec les mots qui suivent : *tunc.... tunc.... ignoscite.* N'est-il pas évident que la phrase, en remplissant la réticence, serait : *quand je vois que nous avons besoin qu'on nous corrige, alors... alors... j'inflige des corrections. Pouvez-vous vous en offenser?*

10. *Nous nous enfermons pour écrire, l'un de la prose, l'autre des vers....* Je place, comme Monti, le vers 13 dans la bouche de l'interlocuteur qui ne voit aucun mal à ces travaux innocens de la solitude, qui veut les excuser, et que Perse interrompt par ces mots : *grande aliquid, quod pulmo animæ, etc.* Ce qui est blâma-

ble, en effet, ce n'est ni l'étude, ni la solitude; c'est la prétention, c'est l'envie de faire de l'effet, c'est de chercher *du sublime* pour régaler le public. — *Inclusi;* cette expression paraît faire allusion aux cabinets, *secreta*, *musæa*, qui devinrent d'usage chez les Romains vers ces temps-là. (*Voyez* les deux PLINE, TACITE et QUINTILIEN, *Dialog. de Caus. corr. eloq.*)

11. *Toujours du sublime, et le vent des plus larges poumons s'épuise à déclamer ces belles choses ; car c'est pour le peuple que vous écrivez.*—Lemonnier traduit: *de grands sujets, capables d'essoufler les plus larges poumons ;* Sélis : *des choses d'un sublime, des choses capables d'étouffer les plus larges poumons. Ainsi donc bien peigné....* Ni l'un ni l'autre ne me paraît suivre le vrai sens ; ils traduisent platement la lettre et non l'esprit. D'abord *grande aliquid* est une expression qui caractérise très-bien le défaut des écrivains de cette époque : Ils veulent toujours être *sublimes*, et souvent ils ne sont qu'ampoulés, tendus. C'est ce que l'on peut remarquer dans les meilleurs même, dans ceux dont les ouvrages sont restés : Lucain, Juvénal, Tacite, Sénèque et Perse lui-même. C'était à plus forte raison sans doute le défaut de ceux qui n'avaient pas leur talent, ou plutôt leur génie. Aussi notre satirique le relève-t-il encore plus bas, quand il dit, vers 68 :

Dicere, res *grandes* nostro dat Musa poetæ.

Ensuite il y a dans le *scilicet hæc populo* qui suit *quod pulmo animæ prælargus anhelet*, un accent moqueur, une intention méprisante et pour ceux qui se font les *pourvoyeurs* littéraires de la foule, et pour les jugemens de la foule elle-même. Cela n'est pas senti dans Sélis et Lemonnier, ou du moins n'est pas rendu.

12. *Et des bagues de l'anniversaire.* Les Romains de cette époque portaient beaucoup de *bagues*, et les auteurs sont remplis de critiques de cette affectation ridicule à se parer. (QUINTIL., *Instit. orat.*, XI, 3; JUVÉNAL, I, 27 sqq.; VI, 379 sqq. ; MARTIAL, V, 11, 1 ; PÉTRONE, 55). — *Natalitia...* du jour de la naissance; soit que cette bague, ce rubis ait été donné le jour de la naissance, soit qu'on la prît pour ce jour-là seulement et pour les grandes solennités. C'était volontiers pour le jour de sa naissance, pour le plus beau jour de sa vie, qu'on faisait des lectures, que l'on s'adressait des vers, etc. *Voyez* le commencement de la seconde satire.

13. *Par le gargarisme à la mode.* Quintilien blâme en propres termes le même usage : « *Sit in primis lectio virilis,* dit-il, *et cum suavitate quadam gravis.... non tamen in canticum dissoluta , nec* plasmate, *ut nunc a plerisque fit, effeminata.* »

14. *Vous ferez votre lecture.* Les auteurs du temps sont pleins d'allusions à ces lectures publiques. Sans doute la vanité des auteurs et la sottise des auditeurs contribuaient à les multiplier et à les rendre ridicules. Mais il faut remarquer aussi, pour être juste, qu'à une époque où l'imprimerie n'existait pas, elles étaient un moyen de publication plus rapide et plus populaire que les manuscrits, qui coûtaient fort cher, et que les gens sans fortune ne pouvaient guère se procurer. Juvénal, qui, dans sa VIIe satire, fait aussi la description comique de ces lectures, félicite Stace dans la même satire et le remercie de lire au peuple sa *Thébaïde,* vers 82 et suiv. :

> Curritur ad vocem jucundam et carmen amicæ
> Thebaïdos, *lætam fecit quum Statius urbem,*
> *Promisitque diem :* tanta dulcedine captos
> Afficit ille animos, *tantaque libidine vulgi*
> *Auditur!.....*

15. *Avec un petit œil tendre et mourant de plaisir.* Je n'ai point dû me permettre l'énergique obscénité du latin; mais il faut avouer que cet hémistiche *patranti fractus ocello* est bien heureux. Il a fait proverbe; c'est qu'on ne peint pas avec des traits plus forts et plus rapides.

16. *De là des scènes indécentes : nos grands niais de Romains,* etc. Les traducteurs et les commentateurs même ne me paraissent pas avoir saisi du tout le *ingentes Titos.* L'épithète *ingens* n'a jamais été employée en latin pour désigner les grands, les puissans, *proceres, magnates,* et elle se trouve employée plusieurs fois dans Perse lui-même pour signifier la *sottise,* la *niaiserie.* Sat. v, vers 170 : « *Vulfennius* ingens », et dans la même satire, un mot tout-à-fait analogue, vers 75 : « *Caloni aptaveris* alto. » Ainsi *ingentes Titos* ne signifie point *nos grands de Rome* ou *les grands de Rome,* comme traduisent Sélis et Lemonnier. C'est une expression analogue à celle-ci dans Molière, *Misanth.,* act. v. « ..... Quant au *grand flandrin* de vicomte. » Ces mots n'ont

pas non plus le sens obscène que leur prêtent certains commentateurs. Le passage est assez graveleux, sans y voir plus qu'il n'y a.

17. *Imbécile! quoi, vous vous faites le pourvoyeur d'un auditoire.* Sélis traduit *tun' vetule*, par *vieux barbon;* c'est la même erreur que plus haut à *canities*. Presque tous les autres traducteurs s'y sont trompés comme lui. Pline le Jeune, VII, 17; Juvénal, I, 1 sq.; III, 9; VII, 39 et 82; Martial, III, 44; l'auteur du dialog. *de Caus. cor. eloq.;* Suétone, *Claud.*, 41; tous les auteurs sont remplis d'allusions à ces lectures publiques; mais aucun d'eux n'en a vu le ridicule et ne l'a peint comme Perse.

18. *Comme le figuier sauvage.* Cette comparaison ne nous paraît qu'étrange. Elle ne l'était pas pour les Latins, chez lesquels les allusions à cet arbre, si commun chez eux, reviennent sans cesse dans les auteurs. (Martial, X, 2, 9; Juvénal, V, 144, etc.) Il y a d'ailleurs dans la facture du vers de Perse une hardiesse et une adresse infinies.

19. *Avoir servi de dictée à cent jeunes frisés dans une classe.* Ce sont les jeunes gens de famille, fréquentant les classes, qu'il appelle ainsi; ils laissaient croître et frisaient leurs cheveux : « Cirrata *caterva magistri.* » (Martial, IX, 30, 7.) — Des commentateurs ont prétendu que ce vers était dirigé contre Néron dont on *dictait* dans les écoles les mauvais vers, comme des modèles. Cela est possible; mais rien ne l'indique. Horace avait déjà raillé les auteurs qui tiennent à honneur de servir de thème à des enfans, *sat.* I, 9, 73 :

> Vilibus in ludis *dictari* carmina malis.

Le défenseur de l'opinion représente ici comme des avantages ces distinctions misérables qui doivent peser à tout homme modeste et fier : « *Monstrari digito.... dicier hic est.... dictari.* »

20. *S'ils n'entendront pas quelqu'une de ces poésies charmantes.* Nous venons de voir le tableau des lectures publiques; voici maintenant celui des déclamations de vers dans un festin. Ce n'était pas ses propres vers qu'on déclamait ainsi le plus souvent, mais ceux de quelque poète à la mode, ou du temps passé. Les auteurs sont remplis d'allusions à cet usage. (Juvénal, VI, 433 suiv.; XI, 177 suiv.; Pline, *Epist.* I, 15, 2; IX, 36, 4; Pétrone, 55 et 59.)

21. *Un homme se lève, etc.* Les commentateurs ont prétendu

que cet *homme* est Néron. Cela n'est pas invraisemblable, si l'on rapproche des circonstances par lesquelles Perse caractérise le personnage, les passages où Suétone parle de la mise et de la voix de cet empereur (*Vie de Néron*, 20) : « *Circa cultum habitumque pudendus.* » (*Ibid.*, 51) : « *Exiguæ et fuscæ vocis.* » On sait d'ailleurs quelle était sa passion pour la déclamation ; elle finit par le faire monter sur le théâtre : au temps de Perse elle ne s'exerçait encore que dans sa cour et à table. J'entends *rancidulum quiddam balba de nare locutus* autrement que la plupart des traducteurs. Perse veut dire, je crois, que le personnage, avant de prendre sa belle voix et sa prononciation délicate pour déclamer ces élégies, commence par quelques mots de préambule qu'il dit de sa voix ordinaire, laquelle n'est pas belle; cela me paraît opposé à *eliquat, et tenero supplantat verba palato.* — *Læna* est le mot grec χλαίνη, qui, dans les auteurs, est souvent opposé à *toga.* — *Le manteau violet à la grecque.* Les Romains prenaient toutes les modes des Grecs, et c'était trop souvent les mauvaises qu'ils suivaient le plus. Auguste, dit Suétone dans la Vie de ce prince, arrivant un jour sur la place publique et trouvant ses Romains enveloppés de ces grands manteaux grecs, leur en fit reproche publiquement par ce vers de Virgile :

> Romanos rerum dominos gentemque *togatam !*

22. *Ou la Phyllis, ou l'Hypsipyle, ou telle autre larmoyante héroïde.* Phyllis, fille de Sithon, reine de Thrace, fut enlevée par Démophoon, fils de Thésée; Hypsipyle, fille de Thoas, roi de Lemnos, fut abandonnée par Jason. Leurs aventures étaient des sujets rebattus que tous les poètes élégiaques avaient traités. Nous avons encore deux héroïdes d'Ovide (la 2e et la 6e) qui portent les titres *Phyllis*, *Hypsipyle*. Perse s'égaye sur ces *tendres ouvrages,* comme Boileau sur ceux de Quinault. On peut rapprocher de ce passage du satirique latin le passage du satirique français dans sa satire du dîner :

> De propos en propos on a parlé de vers:
> Là tous mes sots, enflés d'une nouvelle audace,
> Ont jugé des auteurs en maîtres du Parnasse, etc....

23. *Et la pierre du tombeau ne deviendrait pas pour lui plus légère ?* Cela tient à une opinion religieuse des anciens, à une

formule pieuse par laquelle ils souhaitaient aux morts de reposer en paix : « *Sit tibi terra levis.* » Ce que l'on gravait ainsi sur les tombeaux : *S. T. T. L. Voyez* Pline le Naturaliste, *art. de la Terre;* Virgile, *Ecl.* x, 31 ; Ovide, *Trist.* iii, 3, 76; Sénèque, *Hippol.*, 1220; Juvénal, *Sat.* vii, 205 :

> Di, majorum umbris *tenuem et sine pondere terram*,
> Spirantesque crocos, et in urna perpetuum ver.....

L'humanité, qui n'aime ni la mort ni le tombeau, a cherché dans tous les temps à en voiler l'horreur sous de riantes images, comme celles dont Perse et Juvénal ornent la tombe du poète. Lisez la Dédicace du poëme de l'*Imagination* par Delille, vous y retrouverez ces idées antiques avec une fraîcheur et une grâce nouvelles.

24. *Vous vous moquez, dira-t-on, et votre esprit railleur se donne carrière.* C'est le vers de Boileau :

> Et votre esprit malin veut se donner carrière.

Dans sa satire du dîner, il a beaucoup imité tout ce morceau sinon la lettre, l'esprit du moins.

25. *Ses vers dignes des honneurs du cèdre braveront l'encens e les sardines.* Vitruve (liv. ii, chap. 9) dit : « *Ex cedro oleum quod cedrinum dicitur, nascitur, quo reliquæ res quum sunt unctæ, ut etiam libri, a tineis et a corie non læduntur.* » De là les images des poètes anciens. Horat., *Art. poet.*, 332 sqq. :

> . . . . Speramus carmina fingi
> Posse *linenda cedro* et lævi servanda cupressu ?

Les vieux livres ou les mauvais ouvrages allaient, comme aujourd'hui, *chez l'épicier.* De là les allusions des poètes (Horat., ii, 1, 269 suiv.; Catull., xcv, 8; Martial, iii, 2, 3 suiv.; iv, 87, 8). Boileau a encore imité ces locutions poétiques.

26. *Car enfin voyez ce qu'elles signifient; à quoi ne les applique-t-on pas? ne sont-elles pas prodiguées à l'Iliade d'Attius fumante d'ellébore, etc.* Les traducteurs me paraissent avoir tout-à-fait manqué le sens de tout ce passage. Sélis traduit : « Approfondissez-les ces mots-là, quelle flatterie n'y trouverez-vous pas ? *Pour moi je ne suis point un Labéon, et vous ne verrez ici ni d'Iliade* traduite dans l'ivresse de l'ellébore, ni de petites élégies

impromptu, telles qu'en dictent nos *grands seigneurs* en digérant, ni, enfin, rien qui ressemble à ce qui s'écrit sur des lits de citronnier. » Lemonnier avait rendu : « Que ne renferme-t-il pas? (*Voici comment vous prévenez votre auditeur) ce n'est point ici l'Iliade* d'Attius enivrée d'ellébore, etc. » De bonne foi ces traductions offrent-elles un sens raisonnable, des idées suivies? ne sont-elles pas des non-sens? Et cependant Perse est ici fort clair, si on veut le laisser tel qu'il est, et ne point embrouiller à plaisir ses idées. Il faut seulement le ponctuer et le lire comme il convient; ce que n'ont point fait, il est vrai, les éditeurs et les commentateurs qui l'obscurcissent comme les traducteurs. C'est dans le même mouvement qu'il faut lire tout ce passage : « *Quid* non *intus habet?* Non *hic est Ilias, etc ..?* Non, *si qua elegidia, etc...?* Non *quidquid denique lectis, etc....?* » *Hic* c'est-à-dire *in hoc, in hoc* BELLE; c'est la même chose que *intus : non intus* est Ilias Atti..., etc.

27. *A tout ce qui s'écrit sur un lit de citronnier.* Les anciens écrivaient et composaient, comme ils mangeaient, couchés sur des *lits;* et cette pose, comme l'on sait, est peut-être plus favorable à l'étude et à la méditation que d'être assis ou debout. Ces *lits*, chez les riches, étaient du bois le plus précieux, de *citronnier* par exemple. (*Voyez* PLINE LE NATURALISTE, XIII, 15; MARTIAL, X, 80, 2; CASAUB., *ad Sueton. Aug.*, 78, et BURMANN, *ad Propert.*, III, 4, 14.)

28. *Vous avez une table où l'on sert un ventre de laie tout bouillant.* Périphrase poétique pour dire : vous donnez de bons dîners. Il paraît que le *ventre* ou la *tétine de laie*, servi bien chaud, était alors un mets très-recherché. Les auteurs sont pleins d'allusions à ces dîners que l'amour-propre donnait à la flatterie. (HORAT., *Epist.* I, 19, 37 sqq.; *Art. poet.*, 422 sqq.; MARTIAL, II, 27; III, 50; VI, 48; PÉTRONE, 10 et 137; LUCAIN, *in Merced. Conduct.*, tom. I, pag. 674, de l'édition de Reitz; JUVÉNAL, XIII, 31 suiv.; PLINE, *epist.* II, 14, 4 sqq.)

29. *Hé bien, vous êtes un sot de faire des vers avec cette lourde panse, etc.* Les Grecs avaient un proverbe qui a pu fournir à Perse cette pensée ou plutôt en autoriser l'audace. Ils disaient : λεπτὸν νοῦν παχεῖα γαστὴρ οὐ τίκτει (*ventris obesitas non gignit in-*

genium). Il est possible que le mot dans Perse soit dirigé contre Néron, dont Suétone dit en termes propres, *Ner.* 51 : « Qu'il avait *le ventre tombant, ventre projecto,* » et qui faisait des petits vers, *nugaris*. Peut-être l'est-il contre Claude, qui mangeait beaucoup, qui se piquait d'écrire et qui avait de l'esprit comme une citrouille. (*Voyez* Sueton., *Claud. passim.*)

30. *Ou le col niais de la cigogne.* Ce sont des genres de moquerie encore fort usités parmi nous, dans le peuple, que de *tirer la langue,* ou de *faire les oreilles d'âne à quelqu'un.* — Quant à *faire le cou de cigogne*, celui-ci a été remplacé par d'autres tirés d'oiseaux plus communs chez nous que la cigogne. Il paraît d'ailleurs avoir été fort anciennement en usage. (Hésiode, Ἔργα καὶ Ἡμέραι, II, 365):

> Μή τοι ἐφερομένη χράζῃ λακέρυζα κορώνη
> Ne a tergo crûcitet garrula ciconia.

31. *Mais vous, nobles patriciens, si vous n'avez pas d'yeux derrière la tête, etc.* Je ne vois pas que les commentateurs et les traducteurs aient senti le piquant du *fas est* qui signifie *cela est bien permis, cela est bien possible* de n'y pas voir derrière la tête et de faire rire de soi par des sottises. J'ai cherché à rendre ce qu'il y a d'ironique dans le *fas est* par *si vous n'avez pas, etc.*

32. *Des vers aussi coulans, aussi faciles; l'ongle le plus malin ne saurait y trouver le joint.* Langage ironique. *Molli numero fluere* est équivoque; j'ai cherché à garder les deux sens par le mot *faciles* et par *on n'avait jamais fait;* mais il est à peu près impossible de rendre le mot *junctura* sur lequel Perse joue ici. *Junctura* signifie en terme de littérature *alliance de mots*, expressions heureusement assorties, bien ajustées, bien à leur place. C'est dans ce sens qu'on le trouve dans Horace, *Art poét.*, 47 suiv. :

> Dixeris egregie, notum si callida verbum
> Reddiderit *junctura* novum.....

Ou dans Perse, *Sat.* v, 14 :

> . . . . *Junctura callidus acri.*

Il signifie, en terme de charpente ou de menuiserie, l'art d'assembler et d'ajuster les pièces d'un ouvrage en bois. Le flatteur malin, se jouant du patron, qui lui demande ce qu'on dit de ses vers, se plaît à prêter au peuple dont il rapporte le langage des

expressions grossières, des balourdises qui sont de véritables injures, loin d'être des éloges. Cela est plus sensible encore dans le vers qui suit :

. . . . Scit tendere versum
Non secus, ac si oculo rubricam dirigat uno.

C'est que cet homme-là vous aligne un vers avec le coup d'œil d'un charpentier. Ces louanges sont des railleries, et c'est ce que Perse veut faire sentir aux grands. — Boileau a encore imité ce passage dans une de ses épigrammes contre Perrault :

. . . . . Et le gros charpentier.

33. *D'autres feraient la satire des mœurs, du luxe et de ces festins de rois. Notre poète a, lui, le privilège de trouver là-dessus du sublime.* Encore des éloges qui sont des ironies sanglantes. Personne n'a entendu ce passage de cette manière. Tous les commentateurs et traducteurs l'expliquent, en convenant de son obscurité, de différens genres en vers dans lesquels s'exerce le poète à la mode, *la comédie* (in mores), *la satire* (in luxum), *la tragédie* (in prandia regum) ; mais d'abord *dicere in mores, in luxum, in prandia regum* ne serait pas d'une latinité bien pure et bien nette pour signifier ce que l'on veut que cela signifie ; *dicere in* signifie *parler contre* et non pas *traiter un sujet :* ensuite *mores, luxum, prandia regum* seraient des expressions bien peu précises et bien peu caractéristiques pour désigner *la comédie, la satire, la tragédie.* En outre *sive opus* ne serait plus qu'une vaine formule, au lieu de porter avec soi une idée très-précise, comme celle qu'il me paraît avoir. D'ailleurs le mot *reges*, ce terme odieux à tous les Romains, est déjà employé dans Cicéron, *Lettres familières, à Balbus,* pour désigner César et ses courtisans : ceux qui étaient restés fidèles aux idées républicaines s'en servaient, comme Cicéron, pour jeter de la défaveur sur les empereurs, sur *les maîtres ;* et je ne doute pas que Perse ne l'emploie ici avec cette intention. Enfin, on sait que Néron, dans ses folles poésies, chantait ses affreux plaisirs, *ses mœurs, son luxe et ses festins.* N'est-il donc pas très-naturel que l'auteur dise à propos de ces poésies-là : « D'autres feraient la satire (*opus dicere in*) des mœurs, du luxe et des festins de rois; notre poète a le privilège (*musa dat*) de trouver là-dessus du sublime : *res grandes ?* » La critique est d'autant

plus heureuse qu'elle est mise sous la forme d'un éloge, d'un éloge donné par un peuple imbécile que Néron prend pour juge. Le passage est plein de finesse, d'ironie, d'esprit; tout cela passe difficilement dans une traduction.

34. *Nous voyons des écoliers venir faire parler les héros, des écoliers qui versifiaient hier en grec et qui ne savent pas même, etc.* Tout ce passage, depuis le vers 69 jusqu'au vers 95 inclusivement, est la critique ingénieuse et plaisante des prétentions des échappés de l'école. On sait que les Romains commençaient les études par la langue grecque. (Quintilien, *Instit. orat.*, liv. 1er.) C'est à cet usage que fait allusion le « *nugari solitos græce*, qui versifiaient hier en grec. » C'est *modo* que je rends par *hier.* — *Nec ponere lucum artifices, nec rus saturum laudare.* Ceci fait allusion aux exercices de rhétorique. Ces exercices étaient des *descriptiones*, comme ici *la description d'un bois sacré, ponere lucum;* c'étaient encore des *laudationes*, comme ici *rus saturum laudare, etc.* Horace a aussi en vue ces sortes d'exercices, ces amplifications de l'école, quand il dit, *Art poét.*, vers 16 suiv. :

. . . . Lucus et ara Dianæ,
Et properantis aquæ per amœnos ambitus agros,
Aut flumen Rhenum, aut pluvius *describitur* arcus.

Les matières d'amplification étaient dictées alors, comme elles le sont encore souvent aujourd'hui, avec les formules des lieux communs. (*Voyez*, sur les *lieux communs*, les livres de Cicéron, *De Rhetor. ad Herennium ;* le Traité du même intitulé *Topica*, qui est un abrégé de celui d'Aristote; *voyez* encore les *Instit. orat.* de Quintilien et les *Declamationes* qui se trouvent à la suite). Au nombre de ces formules des lieux communs sont UBI, UNDE, *quo, qua*, QUUM..... — Perse, pour donner un exemple de la manière dont des écoliers maladroits et sans goût font leurs amplifications, en fait ou en cite une, où les *loci* de la matière (*ubi.... unde.... quum....*) sont remplis à tort et à travers :

. . . . Nec rus saturum *laudare*, UBI.... corbes,
Et focus, et porci, et fumosa Palilia fœno;
UNDE.... Remus, sulcoque terens dentalia, Quinti,
QUUM trepida ante boves dictaturam induit uxor,
Et tua aratra domum lictor tulit......

Après avoir rapporté ou imité ces sottises banales et confuses qui couraient les classes, Perse ajoute ironiquement et comme s'adressant à l'auteur d'un pareil galimatias : *euge, poeta; courage, mon ami, voilà de la poésie!* Ce passage ne me paraît avoir été jusqu'ici ni expliqué, ni traduit. On a pris pour un modèle d'amplification poétique ce qui n'est que l'exposé plaisant, la parodie des mauvaises amplifications des classes. N'est-il donc pas évident que les expressions triviales *corbes* et *porci*, à côté de l'élégante périphrase *fumosa Palilia fœno*, sont du style inégal d'un écolier; que le nom de *Remus* et l'apostrophe à *Cincinnatus*, qui étaient si bien à leur place dans les Géorgiques de Virgile, sont ici des choses usées et rebattues dont Perse se moque; et qu'enfin *la femme* du dictateur *accourant lui passer la robe devant les bœufs (ante boves dictaturam)*, ou *le licteur rapportant lui-même la charrue à la maison (aratra domum lictor tulit)*, sont des puérilités, des naïvetés et non pas des beautés antiques? On eût évité ces méprises si l'on eût fait attention au véritable sens de *ubi* et de *unde*. Les traducteurs semblent craindre d'appeler par leur nom *corbes* et *porci;* ils font des périphrases : *les ustensiles de la métairie.... la basse-cour;* ils n'ont pas senti que le comique de ces vers tient précisément au rapprochement et au mélange d'expressions triviales avec des expressions poétiques, de *basses circonstances* avec de grands noms.

35. *L'on trouve aujourd'hui des gens que charme la bouffissure de la Briséis d'Accius ou le style d'un Pacuvius et de sa barbare Antiope.* Plusieurs éditeurs ont lu, au lieu de *Briseïs*, *Brisæi* qu'ils ont donné pour épithète à *Acci*, et que Sélis traduit par *le bachique Accius*. *Briséis* est le nom d'une tragédie d'*Accius*, poète contemporain de *Pacuvius;* de même qu'*Antiope* est le titre d'une tragédie de ce dernier. (*Voyez*, sur ces poètes, les biograph. et Cicer., *de Orat.*, iii; Id., *de opt. gen. Orat.;* Quintil., *Instit. orat.*, x, i; Horat., *Epist.* ii, i, 56; Martial., xi, 91, 5.) Ce n'est point ces deux auteurs en eux-mêmes que blâme ici Perse; pour leur temps, ils étaient fort recommandables : c'est cette manie de ses contemporains d'aller rechercher les vieux auteurs et le vieux langage, quand ils ont sous les yeux des modèles comme Horace et Virgile. Denys d'Halicarnasse, Quintilien, *Instit. orat.*, début du viiie livre, l'auteur du dialogue *de Caus. corrup. eloq.*,

chap. 7, font précisément la même observation que Perse sur le mauvais goût de leur temps.

36. *Des pères à fouetter.* C'est l'esprit plutôt que la lettre du texte, qui porte des *pères chassieux*, *patres lippos*, c'est-à-dire imbéciles, ignorans. Peut-être pourrait-on aussi traduire : des pères qui n'y voient goutte, *aveugles*.

37. *Vous êtes un voleur, dit-on à Pedius. Pedius répond, etc.* Quel est ce *Pedius?* On lit dans Tacite, *Annal.* XIV, 18, et *Hist.*, I, 77, que *Pedius Blæsus* fut accusé de concussion par les habitans de Cyrène et chassé du sénat sous le règne de Néron. Il paraît assez vraisemblable que Perse nomme ici en toutes lettres ce concussionnaire fameux condamné de son temps. Peut-être n'est-ce qu'un nom supposé; mais cela est peu croyable d'après le genre de satire qu'a écrit Perse.

38. *Vous trouvez cela beau! Romain, tu n'es plus homme. Bellum hoc?* Molière, *Misanthrope*, scène 2 :

> Quoi! vous avez le front de trouver cela beau?

Je n'ai ni pu ni voulu rendre l'énergique obscénité de *Romule ceves :* c'est un exemple de ces *juncturæ acres* qui sont une partie du talent de Perse. Je renvoie aux notes de mon édition latine pour le vrai sens de *ceves;* cette expression basse est, à dessein, accouplée avec une expression digne, *Romule.*

39. *Mais la versification, elle a gagné, elle a pris des tours qu'elle ne connaissait pas.* On a voulu faire signifier ici à *junctura*, à cause du *claudere* qui le suit et des consonnances *Atti*N *Delphi*N, *lon*GO *Apenni*NO, à peu près ce que nous entendons par *rime.* Mais d'abord le sens de *junctura* est fixé par plusieurs autres passages de Perse où le mot signifie : *alliance de mots, art d'ajuster ensemble les expressions.* C'est son vrai sens en termes de littérature, et c'est ainsi qu'il est fixé par Quintilien, *Instit. orat.*, liv. IX, chap. 4; Horace, *Art poét.*, 242. Ensuite, quoique les consonnances ou rimes fussent des négligences dans la versification latine et qu'elles la déparassent, on en trouve cependant des exemples fréquens dans les meilleurs écrivains en vers, dans Virgile lui-même; et rien ne prouve que dans la pièce d'où sont extraits les fragmens que cite Perse pour les critiquer, les consonnances ou les rimes fussent continues dans tous les vers. Il n'est même pas du tout

certain qu'il y ait ici consonnance dans les deux mots *Attin* et *Delphin;* car beaucoup de manuscrits portent *Attis;* Suidas, Ovide et d'autres donnent aussi l'orthographe *Attis*. Ainsi l'explication donnée de ce passage par Jos. Scaliger, comme étant une critique des vers dits *Léonins*, des vers latins rimés, cette explication qui a été généralement adoptée depuis par tous les commentateurs et les traducteurs, est ingénieuse, mais très-peu vraisemblable. — Je crois qu'il faut s'en tenir au sens connu de *junctura*, et que ce sont les *alliances de mots*, les locutions telles que nous les voyons dans ces vers, que Perse a voulu critiquer. Ces locutions : *Cæruleum dirimebat Nerea Delphin; costam longo subduximus Apennino* sont si ridicules par elles-mêmes, qu'il ne faut pas chercher autre chose à reprendre dans ces vers. Perse qui prend tant de soin de la pureté du langage, qui se glorifie lui-même d'entendre l'art *des alliances de mots* (sat. v, 14), aura été révolté avec raison de ce néologisme absurde.

Mais d'où sont tirés ces fragmens cités par Perse? D'après un passage de Dion Cassius, liv. LXI, chap. 20, il paraîtrait que Néron aurait composé et même chanté publiquement un petit poëme intitulé *Attis* ou *les Bacchantes.* Si l'on rapproche de ce passage de Dion les vers de notre auteur, vers 95 : « *Berecynthius Attin*, » les citations qui le suivent : *Torva Mimalloneis, etc.*, et enfin le vers 105 : « *et in udo est Mænas et Attin...* » il est difficile de douter que les vers critiqués et cités par Perse ne soient tirés de ce mauvais poëme de Néron, intitulé *Atys et la Ménade* ou *Atys et les Bacchantes*. Le vieux scholiaste assure que ces vers sont de Néron, et remarquez que c'est immédiatement après la critique de ces vers du prince que vient l'observation de l'interlocuteur de Perse, vers 107 et suiv. :

> Sed quid opus teneras mordaci radere vero
> Auriculas? vide, sis, ne *majorum* tibi forte
> Limina frigescant : sonat hic de nare canina
> Littera.

A quoi Perse répond :

> Per me equidem sint omnia protinus alba :
> Nil moror. Euge, omnes, omnes bene miræ eritis res.
> Hoc juvat; Hic, inquis, veto quisquam faxit oletum.

> Pinge duos angues : PUERI, SACER EST LOCUS; EXTRA
> MEJITE : discedo.....

Ce qui revient à dire : « qu'on défende par une ordonnance d'en dire du mal, je les trouverai admirables, etc. » Molière a quelque chose de semblable dans *le Misanthrope*, act. III :

> Hors qu'un commandement exprès du roi ne vienne
> De trouver bons les vers dont on se met en peine.....

D'après tous ces passages, d'après le vers 121 : « *Auriculas asini Midas* REX *habet,* » d'après tout le début et toute la fin de la satire, il me paraît démontré que Perse prend ici à partie l'empereur lui-même. Tacite a dit de ce prince, en propres termes, qu'il s'exerça à la versification et à la déclamation, comme à beaucoup d'autres arts d'agrément. *Annal.* XIII, 3 : « *Nero puerilibus statim annis vividum animum in alia detorsit : cælare et pingere*, cantus *aut regimen equorum exercere, et aliquando* carminibus pangendis, *inesse sibi elementa doctrinæ ostentabat.* »

40. *Les filles du Mimas ont embouché les cors.* J'ai rapporté dans la note précédente tout ce qui peut faire présumer que ces vers : « *Torva Mimalloneis....* » sont de Néron. Quoi qu'il en soit, ces quatre vers faisaient partie d'une pièce sur la mort d'*Atys* ou de Penthée, qui furent mis en pièces par les Ménades. La Fable dit qu'*Ægiale,* mère de Penthée, rendue furieuse par Bacchus, dont il avait méprisé le culte, le poursuivit avec les femmes thébaines, et lui *coupa la tête*, le prenant pour *un veau.* (*Voy.* HOR., *sat.* II, 3; OVID., *Métam.* III, 13.) La Fable raconte à peu près la même chose d'*Atys*, l'amant de Cybèle, que cette déesse fit mettre en pièces par les Ménades. — Ces Ménades étaient appelées *Mimallones* du mot *Mimas*, nom d'une montagne de l'Asie Mineure. (*Voyez* STRABON, liv. XIV.) — *Mænas* et *Bassaris* sont des noms propres des Bacchantes; le premier vient du grec μαίνομαι, le second du latin *bacchari*, qui est la traduction du mot grec. *Bacchus* ou *Bassareus*, *Bacchantes*, Βάκχαι, tous ces mots sont de la même racine. — *Evion* est le surnom guerrier de Bacchus. — On sait que le *lynx* était consacré à ce dieu, et que le lierre et le thyrse étaient au nombre de ses attributs, comme la vigne et les raisins.

41. *Verrait-on cela, si nous avions encore un peu du sang de*

nos pères? Cela est mou et fade, cela expire sur les lèvres. Atys et la Ménade! ce n'est rien que de l'eau claire; et, pour en faire autant, il ne faut, etc. La colère du poète, qui s'était contenue jusqu'ici sous les formes de l'ironie, s'échappe enfin dans ces vers et éclate par l'expression violente du mépris. Dryden et Monti seuls ont à peu près saisi le vrai sens de ce passage. Nos traducteurs français s'y sont tous trompés. Ils ont presque tous adopté cette bizarre interprétation de Sélis : « ..... *Et comment récite-t-on ces vers efféminés? du bout des lèvres où ils nagent dans des flots de salive. Ces noms si doux d'Atys et de Ménade se fondent dans la bouche. Ah! l'auteur de pareils vers n'a point frappé son pupitre; ils ne sentent point les ongles rongés.* » Ce sont autant de platitudes ou de non-sens; je ne puis rien voir de pareil dans le texte. Pour dire qu'un ouvrage est mou et faible, c'était une expression consacrée parmi les auteurs du temps de Perse de dire qu'il n'avait pas de *reins*. Ainsi l'auteur du dialogue *de Causis corruptæ eloquentiæ* ne craint pas de dire de Cicéron lui-même qu'il le trouve parfois *fractus et elumbis;* ainsi Perse, pour dire que ces vers qu'il critique sont faibles et fades, se sert du mot *delumbe*. C'était encore une locution consacrée parmi les écrivains du temps pour dire qu'un discours manque de sens et de solidité, de dire qu'il *venait du bout des lèvres*, qu'il sortait *de la bouche* et non *du cœur,* que ce n'était que des *mots humides*, un *flux de paroles*, *etc*. AULUS-GELLIUS, I, 15 : « *Qui sunt leves, futiles et importuni locutores, quique nullo pondere rerum innixi verbis* humidis et lapsantibus diffluunt, *eorum orationem bene existimatum est* in ore *nasci, non* in pectore. » SENEC., *Epist.* X : « *Non a* summis labris *ista venerunt.* » QUINTIL., *Instit. orat.* X, 4 : « *Ipsa illa ex tempore dicendi facultas insanam modo loquacitatem dabit et* verba in labris nascentia : *illis radices, illis fundamentum sint, illis opus velut sanctiore quodam ærario.* » En voilà, je crois, assez pour démontrer le vrai sens des vers de Perse : « *Summa delumbe saliva Hoc natat in labris.* » Il est inutile d'avoir recours à l'explication obscène et moins vraisemblable qu'en ont donnée certains commentateurs.—Sélis a mis : *ces mots si doux d'Atys et de Ménade,* pour *Mænas et Attis,* qui sont simplement le titre de l'ouvrage que Perse critique ici. — Enfin, *et in udo est* est un idiotisme grec, ἐν ὑγρῷ εἶναι, qui ne signifie pas autre

chose que *verba effutire humida, laterem fricare, nihil agere,* et qui m'a paru correspondre tout-à-fait à notre locution française : *ce n'est rien que de l'eau claire.* Cela n'a rien de commun avec *se fondent dans la bouche.*

42. *Prenez-y garde ; vous vous ferez chasser de leurs palais ; ceci est d'un chien grondant qui veut mordre.* Plusieurs commentateurs entendent *sonat hic de nare canina Littera* de *la porte des grands où il y a des chiens qui grondent,* et les traducteurs adoptent ce sens ; Sélis et Lemonnier traduisent : « *C'est là qu'on entend gronder à la manière des chiens irrités.* » Mais d'abord il y a des chiens pour garder les simples maisons, les fermes et les basses-cours, comme pour garder les palais ; la métaphore serait donc vague et peu juste. Ensuite le *hic* du latin ne peut se rapporter à *limina majorum ;* il s'applique aux paroles mêmes de Perse, à ses critiques mordantes ; il faudrait *illic* pour le sens des commentateurs. Le sens que j'adopte n'est-il pas évidemment plus naturel, plus piquant, plus conforme à la latinité? Dryden seul paraît l'avoir senti ; tant on embrouille quelquefois comme à plaisir ce qui, dans Perse, est fort simple.

43. *Faites-y peindre deux serpens.* Heyne, dans ses notes sur le vers 84 du ve liv. de l'*Énéide,* remarque que chez tous les peuples anciens, et particulièrement chez les Romains et chez les Étrusques, le serpent était regardé comme l'emblème de la sainteté, comme l'image de la sagesse, comme le génie tutélaire des lieux, le gage du salut, etc. ; c'était sans doute ces opinions ou ces préjugés qui avaient conduit les Romains, dans la police de leur ville, à faire peindre sur les lieux qu'on voulait préserver des immondices et des ordures, des images de *serpens.* Du reste, on ne trouve point ailleurs qu'ici des allusions à cet usage. — Tout ce passage de Perse, si, comme il n'est guère possible d'en douter, il s'applique aux œuvres de l'empereur lui-même, est d'une audace peu commune et d'un cynisme dont un satirique romain pouvait seul s'aviser. Il est d'ailleurs dans son genre d'un excellent comique, comme certains passages d'Aristophane.

44. *Lucile, a déchiré la ville entière ; il ne vous épargne pas, Lupus et Mutius ; il les mord à s'y briser la mâchoire.* On sait assez quel a été le célèbre poète *Lucile,* le premier auteur à Rome de ce genre de satires dans lequel se sont exercés après lui Ho-

race, Perse et Juvénal. Il naquit d'une famille illustre à Aurunce, d'autres disent à Suesse, dans la Campanie, la veille de la prise de Carthage, et fut le contemporain du second Africain. — Si notre poète cite ici les noms de *Mutius* et de *Lupus* de préférence entre tous ceux qui se trouvaient dans les satires de *Lucile*, c'est que c'étaient deux personnages très-puissans, et qu'il veut s'autoriser de cet exemple du père de la satire pour fronder, lui aussi, les puissances. P. Rutilius *Lupus* avait été consul, et Titus *Mutius* Albutius était aussi un des premiers de la ville par son rang et sa fortune. Cicéron, au commencement du liv. 1er *de Finib. bon. et mal.*, cite une épigramme de Lucile contre ce dernier.

45. *Horace, avec son air caressant, ne passe pas un défaut.* C'est l'illustre ami de Mécène, Q. *Horatius* Flaccus. Il est difficile de mieux caractériser l'homme, que Perse ne l'a fait dans ces vers charmans :

Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, et admissus circum præcordia ludit,
Callidus excusso populum suspendere naso.

Que l'on compare ces portraits de *Lucile* et d'*Horace* à ceux qu'a tracés d'eux Boileau dans son *Art poétique*, et l'on avouera, je crois, que les traits sont ici plus caractéristiques.

46. *Et moi je ne pourrai dire un mot, le dire en secret, l'enfouir?* Ce vers indique très-nettement l'intention qu'avait Perse de critiquer Néron et sa cour, l'impossibilité où il se trouvait de le faire ouvertement, et la nécessité où il était d'*enfouir sa pensée dans ses vers*, comme il le dit lui-même. Pouvons-nous après cela le blâmer beaucoup d'une manière d'écrire à laquelle il était condamné par le malheur des temps? Admirons plutôt cette noble passion de la vérité qui osa se prescrire une tâche si périlleuse et qui a su l'accomplir.

47. *Rien ne m'en empêchera; je l'enfouirai dans ces vers.* J'ai marqué fortement le sens du *tamen*, en le rendant par *rien ne m'en empêchera.* C'est qu'il faut bien faire sentir la position du poète et cette *rage de la vérité*, comme diraient les Anglais (*satiric rage*) qui l'emporte sur toute espèce de considération et qui lui inspire ces mots éloquens et terribles :

. . . . Vidi, vidi ipse, libelle :
Auriculas asini Mida rex habet......

Les premiers éditeurs de Perse, disent les auteurs de sa vie, substituèrent à ces mots *Mida rex*, dont ils craignaient l'applica-

tion trop directe à un prince cruel, ces mots vagues *quis non*, que portent tous les manuscrits. Ce *quis non* rappelle celui du commencement de la satire: *Nam Romæ quis non?* et peut-être faudrait-il lire déjà au vers 8 : *Nam Romæ Mida rex;....*: car il est très-vraisemblable que le second passage n'est que la répétition, la continuation et l'explication du premier. Perse en débutant voulait énoncer sa pensée explicitement; son interlocuteur lui a coupé la parole, et il ne l'a exprimée qu'à moitié. Ici, il l'exprime tout entière. — Boileau a bien rendu ce passage, et il appartenait de le bien rendre à celui qui répliqua, dit-on, au roi Louis XIV le consultant sur un petit madrigal de sa façon : « Sire, il n'y a rien d'impossible à Votre Majesté : elle a voulu faire de mauvais vers, et elle y a réussi. » Mot admirable, plein de franchise et d'adresse, supérieur aux vers de Perse et de Boileau lui-même, autant que les actions sont supérieures aux paroles et la pratique à la théorie, si pourtant l'on peut dire que la satire de Perse n'est pas aussi une action et une action très-courageuse.

48. *Pour une Iliade entière.* C'était une sorte de phrase proverbiale chez les anciens de dire : *cela vaut une Iliade; je n'en voudrais pas pour une Iliade, etc.* Mais ici le mot a une finesse particulière. C'est encore un trait de satire contre Labéon, ce misérable traducteur d'Homère, que l'auteur a déjà critiqué deux fois dans cette satire.

49. *Et les fureurs de l'autre illustre vieillard.* C'est Aristophane qu'il désigne par ces mots *prægrandis senex*. Voici d'où vient cette expression, qui est très-belle, mais qui, au premier abord, paraît bizarre. *Eupolis, Cratinus* et *Aristophane* sont les auteurs les plus célèbres qui aient écrit à Athènes ce qu'on a appelé la *comédie ancienne*, c'est-à-dire la comédie où l'on nommait les masques, par opposition à la *comédie nouvelle*, la comédie de Ménandre, celle où l'on faisait la satire des gens sous des noms empruntés. Horace caractérise ainsi les auteurs de l'ancienne comédie, sat. 1, 4, 1 et suiv. :

> *Eupolis* atque *Cratinus Aristophanes*que poëtæ
> Atque alii, *quorum Comœdia prisca virorum est*,
> Si quis erat dignus describi, quod malus, aut fur,
> Quod mœchus foret, aut sicarius, aut alioqui
> Famosus, multa cum libertate notabant.

Perse, qui veut écrire dans le goût des auteurs de la comédie ancienne chez les Grecs, cite avec honneur les noms de ces auteurs : *audax Cratinus, iratus Eupolis*, et enfin *prægrandis senex*, toutes expressions fort heureuses, parce qu'elles sauvent ce qu'il y a d'odieux dans le caractère de ces poètes et les entourent d'un prestige favorable. Aristophane lui-même n'est plus le cynique audacieux, le bouffon de génie qui joua sur la scène les sophistes sous le nom et dans la personne du plus sage des hommes ; c'est un vénérable *vieillard*. Loin d'être affectée, bizarre, mauvaise, la périphrase est ingénieuse et piquante; *junctura acris*, c'est le grand mérite du style de Perse, comme lui-même s'en vante.

50. *Vous retrouverez ici peut-être un peu de leur manière.* Dans la langue du temps de Perse, *decoctius* signifie *soigné et travaillé, fini, complet, achevé*, par opposition à *crudum* qui signifie *grossier, mal soigné, imparfait, mauvais*. C'est dans ce sens que Perse s'en est servi deux fois déjà dans cette même satire : *Numeris decor et junctura est addita* crudis; et plus haut : Crudi *dictarunt proceres*. Cette métaphore est tirée de la *cuisson* des viandes, ou peut-être de la *cuisson* des vases, de la poterie. — Le *si forte aliquid* est de la modestie sans doute, mais non pas de l'humilité, comme le feraient croire ceux qui traduisent : *si pourtant il y a des endroits assez soignés pour vous plaire*. Cette phrase molle, ce ton humilié ne va point à l'homme qui a dit plus haut : *nec te quæsiveris extra*, à l'orgueilleux stoïcien qui traite avec tant de dédain dans les vers qui suivent les lecteurs qu'il juge indignes de l'entendre.

51. *Non pour la lourde bête qui trouve plaisant que les Grecs portent des sandales.* Ce mot de Perse s'explique assez bien par celui de Montesquieu dans les *Lettres persanes :* « Comment peut-on être Persan? » Il paraît que les Romains, ceux qui se prétendaient les vrais Romains, défendaient bravement la *toga*, le *calceus* et tout le costume de leurs pères contre le costume moderne emprunté des Grecs, savoir le *pallium* ou la *læna*, les *crepidæ, etc.* Or, les Grecs étaient aussi supérieurs aux Latins dans leurs modes que dans leurs arts et leurs sciences. C'est ce qu'avaient compris le grand Scipion, Sylla, Antoine, Cicéron et tous les hommes supérieurs qui ne faisaient point difficulté d'admettre, même pour les modes, ce qu'ils trouvaient de mieux chez les étran-

gers. Les petits esprits au contraire, ceux qui ne pouvaient sortir de la vieille parcimonie latine et de la grossièreté des mœurs militaires, ne comprenaient pas que le même principe qui avait fait préférer les *tela militaria* des Samnites à ceux des premiers Romains, le droit civil des Athéniens aux coutumes vagues du Latium, etc., devait faire préférer aussi les lettres, les arts et les modes d'Athènes ou d'Alexandrie aux lettres, aux arts et aux modes de Rome. — Perse, dont le patriotisme n'a rien d'étroit ni d'exclusif, combat, dans toutes ses satires, la sottise romaine qui dédaigne la civilisation grecque. Il n'a pas assez de mépris pour les centurions qui plaisantent stupidement des sciences et de la philosophie d'outre-mer. C'est qu'il sait bien que si quelque chose peut rendre aux Romains la force morale et relever sa nation abattue par le despotisme, c'est la culture des âmes par les livres de Zénon et de l'école de Socrate.

52. *Parce qu'il a fait le sot dans ses fonctions de province, parce qu'étant édile à Arezzo, etc.* Il y avait à Rome pour la *province*, même pour la *province* d'Italie, ce mépris qui règne généralement dans nos capitales modernes pour tout ce qui n'est pas elles. De là l'expression de Tacite, *Annal.* IV, 3 : *municipali adultero;* de là l'expression de Perse : *Italo honore.* — *Arretium*, aujourd'hui *Arezzo*, petite ville de l'Étrurie. Un édile à Arezzo, c'est le dernier des magistrats dans la dernière des petites villes. — *Supinus*, expression heureuse pour désigner un fat qui se rengorge, qui se renverse. Juvénal l'a empruntée à Perse : *Et multum referens de Mæcenate supino*, I, 66.

53. *Railler d'un calcul sur un tableau ou des figures qu'on trace sur la poussière.* Périphrases pour désigner l'arithmétique et la géométrie, ou plus généralement les sciences, auxquelles n'entend rien ce bel esprit et dont il se moque. Les anciens, pour faire les calculs, se servaient d'*abaques*, espèce de tableaux ou plutôt de tables sur lesquelles ils comptaient avec des *lapilli*, des espèces de jetons; et, pour les figures géométriques, ils les traçaient, non pas comme nous sur des tableaux avec de la craie, mais sur une poussière préparée pour cet usage, ou sur du sable, quel qu'il fût. De là les expressions *eruditus pulvis*, *pulvis scholasticus*, la poussière des écoles. — On voit que chez Perse, comme chez Virgile, comme chez Lucrèce, la qualité de poète

n'excluait point du tout la considération pour les savans. Au contraire, plus on a l'esprit distingué, plus on l'a étendu, plus on sent que les lettres et les sciences sont inséparables.

54. *Une misérable du soir tirer effrontément un philosophe par la barbe.* C'était une courtisane du plus bas étage que *Nonaria*, celle qui sortait à la *neuvième* heure, c'est-à-dire vers la troisième heure après midi (heures des Romains). La police ne leur permettait de paraître et de courir les rues qu'à cette heure, pour qu'elles ne troublassent point le public pendant les occupations de la journée, pendant la matinée. *Voyez* la note savante de Casaubon. — C'était le plaisir des centurions, de la populace et de la soldatesque de Rome de commettre les hommes graves, les philosophes avec les malheureuses qui couraient les rues; et Perse, qui prend en main la cause de la philosophie, cherche à venger ses adhérens des outrages de la multitude. — Casaubon prétend que *cynico* ne signifie point ici un *cynique*, un philosophe stoïcien en général, mais que c'est un nom propre, le nom d'un certain Demetrius *Cynicus*, personnage célèbre du temps de Perse, et dont le nom se trouve honorablement cité par Sénèque et par Épictète. Je n'ai pu retrouver les passages de Sénèque et d'Épictète où il serait question du philosophe *Cynicus;* mais ce qu'il y a de certain, c'est que Perse ne prétend pas ici défendre ces philosophes vulgaires dont la multitude se jouait avec raison dans toutes les villes, comme dans Rome : ce sont les hommes vraiment dignes du nom de philosophes, ce sont d'honorables et de graves personnages que l'auteur cherche à préserver du rire du stupide vulgaire.

55. *Un édit le matin à de pareilles gens, et le soir Callirhoë.* Perse veut dire que les *édits* et *Callirhoë* sont de la littérature digne de pareils juges. Quelques commentateurs prétendent que *Callirhoë* est le nom d'une courtisane du temps. Ce sens est peut-être le véritable; d'après l'ensemble de la tirade qui termine cette satire, il est plus vraisemblable cependant que le mot *Callirhoë* est le nom de quelque pièce de théâtre ou de quelque pièce de poésie de l'époque. Certains interprètes veulent même que le vers entier s'applique à Néron, à sa prose et à ses vers, à ses ordonnances et à ses poésies.

SATIRE DEUXIÈME

LA RELIGION.

III.

ARGUMENT

DE LA DEUXIÈME SATIRE.

PERSE, à l'occasion du jour de naissance de Macrin son ami, l'entretient de la *religion*. L'hypocrisie des grands dans leurs prières et leur trafic honteux avec le ciel; l'absurdité des superstitions populaires; l'inconséquence des dévots dans leurs vœux et dans leur vie; les idées misérables des hommes sur la Divinité, qu'ils mesurent à leur hauteur : tels sont les objets qui excitent la verve satirique du poète. Il n'attaque pas seulement les pratiques de quelques particuliers; il flétrit plusieurs des cérémonies du culte public. On voit qu'il cherche à dégager le sentiment religieux des sottises et des turpitudes dont la faiblesse ou la perversité humaine l'enveloppe et le déshonore : noble tâche, dont se sont occupés tous les esprits supérieurs depuis Socrate jusqu'à Molière, et qu'il n'était pas moins difficile d'accomplir sous la tyrannie du peuple d'Athènes et sous le despotisme des empereurs qu'à la cour de Louis XIV !

SATIRA SECUNDA.

Hunc, Macrine, diem numera meliore lapillo,
Qui tibi labentes apponit candidus annos :
Funde merum Genio. Non tu prece poscis emaci,
Quæ nisi seductis nequeas committere Divis :
At bona pars procerum tacita libavit acerra.
Haud cuivis promptum est murmurque humilesque susurros
Tollere de templis, et aperto vivere voto.
Mens bona, fama, fides; hæc clare, et ut audiat hospes :
Illa sibi introrsum, et sub lingua immurmurat : « O si
« Ebullit patrui præclarum funus!.... » Et : « O si
« Sub rastro crepet argenti mihi seria, dextro
« Hercule!... Pupillumve utinam, quem proximus heres
« Impello, expungam! namque est scabiosus, et acri
« Bile tumet. . . . Nerio jam tertia conditur uxor! »
Hæc sancte ut poscas, Tiberino in gurgite mergis
Mane caput bis terque, et noctem flumine purgas.
Heus age, responde : minimum est quod scire laboro :
De Jove quid sentis? estne ut præponere cures

SATIRE DEUXIÈME.

Marquez ce jour, Macrin, avec la pierre favorable[1], ce jour dont la blancheur est pour vous le signe du retour de l'année : arrosez votre Génie d'un vin pur[2]. Vous ne marchandez point, vous, avec le ciel, pour obtenir des dieux ce qu'on n'oserait avouer aux hommes[3]. Nos grands ne vous ressemblent pas pour la plupart : ils taisent leur prière, et leur encens fume dans l'or[4]. Qu'il en est peu, de ceux dont les chuchottemens discrets bourdonnent dans le sanctuaire, qui puissent élever la voix et publier leurs vœux[5] !

Sagesse, honneur, vertu, voilà ce qu'on demande tout haut et pour que le prochain entende[6]. Voici la prière du cœur, celle qu'on murmure entre ses lèvres : « Oh! si un convoi magnifique emportait le beau-père[7] !... oh! si mon hoyau rencontrait un vase rempli d'argent! bon Hercule[8] ! » Ou bien encore : « Fasse le ciel que ce pupille, dont je serre de si près l'héritage, reçoive son congé[9] ! Il souffre de tant d'ulcères, la bile le suffoque et le ronge..... Heureux Nerius! déjà trois femmes[10] ! » C'est pour sanctifier ces vœux que vous allez le matin vous plonger la tête deux fois, trois fois dans le Tibre, et purifier vos nuits dans le courant[11].

Çà, répondez, je vous prie : c'est la moindre des choses ce que je veux savoir. Selon vous, qu'est ce que Ju-

Hunc.... — cuinam? — cuinam?.... vis Staio?.... — an scilicet hæres
Quis potior judex, puerisve quis aptior orbis?
— Hoc igitur, quo tu Jovis aurem impellere tentas,
Dic agedum Staio : *Proh Jupiter! o bone*, clamet,
Jupiter! at sese non clamet Jupiter ipse?
Ignovisse putas, quia, quum tonat, ocius ilex
Sulfure discutitur sacro, quam tuque domusque?
An, quia non, fibris ovium Ergennaque jubente,
Triste jaces lucis evitandumque bidental,
Idcirco stolidam præbet tibi vellere barbam
Jupiter? aut quidnam est, qua tu mercede Deorum
Emeris auriculas? pulmone et lactibus unctis?

Ecce avia, aut metuens Divûm matertera, cunis
Exemit puerum, frontemque atque uda labella
Infami digito et lustralibus ante salivis
Expiat, urentes oculos inhibere perita :
Tunc manibus quatit, et spem macram supplice voto
Nunc Licinî in campos, nunc Crassi mittit in ædes!
Hunc optent generum rex et regina! puellæ
Hunc rapiant! quidquid calcaverit, hic rosa fiat!...
Ast ego nutrici non mando vota : negato,
Jupiter, hæc illi, quamvis te albata rogarit.

Poscis opem nervis corpusque fidele senectæ :

piter? vaut-il qu'on le préfère à...—« A qui?»—A Staius[12], par exemple? — « Cela vous embarrasse donc de savoir lequel des deux est un juge plus intègre, un protecteur plus sûr pour l'enfance abandonnée? » —Hé bien, ce que vous osez porter à l'oreille de Jupiter, demandez-le un peu à Staius. *O grand Jupiter!* s'écriera-t-il; Staius invoquera Jupiter, et Jupiter ne s'invoquerait pas lui-même[13]! Parce que les carreaux de son tonnerre brisent un chêne, au lieu de vous frapper vous et votre maison, pensez-vous qu'il pardonne? Parce que le sang des agneaux et la voix d'Ergenna[14] n'ont point ordonné la consécration du lieu formidable et funeste où vous seriez tombé, s'ensuit-il que le dieu vous permette sottement de lui tirer la barbe? en est-il moins Jupiter[15]? Ou bien apprenez-moi comment vous achetez, vous, la connivence des dieux? Est-ce avec un poumon et des intestins gras[16]?

Voyez-vous cette grand'mère ou cette bonne tante qui craint le ciel, tirer l'enfant du berceau, promener le doigt infâme[17] sur le front, sur les petites lèvres humides, et le purifier avec la salive lustrale[18]? c'est que le préservatif est certain contre les mauvais regards. Cela fait, elle frappe légèrement des deux mains la frêle créature[19], et son humble prière l'envoie en possession des domaines de Licinius ou des palais de Crassus[20]. « Que le roi et la reine le désirent pour gendre! que les belles se l'arrachent! qu'en tous lieux, sous ses pas, on voie naître des roses!.... » Moi, ce n'est point la nourrice que je charge des vœux[21] : fût-elle tout en blanc pour t'en adresser de pareils[22], ne l'écoute point, Jupiter!

Vous demandez la force, vous demandez un corps qui

Esto, age; sed grandes patinæ tucetaque crassa
Annuere his Superos vetuere, Jovemque morantur.

Rem struere exoptas cæso bove, Mercuriumque
Arcessis fibra: Da fortunare penates!
Da pecus, et gregibus fœtum!.... Quo, pessime, pacto,
Tot tibi quum in flammis junicum omenta liquescant?
Et tamen hic extis et opimo vincere ferto
Intendit: jam crescit ager, jam crescit ovile,
Jam dabitur, jam jam.... donec deceptus et exspes
Nequidquam fundo suspiret nummus in imo.

Si tibi crateras argenti incusaque pingui
Auro dona feram, sudes, et, pectore lævo,
Excutiat guttas lætari prætrepidum cor.
Hinc illud subiit, auro sacras quod ovato
Perducis facies: nam, fratres inter ahenos,
Somnia pituita qui purgatissima mittunt,
Præcipui sunto, sitque illis aurea barba.
Aurum vasa Numæ, Saturniaque impulit æra;
Vestalesque urnas, et Tuscum fictile mutat.
O curvæ in terras animæ, et cœlestium inanes!
Quid juvat hos templis nostros immittere mores,
Et bona Dîs ex hac scelerata ducere pulpa?
Hæc sibi corrupto casiam dissolvit olivo,

ne trahisse point la vieillesse; passe pour ces vœux. Mais vos plats énormes et vos grosses viandes farcies ne permettent pas aux dieux de les accomplir, et Jupiter [23] a les mains liées.

Tu veux augmenter ton avoir et tu immoles un bœuf; et tu invoques Mercure, la main dans le sang : Mercure, fais prospérer ma maison! Donne-moi du bétail; donne des petits aux mères. — Et le peut-il, misérable! quand la flamme dévore la graisse de toutes tes jeunes bêtes [24]?.... Rien ne l'arrête. C'est à force d'égorger et d'offrir ce qu'il a de plus beau, qu'il prétend arracher les faveurs. Elles viendront : le domaine va s'étendre, le troupeau va grossir; les voilà qui arrivent, les voilà..... jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un écu tout honteux qui gémit et n'en peut mais au fond de la bourse épuisée [25].

Si je vous faisais présent, à vous, de cratères d'argent avec de belles ciselures en or massif [26], la joie vous mettrait dans une douce moiteur, et l'eau tomberait à grosses gouttes de votre sein palpitant [27]. C'est de là que vous est venue l'idée de dorer le visage des dieux avec l'or du triomphe [28]. Ainsi ceux des frères de bronze [29] qui vous envoient des songes bien clairs, seront traités avec distinction; ceux-là auront une barbe d'or.

L'or a banni les vases de Numa et le cuivre de Saturne [30]; l'or remplace l'argile des Toscans et l'urne modeste des Vestales [31].... Ames enfoncées dans la boue, que vous êtes loin des célestes pensées! Pourquoi porter ainsi dans le sanctuaire la dépravation de nos mœurs, et juger de ce qui plaît aux dieux par les attentats de la chair [32]? C'est la chair qui fait pour son usage dissoudre la lavande dans le jus corrompu de l'olive, et bouillir

Et Calabrum coxit vitiato murice vellus:
Hæc baccam conchæ rasisse, et stringere venas
Ferventis massæ crudo de pulvere jussit.
Peccat et hæc, peccat; vitio tamen utitur: at vos
Dicite, pontifices, in sacro quid facit aurum?
Nempe hoc, quod Veneri donatæ a virgine puppæ.

Quin damus id Superis, de magna quod dare lance
Non possit magni Messalæ lippa propago,
Compositum jus, fasque animo, sanctosque recessus
Mentis, et incoctum generoso pectus honesto?
Hæc cedo ut admoveam templis, et farre litabo.

---

dans le sang du murex les laines de la Calabre[33]; c'est elle qui veut que l'on détache la perle du coquillage[34], et que l'on tire d'une terre brute les veines du métal pour les réunir en une masse enflammée. La chair est coupable, bien coupable sans doute; elle jouit du moins de sa corruption, elle[35]. Mais les Dieux, que peuvent-ils faire de l'or? pontifes, je vous le demande : ce que fait Vénus de la poupée que lui consacrent nos jeunes filles[36].

Que n'offrons-nous aux Immortels ce que jamais ne pourra leur offrir dans ses bassins magnifiques la postérité dégoûtante de l'illustre Messala[37] : une âme sagement réglée par les lois du ciel et de la terre[38], un cœur pur jusque dans ses derniers replis, un caractère trempé dans les généreux principes de l'honneur[39]? Puissé-je apporter au temple cette offrande, et l'orge suffira pour faire agréer ma prière[40]!

NOTES

DE LA DEUXIÈME SATIRE.

Le sujet de cette satire est un des plus graves qui aient occupé la philosophie. L'ignorance du culte divin, la sottise ou la perversité des hommes dans leurs prières, sont des vices communs à tous les temps, à tous les peuples. Déjà dans la haute antiquité les sages de la Grèce s'étaient occupés de les détruire; mais de tout ce qu'avaient écrit à cet effet Pythagore, Zénon, Épicure et la plupart des chefs d'école, il ne nous reste absolument rien aujourd'hui que deux Dialogues de Platon, l'un intitulé *Eutyphron* ou *de la Sainteté*, l'autre intitulé *le second Alcibiade* ou *de la Prière* (si toutefois ce dernier ouvrage est bien réellement de Platon). Le poëme de Lucrèce, plusieurs traités de Cicéron et de Sénèque, tous les ouvrages des satiriques prouvent que sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, les Romains ont imité ou copié les Grecs. Perse semble avoir voulu réunir ici ce qui avait été écrit de plus sage sur la matière avant lui. Comme Horace, il ôte le masque à l'hypocrisie, qui demande saintement au ciel des infamies et des crimes; comme Platon, il frappe de ridicule la perversité qui veut trafiquer avec le ciel et *duper Dieu par son zèle affecté;* comme Juvénal l'a fait depuis, il attaque les pratiques superstitieuses et les vœux insensés; comme les Stoïciens, il blâme le luxe des sacrifices et les profusions dans les temples; mieux que Platon, mieux que Cicéron et Sénèque, il fait sentir combien il est difficile à l'homme d'entendre le culte divin et de comprendre la Divinité; enfin, moins absolu et moins tranchant qu'Aristote et Épicure, il ne pense pas qu'il faille supprimer toute espèce de culte, il représente seulement que l'offrande la plus digne des dieux est celle des vertus. On trouverait difficilement chez les chrétiens, chez les philosophes modernes même, des préceptes

sur les relations de l'homme avec la Divinité, plus élevés, plus simples et plus complets.

Il règne généralement dans la pièce un mépris des superstitions populaires et même des cérémonies du culte public, qui indique que depuis long-temps à Rome la religion de l'état n'était plus celle des esprits cultivés. Car Perse, comme Sénèque et Tacite, est un philosophe pieux, très-pieux : la plupart des Stoïciens l'étaient. *Voyez* le Discours d'Introduction.

L'ouvrage est un tableau des mœurs de l'homme en matière de religion et des superstitions romaines en général, plutôt qu'une satire des pratiques absurdes ou infâmes de quelques particuliers. Cependant plusieurs traits semblent dirigés, comme dans la satire qui précède, contre la cour et les grands :

At bona pars procerum tacita libavit acerra.
. . . . O si
Ebullit patrui præclarum funus !. . . . . .
. . . . Pupillumve utinam, quem proximus heres
Impello, expungam! namque est scabiosus et acri
Bile tumet.... Nerio jam tertia conditur uxor!

Selon toute apparence, ces vers sont une allusion aux vœux sacrilèges d'Agrippine et de son fils contre Claude, contre Britannicus et contre Octavie. Ce qui nous persuade que Perse attaque ici la famille impériale elle-même, c'est qu'il ne craint pas de nommer en toutes lettres des personnages d'autres grandes familles : *....magni Messalæ lippa propago ;... vis Staio; etc.*

Les manuscrits donnent différens titres de l'ouvrage; et cela prouve que ces titres sont des éditeurs ou des copistes, et non de l'auteur lui-même. Le titre le plus convenable serait *De Sanctitate*, que Cicéron et Sénèque définissent *colendorum deorum scientia.* J'ai donc intitulé cette satire dans ma traduction : *La Religion.*

---

1. *Marquez ce jour, Macrin, avec la pierre favorable.* Quel était ce *Macrin* auquel Perse dédie son ouvrage? Pline le Jeune, *Epist.*, lib. 1, cap. 14, fait mention « d'un *Minutius Macrinus*, né à Brixia, dont le père Minutius Macrinus, prince de l'ordre équestre, ne fut rien de plus, parce qu'il ne le voulut pas, et que D. Vespasianus choisit pour faire partie du prétoire. » Les époques

permettraient de croire que ce *Macrinus* honorablement cité par Pline est le même auquel Perse s'adresse dans le début de cette satire : il n'y a que trois ans du règne de Néron à celui de Vespasien. Mais le scholiaste de Perse dit en note : « Il s'adresse à *Plotius Macrinus*, homme fort instruit et qui l'aimait tendrement ; ils avaient étudié ensemble chez Servilius Numanus ; il acheta de lui une petite terre dont il lui fut fait bon marché. » *Minutius Macrinus* est-il le même ou de la même famille que *Plotius Macrinus ?* — *Ce jour;* c'est le jour de naissance de *Macrin*, comme le prouve le vers qui suit. Il était d'usage parmi les Romains de célébrer le jour de naissance de ses amis par l'envoi de quelques présens, comme chez nous ; et, comme chez nous encore, les gens instruits se souhaitaient leur fête en s'adressant les uns aux autres quelque ouvrage. *Voyez* la préface du livre de Censorinus *de Die Natali.* — *Avec la pierre favorable ;* c'est-à-dire, avec la pierre blanche ; c'est-à-dire, puisse ce jour être heureux pour vous ! Le *blanc* a été pris très-anciennement pour l'emblème du bonheur, du bien ; le *noir* pour l'emblème du malheur, du mal. De là *les jours blancs* pour dire les jours heureux. Martial, *Epigr.* ix, 53 :

> Felix utraque lux, *dies*que nobis
> Signandi *melioribus lapillis.*

Perse, *sat.* v, 108 :

> Illa prius *creta*, mox hæc *carbone* notasti ?

Horat., *sat.* ii, 3, 246 :

> . . . . . . *Creta*, an carbone notandi.

Horat., *od.* i, 36, 10 :

> *Cressa* ne careat pulchra dies nota.

Ovid., *Métamorph.* xv, 41 :

> Mos erat antiquus *niveis atrisque lapillis*,
> His damnare reos, illis absolvere culpa.

Quelle était l'origine de cet usage ? Quel peuple a donné en cela l'exemple ? Pline, *Hist. Natur.* vii, 40, dit que les Thraces sont les premiers qui aient marqué les jours heureux avec des cailloux *blancs*, les jours malheureux avec des cailloux *noirs*. D'autres prétendent que les Crétois avaient cet usage, d'où *cressa nota*, dans Horace ; mais *cressa* signifie *blanc* et non pas seulement *de*

Crète. Plutarque, dans la Vie de Périclès, atteste que le même usage était établi chez les Athéniens.

2. *Arrosez votre Génie d'un vin pur.* Censorinus, *de Die Natali*, cap. I : « Genio *potissimum per omnem ætatem sacrificamus.* » C'était sur la tête de l'image du *Génie* que l'on faisait les libations. TIBULL., *Eleg.* I, 7, 49 et suiv. :

Huc ades, et centum ludos, *genium*que choreis
Concelebra, et multo tempora *funde mero.*

TIBULL., *Eleg.* I, I :

His ego pastoremque meum lustrare quotannis,
Et placidam soleo spargere lacte Palem.

Sur le Culte du *Génie*, *voyez* HORAT., *Od.* III, 17, 14 suiv.; *Epit.* II, 2, 187 :

Scit *genius*, natale comes qui temperat astrum,
Naturæ deus humanæ, mortalis in unum-
Quodque caput, vultu mutabilis, *ater* et *albus.*

PERSE, *sat.* V, 45-51 ; VI, 18 et 19 ; SENEC., *Epist.* CX ; PLUTARCH., *De Oracul. Defectu ;* APOLLON., *De Deo Socratis ;* MARTIAL, *Epigram.* VI, 60 ; Vid. *Heynii notas ad locum priorem* TIBULLI *citatum*, et JOANN. BOND., *In locum* HORATII *cit.*

3. *Pour obtenir des Dieux ce qu'on n'oserait confier aux hommes.* Le *seductis* du latin présente deux sens sur lesquels les commentateurs sont partagés. *Seducere* signifie au propre *détourner ;* d'où *corrompre.* Quelques-uns donc entendent : les dieux *corrompus* par des présens, des sacrifices, des offrandes ; c'est le développement ou la répétition de l'idée exprimée déjà par *emaci.* J'aime mieux entendre *seductis*, tirés à l'écart, pour leur parler *en secret*, comme dans ce passage de Sénèque, *Ep.* X, *ex Athenodoro :* « *Tum scito te esse omnibus cupiditatibus solutum, quum eo perveneris, ut nihil Deum* roges, nisi quod rogare possis palam. *Nunc enim quanta dementia est hominum ! turpissima vota diis insusurrant ; si quis admoverit aurem, conticescent ; et, quod scire hominem nolunt, Deo narrant. Sic vive cum hominibus, tanquam Deus videat ; sic loquere cum Deo, tanquam homines audiant.* » Ce sont précisément les mêmes idées que celles de Perse, exprimées d'une autre manière. *Le Noble* a traduit assez heureusement ce passage de Perse :

Peu de mortels voudraient, dans le siècle où nous sommes,
Quand ils parlent aux dieux, être entendus des hommes.

5. *Qui puissent élever la voix et publier leurs vœux.* C'est le sens de *tollere.* Perse, par analogie avec la locution d'usage *tollere vocem,* a créé cette locution hardie et heureuse : *tollere murmur et susurros.* La plupart entendent *tollere,* supprimer, réprimer, ne plus employer; *tollere de templis,* faire disparaître des temples; ce qui serait très-commun, très-plat. Perse s'exprime au contraire d'une manière originale et forte. *De templis* signifie du milieu du temple, dans le temple, au temple. — *Et aperto vivere voto;* encore une locution rapide et hardie, imitée de la locution proverbiale, *aperto vivere ostio,* usitée chez les Latins. C'était un précepte de Pythagore de prier tout haut, μετὰ φωνῆς εὔχεο. *Voy.* SENEC., *Epit.* 45; JUVÉNAL, VI, 538; MARTIAL, I, 40, 5 et suiv.

6. *Voilà ce qu'on demande tout haut et pour que le prochain entende.* Ce passage, comme beaucoup d'autres de Perse, est imité d'Horace, *Epist.* I, 16, 59 :

Jane pater *clare, clare* quum dixit Apollo,
Labra movet metuens audiri : etc.

Le mot *hospes* signifie au propre, hôte, étranger; ici il signifie l'hôte du temple, celui qui y est reçu comme tout le monde. C'est donc le *prochain,* les *fidèles.*

7. *O si un convoi magnifique emportait le beau-père!* Ceci, au premier coup d'œil, n'a l'air que d'un trait de satire lancé en général contre les dévots hypocrites; mais si l'on rapproche de ce passage ce qui précède et ce qui suit; si l'on songe au vers : *At bona pars* procerum *tacita libavit acerra,* et aux autres charitables vœux révélés après celui-ci; si l'on se rappelle tant d'autres passages où Perse attaque à mots couverts les crimes et les turpitudes de la cour; si surtout on se rappelle les intrigues qui ôtèrent la vie à Claude et le trône à Britannicus pour le donner à Néron, il ne sera pas possible de douter que l'auteur n'ait ici en vue ces sacrifices et ces prières publiques par lesquelles Agrippine et son fils

Du prince déjà mort demandaient la santé.

Voyez TACIT., *Annal.* XII, 54, 55, 56, 57, 58, 59; SUÉTONE, *Vie de Claude,* vers la fin. Boileau a imité ce passage.

8. *Rencontrait un vase rempli d'argent, ô bon Hercule!* On

adorait *Hercule* comme le dieu qui faisait trouver les trésors cachés, Mercure comme le dieu du commerce, du trafic et du gain; on leur donnait à tous deux les surnoms de *Dieux du Lucre*. *Voyez* ARNOB., lib. IV; PLAUT., *Mostell.;* DIODOR. SICUL., V, 2; PERS., *Sat.* VI, 62; TORRENT., *ad h. loc.* HORAT., *Sat.* II, 6, 10 :

> O si urnam *argenti* fors qua mihi monstret, ut illi,
> *Thesauro invento*, qui mercenarius agrum
> Illum ipsum mercatus aravit, dives *amico*
> *Hercule!*

9. *Fasse le ciel que ce pupille, dont je serre de si près l'héritage, reçoive son congé! il souffre de tant d'ulcères; la bile le suffoque et le ronge.... Heureux Nérius! déjà trois femmes.* Ce passage est encore une allusion aux intrigues et aux crimes contre Britannicus et contre Octavie, l'un premier héritier de Claude, l'autre femme du fils d'Agrippine. Britannicus, au rapport de Tacite et de Suétone, était d'une constitution délicate, maladive, et Néron lui donna *son congé*. Il se débarrassa de même d'Octavie par le poison. Les commentateurs et les traducteurs ne voient dans ce morceau qu'une servile imitation d'Horace. C'est la lettre d'Horace que Perse imite ou copie; mais le sens et l'esprit de ses vers sont à lui. On peut faire la même observation sur son livre en bien d'autres endroits, et c'est ce qui fait tomber les critiques de Scaliger, de Kœnig et d'autres commentateurs, qui ne voient de Perse que l'enveloppe de sa pensée et non sa pensée elle-même. Voici les vers d'Horace, *Sat.* II, 5, 45 :

> Si cui præterea *validus male filius* in re
> Præclara *sublatus* aletur; ne manifestum
> Cœlibis obsequium nudet te; leniter in spem
> Adrepe officiosus, ut et scribare *secundus*
> *Heres;* et, si qui casus puerum egerit Orco,
> *In vacuum venias.* Perraro hæc alea fallit :
> Qui testamentum tradet tibi cumque legendum,
> Abnuere et tabulas a te removere memento :
> Sic tamen, ut limis rapias, quid prima secundo
> Cera velit versu; solus, multisne cohæres
> Veloci percurre oculo.

Voyez HEINECC., *Antiq.*, lib. I, tit. 50, 87; ULPIAN., *Fragment.* VIII, 4; VALER. MAXIM., VII, 7, 4.

10. *Heureux Nérius, etc.* Ce nom de *Nérius* est un nom générique, un nom créé pour la mesure du vers, et pour tenir lieu de tout autre; c'est un nom de satire emprunté à Horace : « *Scribe decem* Nerio. » On trouve dans les Manuscrits la leçon *ducitur* aussi souvent que *conditur.*

11. *Et purifier vos nuits dans le courant.* Ces ablutions encore en usage aujourd'hui dans tout l'Orient, depuis la presqu'île du Gange jusqu'à Constantinople, remontent à la plus haute antiquité, comme on le voit par plusieurs passages d'Homère et par tous les poètes anciens qui ont représenté les mœurs des âges héroïques. Ces ablutions étaient prescrites et réglées par la religion des Latins : Macrob., *Saturnal.* iii, 11; Cic., *de Legib.*, ii, 10; Ovid., *Fast.* iv, 313 et suiv., et ailleurs; Virgil., *Æneid.* ii, 819; vi, 229; Tibull., I, ii, 34. *Comp.* Lucien, tom. ii, pag. 781 et suiv., édit. de Reitz; Juvénal, vi, 523. Nos bénitiers et notre eau bénite sont un reste de cet usage oriental et antique des ablutions. On lisait sur un de ces bénitiers ce vers grec qui a ceci de singulier que les lettres lues à rebours forment les mêmes mots et le même sens :

> Νίψον ἀνομήματα μὴ μόνον ὄψιν.
> Purifiez votre âme et non pas seulement votre visage.

Ce vers d'Euripide contient déjà la pensée de Perse; cette pensée a été bien des fois répétée :

> Θάλασσα κλύζει πάντα τ' ἀνθρώπων κακά.
> La mer lave toutes les souillures des hommes.

Voyez le *Pentateuque* de Moïse, liv. iii; le Lévitique prescrit les ablutions, et en marque minutieusement tous les rites, comme depuis l'a fait le Coran.

12. ....*A Staius, par exemple.* Ce *Staius*, à ce qu'il paraît par ce qui suit, était un juge prévaricateur, fameux par ses iniquités contre la faiblesse et l'enfance :

> Quis potior judex, puerisve quis aptior orbis.

Du reste on ne retrouve son nom dans aucun autre auteur du temps de Perse. Le vieux Scholiaste, dont le texte est fort altéré dans ce passage, paraît indiquer que ce juge est le même cité par Cicéron, dans son Discours pour Cluentius, ch. 24, dans son

Brutus, 68, et dans ses Verrines, II, 32; Casaubon adopte cette idée. Mais le nom du juge prévaricateur cité par Cicéron n'est pas le même que celui-ci; on lit dans Cicéron *C. Stalenus* ou *Staienus*. Il est vrai que rien n'empêcherait de lire dans Perse *Staleno* au lieu de *Staio;* mais cette dernière leçon est celle de tous les manuscrits et de toutes les éditions. Et puis les temps ne sont déjà plus les mêmes : il y a un siècle d'intervalle entre Cicéron et Perse.

13. *Et Jupiter ne s'invoquerait pas lui-même!* Ce trait grand et hardi, sublime, se trouve à peu près dans les mêmes termes dans la Genèse, XXII, 16 : « *Per* memet ipsum juravi, *dicit dominus.....* »

14. *Parce que le sang des agneaux et la voix d'Ergenna, etc.* Ce nom *Ergenna* est toscan, comme *Porsenna*, *Sisenna*, *Perpenna*, *etc.* La plupart des rites et des cérémonies religieuses des Romains avaient été apportés de la Toscane ou de l'Étrurie, et les noms des sacrificateurs et des expiateurs publics étaient presque tous étrusques. On sait ce que c'est que le sacrifice expiatoire appelé *bidental :* Casaubon prétend qu'il avait été institué sous Numa, par la loi Casca. *Voyez* CICER., *de Divinat.* II, 18 et suiv.; HORAT., *Art. poet.*, 471; LUCAN., I, 606; JUVENAL, VI, 586 et suiv. et les notes de *Ruperti* sur ce passage; *Comp.* LUCIAN., *Jupit. Confut.*, tom. II, p. 638, édit. Reitz; AMMIAN. MARCELL., XXIII; KIRCHMANN, *De re funeb. Roman.*, II, 3.

15. *S'en suit-il que le dieu vous permette sottement de lui tirer la barbe? en est-il moins Jupiter?* C'est le signe du plus grand mépris que de *tirer la barbe*. — *Præbere* est une expression consacrée, et qui se trouve déjà dans Tite-Live, IV, 35 : « Præbere *ad contumeliam os*. » Quelques-uns pensent que Perse fait ici allusion à l'action de Denys le Tyran, qui fit ôter la barbe d'or à la statue d'Esculape du temple d'Epidaure, disant qu'il était absurde de représenter le fils avec de la barbe, quand le père n'en avait pas (Apollon était le père d'Esculape). Perse n'a nullement songé à cela, bien que d'ordinaire il affecte les allusions érudites. *Voyez* HORAT., *Sat.* I, 3, 133; PERS., *Sat.* I, 133. — *En est-il moins Jupiter?* J'ai cherché à rendre par-là la force du rejet du vers latin, dans lequel la phrase repose sur ce mot *Jupiter*.

16. *Est-ce avec un poumon et des intestins gras?* Il était d'usage de brûler dans les sacrifices les intestins et la graisse des victimes.

Perse se moque de cette pratique. Beau moyen, dit-il, pour séduire les dieux, que de leur offrir *un poumon et des intestins gras!*

17. *Promener le doigt infâme.* Les Latins avaient donné un nom à chacun des doigts de la main, d'après ses usages les plus remarquables : *auricularius, annularius, infamis, index, pollex;* ils appelaient le doigt du milieu *infâme,* à cause de certains usages auxquels on l'emploie, ou parce qu'ils montraient avec ce doigt un homme infâme, une infamie.

18. *La salive lustrale.* Belle expression dans Perse, *junctura acris,* comme il appelle lui-même ces heureuses alliances de mots. — Ces pratiques superstitieuses des Latins sont attestées par une foule de passages des auteurs; PETRON., 131 : «*Mox turbatum* sputo *pulverem* medio *sustulit* digito *frontemque signavit.*» ST.-CHRYSOSTOME, *Première aux Corinthiens;* MARTIAL., *Epigr.* II, 23; JUVENAL, X, 52; ANTHOL., LAT. *de Burmann,* tom. II, pag. 528; TERTULL., *de Anim.;* PLINE LE NATUR., XXVIII, 4.

19. *La frêle créature.* C'est une expression consacrée en latin que *spes* pour désigner l'enfance ou la première jeunesse; elle s'emploie en prose, comme en vers, mais dans le style relevé. VIRGIL., *Æneid.* I, 556 :

. . . . . Nec *spes* jam restat Iuli.

VIRGIL., *Æneid.* X, 524 :

Per patrios manes et *spes* surgentis Iuli.

TACIT., *Annal.* XIV, 53 : « *Quartus decimus annus est, Cæsar, ex quo* spei tuæ *sum admotus.* »

20. *En possession des domaines de Licinius ou des palais de Crassus.* Les noms des *Licinius* et des *Crassus* désignaient, par métonymie, chez les Romains, la richesse et l'opulence, comme ceux des *Catons* la sagesse et la vertu. *C. Licinius Stolon,* tribun du peuple, auteur d'une loi agraire, possédait plus de mille arpens de terre, et, pour ce, fut condamné par sa propre loi qui défendait d'en posséder plus de cinq cents. *Voyez,* sur ce personnage célèbre, TITE-LIVE, VII, 16; VALÈRE-MAXIME, VIII, 61, 3; AULU-GELLE, III; etc. Le triumvir *M. Licinius Crassus,* surnommé *le riche,* périt dans son expédition contre les Parthes. Le nombre et la magnificence de ses palais étaient célèbres. *Voy.* PLUTARCH., *Vie de Crassus;* SALL., *Bell. Catilin.,* 20 On cite

aussi un *Licinius* Enceladus, barbier, et ensuite affranchi et ministre d'Auguste, dont la fortune était immense. SUETON., *Aug.*, 67. — *Envoyer en possession* est un terme du droit romain employé à dessein par l'auteur, pour solenniser l'action ridicule de la *nourrice* et son *humble* prière.

21. *Moi, ce n'est point la nourrice que je charge des vœux. Mando*, expression solennelle, consacrée dans le langage des magistrats. SENEC. *Epistol.* XXXII : « *Optaverunt tibi talia parentes tui; sed ego contra omnium tibi eorum contemptum opto; quoniam illi copiam.* » Id., *Epistol.* LX : « *Etiamnum optas quod tibi optavit* nutrix, *aut* pædagogus, *aut* mater. *Nondum intelligis quantum mali optaverint.* » Le même Sénèque appelle les *vœux* des parens pour leurs enfans *exsecrationes parentum*. Conf. HORAT., *Ep.* I, 4, 6 et suiv.; JUVÉNAL, X, 104 et suiv.; 290 et suiv.

22. *Fût-elle tout en blanc pour t'en adresser de pareils, ne l'écoute point, Jupiter!* CICER., *de Legib.* II : « *Color* albus *præcipue deo carus est.* » Perse se moque de cette opinion et de l'usage de se mettre en *blanc* pour sacrifier. Et, en effet, quelle apparence qu'une couleur plutôt qu'une autre soit agréable aux dieux? Platon loue beaucoup la prière renfermée dans ces deux vers :

Ζεῦ βάσιλευ, τὰ μὲν ἐσθλὰ καὶ εὐχομένοις καὶ ἀνεύκτοις
Ἄμμι δίδου· τὰ δὲ δεινὰ καὶ εὐχομένοις ἀπαλέξοις!

Ils méritaient d'être traduits et l'ont été d'une manière heureuse :

Jupiter, o nobis, taceamus sive precemur,
Da bona; quæ mala sunt, errore petentibus arce.

23. *Vos grosses viandes farcies ne permettent pas aux dieux de les accomplir, et Jupiter a les mains liées.* Ce mélange d'expressions familières et de termes relevés est tout-à-fait dans le goût du style de Perse. Il faut comparer ce passage à Horace, *Sat.* II, 2, 95 et suiv.; *Id.* II, 3, 288 et suiv.; Juvénal, IV, 131 et suiv.

24. *Quand la flamme dévore la graisse de toutes tes jeunes bêtes.* D'ordinaire dans les sacrifices, remarque Casaubon, on ne brûlait en l'honneur des dieux qu'une portion des victimes et la portion la plus mauvaise, les entrailles, le poumon, etc.; on mangeait la meilleure. Rien n'est plus absurde que la conduite de cet homme qui veut que son bétail augmente et qui le mange. *Junices*, c'est proprement *juniores boves*; ce sont les gé-

nisses qui pourraient donner des petits et augmenter le troupeau.

25. *Un écu tout honteux qui gémit et n'en peut mais au fond de la bourse épuisée.* Ces expressions originales et vives sont imitées d'Hésiode dans *les Travaux et les Jours*. J'ai cherché à rendre la hardiesse et aussi le nombre de la phrase. Le nombre est pour beaucoup dans le style de Perse, et les traducteurs ne se sont pas assez occupés d'en reproduire l'effet, soit dans leur prose, soit dans leurs vers.

26. *De cratères d'argent avec de belles ciselures en or massif.* C'est le sens de *crateras argenti incusaque pingui Auro dona ;* c'est la figure ἓν διὰ δυοῖν. On voit par un passage de Sénèque, *Epit.* v : « *Non habeamus argentum, in quo celati auri cælatura descendat* », que ces sortes de meubles de plusieurs matières mêlées ensemble étaient regardés comme du luxe le plus recherché chez les Romains de cette époque. Les Grecs depuis long-temps dans leurs arts avaient ainsi fondu ou associé ensemble les diverses matières. Les belles statues de leurs temples étaient un mélange heureux d'or, d'ivoire, de marbre, d'airain, de tous les métaux et de toutes les pierres les plus précieuses. *Voyez* l'ouvrage de M. Quatremère de Quincy intitulé *Jupiter Olympien.*

27. *Et l'eau tomberait à grosses gouttes de votre sein palpitant.* La joie et le plaisir dilatent les pores, comme la crainte et la tristesse les resserrent. — *Pectore lævo* est une périphrase poétique. Quelques commentateurs entendent *lævo* dans le sens de *malo, improbo ;* ce qui est un bon sens ; il faudrait traduire *de votre cœur corrompu ;* quelques éditeurs lisent *levi*, qui est aussi une leçon qu'on peut admettre, mais moins bonne.

28. *Dorer le visage des dieux avec l'or du triomphe.* Ceci fait allusion à l'usage des Romains de consacrer l'*or* pris sur l'ennemi, de le porter au Capitole, ou d'en faire des monumens publics ; ceci fait encore allusion à cet art des anciens de peindre les statues, ou plutôt de les enduire de métaux de diverses couleurs, art analogue à celui des Grecs dont nous avons fait mention à la note 26. *Voyez* Aulu-Gelle, xiii, 23.

29. *Ceux des frères de bronze.* Ces expressions embarrassent tous les interprètes. Les uns entendent cela de tous les dieux qui étaient enfans de Cybèle et frères P. Q. S. C. ; les autres l'entendent de ceux des dieux qui se trouvaient dans le même temple ;

d'autres, de Castor et Pollux et des autres fils de Jupiter; d'autres, des enfans d'Apollon dans le temple d'Esculape; d'autres enfin, des dieux pénates de chaque famille. L'explication la plus probable est celle qui veut que cela soit dit des cinquante statues équestres des fils d'Ægyptus qui se trouvaient avec celles des cinquante Danaïdes dans le portique d'Apollon Palatin. On allait faire devant ces statues ses dévotions, ses stations, et l'on honorait d'une manière particulière celles que l'on supposait avoir exaucé les vœux qui leur étaient adressés : *præcipui sunto, sitque illis aurea barba.* Ce vers est d'un comique excellent, qu'on ne traduit pas. *Voyez* PROPERT. II, 23, 1 et suiv.; OVID., *Trist.* III, 1, 59 et suiv.; le vieux Scholiaste; CICER., *de Divinat.;* SUETON., *Vespas.* 9; MACROB., *Som. Scipion.* 3; SUETON., *Cal.* 52; CICER., *de Nat. Deor.* 34; ÆLIAN., *Var. Hist.*, I, 20; VAL.-MAXIM. I, I, 2; PLIN., *Hist. Nat. passim.*

30. *Les vases de Numa et le cuivre de Saturne.* On entend de diverses manières ces mots *le cuivre de Saturne.* Les uns croient que ces mots désignent les coupes et les vases sacrés *en cuivre* du temple de Saturne; d'autres, comme Casaubon, pensent qu'il s'agit de la vieille monnaie de *cuivre* des premiers temps de la république, laquelle était déposée dans le temple de Saturne et formait le trésor public. L'interprétation de Casaubon est érudite et ne manque pas de vraisemblance; cependant, comme il s'agit ici du culte divin et des objets qu'on y emploie et non pas de la monnaie; comme d'ailleurs la monnaie d'or et d'argent, plus légère, plus maniable, plus aisément transportable que celle de *cuivre,* lui est évidemment préférable, le premier sens me paraît le véritable. Perse, dont le patriotisme est sans préjugés, et qui croit au perfectionnement de la société par les arts, avoue d'ailleurs dans une autre satire l'utilité des écus, des écus d'or ou d'argent; il dit, satire VI, 69, 70 :

Quid asper
Utile nummus habet; etc.

31. *L'or remplace l'argile des Toscans, l'urne modeste des vestales.* Ces mots *l'argile des Toscans* ne désignent pas seulement les vases sacrés qui dans l'origine étaient de terre étrusque, mais les statues même des dieux qui furent de terre avant d'être d'or,

ou de bronze, ou de marbre. SENEC., *Cons. ad Helv.* : « *Tum per* fictiles *deos religiose jurabatur.* » Les écrivains des beaux siècles littéraires de Rome sont tous remplis d'éloges et de regrets du bon vieux temps. La plupart, comme Tacite lui-même, semblent croire que les hommes se corrompent et dégénèrent à mesure qu'ils s'éclairent et se civilisent. En général il n'y a que bien peu d'auteurs dans l'antiquité qui aient cru au perfectionnement de l'espèce humaine. Voltaire se moque de cette sotte vénération pour les vertus des vieux âges, qui ne sont, selon lui, que de l'ignorance et de la pauvreté; la satire et la poésie nous font, dit-il, illusion. Il compare Horace et Tacite, vantant les mœurs des barbares à leurs Romains, aux pédagogues qui vantent à leurs élèves les élèves d'autres maîtres, pour les piquer d'honneur. *Voyez* le Mondain, la défense du Mondain et les notes, et d'autres écrits de Voltaire.

32. *Et juger de ce qui plaît aux dieux par les attentats de la chair. Pulpa*, c'est proprement la chair des fruits, la *pulpe* des raisins, des figues, etc.; par extension, l'auteur l'applique à l'homme et lui fait signifier ce que l'Écriture désigne par *caro*, ce que nous entendons par la *chair*, la partie matérielle, le corps. Ces expressions *scelerata pulpa* partent du même sentiment qui a dicté ce beau vers :

O curvæ in terras animæ, et cœlestium inanes!

Platon s'indigne, comme Perse, du peu d'intelligence de l'homme pour la nature divine. Platon dit, dans l'*Eutyphron*, tom. I, p. 33, édit. Bipont. : Φράσεν δή μοι, τίς ἡ ὠφέλεια τοῖς θεοῖς οὖσα ἀπὸ τῶν δώρων ὧν παρ' ἡμῶν λαμβάνουσιν. Ἃ μὲν γὰρ διδόασι, παντὶ δῆλον· οὐδέν γάρ ἐστιν ἡμῖν ἀγαθὸν ὅ, τι ἂν μὴ ἐκεῖνοι δῶσιν. Ἃ δὲ παρ' ἡμῶν λαμβάνουσι, τί ὠφελοῦνται; (Dites-moi, je vous prie, de quelle utilité sont pour les dieux les présens que nous leur faisons? Ce qu'ils nous donnent, eux, c'est tout ce que nous voyons; et il n'y a pas un seul bien qui ne soit un don de leur bonté. Mais ce que nous leur donnons, nous, que peuvent-ils en faire?)

33 et 34. Perse énumère par des périphrases les principaux objets dont le luxe s'est fait des biens : 1° les parfums, les aromates, les épices : *hæc sibi corrupto casiam dissolvit olivo;* 2° la pourpre et les teintures : *et Calabrum coxit vitiato murice vellus;*

3° les perles et les pierres précieuses : *hæc baccam conchæ rasisse;* 4° les métaux : *et stringere venas Ferventis massæ crudo de pulvere jussit.* Il était difficile de mettre à la fois plus de précision et de coloris dans cette énumération. Perse emploie les expressions les plus heureuses des plus brillans écrivains et y joint les siennes qui les valent. Cicer., *de Natur. Deor.* II : « *Adde etiam conditas auri argentique* venas. » Plin., *Hist. Nat.* IX, 35 : « *Crassescunt etiam in senecta* (*uniones*) conchisque *adhærescunt, nec his avelli queunt nisi lima.* » Virg., *Georg.* II, 466 :

Alba nec Assyrio fucatur lana veneno,
Nec *casia* liquidi *corrumpitur* usus *olivi.*

Virg., *Georg.* II, 166 :

Hæc eadem argenti rivos ærisque metalla
Ostendit *venis.*

Virg., *Æneid.* VIII, 420 :

. . . . . Striduntque cavernis
Stricturæ chalybum, et fornacibus ignis abundat.

35. *Elle jouit du moins de sa corruption, elle.* Ces mots empêchent que tout ce morceau ne soit de la déclamation. Perse convient que nous abusons de nos arts et il en gémit; mais il est loin d'en contester l'utilité. On voit au contraire, d'un bout à l'autre de son livre, qu'il n'est point de ces philosophes moroses qui déblatèrent contre l'industrie et les progrès des connaissances. Lisez ce qu'il en dit dans la satire III, vers 66-87, et satire VI, vers 22, vers 37-40, et ailleurs encore, comme dans la fin de la 1re satire.

36. *Ce que fait Vénus de la poupée que lui consacrent nos jeunes filles.* C'était l'usage des Romains, quand ils renonçaient à une profession, quand ils sortaient d'une condition, de *consacrer* à leurs dieux les instrumens de cette profession, les attributs ou les insignes de cette condition. Horat., *Epist.* I, 1, 4 :

Vejanius, *armis*
Herculis ad postem fixis, latet abditus agro.

Idem, *Od.* III, 26, 3 :

Nunc arma defunctumque bello
Barbiton hic paries habebit.

Perse, *Sat.* V :

Bullaque succinctis laribus *donata* pependit.

En se mariant, en passant de la condition de fille à celle de femme, les jeunes Romaines *consacraient à Vénus* les attributs et les jouets de l'enfance, *leur poupée*. Lactance, *Instit.* II, 4, 13, traitant le même sujet que traite ici Perse, appelle les images des dieux *de grandes poupées.... grandes puppas.*

37. *La postérité dégoûtante de l'illustre Messala.* M Valerius Corvinus, qui reçut le nom de *Messala* de la prise de *Messana* (Messine) dont il avait conduit le siège, fut le chef de la famille *Messaline*, l'une des plus illustres que Rome ait eues. On compte dans cette famille de grands guerriers, de grands politiques et de grands orateurs; mais, après avoir été honorée par toutes les vertus, elle fut souillée par tous les vices, et le nom des *Messala* devint aussi célèbre dans la satire qu'il l'avait été dans l'histoire. Tout le monde connaît les vers de Juvénal sur l'infâme *Messaline*, femme de Claude et mère de Britannicus, VI, 115-131. Un digne parent de cette femme, Cotta *Messalinus*, s'abrutit par tous les excès de la débauche; il en portait sur sa figure les traces honteuses; les paupières de ses yeux étaient mangées par les humeurs et elles se retournèrent. C'est à ces indignes rejetons du sang le plus illustre que s'appliquent les expressions de Perse. *Voyez*, sur les *Messala*, TITE-LIVE, VII, 36 et suiv.; CICER., *De Claris Orator.*; TACIT., *Ann. passim*; MACROB., *Saturnal.* I, 6; et tous les auteurs d'histoires romaines.

38. *Une âme sagement réglée par les lois du ciel et de la terre.* C'est le sens de *compositum* jus fas*que animo*; dans tous les auteurs *jus* et *fas* sont employés, le premier pour désigner les *lois humaines*, le second pour désigner les *lois divines*. Virg., *Georg.* I, 268 et suiv.:

> Quippe etiam festis quædam exercere diebus
> *Fas* et *jura* sinunt.

39. *Un caractère trempé dans les généreux principes de l'honneur.* L'*incoctum* du latin est une métaphore tirée de l'art de la *teinture*, métaphore aussi usitée en français; nous disons *avoir une teinture* des sciences, des lettres, etc.; j'ai substitué à cette métaphore, qui n'aurait point eu ici assez de force, celle tirée de la *trempe* du fer et de l'acier. — *Generosum, honestum*; d'ordinaire les adjectifs pris substantivement, *le beau*, *l'utile*, *l'honnête*, *etc.*,

ne prennent point d'adjectif de qualité, pas plus en latin qu'en français; c'est donc ici une construction particulière à notre auteur, dont on ne retrouve guère d'exemples que dans Tacite et dans Thucydide.

40. *Et l'orge suffira pour faire agréer ma prière.* — *Far,* c'est proprement le grain dont on fait de la *farine* et du pain, c'est le blé, l'*orge*, etc. C'était, avec le sel, l'offrande la plus commune et la plus usitée dans tous les sacrifices; c'est celle que Virgile désigne par les mots *fruges salsæ, salsa mola, etc. Voyez* Virg., *Eclog.* viii, 82; Id., *Æneid.* ii, 133; Id., *Æneid.* v, 745, etc. — *Litare* n'est pas la même chose que *sacra facere, sacrificare,* ou simplement *facere.* On disait *litare* du sacrifice qui avait réussi, que les dieux avaient *agréé;* cela se voit par une foule d'exemples. Tite-Liv. xxxviii, 20 : « *Postero die,* sacrificio facto, *quum primis hostiis* litasset, etc. » Cicéron, *de Divinat.* ii, 17 : « *Quid, quum pluribus diis* immolatur, *qui tandem evenit, ut* litetur *aliis, aliis non* litetur ? » Virgil., *Æneid.* iv, 50 :

Tu modo posce Deos veniam, sacrisque *litatis,*
Indulge hospitio, etc.

La pensée que Perse exprime ici avec tant de rapidité et d'énergie, on la retrouve ainsi développée dans Horace, *Carmin.* iii, 23, 17 sqq. :

Immunis aram si tetigit manus,
Non sumptuosa blandior hostia
Mollibit aversos Penates
Farre pio et saliente mica.

Il est à remarquer que le beau mouvement d'éloquence qui termine cette satire de Perse est précisément le même que l'on admire à la fin de la prosopopée de Fabricius, dans le Discours de J.-J. Rousseau à l'Académie de Dijon : « *Que vit donc Cynéas ? ô citoyens, il vit un spectacle que ne donneront jamais, etc.* » Peut-être que dans ce passage de Rousseau, comme dans beaucoup de passages des auteurs modernes, ce que l'on prend pour l'originalité du génie n'est qu'une réminiscence de l'antiquité. *Habet omnis eloquentia aliquid commune*, dit Quintilien, lorsqu'il traite de l'imitation.

SATIRE TROISIÈME.

L'ÉDUCATION.

ARGUMENT

DE LA TROISIÈME SATIRE.

Un gouverneur entre vers midi dans la chambre de son élève, et, le trouvant encore au lit, le tance sur sa paresse et sur ses déréglemens. Le jeune homme, tout malade encore des excès de la veille, s'emporte contre ses valets; il se lève, mais ne voulant rien faire, il s'en prend à sa plume, à l'encre et au papier. Qu'a-t-il besoin d'étudier? il a de la naissance et du bien. Le maître le reprend et le sermone avec les lieux communs d'usage : la nécessité de renoncer avec l'âge aux niaiseries de l'enfance et de songer à l'avenir, le supplice d'une conscience qui n'est pas tranquille, le besoin indispensable de s'instruire pour bien vivre; il faut soigner la santé de l'âme, comme celle du corps; or, les dogmes du Portique sont les véritables remèdes de l'âme et sa nourriture la plus convenable : résumé rapide de ces dogmes. En vain la populace et de stupides soldats méprisent la philosophie; ce mépris conduit aux maladies de l'âme et à la mort morale, comme le mépris de la médecine et les excès du corps conduisent à la maladie et à la mort physique.

Il faut se rappeler que ce sermon satirique a été écrit à l'époque où le stoïcisme était le plus en vogue chez les Romains, et où tous les fils de famille étaient élevés par des maîtres de cette école : Sénèque faisait alors l'éducation du jeune Néron, et il est probable que cet ouvrage n'est que le tableau de cette éducation.

SATIRA TERTIA.

NEMPE hæc assidue? jam clarum mane fenestras
Intrat, et angustas extendit lumine rimas.
Stertimus, indomitum quod despumare Falernum
Sufficiat! Quinta dum linea tangitur umbra,
En quid agis! siccas insana canicula messes
Jam dudum coquit, et patula pecus omne sub ulmo est.

UNUS ait comitum. — « Verumne? itane? ocius adsit
Huc aliquis! nemon'?.... » Turgescit vitrea bilis;
Finditur.... Arcadiæ pecuaria rudere dicas.

JAM liber, et bicolor positis membrana capillis,
Inque manus chartæ, nodosaque venit arundo.
Tum queritur crassus calamo quod pendeat humor,
Nigra quod infusa vanescat sepia lympha;
Dilutas queritur geminet quod fistula guttas.

— O MISER, inque dies ultra miser! huccine rerum
Venimus? at cur non potius, teneroque columbo
Et similis regum pueris, pappare minutum

SATIRE TROISIÈME.

« Ce sera donc toujours de même[1]? Déjà un soleil éclatant entre dans votre chambre, et allonge de ses rayons les fentes étroites des volets[2]. Voilà un somme à cuver le plus indomptable Falerne[3]. L'ombre du cadran va toucher la cinquième ligne[4]; et voilà où vous en êtes! Il y a long-temps que la Canicule en fureur[5] dessèche et brûle les moissons; et déjà tous les troupeaux ont cherché le frais sous les ormes. »

Ainsi parle un gouverneur[6]. — « Est-il vrai, répond l'élève; se peut-il? Holà! quelqu'un bien vite. Il ne viendra personne?.... » — Sa bonne bile alors s'échauffe[7]; il éclate, et l'on croirait entendre braire tous les roussins de l'Arcadie.

Enfin le voilà avec son livre, avec la membrane bicolore dont le poil est tombé, avec les cahiers et le roseau noueux entre les mains. Nouvelles plaintes alors : tantôt c'est l'encre trop épaisse qui ne veut point quitter la plume, ou qui, trop délayée, ne marque plus sur le papier; tantôt c'est la plume qui laisse deux traces au lieu d'une[8].

« Que vous êtes à plaindre, et que chaque jour vous devenez plus à plaindre encore! Où en sommes-nous? Eh! que ne demandez-vous que, comme au tendre tourtereau ou à l'enfant gâté des rois, on vous mâche les

Poscis, et iratus mammæ lallare recusas? —

« An tali studeam calamo?» — Cui verba? quid istas
Succinis ambages? tibi luditur : effluis, amens!
Contemnere. Sonat vitium percussa, maligne
Respondet viridi non cocta fidelia limo :
Udum et molle lutum es, nunc nunc properandus, et acri
Fingendus sine fine rota.... Sed rure paterno
Est tibi far modicum, purum et sine labe salinum,
(Quid metuas?) cultrixque foci secura patella.

Hoc satis? an deceat pulmonem rumpere ventis,
Stemmate quod Tusco ramum millesime ducis;
Censoremne tuum vel quod trabeate salutas?
Ad populum phaleras! ego te intus et in cute novi.
Non pudet ad morem discincti vivere Nattæ?
Sed stupet hic vitio, et fibris increvit opimum
Pingue : caret culpa; nescit, quid perdat; et alto
Demersus, summa non rursum bullit in unda.

Magne pater divum, sævos punire tyrannos
Haud alia ratione velis, quum dira libido
Moverit ingenium, ferventi tincta veneno :
Virtutem videant, intabescantque relicta!
Anne magis Siculi gemuerunt æra juvenci,
Aut magis auratis pendens laquearibus ensis

morceaux[9]? Que ne battez-vous la maman pour ne pas répéter les *lon là* du berceau[10]? »

— « Puis-je travailler avec cette plume ? » — « Qui trompez-vous? à qui contez-vous ces sornettes? Le jeu vous regarde, insensé! la vie s'écoule[11], et le mépris vous attend. Quand l'argile est mal cuite et toute verte encore[12], le vase trahit le défaut sous le doigt qui l'interroge : vous êtes cette argile humide et molle encore; il n'y a pas un moment à perdre; il faut que la roue vous façonne et tourne sans s'arrêter.... Mais vous avez un héritage qui rapporte quelque grain ; vous avez conservé pure et sans tache la salière de famille[13], et la marmite fidèle est tranquille au foyer : avec cela on n'a rien à craindre[14].

« Est-ce assez? et faut-il que votre cœur s'enfle et crève d'orgueil, parce que vous comptez mille aïeux sur l'arbre généalogique de Toscane[15], ou parce qu'en passant la revue vous saluez un censeur qui est votre parent[16]? Au peuple tout ce clinquant[17]! moi, je vous connais et à fond. N'êtes-vous pas honteux de vivre comme un Natta[18]? Mais lui, il est abruti par le vice, il ne sent rien sous la lèpre épaisse qui le couvre[19]: Natta n'est pas coupable; il ignore ce qu'il perd, et du fond de l'abîme où il est plongé il ne peut plus remonter à la surface de l'onde[20].

« Les tyrans dans leur fureur[21] s'épuisent en inventions cruelles pour assouvir la passion qui fermente dans leur sein gonflé de noirs poisons : Puissant maître des Dieux, pour punir les tyrans eux-mêmes, montre-leur la vertu, et qu'ils sèchent de regret de l'avoir abandonnée! Les gémissemens affreux du taureau d'airain, le glaive qui des lambris dorés pendait sur les têtes couronnées[22],

Purpureas subter cervices terruit, *imus*,
Imus præcipites, quam si sibi dicat, et intus
Palleat infelix, quod proxima nesciat uxor?

Sæpe oculos, memini, tangebam parvus olivo,
Grandia si nollem morituri verba Catonis
Discere, non sano multum laudanda magistro,
Quæ pater adductis sudans audiret amicis.
Jure; etenim id summum, quid dexter senio ferret
Scire, erat in voto; damnosa canicula quantum
Raderet; angustæ collo non fallier orcæ;
Neu quis callidior buxum torquere flagello.
Haud tibi inexpertum curvos deprendere mores,
Quæque docet sapiens braccatis illita Medis
Porticus, insomnis quibus et detonsa juventus
Invigilat, siliquis et grandi pasta polenta;
Et tibi, quæ Samios diduxit littera ramos,
Surgentem dextro monstravit limite callem.
Stertis adhuc! laxumque caput, compage soluta,
Oscitat hesternum, dissutis undique malis!
Est aliquid quo tendis, et in quod dirigis arcum:
An passim sequeris corvos testaque lutoque,
Securus quo pes ferat, atque ex tempore vivis?

Helleborum frustra, quum jam cutis ægra tumebit,
Poscentes videas: venienti occurrite morbo,
(Et quid opus Cratero magnos promittere montes?)
Disciteque, o miseri, et causas cognoscite rerum:

étaient-ils plus terribles que ce cri de la conscience : *Je cours à ma perte, j'y cours*, et que les angoisses du coupable tremblant en lui-même de ce qu'il cache à l'épouse qui dort à ses côtés[23]?

« Je me souviens que dans mon enfance j'humectais mes yeux d'huile[24], quand je ne voulais pas apprendre, pour le débiter, un beau monologue de Caton prêt à se donner la mort[25], qui eût fait l'admiration d'un maître sans cervelle, et qu'un père en émoi invitait ses amis à venir entendre. J'avais raison; car le bonheur souverain pour moi était alors de savoir combien gagne l'heureux *six*, combien perd l'*as* funeste[26]; de ne pas manquer le col étroit de la bouteille[27], et de fouetter le buis plus adroitement qu'aucun autre[28]. Mais vous, vous n'en êtes plus à savoir distinguer ce qui est bien, à recevoir les leçons de ce sage Portique, où est peinte la défaite du Mède[29], où veillent pour étudier ces jeunes tondus[30] nourris de cosses de légumes et de brouet clair; vous, la lettre emblématique du philosophe de Samos vous a montré par le jambage droit le chemin qu'il faut suivre[31]: et vous ronflez encore! votre tête chancelante ne peut plus se soutenir, vos bâillemens répétés et vos mâchoires démontées trahissent vos excès de la veille.

« Vous avez un but, et vous voulez l'atteindre[32]; ou bien marchez-vous au hasard, poursuivant çà et là les oisillons à coups de pierres et de mottes de terre, sans prendre garde où vous allez, vivant au jour le jour?

« Le malade[33], quand l'hydropisie a gonflé tout son corps, demande de l'ellébore : il est trop tard; il promettrait en vain des monceaux d'or à Craterus. Prévenez donc le mal; instruisez-vous, mortels infortunés, étudiez les lois de la nature[34] : sachez ce que nous sommes, et

Quid sumus, et quidnam victuri gignimur; ordo
Quis datus, aut metæ quam mollis flexus, et unde;
Quis modus argento; quid fas optare; quid asper
Utile nummus habet; patriæ carisque propinquis
Quantum elargiri deceat; quem te Deus esse
Jussit, et humana qua parte locatus es in re.
Disce; nec invideas, quod multa fidelia putet
In locuplete penu, defensis pinguibus Umbris;
Et piper, et pernæ, Marsi monumenta clientis,
Mænaque quod prima nondum defecerit orca.
Hic aliquis de gente hircosa centurionum
Dicat: Quod satis est, sapio mihi: non ego curo
Esse... quod Arcesilas ærumnosique Solones,
Obstipo capite, et figentes lumine terram;
Murmura quum secum, et rabiosa silentia rodunt,
Atque exporrecto trutinantur verba labello,
Ægroti veteris meditantes somnia: *Gigni*
De nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.
Hoc est, quod palles! cur quis non prandeat, hoc est!...
His populus ridet, multumque torosa juventus
Ingeminat tremulos naso crispante cachinnos.
Inspice; nescio quid trepidat mihi pectus, et ægris
Faucibus exsuperat gravis halitus; inspice, sodes:
Qui dicit medico, jussus requiescere, postquam
Tertia compositas vidit nox currere venas,
De majore domo, modice sitiente lagena,
Lenia loturo sibi Surrentina rogavit. —

pourquoi nous sommes appelés à la vie [35]; quel est l'ordre établi [36]; d'où l'on vient, où l'on va, et combien est délicat le passage [37]! quelle est la règle sur l'argent; ce qu'on peut honnêtement souhaiter de bien; à quoi est bonne la monnaie [38]; ce que vous devez de sacrifices à la patrie et à vos proches [39]; ce que Dieu vous a fait, et quel rôle il vous confie dans la société [40].

« Voilà ce qu'il faut apprendre, au lieu d'envier les barriques [41] qui parfument le cellier du patron de la grasse Ombrie, le poivre et les jambons qui attestent la reconnaissance du Marse, et ces tonneaux d'anchois qui ne s'épuisent jamais.

« Mais j'entends un vieux bouc de centurion me répondre [42] : J'ai tout autant de savoir qu'il m'en faut à moi; j'ai..... j'ai bien affaire de devenir un Arcésilas ou quelqu'un de ces Solons moroses qu'on voit la tête penchée, les yeux attachés à la terre, promener en grommelant leur frénétique silence, et peser des mots sur leur lippe allongée, qui s'en vont méditant les rêves de quelque vieux cerveau malade : *Que de rien ne vient rien, que rien ne peut se réduire à rien* [43]; beau sujet pour maigrir et pour ne pas manger!... Là-dessus le peuple d'applaudir et la grosse soldatesque de faire de longs éclats de rire.

« — Voyez un peu ce que j'ai : je ne sais d'où viennent ces battemens de cœur, et pourquoi mon haleine sort à flots précipités et infects; voyez donc, je vous prie [44]. — Le médecin ordonne le repos; mais à peine au bout de trois jours le sang a-t-il repris son cours régulier [44], le malade veut aller au bain, et fait demander dans quelque riche maison du bon vin de Surrente; une petite cruche suffira [45]. — Mais, mon cher,

Heus bone, tu palles. — Nihil est. — Videas tamen istud,
Quidquid id est : surgit tacite tibi lutea pellis.
— At tu deterius palles; ne sis mihi tutor :
Jam pridem hunc sepelî; tu restas. — Perge; tacebo. —
Turgidus hic epulis, atque albo ventre, lavatur,
Gutture sulfureas lente exhalante mephites.
Sed tremor inter vina subit, calidumque trientem
Excutit e manibus; dentes crepuere retecti;
Uncta cadunt laxis tunc pulmentaria labris.
Hinc tuba, candelæ; tandemque beatulus alto
Compositus lecto, crassisque lutatus amomis,
In portam rigidos calces extendit : at illum
Hesterni, capite induto, subiere Quirites.

— « TANGE, miser, venas, et pone in pectore dextram;
Nil calet hic : summosque pedes attinge manusque;
Non frigent. » — Visa est si forte pecunia, sive
Candida vicini subrisit molle puella,
Cor tibi rite salit? Positum est algente catino
Durum olus, et populi cribro decussa farina :
Tentemus fauces; tenero latet ulcus in ore
Putre, quod haud deceat plebeia radere beta.
Alges, quum excussit membris tremor albus aristas;
Nunc face supposita fervescit sanguis, et ira
Scintillant oculi : dicisque, facisque, quod ipse
Non sani esse hominis non sanus juret Orestes.

---

vous êtes pâle. — Ce n'est rien. — Prenez garde à ce rien, vous êtes pâle, et vous enflez sans vous en apercevoir[46]. — Eh! vous-même avez le teint bien plus mauvais. Voulez-vous faire avec moi le tuteur[47]? J'en avais un que j'ai mis en terre; gare à vous! — Comme vous voudrez; je me tais. — Notre malade alors se gorge de nourriture, et, malgré sa peau blafarde, malgré les vapeurs empoisonnées qui s'échappent de son gosier avec effort, il se met dans la baignoire. Mais, tandis qu'il boit, le frisson le surprend: la coupe de vin chaud s'échappe de sa main[48]; ses dents se découvrent et s'entrechoquent; les morceaux tombent tout entiers de ses lèvres défaillantes; et de là les flambeaux, la trompette funèbre[49]; enfin notre jeune homme, posé sur un lit de parade et tout enduit de parfums, est étendu à sa porte, les pieds devant[50]. Cependant les Romains qu'il a affranchis la veille, viennent, leurs bonnets de liberté sur la tête, enlever le corps[51]. »

— « Eh! prophète de malheur[52]; tâtez mon pouls, mettez la main sur ma poitrine, ai-je la chaleur de la fièvre? touchez les extrémités de mes pieds et de mes mains, sont-elles froides[53]? » — « Mais si vos yeux ont vu de l'or, mais si la jeune fille du voisin vous adresse un gracieux sourire, votre cœur est-il en repos, dites-moi? On vous sert sur un plat glacé des légumes tout crus avec un pain de farine d'orge mal passée[54], pourquoi ne pas manger? c'est que votre délicatesse est un ulcère qu'il ne sied pas d'écorcher avec les cardons du plébéien[55]. Tantôt vous avez le frisson, quand la crainte a hérissé le poil sur votre corps transi; tantôt vous brûlez, quand votre sang s'allume[56] et que vos yeux pétillent du feu de la colère. Alors vous dites et vous faites des choses dont Oreste furieux blâmerait la fureur[57]. »

NOTES

DE LA TROISIÈME SATIRE.

On n'a pas, sur l'*éducation* de la jeunesse chez les anciens, de relations historiques spéciales ; la Cyropédie de Xénophon et l'ouvrage de Plutarque *sur l'éducation des enfans* sont des traités philosophiques, et plutôt des critiques de l'éducation ancienne que l'exposé de ce qu'elle était. C'est donc çà et là dans les écrits des auteurs sur toute espèce de sujets qu'il faut recueillir les documens que l'on voudrait avoir sur cette importante matière. On en trouve de précieux sur les institutions des Grecs dans la République de Platon et dans la Politique d'Aristote, dans le petit dialogue d'Eschine le socratique, intitulé *Axiochus,* dans plusieurs dialogues et écrits de Lucien, surtout dans les Vies des hommes illustres de Cornelius Nepos et de Plutarque, particulièrement dans celles de Lycurgue et de Solon par ce dernier. Les Anglais et les Allemands, dans leurs ouvrages sur les antiquités grecques, ont recueilli la plupart de ces faits épars.

Quant à l'*éducation de la jeunesse romaine*, c'est aussi çà et là dans les divers écrits des Latins qu'il faut chercher ce qu'elle était ; aucun de leurs historiens n'a donné là dessus des renseignemens bien précis. Tite-Live et Denys d'Halicarnasse n'en disent que quelques mots, et de loin en loin; Valère-Maxime et Tacite n'en parlent point d'une manière plus explicite. Cornelius Nepos, Suétone et Plutarque offrent des documens utiles et assez nombreux, mais plutôt sur l'éducation privée que sur l'éducation publique. Cicéron, dans plusieurs de ses ouvrages, mais particulièrement dans son Traité *De claris oratoribus*, l'auteur du Dialogue *De causis corruptæ eloquentiæ*, et enfin Quintilien dans ses *Institutions oratoires*, sont les auteurs qui offrent le plus de renseignemens sur l'éducation, mais seulement sur l'éducation littéraire. Enfin,

Horace et Perse nous ont rendu compte de leurs études. Qu'on nous permette de nous étendre ici un peu sur ce sujet, en faveur du haut intérêt qu'il inspire.

Dans l'histoire de l'*Education* chez les Romains, il faut distinguer différentes époques; car elle changea avec les temps. A l'origine, cette éducation était purement *physique*, comme devait l'être celle de pâtres belliqueux. C'était par les travaux champêtres, par les exercices de la chasse et les dures fatigues ou les jeux grossiers de la vie pastorale, que se formait cette jeunesse guerrière qui luttait sans cesse contre tous les petits peuples du Latium. Tous les écrivains l'attestent, les poètes surtout. *Voyez* les premiers livres de Tite-Live, les odes et les épîtres d'Horace, les poésies fugitives d'Ovide et des poètes érotiques; *voyez* Virgile, dans plusieurs passages de son *Énéide*, surtout dans celui-ci du liv. IX, 603-610 :

> Durum ab stirpe genus, natos ad flumina primum
> Deferimus, sævoque gelu duramus et undis :
> Venatu invigilant pueri, silvasque fatigant :
> Flectere ludus equos, et spicula tendere cornu.
> At patiens operum parvoque assueta juventus,
> Aut rastris terram domat, aut quatit oppida bello.

Aux exercices champêtres se joignirent dans la suite les exercices militaires, empruntés la plupart aux Sabins et aux Samnites, nations guerrières formées sur les institutions de Sparte et de la Crète. Les Romains prirent d'elles leurs armes, leurs jeux de gladiateurs, et cette gymnastique du Champ-de-Mars, dont on trouve une description assez exacte dans cette ode d'Horace, liv. I, 8, 1-12 :

> Lydia, dic, per omnes
> Te deos oro, Sybarim cur properes amando
> Perdere; cur apricum
> Oderit campum, patiens pulveris atque solis;
> Cur neque militaris
> Inter æquales equitet; Gallica nec lupatis
> Temperet ora frænis.
> Cur timet flavum Tiberim tangere? cur olivum
> Sanguine viperino
> Cautius vitat? neque jam livida gestat armis

Brachia, sæpe disco,
Sæpe trans finem jaculo nobilis expedito?

C'est dans Végèce qu'il faut lire la description des exercices et de la discipline militaire chez les Romains.

Quant à l'*éducation morale*, c'était surtout dans l'intérieur de la famille que la recevaient les jeunes Romains; l'État s'en occupait peu : il se reposait de ce soin sur la sollicitude des parens, auxquels il confiait une autorité illimitée sur leurs enfans. Le législateur n'avait prescrit aucune règle générale sur l'éducation morale; il s'était contenté de déterminer jusqu'à quel âge s'étendraient les années de l'enfance, et de marquer ceux de cet âge par des vêtemens particuliers et des insignes qui leur interdisaient l'entrée des lieux où ils ne devaient point aller, la vue des choses qu'ils ne devaient point voir, et qui rappelaient sans cesse au public le respect qui leur est dû. La *bulle* et la *prétexte* représentaient à tous les yeux la maxime de Juvénal :

Maxima debetur puero reverentia; si quid
Turpe paras, pueri ne tu contempseris annos.

Les enfans portaient la *bulle* et la *prétexte* jusqu'à quinze ans, et la quittaient alors pour prendre la *robe virile*. C'est aussi à cette époque qu'ils cessaient d'avoir des *gouverneurs* ou *gardiens*, *custodes;* ils prenaient des *accompagnateurs* ou *suivans*, *comites*, *monitores*, à peu près ce que les Anglais appellent *fellows*. Avec ceux-ci ils pouvaient aller et venir en toute liberté dans les lieux dont jusque là l'entrée leur avait été interdite. L'âge militaire commençait à la fin de la dix-septième année et durait jusqu'à quarante-six ans.

Ces classifications par *âges*, comme celles par *ordres*, tendaient en même temps à maintenir la subordination et à entretenir l'esprit d'égalité; deux choses très-nécessaires dans toute espèce de gouvernement, mais surtout dans une république militaire, qui ouvrait à l'ambition un champ sans limites. Tout dans l'éducation et dans les mœurs des Romains semblait imprimer ces mots dans les âmes : *inter æquales;* la constitution républicaine périt quand ils en furent effacés.

L'*instruction* de la jeunesse romaine se borna pendant longtemps à des notions pratiques d'agriculture et d'art militaire, à la connaissance des cérémonies du culte public et des pratiques

du culte domestique, aux traditions orales des dits et gestes, aussi bien que des coutumes des ancêtres. Quand la loi des Douze-Tables fut écrite, les enfans la lisaient sur des poteaux de bois placés dans le *forum*, l'apprenaient par cœur et la chantaient, comme les enfans des Grecs celles de leurs législateurs. Tout cela formait de bons citoyens plutôt que des hommes éclairés. On voit par les succès rapides de Pyrrhus et d'Annibal sur les Romains, par la lutte si longue avec Carthage, par la résistance prolongée de Syracuse, d'Athènes, de Rhodes et d'Alexandrie, quels avantages donnaient sur eux à des peuples d'ailleurs beaucoup plus faibles, les lumières de la civilisation. Mais le patriotisme de Rome et la discipline de ses armées triomphèrent enfin de tout.

Quand les arts de la Grèce et les richesses de l'Orient eurent pénétré dans le sein de la ville, l'*instruction* de la jeunesse y prit de grands développemens. Les langues et la grammaire, l'art oratoire et le droit, la philosophie morale, la musique et les beaux-arts, les sciences abstraites même furent étudiées. Ces études se faisaient d'abord dans la maison paternelle ou par les soins des parens eux-mêmes, ou, sous leur surveillance, par les soins d'affranchis et de maîtres particuliers. Cela durait ainsi jusqu'à onze ou douze ans; alors les enfans commençaient à fréquenter les écoles publiques, où ils étaient conduits et surveillés par les *gouverneurs*, παιδαγωγοι, *custodes*, quand le père ne pouvait le faire lui-même, comme le père du bon Horace, sat. I, VI, 71 et suiv. :

> Causa fuit pater his, macro qui pauper agello
> Noluit in Flavi ludum me mittere, *magni*
> *Quo pueri* MAGNIS *e centurionibus orti*,
> Lævo suspensi loculos tabulamque lacerto,
> Ibant octonis referentes idibus æra.
> Sed puerum est ausus Romam portare, *docendum*
> *Artes, quas doceat quivis eques atque senator*
> *Semet prognatos;* vestem servosque sequentes
> In magno ut populo si quis vidisset, avita
> Ex re præberi sumptus mihi crederet illos.
> Ipse mihi *custos* incorruptissimus, *omnes*
> Circum *doctores aderat, etc.....*

Souvent, dans les grandes maisons, le personnage le plus con-

sidéré et le plus éclairé de la famille réunissait chez lui les enfans de sa race et les faisait élever sous ses yeux. Les *oncles* et les *beaux-pères* étaient chargés plus particulièrement de ce soin ; on leur trouvait pour cela un caractère plus impartial et plus sévère que celui du père, qui est toujours faible ; d'où le proverbe : *Ne sis mihi patruus. Voyez* les *Vies de Caton* et *de César Auguste*, dans Plutarque et dans Suétone.

Les écoles publiques étaient tenues par des maîtres qui ouvraient leurs cours et donnaient leurs leçons, comme ils l'entendaient, sans autre surveillance que celle du préteur et de l'opinion. Ce ne fut que fort tard, sous la seconde dynastie des empereurs, que quelques-uns de ces maîtres, comme Quintilien et Lucien, furent nommés et salariés par le prince lui-même. Ces maîtres, venus pour la plupart de la Grèce, enseignaient la grammaire, la rhétorique, la philosophie, les mathématiques, etc. Tous les jeunes Romains suivaient ordinairement ce cours d'études, quelle que dût être ensuite leur carrière. Il ne paraît pas que ce cours d'études durât plus de trois ou quatre ans ; car les enfans ne sortaient guère de la maison paternelle avant l'âge de onze ou douze ans, et ils y rentraient à quinze, époque à laquelle ils prenaient la robe virile, changeaient le *custos* pour les *comites*, et commençaient des études spéciales pour une profession.

Ces nouvelles études se faisaient dans d'autres écoles d'un ordre plus relevé, où l'on enseignait la jurisprudence, la médecine, le commerce, les arts du dessin, l'astronomie et les sciences, l'histoire et les antiquités, la philosophie transcendante et la théologie. Ce n'était guère qu'à Rome, à Syracuse, à Byzance, à Rhodes, à Alexandrie, à Autun, à Marseille, et surtout dans Athènes, que l'on trouvait ce haut enseignement ; mais toutes les villes un peu considérables de l'empire avaient des écoles secondaires, des écoles de grammaire, de rhétorique et de philosophie : les meilleures, comme l'on peut penser, étaient ordinairement celles des capitales. L'éducation des fils de famille se terminait le plus souvent par un voyage et un séjour de quelques années dans la Grèce. Toutes ces hautes études étaient subordonnées aux devoirs de citoyen, tant que fleurit le gouvernement républicain ; alors il fallait avant tout fréquenter le Champ-de-Mars et le *forum*, suivre les assemblées publiques et passer l'âge militaire dans les

camps; mais ces obligations devinrent beaucoup moins pressantes dans les derniers temps de la république et sous l'empire.

Tout dans l'*instruction*, comme dans l'*éducation* des Romains, tendait à la politique et à la guerre; on voit, par les noms mêmes qu'ils donnaient aux études qui n'avaient pas spécialement pour objet de former des soldats, des citoyens et des hommes d'état, qu'ils regardaient ces études comme des bagatelles et des jeux: *nugæ, ludus, nugari, ludere, græcari, etc.;* à quoi étaient opposées ce qu'ils appelaient les occupations d'un Romain: *artes Romanæ*. Il y eut même pendant long-temps, il y eut toujours dans la nation des préjugés barbares contre les arts, les sciences et la philosophie, dont les plus grands hommes ne furent pas exempts, témoin Caton et Tacite lui-même. *Voyez* Cicér. *passim*, et spécialement *pro Archia poeta*, *pro Murena*, et *in Epistol. ad Atticum et familiares;* Horace, *passim*, et spécialement *Epist.*, lib. II, 1; *in Arte, etc.;* Perse dans toutes ses satires, et particulièrement sat. III et VI. De là la phrase qui revient si souvent dans les auteurs: *Erant in eo satis multæ*, UT IN HOMINE ROMANO, *litteræ*. Ce ne fut que dans les derniers temps de la république et sous l'empire que l'on sentit à Rome le prix des lettres et des arts de la paix. Quand cette nation essentiellement militaire eut tout conquis, quand elle eut tourné contre elle-même ses armes victorieuses et se fut déchirée de ses propres mains, quand elle eut à gémir elle-même sous le despotisme, alors elle commença à comprendre que la guerre et les armes ne sont pas tout, que les arts sont aussi quelque chose; alors quelques-uns de ses plus beaux génies entreprirent de diriger son activité vers la culture des lettres et des sciences et de lui faire goûter les arts de la paix. Cette noble tâche, commencée sous la république par les Scipions et leurs illustres amis, par Lucrèce, par Atticus et Cicéron, fut continuée sous l'empire par les meilleurs des Césars, par les Horace, les Sénèque, les Pline et les Quintilien.

L'époque de l'*éducation* que Perse a choisie pour en faire le sujet de ce sermon satirique est celle où les jeunes Romains, sortis de l'enfance et des premières études, n'étaient plus sous la gouverne d'un *gardien*, et commençaient à vivre en toute liberté,

n'ayant de censeurs que leurs *comites* ou *monitores*, et de guides qu'eux-mêmes. C'est cette époque de la jeunesse qu'Horace a caractérisée par ces vers, *Art. poet.*, 161-165 :

> Imberbis juvenis, tandem *custode* remoto,
> Gaudet equis canibusque et aprici gramine campi;
> Cereus in vitium flecti, *monitoribus* asper,
> Utilium tardus provisor, prodigus æris,
> Sublimis, cupidusque, et amata relinquere pernix.

C'est encore à cette époque de la vie que Perse fait allusion par ces vers de sa v^e satire :

> Quum primum pavido custos mihi purpura cessit,
> Quum blandi *comites*, totaque impune Suburra
> Permisit sparsisse oculos jam candidus umbo.

Par tout pays et dans tous les temps, le travail, l'étude et la culture de l'esprit sont peu du goût des jeunes gens, qui, sentant les forces de leur âge, veulent en user, et recherchent les plaisirs du corps plutôt que le calme de l'âme : que sera-ce si à ce penchant naturel se joignent les préjugés nobiliaires, les avantages de la fortune et les habitudes militaires, toutes choses qui nourrissent l'orgueil et qui conspiraient dans Rome contre les études philosophiques dont Perse se fait ici le défenseur? Sous le personnage d'un *comes* ou *monitor* passionné pour la sagesse, il fait une mercuriale à un jeune patricien voluptueux et paresseux, et soutient contre lui, par une argumentation vigoureuse et mordante, la nécessité d'étudier la sagesse.

Au temps où cette satire a été écrite, le stoïcisme était en vogue chez les Romains : tous les fils de famille étaient élevés par des maîtres de cette école, et Sénèque, le plus célèbre d'entre eux, faisait l'éducation de l'empereur. On sait par Suétone et Tacite que Néron préluda à son horrible tyrannie par la paresse, les orgies et la débauche, et que les passions de ce monstre ne furent qu'avec peine enchaînées pendant quelque temps par les principes sévères de son précepteur. Ce n'est donc pas sans raison que l'on a conjecturé que les deux interlocuteurs de cette satire pourraient bien n'être autres que Sénèque et Néron lui-même. Beaucoup de traits paraissent convenir parfaitement au caractère connu du maître et de l'élève, à la sagesse à la fois enjouée et pé-

dantesque de l'un, à la démence à la fois lâche et suffisante de l'autre.

> Hoc satis? an deceat pulmonem rumpere ventis,
> *Stemmate quod Tusco ramum millesime ducis,*
> *Censoremne tuum vel quod trabeate salutas?*
> *Ad populum phaleras!* ego te intus, et in cute novi.

Ces vers s'appliqueraient difficilement à un autre qu'au descendant et à l'héritier de la famille Claudia. La tirade sur les tyrans :

> Magne pater divum, sævos punire tyrannos
> Haud alia ratione velis, quum sæva libido
> Moverit ingenium, ferventi tincta veneno :
> Virtutem videant, intabescantque relicta!
> Anne magis Siculi, etc. . . . .

cette tirade, si belle en elle-même, paraîtrait ici un peu déclamation et hors d'œuvre, si elle ne s'adressait qu'à un simple particulier et non pas à un homme qui lui-même sera bientôt un *tyran* aussi cruel que les Denys et les Phalaris. Enfin, le tableau du repas dans le bain et surtout celui du convoi funèbre qui attend le débauché :

> Hinc tuba, candelæ; tandemque *beatulus alto*
> *Compositus lecto, crassisque lutatus amomis,*
> In portam rigidos calces extendit: at illum
> *Hesterni, capite induto, subiere Quirites.*

ce tableau nous représente des habitudes et des cérémonies qui n'étaient guère en usage que dans les premiers rangs de la société et aux funérailles des princes du sang impérial. Tout porte donc à croire qu'ici, comme dans ses autres ouvrages, Perse fait la satire des mœurs de la cour et de Néron lui-même.

On lit, dans les notes du scoliaste, que le sujet de cette satire est emprunté du IVe livre de Lucile, où ce poète s'élève contre la mollesse et les vices de la jeunesse romaine. Le seul vers des fragmens de Lucile qui confirme cette assertion du vieux scoliaste, est celui-ci :

> E somno pueros quum mane expergitu' clamo.

Perse a pu imiter plusieurs passages de Lucile dans cette satire; mais la différence des temps, des hommes et des choses, a dû donner à son ouvrage une physionomie toute nouvelle.

La liaison des idées n'est pas toujours facile à saisir dans ce dia-

logue satirique si rapide; j'aurai soin, dans mes notes, de la faire sentir aux passages où cela sera nécessaire.

---

1. Il y a deux manières de lire et d'interpréter ce premier vers. Quelques éditeurs, comme Kœnig, ont lu : *nempe* HOC *assidue?* J'ai préféré lire avec Casaubon et d'autres : *nempe* HÆC, leçon qui indique que le *comes* reprend le jeune homme non-seulement sur sa paresse à rester au lit, mais encore sur ses excès de la veille et tous ses déréglemens. C'est d'après cela que j'ai traduit : *ce sera donc toujours de même*, et non pas, comme Sélis : *vous dormirez donc toujours*, traduction qui me paraît restreindre plus qu'il ne doit l'être le sens de ce début. — *Clarum mane;* le mot *mane* n'est point ici pris adverbialement; c'est un nom, comme dans ce passage de Virgile, *Georg.*, III, 325 : « Dum *mane* novum. »

2. *Et allonge de ses rayons les fentes étroites des volets.* J'ai conservé l'hypallage du latin : *extendit angustas rimas.* Au vrai, ce ne sont pas les fentes des volets que le soleil *allonge*, ce sont ses rayons qui s'allongent à travers les fentes; mais les poètes aiment à conserver les illusions optiques que la science détruit. Virgile a dit, *Æneid.*, III, 152 et suiv. :

. . . . Qua se
Plena per *insertas* fundebat luna *fenestras.*

3. *A cuver le plus indomptable Falerne.* Quand le vin bout après la vendange, il rejette de l'*écume;* de là l'expression *despumare*, appliquée par les poètes aux buveurs eux-mêmes, qu'ils considèrent comme des tonneaux où le vin fermente; notre expression française *cuver* répond très-exactement au *despumare* des Latins. — *Indomitum* est une épithète consacrée dans les poètes latins pour désigner la force des vins les plus généreux. Virgile, *Georg.*, IV, 102 :

. . . . . Durum Bacchi *domitura saporem.*

Lucain, X, 162 :

Indomitum Meroe cogens *spumare* Falernum.

Quelques commentateurs prétendent que celui auquel est adressé ce vers n'est point lui-même ivre, et que celui qui le reprend ne

lui reproche point son ivresse, mais seulement un sommeil aussi prolongé que le serait celui d'un homme ivre; en un mot, qu'il ne faut pas prendre ces expressions au propre, mais au figuré. La preuve du contraire se trouve plus bas aux vers 58 et 59 :

Stertis adhuc, laxumque caput compage soluta
Oscitat hesternum, dissutis undique malis.

4. *L'ombre du cadran va toucher la cinquième ligne;* c'est-à-dire à peu près onze heures du matin ; car cette *cinquième ligne* est la cinquième à partir de celle qui marque six heures du matin, ou la dernière des heures de la nuit, dans le jour civil. *Voyez* sur les différentes manières de diviser le jour civil, ou la révolution diurne, les *Tables* de l'Anglet-Dufresnoy et la *Chronologie* du père Petau. *Voyez*, sur les cadrans solaires des anciens, Pline le Naturaliste, II, 76, 77; VI, chapitre dernier; Macrob., *Saturn.*, I, 3, etc. On attribue l'invention des cadrans solaires à Anaximène de Milet; d'autres l'attribuent à Anaximandre, maître d'Anaximène. *Voyez* Diog.-Laert., liv. II; Vitruve, etc.

5. *La Canicule en fureur, etc.* Ce n'est point la *canicule* elle-même, ou la constellation du Chien, de Sirius, qui est cause de la grande chaleur des jours dits *caniculaires;* c'est le soleil, qui, tandis qu'il est dans cette constellation, est alors plus rapproché de la terre, ou, pour parler scientifiquement, à son périgée. Mais les poètes, les poètes anciens surtout, suivent l'erreur du vulgaire, qui attribue les vicissitudes de chaud et de froid qui forment les saisons, non pas à la marche des planètes elles-mêmes, mais aux constellations vers lesquelles passe le soleil. La constellation de Sirius ou du Chien se lève quand le soleil est dans le Lion, d'où Horace l'appelle : « *Vesani stella Leonis.* » — *Et déjà tous les troupeaux ont cherché le frais sous les ormes.* Pendant la grande chaleur du milieu du jour on abrite les troupeaux ou dans la campagne même sous les arbres, ou en les rentrant à l'étable. Virgile, *Egl.* II, 8 :

Nunc etiam pecudes umbras ac frigora captant.

Horace, od. III, 29, 17 et suiv. :

Jam clarus occultum Andromedes pater
Ostendit ignem; jam Procyon furit,
Et stella *vesani* Leonis,
Sole dies referente *siccos*.

Jam pastor umbras cum grege languido,
Rivumque fessus quærit. . . . .

6. *Ainsi parle un gouverneur.* Les éditeurs doutent si ces mots *unus ait comitum* se rapportent à la tirade qui précède ou à la réponse qui suit : *Verum-ne? itane? etc.* Casaubon est de ce dernier avis, et il entend par *comites,* non pas les gouverneurs qui *comitabantur,* mais les jeunes gens, condisciples ou camarades d'études, les *æquales.* Il paraîtrait cependant que *comites* désigne aussi les maîtres qui succédaient aux *custodes.* Il n'est pas vraisemblable que toute cette mercuriale soit dans la bouche d'un tout jeune homme du *même âge* que celui auquel elle est adressée. D'ailleurs les mots *ait, inquit,* se placent toujours ou au milieu ou à la fin d'un discours, jamais au commencement. *Voyez* sat. v, 32, de plus longs développemens sur *comites; voyez* encore la note sur l'ensemble de la satire, où j'établis que *comites* est à peu près ce que les Anglais appellent *fellows.*

7. *Turgescit vitrea bilis; Finditur..... Arcadiæ pecuaria rudere dicas.* On lit autrement ce passage dans plusieurs manuscrits et dans la plupart des éditions les plus anciennes; on y lit :

. . . . Turgescit vitrea bilis;
Findor, ut Arcadiæ pecuaria rudere credas.

Ce qui alors est une suite du discours du jeune homme au moment où il se réveille : « Il ne viendra personne? ma bile s'échauffe et je me tue à crier; on croirait entendre braire tous les roussins de l'Arcadie. » Cette leçon est aussi fort bonne. L'autre, que je trouve dans un excellent manuscrit et dans les meilleures éditions, m'a paru plus naturelle. *Finditur* est de la narration, et non du discours, comme *tum queritur* qui se trouve plus bas. — *Vitrea bilis,* mot à mot *la bile verte,* parce que lorsque la *bile* est très-épaisse, très-forte, elle est *verte* et non plus jaune. J'ai traduit *sa bonne bile* par antiphrase, comme nous disons un *bon* mal de tête, une *bonne* fluxion de poitrine, etc. — *Finditur,* il se *fend,* il se crève à crier, *il éclate.*

8. *Enfin le voilà avec son livre, avec la membrane bicolore, etc. ...... laisse deux traces au lieu d'une.* Ces cinq vers de Perse sont fort curieux pour l'histoire de l'écriture; ils contiennent tous les noms des objets qui servaient à l'écriture, si l'on en excepte la

pierre-ponce et le grattoir, les tablettes et le stylet. — *Livre;* de *liber,* l'écorce des arbres dont les anciens se servaient pour écrire: celle du *papyrus* de l'Égypte était surtout en usage; d'où le nom de *papier* est venu. — La *membrane bicolore dont le poil est tombé;* c'est le *parchemin, pergamena membrana,* ainsi nommé parce qu'il fut découvert à *Pergame,* sous le roi Eumène. *Bicolore,* parce que les deux côtés du parchemin sont de couleur différente, celui du *poil* est plus jaune, celui de la chair plus blanc; d'ailleurs on mettait chez les anciens, sur le côté sur lequel on voulait écrire, un enduit blanc. *Voyez* JUVÉNAL, VII, 225 et suiv. — *Les cahiers;* ce sont des *cahiers* d'un papier moins précieux que le parchemin, dont se servaient les étudians et les professeurs; des cahiers de *papyrus,* dont l'usage, selon Varron, date de la fondation d'Alexandrie. Avant cette époque on écrivait sur des *feuilles* de palmier et d'autres. — *Le roseau;* les anciens s'en servaient en guise de plume à écrire. Il y avait chez les anciens bien des espèces de *calami* ou plumes à écrire; Perse se sert ici comme synonymes des expressions *arundo, calamus, fistula;* le *roseau,* ou *calamus* du Nil, était le plus estimé. — L'*encre;* Perse l'appelle *sepia,* du nom de l'*araignée de mer* dont le sang noir servait à faire l'*encre* chez les anciens et sert encore aujourd'hui au même usage. *Voyez* PLIN., *Hist. Natur.*, IX, 29; XXXII, 10; ARISTOT., *Hist. anim.*, IX, 37; ÉLIEN, *Hist. anim.*, I, 34. — *Voyez*, sur l'art de l'écriture, VARRON, PLINE et DIOSCORIDE; *voyez* encore *Florileg. græc.*, lib. IV, où un vieux poète fait l'énumération de tous les ustensiles des tachygraphes dans une épigramme intitulée : ὑπὸ Ταχυγράφων.

9. *Eh! que ne demandez-vous que, comme au tendre tourtereau ou à l'enfant gâté des rois, l'on vous mâche les morceaux?* Au lieu de *columbo,* on lit aussi *palumbo* dans plusieurs manuscrits et dans plusieurs éditions; j'ai préféré *columbo,* qui est plus usité, qui se trouve dans Horace, et que les manuscrits de Perse donnent plus fréquemment que *palumbo.* — *Tendre tourtereau* est ici, comme dans le langage des amans, une expression métaphorique. Il ne s'agit pas réellement du petit d'une tourterelle, mais d'un petit enfant gâté, d'une petite personne délicate, d'un *tendron.* — *L'enfant gâté des rois* est encore une expression métaphorique. Les Romains appelaient du mot odieux *reges* les grands, les riches,

les princes, tous ceux dont la vie molle et voluptueuse, ou dont les manières tyranniques et superbes choquaient leur républicanisme. — *L'on vous mâche les morceaux; pappare minutum*, locution hardie, particulière à Rome. En grec πάππας, παππάζειν, sont des expressions de l'enfance pour appeler ou désigner le père; *pappare* en latin est autre chose. Varro, *de Lib. educand.* : « Quum cibum ac potionem *buas* ac *papas* dicunt, et matrem *mammam*, patrem *tatam;* » *pappare* vient donc de *papas*, qui signifie à peu près la même chose que notre mot *papoue*, qui n'est d'usage que chez les enfans et leurs nourrices ou leurs *bonnes*. *Pappare*, chez les Latins, était familier, mais assez usité. Plaut., *in Epidi.*, v, 2, 62 :

Novo liberto opus est quod *pappet*.

10. *Que ne battez-vous la maman pour ne pas répéter les* LON LA *du berceau?* — *Mamma* et *lallare* sont, comme *pappare*, des expressions de l'enfance. Ce mot *lallare* vient peut-être du grec λαλεῖν (*loquelam edere*). On lit dans les notes du vieux scoliaste : « Nutrices infantibus, ut dormiant, solent dicere sæpe *lalla*, *lalla*, aut *dormi*, aut *lacte.* »

11. *Le jeu vous regarde, insensé! la vie s'écoule, et le mépris vous attend.* — *Luditur tibi;* il est joué pour vous, à vos dépens. Ce sens n'est contesté par aucun interprète. On dispute au contraire sur celui d'*effluis*. Les uns voient dans ce mot une similitude tirée du vase qui *fuit;* il est vrai que cette comparaison est fort usitée en latin, et nous en avons une tout-à-fait analogue en français dans cette locution proverbiale : *c'est un pannier percé*. Les autres, et j'adopte leur avis, pensent qu'il s'agit ici du temps qui *s'enfuit*, de la vie qui *s'écoule*, et non des mauvaises mœurs ou du *laissé-aller* du débauché. — *Et le mépris vous attend;* c'est le mot d'Horace : « *contemnere*, miser. »

12. *Quand l'argile est mal cuite et toute verte encore, etc.....* Cette comparaison, tirée de l'art du potier, revient sans cesse dans les auteurs anciens. Platon., *Theætet;* id., *Phileb.;* Plutarch., *de Adulatoribus;* id., *in Octavo symposi. problem.*, iii; Epictet., *passim ac sæpius;* Horat., *in Art.*, 164; Juven., iv, 134; Pers., v, 40; Silius Italicus, iv; etc...., etc.... Ici cette comparaison est très-développée, et c'est à dessein; Perse veut imiter le jargon de l'école et les phrases banales des docteurs; il

s'en moque en les copiant, à peu près comme le fait souvent Lucien. *Voyez* Traité des Parasites, *sub init.*, tom. II, pag. 841, édit. Reitz.—*Respondet maligne* signifie *sonne creux ;* c'est une expression élégante que ce *respondet*, laquelle se retrouve déjà dans Stace, à peu près dans le même sens détourné qu'ici : *Achilléide*, liv. 1er :

. . . . Et *respondentia* tentant
Tympana. . . . . .

— *Properandus* et *fingendus rota* sont des expressions heureuses dont il est bien difficile de conserver la rapidité et la hardiesse en français. J'ai tâché de m'en éloigner le moins possible.

13. *Vous avez conservé pure et sans tache la salière de famille, et la marmite fidèle, etc.....* Ce sont des périphrases consacrées chez les poètes latins pour désigner le mobilier ou la vaisselle. Horace, od. II, 16, 13 et suiv. :

Vivitur parvo bene, cui *paternum*
Splendet in mensa tenui *salinum*, etc.

14. *Avec cela on n'a rien à craindre.* — Ceci est dit ironiquement; il n'est pas besoin d'en avertir. Une *salière* et une *marmite* suffisent-elles pour le bonheur; *hoc satis?*

15. *Parce que vous comptez mille aïeux sur l'arbre généalogique de Toscane.* Les plus anciennes familles romaines avaient la prétention de remonter avant Romulus et la fondation de sa ville jusqu'aux *Toscans*. L'aristocratie du pays des Toscans fut la souche de toute la vieille aristocratie romaine, de toute la chevalerie et du patriciat. *Voyez* l'*Histoire romaine* de Schutz. — *Ramum ducis*, plus élégant que *ducis originem ;* j'ai tâché de garder l'image. — *Millesime* pour *millesimo gradu ;* cette construction par le vocatif, *millesime, trabeate*, est plus élégante que ne le serait celle par le nominatif qui serait tout aussi correcte. On en trouve des exemples dans la prose même. Pline le Naturaliste, en parlant de Cicéron : « Primus patriæ parens *appellate.* »

16. *Ou parce qu'en passant la revue vous saluez un censeur qui est votre parent?* Au lieu de *censoremne*, qui est la vraie leçon, *ne* étant le corrélatif de *an* qui se trouve deux vers plus haut, quelques manuscrits portent *censoremque* ou même *censoremve*, leçons évidemment moins correctes et qui pourtant ont été adop-

tées dans quelques éditions. Ceci fait allusion à la *revue* que passaient les chevaliers devant le *censeur* avec les insignes de leur ordre, l'anneau, la *trabée*, le cheval, et les housses, brides et mors. Sous l'empire, il n'y avait plus de *censeur* que l'empereur lui-même, en sorte que *censorem* répond ici à *imperatorem*, ou bien Perse ferait allusion aux anciens usages de la république, ce qui arrive souvent dans les écrivains de l'empire. Mais il est vraisemblable que ceci s'applique à Néron, descendant de l'antique famille Claudia par sa mère, et qui *saluait un empereur, son parent, en passant la revue.*

17. *Au peuple tout ce clinquant! Phaleræ* sont au propre les housses, brides et ornemens des chevaux de selle (Juvénal, xi, 103); par extension, il se prend pour les ornemens, les dorures, les brillans, quels qu'ils soient (Petron., 55); et enfin il désigne parfois, dans les ouvrages des philosophes, tout ce qu'on appelle les avantages *extérieurs*, les biens de la fortune : Plutarch., *de Amor. divit.* : τὰ τοῦ πλούτου φάλερα (*phaleræ istæ divitiarum*). — *Intus et in cute;* pléonasme, phrase proverbiale des Latins. *Voy.* Senec., *epistol.* 56 : « *Posse ingenium fortissimum ac beatissimum sub qualibet* cute *latere.* »

18. *N'êtes-vous pas honteux de vivre comme un Natta?* C'est une question entre les commentateurs de savoir si ce mot *Natta* est ici le nom propre d'un vaurien célèbre, ou le nom générique de toute la classe des polissons qui couraient les rues de Rome. *Natta* était le surnom de la famille des *Pinariens*, comme on le voit dans Tacite (*Annal.*, iv, 34), et ce surnom se trouve gravé sur les médailles de cette famille; mais Casaubon et les meilleurs interprètes prétendent que ce nom de *Natta* était donné à tous les goujats et gens grossiers exerçant des professions subalternes; sa signification propre répondait, selon eux, à celle de *calones, cerdones, lixæ*, etc.; et sa signification figurée, comme celle de ces mots, désignait les hommes les plus vils et les plus corrompus. Le vieux scoliaste met en note au mot *Natta*, dans quelques manuscrits : « erat quidam insulsus et lascivus. » On ne peut donc pas décider bien précisément si le mot *Natta* est ici pris au propre ou au figuré.

19. *Il ne sent rien sous la lèpre épaisse qui le couvre.* Ceci ne doit pas être pris à la lettre; c'est une figure pour exprimer

à quel degré de corruption et d'insensibilité morale en est venu ce *Natta*. Cet état de dégradation est le plus bas auquel puisse descendre l'homme dans l'échelle morale du stoïcisme. *Voyez* le Discours d'Introduction. — *Fibræ;* ce sont les filamens nerveux et les papilles épanouies sur toute la surface du corps, par lesquels s'exerce le sens du toucher en général et toute la sensibilité. Perse fait beaucoup usage de ce mot.

20. *Et du fond de l'abîme où il est plongé il ne peut plus remonter à la surface de l'onde.* Encore une figure pour exprimer que l'homme abruti par le vice ne peut plus revenir aux sentimens et aux lumières de l'homme de bien. Cicer., *de Finib. bon. et mal.*, III : « Ut qui *demersi* sunt in *aqua*, nihilo magis respirare possunt, si longe non absunt a *summo*, ut jam jamque possint *emergere*, quam si etiam tum essent in *profundo*. »

21. *Les tyrans dans leur fureur, etc.* Ce passage célèbre, tant de fois cité et vanté, n'est qu'une amplification éloquente sur le supplice de la conscience; et même, si tout ce discours ne s'adressait ou au jeune Néron, ou à quelque fils de famille destiné à jouir d'un grand pouvoir, ce passage pourrait paraître un peu déclamatoire. Mais, appliqué à un homme qui lui-même peut devenir un *tyran*, il n'est que dans les limites du vrai et des convenances. Il a d'ailleurs des traits d'une naïve grandeur qui ne se rencontrent pas dans les déclamations; tel est celui-ci :

Virtutem videant, intabescantque relicta !

Tel est cet autre :

Et intus
Palleat infelix, quod proxima nesciat uxor?

22. *Les gémissemens affreux du taureau d'airain, le glaive qui des lambris dorés pendait sur les têtes couronnées.* Allusions aux cruautés des tyrans de *Sicile*, les plus affreux tyrans, dit-on, qui aient foulé l'espèce humaine. *Voyez* Cicéron, *Verrines; Tuscul.*, v, 21. Horace, od. III, 1, 17-21 :

Districtus *ensis* cui *super* impia
Cervice pendet, non *Siculæ* dapes
Dulcem elaborabunt soporem :
Non avium citharæque cantus
Somnum reducent.

Plin., *Hist. Nat.*, XXXIV, 8 : « Perillum nemo laudat sæviorem

Phalaride tyranno, qui taurum fuit mugitus hominis pollicitus imitantem igne subdito, et primus eum expertus cruciatum justiore sævitia. »

23. *Et intus Palleat infelix, quod proxima nesciat uxor? Palleat intus* pourrait paraître une locution dure et forcée; mais il ne faut pas prendre ici *palleat* au propre, pas plus que dans cet hémistiche de la 1re satire : *En pallor seniumque.* La plupart des mots pris dans un sens métaphorique perdent tout-à-fait leur sens propre; et cela dans toutes les langues. Les locutions paraîtraient pour la plupart bizarres et forcées si l'on s'attachait à leur sens originel et primitif. Lorsque nous employons cette locution, *reculer les frontières d'un empire, reculer les bornes de la science*, assurément il ne vient à l'esprit de personne de songer à l'étymologie de *reculer;* il en est de même d'une foule de locutions dans toutes les langues. *Pallere* est pris ici pour *horrere, formidare*, mais est bien plus énergique.

24. *J'humectais mes yeux d'huile.* Il faut lire *tangebam* et non pas *tingebam*, comme l'a fort bien démontré Casaubon dans une note excellente; et il s'agit ici du *frottement intérieur de l'œil avec de l'huile*, et non pas du frottement de la paupière extérieure ou des cils; ce qui, loin de nuire à la vue, ne fait que la fortifier.

25. *Quand je ne voulais pas apprendre, pour le débiter, un beau monologue de Caton prêt à se donner la mort.* Les manuscrits et le scoliaste donnent la leçon *discere;* les meilleurs éditeurs, Casaubon, Kœnig, et autres, ont lu *dicere.* Voici un passage de Quintilien qui concilie les deux leçons et qui prouve que la première vaut au moins la seconde; *Instit. orat.*, II, 8 : « Illud et consuetudine mutandum prorsus existimo in his, de quibus nunc disserimus, ætatibus, ne omnia, quæ scripserint, *ediscant*, et certa die, ut moris est, *dicant.* » — *Un beau monologue de Caton;* cette version suppose la leçon *morituri verba Catonis;* mais on lit aussi *morituro verba Catoni;* ce qui signifierait « *un beau discours à Caton* pour le détourner de se donner la mort. » Cette leçon, que donnent plusieurs manuscrits, et que l'édition Aldine a adoptée, n'est pas moins heureuse que l'autre. *Grandia* est ironique comme dans la 1re satire, vers 14, *grande aliquid.* L'enflure est, comme la bassesse, le défaut des débutans.

26. *Combien gagne l'heureux* six, *combien perd l'*as *funeste.*

Il s'agit ici du jeu de *dés*, ou d'un jeu analogue, comme le *toton*. Le coup de dés qui amenait *six*, gagnait; d'où Perse l'appelle l'*heureux six*, *dexter senio*. D'autres coups de dés heureux ou malheureux avaient leurs noms qui sont cités dans les auteurs. *Voy*. Ovid., *Art. d'aim.*, II, 204 et suiv.; *Trist.*, II, 471 et suiv.; Dion Chrysost., IV, *de Regno*; Suéton., *August.*, 71, et les notes de Casaubon sur ce passage. — L'as *funeste*. L'on traduit ainsi *canicula*; c'est le coup de *dés* le plus mauvais, il s'appelait aussi *canis*. D'où lui viennent ces noms? on ne sait; peut-être du juron de dépit qu'il faisait dire au joueur; peut-être par métaphore du nom de la constellation *malheureuse* qui consume et emporte tout. *Voyez*, sur l'origine et l'antiquité des jeux de *dés*, Hérodote, I, 26; Eusthat., sur le 1er livre de l'*Odyssée*; Platon, *Phæd.*, sur la fin; Alex. ab Alexandr., III, 21; Cæl. Rhodig., XX, 27; Adrien Turnèbe, adv. V, 6; XXVII, 3; et les notes savantes de Fromond sur l'*Apokolokynthose* de Sénèque, n° 134.

27. *De ne pas manquer le col étroit de la bouteille*. Perse paraît ici faire allusion au jeu dont on trouve la description dans ces vers d'Ovide, *de Nuce*, 87 :

> Vas quoque sæpe cavum spatio distante locatur
> In quod missa levi nux cadit una manu.

Casaubon et Kœnig paraissent croire qu'il s'agit ici d'un jeu plus compliqué, de ce jeu qui se joue avec des billes sur une espèce de damier où il y a un engrenage et des blouses, etc.; mais il n'est pas probable que ce jeu compliqué fut celui de l'enfance chez les anciens; il s'agit vraisemblablement d'un jeu beaucoup plus simple, comme le jeu que décrit Ovide. *Voyez* le *Vocabulaire de* Pollux, IX, 7; Horace, sat. II, 7, 17, Ruperti, *sur Juvénal*, sat. XIV, 5; Érasme, *de Ludis*.

28. *Et de fouetter le buis plus adroitement qu'aucun autre*. Il s'agit du jeu que nous appelons la *toupie*, dont on trouve dans Virgile une description si poétique et si heureuse, *Énéide*, VII, 378; Tibull., I, 5, 3; et les notes de Heyne.

29. *Les leçons de ce sage Portique, où est peinte la défaite du Mède*. On sait que Zénon, le chef du stoïcisme, donnait ses leçons sous le *Portique* d'Athènes, où était représentée *la défaite des Mèdes*, et qui avait été élevé en l'honneur de la bataille de Marathon. Ce

8

portique s'appelait ποικίλη στοά, parce qu'il était décoré de bas-reliefs et de peintures de toute espèce de la main des meilleurs maîtres. *Voyez* Plin., *Hist. nat.*, xxx, 9; Cornel. Nepos, *Miltiade*, 6; Diodor. de Sicile, vi, 9; Plutarq. *Cimon*, 4; Diog. Laerc., viii, 5 et 6; Pausanias, i, pag. 27; Suidas, in voc. *Polygnotus.* — Ce Portique existait encore à Athènes aux temps d'Honorius et d'Arcadius, fils du grand Théodose; il était révéré par les disciples de Zénon, comme les temples de la divinité même, et celà scandalisa la piété d'un proconsul d'Achaïe, qui fit abattre le monument et transporter à Rome les peintures et bas-reliefs. Ce proconsul était un digne compatriote de Mummius et de Sylla, qui ravagèrent le premier Corinthe, et le second Athènes.

30. *Où veillent pour étudier ces jeunes tondus, etc.* Les élèves du Portique étaient soumis à une discipline sévère et à certaines pratiques imitées du couvent de Pythagore. Juvén., ii, 14 et suiv. :

> Rarus sermo illis, et magna libido tacendi,
> Atque supercilio brevior *coma.*

Ils avaient donc les *cheveux ras;* mais en revanche ils laissaient croître leur barbe fort longue; la longue barbe était l'insigne de la philosophie et de la prêtrise. Leur nourriture, comme on le voit par ces mots, *siliquis et grandi pasta polenta*, était fort grossière, des *herbes* et du *brouet clair* ou du pain d'*orge*, de *son;* ce que les Romains appelaient *panis secundus* ou *polenta grandis*, la grosse farine. *Polenta* vient de πολεῖν, tourner, de *pola*, le même que *mola*, la meule à moudre le grain.

31. *La lettre emblématique du philosophe de Samos vous a montré par le jambage droit le chemin qu'il faut suivre.* Une note de Servius, sur le vers 136 du vi^e^ livre de l'*Énéide*, nous donnera de ce passage une parfaite interprétation : « Novimus Pythagoram Samium vitam humanam divisisse in modum litteræ Y; scilicet quod prima ætas incerta sit, quippe quæ adhuc se nec vitiis, nec virtutibus dedit; bivium autem litteræ Y a juventute incipere, quo tempore homines aut vitia, i. e. partem sinistram, aut virtutes, i. e. partem dextram, sequuntur. » *Voyez* encore Lactance, vi, 3. On lit dans Hésiode, *Oper. et Dier.*, 267 : Μακρὸς δὲ καὶ ὄρθιος οἶμος, « *longa atque ardua via est*, » et tout ce passage d'Hésiode, depuis le vers 263, paraît avoir donné

naissance à cet emblème de la vie que les poètes et les sages ont adopté si souvent dans la suite. PERSE, V, 54 et suiv. :

> Quumque iter ambiguum est, et vitæ nescius error
> *Diducit* trepidas *ramosa* in compita mentes.

Antholog. latin. de BURMANN, tom. II, pag. 416, épigramm. 140, laquelle paraît être de Martial :

> Littera Pythagoræ discrimine secta bicorni
> Humanæ vitæ speciem præferre videtur :

Comparez encore PLATON, *Rep.*, II, pag. 220 de l'édit. de Deux-Ponts; XÉNOPHON, *in Memor. Socrat.*, II, I, 20, et les notes de Zeunius; SILIUS ITALICUS, XV, 18 et suiv.; *Homélie* de SAINT-BASILE, sur l'Utilité à retirer des livres des Gentils, n° 5.

32. *Vous avez un but, et vous voulez l'atteindre.* C'était un des premiers principes de la morale stoïcienne de donner un *but* à ses actions, de donner une direction à la vie. Ce principe revient sans cesse dans les écrits de cette école, et il est exprimé sous la forme d'images à peu près toujours les mêmes : *dirigere arcum; tendere iter, etc......* — *Vivant au jour le jour;* ceci est l'opposé de la vie du sage, de la vie bien réglée et qui a un *but.* HOMÈRE, *Odyssée*, XXI, 85 :

> Νήπιοι ἀγροιῶται, ἐφημέρια φρονέοντες.
> (Stulti agrestes, qui diem durantia cogitant.)

CICÉRON, *de Orat.*, XI : « Si barbarorum est *in diem vivere*, nostra consilia sempiternum tempus spectare debent. » SÉNÈQUE, *de Tranquill. animæ :* « Qui sine proposito vagantur, quærentes negotia; qui non quæ destinaverunt agunt, sed in quæ incurrerunt. »

33. *Le malade, quand l'hydropisie..... demande de l'ellébore : il est trop tard; il promettrait en vain des monceaux d'or à Craterus.* Langage métaphorique, pour dire qu'il est trop tard pour recourir à la médecine, quand la maladie est invétérée, et pour faire sentir qu'il en est des maux de l'âme comme de ceux du corps : on ne les guérit plus quand l'âme est corrompue. OVID., *Remed. amor.*, 91 et suiv. :

> Principiis obsta, sero medicina paratur
> Quum mala per longas invaluere moras.

Craterus; ce nom d'un célèbre médecin du temps d'Auguste est

mis ici par métonymie pour tout autre nom de médecin célèbre, comme le nom de *Caton* pour celui d'un sage, et celui de *Brutus* pour un homme libre : *non sim liberior Bruto*, dit-il dans la ve. *Voy.* sur *Craterus*, HORACE, sat. II, 3, 161, et les notes des commentateurs sur ce passage. — *Des monceaux d'or;* il paraît, d'après une note du vieux scoliaste, que c'était une phrase proverbiale en latin, comme en français, de dire *des montagnes d'or* ou *des monceaux d'or;* et l'on trouve dans Salluste, *Catilin. bell.*, XXIII, une locution analogue : « Maria *montesque* pollicitus. » — Les écrits des stoïciens sont remplis d'ironies et de moqueries contre la sottise humaine, qui ne fait rien pour préserver la santé et qui tremble devant la médecine. Ils veulent que l'on fasse tout pour se bien porter, et que l'on ne se rende pas esclave des médecins. *Voyez* SÉNÈQUE, *de Brevitate vitæ;* ÉPICTÈTE, *apud Arrian.*, lib. III, etc., etc.....

34. *Disciteque, o miseri, et causas cognoscite rerum.* C'est là le grand précepte de toutes les écoles de philosophie; c'est là ce que répètent à l'envi l'un de l'autre tous les poètes philosophes : *instruisez-vous, et apprenez les lois de la nature.* — *O miseri;* parce que la plupart des maux de l'humanité viennent de son ignorance; de là la pitié méprisante des stoïciens pour ceux qui ne s'instruisent pas, pour ceux qui laissent s'éteindre dans la fange des passions ce flambeau de la raison qui nous a été donné pour nous conduire. — Suit un exposé sommaire des principaux points de la morale des stoïciens : 1° *Quid sumus, et quidnam victuri gignimur;* que sommes-nous, et pourquoi sommes-nous appelés à la vie; 2° *Ordo quis datus, et metæ quam mollis flexus et unde;* quel est l'ordre établi, avec quel art il faut parcourir la carrière, et quel est le terme où il faut revenir; 3° *Quis modus argento; quid fas optare; quid asper utile nummus habet;* quelle est la règle sur l'argent; ce qu'on en peut honnêtement souhaiter; à quoi sert la monnaie; 4° *Patriæ carisque propinquis quantum elargiri deceat;* ce que vous devez de sacrifices à la patrie et à ceux que vous chérissez; 5° *Quem te Deus esse jussit, et humana qua parte locatus es in re;* ce que Dieu vous a fait, et quel rôle il vous confie dans la société.

35. *Ce que nous sommes, et pourquoi nous sommes appelés à la*

vie. Γνῶθι σεαυτόν, c'est là le premier précepte de tous les moralistes; c'est là l'objet de toutes les recherches de la philosophie morale. Chaque secte a eu sa définition de l'homme; la plupart de ces définitions, qu'il est inutile de répéter, sont plus poétiques que scientifiques. Les philosophes romains, plus sages en cela que les grecs, au lieu de définir l'homme, l'ont analysé; ceux de l'école stoïcienne avaient ainsi réduit cette analyse : σάρκιον, πνεῦμα, καὶ τὸ ἡγεμονικόν; la chair, l'âme ou le souffle, et l'intelligence, la raison qui nous guide. *Voyez* M. Antonin, et Épictète, dans Arrien — *Pourquoi nous sommes appelés à la vie;* quelques-uns entendent autrement le *quidnam victuri gignimur;* ils traduisent *et combien est peu de chose ce temps de la vie*, faisant rentrer la phrase de Perse dans le sens de cette phrase de Sénèque, épit. XCIX : « *Hoc, quod vivimus, proximum nihilo est.* » C'est, je crois, ici un contre-sens complet; l'auteur est loin de compter pour peu de chose la vie, qui nous est donnée par la divinité pour connaître nos rapports avec la nature et nous y conformer, pour remplir notre place dans la société humaine. Le sens de sa pensée n'est donc point aussi restreint, aussi commun qu'on l'a cru; il est beaucoup plus étendu dans un passage où les idées sont très-générales, sommaires; il s'explique assez par cette belle phrase de Cicéron, *de Finib. bon. et mal.*, II, XIII : *Hi non vident, ut ad cursum equum, ad arandum bovem, ad indagandum canem, sic hominem ad duas res, ut ait Aristoteles, ad intelligendum et ad agendum esse natum, quasi mortalem Deum. Voyez* le Discours d'Introduction.

36. *Quel est l'ordre établi. L'ordre*, dans le langage des stoïciens, est à peu près la même chose que la *destinée.* C'est cette régularité invariable des lois de la nature, c'est cet enchaînement nécessaire de causes et d'effets qui forme cet univers. *Établi* (*datus*) par la divinité ou par le sort; car les stoïciens étaient partagés sur cette grave question : les uns étaient fatalistes, et les autres théistes. *Voyez* le Discours d'Introduction. *Voyez* Sénèque, in lib. *Quare bon. vir. mal. accidant :* « *Causa pendet ex causa; privata, publica longus ordo rerum trahit.* » *Voyez* le même Sénèque, *Quæst. natural.*, lib. II : « *Sic* ordinem *rerum* fati *æterna series rotat, cujus hæc prima lex est stare decreto.* » *Voyez* Marc.-Ant., IV, 45; X, *passim;* Épictèt., *Man.*, 29.

37. *D'où l'on vient, où l'on va, et combien est délicat le passage!* Le latin est d'une extrême concision, et se prête à des interprétations diverses : *Apprenez comment il faut partir d'un point fixe dans la carrière de la vie, et tourner légèrement autour de la borne* (Sélis). *A quel endroit vous devez mollement faire le tour de la borne, de quel point vous devez partir* (Lemonnier); etc., etc. Ces traductions littérales sont peu claires et peu exactes. Perse se sert ici d'une image qui revient sans cesse dans les poètes anciens, pour désigner la vie, celle de la carrière que parcouraient les chars. Ces chars s'élançaient du lieu de l'Hippodrome où ils étaient retenus, et qui s'appelait *carcer;* ils allaient tourner la borne qui se trouvait à l'extrémité de la carrière, et qu'on appelait *meta*, puis ils revenaient au point d'où ils étaient partis, au *carcer*, quand la course ne se composait que d'un seul tour, et non pas de deux, de trois, de quatre et même de cinq, comme il arrivait quelquefois. Rien n'est plus commun, dans les livres des anciens, que les allusions à ces courses de l'Hippodrome, et que les métaphores qu'ils en tiraient pour désigner la carrière de la vie. J'en trouve trois dans l'Énéide seulement, liv. IV, 651 :

Vixi, et quem dederat *cursum* fortuna *peregi.*

Liv. X, 472 :

Fata vocant, *metas*que dati *pervenit* ad ævi.

Liv. XII, 546 :

Hæ tibi mortis erant *metæ.*

Le sens donc qui se présente le premier, et le plus naturellement, est celui par lequel *unde* s'explique par le point de départ, la naissance, l'origine, et où *meta* s'explique par le terme, la fin, la mort. On lit aussi *undæ* dans quelques manuscrits. Alors la métaphore serait tirée non plus de l'Hippodrome, mais de la Naumachie. *Quam mollis flexus* désignera cet art délicat de la vie, cet art pour se conduire dans la carrière que nous parcourons ici-bas, que les stoïciens enseignaient par tant de préceptes appropriés à toutes nos relations dans la société, et que Perse appelle « *tenuia rerum officia.* » Ce qui gêne les traducteurs, c'est le sens équivoque de *meta*, qui signifie aussi le *but* où il faut tendre ; ce qui s'entend fort bien des préceptes des stoïciens, sur le soin qu'il faut prendre de se créer un but, de donner une direction à sa vie ; *est*

aliquid quo tendis. Je crois avoir concilié les difficultés par la manière dont je traduis, qui conserve la latitude des expressions latines, sans laisser de louche ni d'équivoque. En général dans tout ce passage, qui est un sommaire de la morale stoïcienne, il faut éviter de trop restreindre, de trop particulariser le sens des expressions.

38. *Quelle est la règle sur l'argent; ce qu'on peut honnêtement, etc.....* Les stoïciens romains, Panétius, Sénèque, Perse, Antonin, tout en reconnaissant que les biens de la fortune ne sont pas les premiers des biens, avaient senti qu'ils ont leur importance, et avaient établi des règles sages sur la recherche et la possession des biens, de l'argent, des richesses et sur leurs divers usages. *Voyez* l'excellente épître de Sénèque sur ce sujet. Perse paraît adopter entièrement sa doctrine modérée. Il ne proscrit point, comme Zénon et comme Épictète, l'argent et les richesses; il reconnaît que ce sont de fort bonnes choses, pourvu que l'on en sache l'usage, et qu'on les recherche avec modération : *Quis modus argento; quid fas optare*. Perse d'ailleurs était chevalier romain; il était de cette classe de citoyens qui avaient été chargés long-temps de la perception, du dépôt et du maniement des deniers publics, et qui savaient mieux apprécier que les autres hommes l'utilité et l'importance, pour les relations du commerce et les jouissances de la société, de l'établissement de la monnaie, de la banque, du crédit et du change : *Quid asper utile nummus habet*. Il est inutile d'avertir qu'ici, comme dans Horace, *asper* désigne l'empreinte, l'effigie de la monnaie.—Ce passage, comme plusieurs autres de la satire, fait présumer que le sermon s'adresse à un jeune homme né sur les marches du trône, et destiné lui-même à l'empire.

39. *Ce que vous devez de sacrifices à la patrie et à vos proches*. C'était la doctrine des stoïciens, qu'on doit préférer à soi-même sa famille et ses amis, la patrie à ses amis et à sa famille, l'humanité à sa patrie, l'univers à l'humanité, etc.

40. *Ce que Dieu vous a fait, et quel rôle il vous confie dans la société*. C'était encore la doctrine du stoïcisme, que Dieu fait naître chacun de nous pour de certaines fonctions, et qu'il nous départit, afin de les remplir, des qualités spéciales. Ils regardaient l'homme comme un soldat qui a son temps de service à faire

et son poste à garder; comme un athlète qui est destiné à certains exercices, et qui a sa carrière à parcourir; comme un acteur qui a son rôle à jouer; comme un navigateur qui a à faire une traversée. Toutes ces images, et d'autres, reviennent sans cesse dans leurs auteurs. *Voyez* DIOGÈNE-LAERCE; ÉPICTÈTE, *Man.*, *passim*, *etc.*

41. *Voilà ce qu'il vous faut apprendre, au lieu d'envier les barriques qui parfument le cellier du patron de la grasse Ombrie, le poivre et les jambons qui attestent la reconnaissance du Marse, et ces tonneaux d'anchois qui ne s'épuisent jamais.* Il veut faire sentir que celui qui connaît véritablement l'homme, ses devoirs et sa destination, ne peut plus que regarder en pitié le misérable avoir du riche et des gens d'affaires, dont on paie le patronage et l'éloquence avec du vin et des jambons, avec du poivre et des sardines. Le contraste est parfait entre ce passage et celui qui précède; des sommités de la doctrine stoïcienne, Perse tombe aux menus détails du garde-manger. C'est là l'artifice et le mérite de son style, c'est cette alliance heureuse des extrêmes, alliance qui se retrouve souvent dans deux vers, dans deux mots, comme ici dans deux tirades. — L'*Ombrie*, partie de la Toscane, aujourd'hui la terre de Labour, dans le territoire du Saint-Siège; elle a formé le duché de Spolette. La campagne y est marécageuse et très-fertile; *pingue solum*, comme dit Virgile; *pingues Umbri*, comme dit Perse, par un hypallage ici très-heureux. *Voyez* PLINE, *Hist. nat.*, III, 14; CATULLE, XXVII, 2; PROPERCE, I, XXII, 9 et suiv. — *Les Marses*, peuples de la Pouille, d'abord appelés *Abellinates;* leurs bois étaient remplis de sangliers, dont les *jambons* étaient fort recherchés. — *Ces tonneaux d'anchois ;* ceci est plutôt un équivalent qu'une traduction littérale du latin; *mæna* est un petit poisson de mer, que l'on dépeçait et que l'on salait dans des pots de grès ou de terre appelés *orcæ* et destinés à cet usage. Ce petit poisson ne peut guère être que l'*anchois* ou la sardine de la Méditerranée. *Voyez* PLINE, *Hist. nat.*, IX, 16; SUIDAS, au mot ὄρχαι. Comp. HORACE, sat. II, 5, 45 et suiv.; MARTIAL, IV, 46. JUVÉNAL a imité ce passage de Perse, VII, 119 et suiv.

Quod vocis pretium? siccus petasunculus, et vas
Pelamidum, aut veteres, Afrorum epimenia, bulbi,
Aut vinum Tiberi devectum, quinque lagenæ.

42. *Mais j'entends un vieux bouc de centurion me répondre, etc...* Perse n'aime pas les *centurions;* il les désigne par l'épithète *varicosus, ingens*, par la périphrase *gens hircosa, etc.;* et, quand il a quelque objection sotte à faire faire, quelque mauvais raisonnement à présenter, quelque grosse balourdise à faire dire, c'est eux assez volontiers qu'il en charge. C'est que le défenseur de la force morale ne pouvait sympathiser avec les soutiens de la force matérielle; c'est que l'apôtre de la philosophie et des lumières ne devait point épargner les ennemis de la civilisation, les partisans des préjugés militaires. *Voyez* la fin de la cinquième satire. Il exprime ici d'une manière heureuse le langage de ces soldats grossiers, soit par le tour de sa phrase, qui est plat et lourd, *esse quod, etc.;* soit par le choix des noms des philosophes qu'il leur fait citer. *Arcésilas et Solon* sont peut-être, de tous les sages de l'antiquité, ceux qui méritent le moins l'épithète d'*ærumnosi;* leur sagesse n'avait rien de triste et de repoussant : mais le centurion ignorant frappe à tort et à travers sur la philosophie et les philosophes. Du reste, les vers qui suivent sont une assez bonne critique des manières affectées et du ton d'énergumènes de certains philosophes :

Obstipo capite, et figentes lumine terram;
Murmura quum secum, et rabiosa silentia rodunt,
Atque exporrecto trutinantur verba labello,
Ægroti veteris meditantes somnia,... etc.

43. *Que de rien ne vient rien, que rien ne peut se réduire à rien.* C'est l'axiôme fondamental de la physique ancienne. Lucrèce, 1, 206.

Nil igitur fieri de nilo possé fatendum est,
Semine quando opus est rebus.

Marc. Aurel. Anton., l. iv : « Οὐδὲν ἐκ τοῦ μηδένος ἔρχεται, ὥσπερ μηδ' εἰς τὸ οὐκ ὂν ἀπέρχεται, » ce qui est exactement la phrase de Perse. *Voyez* Gassendi, *de Epicuri Philosoph.*, 1, p. 161, Lugd., 1649; Voltaire a traduit ainsi dans le *Pauvre diable* l'axiôme antique :

L'antiquité tenait pour axiôme
Que rien n'est rien, que de rien ne vient rien.

Cet axiôme n'a rien que de fort simple, rien qui doive exciter le rire et le mépris, *physiquement* parlant; il exprime et l'opinion

des empiristes sur l'éternité de la matière, sur son mouvement continuel de décomposition et de recomposition; et le dogme des fatalistes, sur l'immuable nécessité de cet univers. Les cosmogonies et les révélations qui nous apprennent comment le monde a été tiré du néant ou du cahos par une toute-puissance divine, et comment il est maintenu par une providence éternelle, sont des fables plus ou moins ingénieuses, des croyances plus ou moins vraisemblables, mais qui n'ont rien de scientifique. Le problème des causes premières a été dans tous les temps l'éternel désespoir de l'esprit humain; nous espérons, nous présumons, nous aimons à espérer et à croire; nous ne savons pas.

44. *Voyez un peu ce que j'ai; je ne sais d'où viennent ces battemens de cœur, etc.* On ne voit pas tout d'abord et très-nettement la liaison de ces idées avec celles qui précèdent; la voici. Il s'agit de faire sentir au vulgaire grossier que le savoir et la philosophie sont utiles à quelque chose; Perse le fait par une comparaison. De même, dit-il, que le régime, les conseils de l'hygiène ou les remèdes de la thérapeutique peuvent préserver des maux du corps; de même la modération, l'empire sur ses passions et la culture de l'esprit sont utiles pour nous préserver des orages du cœur et de la mort morale; en d'autres termes, la philosophie est la médecine de l'âme. Voilà ce que Perse a voulu faire sentir par cette parabole du jeune homme qui néglige les conseils du médecin, et qui meurt victime de son intempérance.

44. *Mais à peine au bout de trois jours le sang a-t-il repris son cours régulier.* Les médecins de l'antiquité savaient donc que le sang circule, et que *son cours, régulier* en santé, ne l'est pas dans l'état de maladie. Ce qu'ils ignoraient, et ce qui n'a été découvert que par Harvey, c'est le mécanisme et la cause de la circulation.

45. *Du bon vin de Surrente; une petite cruche suffira.* On sent assez, sans qu'il soit nécessaire de le relever, l'ironique et le plaisant de ces mots *modice sitiente lagena.* Pour un malade un verre de vin est déjà trop; *une petite cruche* est de la folie. Le *sitiens* est une métaphore pleine d'élégance.

46. *Vous êtes pâle, et vous enflez sans vous en apercevoir.* Ce sont les symptômes d'un état de santé très-fâcheux; mais les ex-

pressions de Perse sont aussi poétiques et aussi heureuses que celles de ma traduction sont communes.

47. *Voulez-vous faire avec moi le tuteur?* Les beaux-pères et les *tuteurs* sont d'ordinaire assez durs pour les enfans d'un autre lit; c'était un proverbe chez les Latins de dire : *Ne sis mihi patruus; ne sis mihi tutor;* pour dire : ne soyez pas pour moi trop sévère; ayez pour moi quelque indulgence.

48. *Le frisson le surprend : la coupe de vin chaud s'échappe de sa main.* — *Trienta* ou *triens;* c'est une *coupe* contenant *trois hémines* ou un *demi-setier.* Voici quels étaient les rapports de la mesure des liquides chez les Romains : 1° l'*amphore*, qui contenait *deux urnes;* 2° l'*urne*, qui contenait *une mesure et demie;* 3° la *mesure*, qui contenait *deux conges deux tiers;* 4° le *conge*, qui contenait *six setiers;* 5° le *setier*, qui contenait *deux demi-setiers* ou *six hémines.*

49. *Et de là les flambeaux, la trompette funèbre.* — *Hinc* signifie ici *après cela, ensuite, cela amène.* — *La trompette et les flambeaux* annonçaient par les rues la mort et le convoi, comme font aujourd'hui la *sonnette* et les *cierges.*

50. *Enfin notre jeune homme, posé sur un lit de parade et tout enduit de parfums, est étendu à sa porte, les pieds devant.* Toutes ces cérémonies, en usage chez les Romains pour les funérailles, se pratiquent encore aujourd'hui chez nous en grande partie.

51. *Les Romains qu'il a affranchis la veille, etc.* Encore des usages qui se pratiquaient aux funérailles des Romains, et qui existent ou qui ont encore leurs analogues parmi nous dans ce qu'on appelle les *pleureuses* et les *pleureurs*, les *pauvres honnêtes* qui suivent le convoi, et les *porteurs* qui *enlèvent* le cercueil, et le portent à tour de bras jusqu'au cimetière.

52. *Eh! prophète de malheur!* J'ai cherché à rendre par là la vivacité du mot *miser.*

53. *Ai-je la chaleur de la fièvre?... Sont-elles froides?...* On sait que la trop grande *chaleur*, comme le trop grand *froid*, dans les diverses parties du corps, indique un dérangement dans la santé. A l'état normal, la circulation régulière du sang entretient une température à peu près égale par tout le corps.

54. *On vous sert sur un plat glacé des légumes tout crus avec*

un pain de farine d'orge mal passée : pourquoi ne pas manger ?— Des légumes crus ; Perse revient plus d'une fois sur la nourriture *en légumes ; voyez* Sat. III, 55 ; IV, 22 et 30 ; V, 44 ; VI, 20 ; c'est qu'elle était prescrite par les statuts du couvent de Zénon, et déjà par ceux du couvent de Pythagore. — *Un pain de farine d'orge mal passée ;* dans Pline, le *populi cribrum* est appelé *farinarium ;* la farine qui sortait de ce mauvais moulin, ou de cette méchante étamine, faisait ce qu'on appelait *panis secundarius* ou *secundus*, du pain de deuxième qualité ; la farine passée par le *cribrum pollinarium* faisait le pain de première qualité, ou le pain blanc.

55. *Qu'il ne sied pas d'écorcher avec les cardons du plébéien. Cardons* et *beta* sont ici pour toute espèce de mauvaises herbes servant de nourriture au pauvre peuple. MARTIAL, liv. XIII, épig. 13, appelle ces sortes d'herbes le *dîner des ouvriers.*

56. *Quand la crainte a hérissé le poil sur votre corps transi, etc.* Quelques manuscrits, au lieu de *tremor*, portent *timor ;* le premier convient mieux avec *excussit*, le second avec *albus ;* les scolies de Cornutus donnent aussi *timor.* L'un et l'autre est donc admissible ; j'ai préféré *tremor*, qui est plus original, plus dans le style de Perse, par l'audace de l'alliance avec *albus.* Les poètes grecs disent φόβος ὀκρυόεις. — *Excussit aristas*, métaphore hardie et heureuse, bien dans le goût du style de Perse. — *Quand votre sang s'allume et que vos yeux pétillent du feu de la colère.* Le latin présente la figure qu'on appelle ἓν διὰ δυοῖν : *face supposita... et ira*, pour *face supposita iræ.* L'image *des yeux qui pétillent du feu de la colère* se retrouve partout, depuis le vers d'Homère, *Iliad.*, I, 104 :

Ὄσσε δέ οἱ πυρὶ λαμπετόωντι ἐΐκτην.

57. *Alors vous dites et vous faites des choses dont Oreste furieux, etc...* Quand vous êtes troublé par la passion, dit le stoïcien, vous dites et vous faites des choses que les fous même regarderaient comme des folies, loin que vous puissiez être approuvé par la philosophie, et que vous ayez le droit de vous applaudir de vous-même, comme vous faites : « *Quod sapio satis est mihi.* » Au lieu de dire les fous, il a dit *Oreste*, ce célèbre exemple de démence que présente la scène.

SATIRE QUATRIÈME.

L'HOMME D'ÉTAT.

V.

ARGUMENT

DE LA QUATRIÈME SATIRE.

L'ÉTUDE de la sagesse est nécessaire pour la carrière politique comme pour la vie privée. Mais de jeunes téméraires prennent en main le timon de l'état, sans avoir rien des qualités qu'il faut pour se conduire eux-mêmes. C'est que, lorsque la fortune et la flatterie nous font illusion, nous nous persuadons facilement que nous nous élevons au dessus de l'humanité, alors même que les passions les plus viles nous ravalent au dessous. Ce qui distingue véritablement un homme d'un homme, c'est la culture de l'esprit, ce sont les vertus et le caractère.

Ces principes sont développés par Socrate s'adressant à Alcibiade, au moment où il va gouverner la république. Il est évident que, dans la personne d'Alcibiade, Perse a voulu représenter ici le jeune empereur Néron. Il révèle et son ignorance, et sa folle présomption, et ses débauches, et ses courses nocturnes; tous les vices qui précédèrent et qui annoncèrent dès les premières années de son règne les fureurs qui le signalèrent dans la suite.

SATIRA QUARTA.

REM populi tractas (barbatum hæc crede magistrum
Dicere, sorbitio tollit quem dira cicutæ) :
Quo fretus? dic hoc, magni pupille Periclî.
Scilicet ingenium et rerum prudentia velox
Ante pilos venit; dicenda tacendaque calles.
Ergo, ubi commota fervet plebecula bile,
Fert animus calidæ fecisse silentia turbæ
Majestate manus. Quid deinde loquere? *Quirites,*
Hoc, puto, non justum est; illud male; rectius istud.
Scis etenim justum gemina suspendere lance
Ancipitis libræ; rectum discernis, ubi inter
Curva subit, vel quum fallit pede regula varo;
Et potis es nigrum vitio præfigere theta.
Quin tu igitur, summa nequicquam pelle decorus,
Ante diem blando caudam jactare popello
Desinis, Anticyras melior sorbere meracas?
QUÆ tibi summa boni est? uncta vixisse patella
Semper, et assiduo curata cuticula sole.
Exspecta : haud aliud respondeat hæc anus. I nunc;
Dinomaches ego sum suffla; *sum candidus.* Esto :

SATIRE QUATRIÈME.

Vous gouvernez l'état[1] (c'est le maître qui parle, le maître vénérable qu'emporta la cruelle ciguë[2]) : qu'avez-vous pour cela ? Répondez, pupille du grand Périclès[3]. L'intelligence et l'expérience des affaires vous sont apparemment venues avant la barbe; vous savez et parler et vous taire[4]. Ainsi, quand la populace en fureur fermente et se soulève, vous osez affronter la troupe mutinée, et, d'un geste majestueux, lui imposer silence[5]. Fort bien; qu'allez-vous dire maintenant? *Romains, ceci ne me paraît pas juste ; cela est mal; voici qui serait mieux*[6]. Vous savez, en effet, tenir d'une main sûre la balance de la justice[7]; vous discernez le vrai au point où il va se confondre avec le faux, alors même que la règle n'est plus un guide fidèle[8], et c'est à vous qu'il appartient de marquer le crime de la lettre fatale[9] !... Soyons vrais ; vous n'avez que l'éclat de quelques dehors[10]. Pourquoi donc vous hâter d'étaler votre plumage[11] aux yeux d'un peuple adulateur? et que ne vous purgez-vous plutôt à grands flots d'ellébore[12] ?

Quel est le souverain bien, selon vous[13]? c'est de faire chère lie tous les jours, et de chauffer tous les jours au soleil ses membres parfumés d'essences[14]. A merveille ; c'est répondre ce que répondrait cette vieille[15]. Allez donc après cela vous vanter d'être fils

Dum ne deterius sapiat pannucea Baucis,
Quum bene discincto cantaverit ocima vernæ.

Ut nemo in sese tentat descendere, nemo;
Sed præcedenti spectatur mantica tergo!
Quæsieris : « Nostin' Vectidi prædia? — Cujus?
Dives arat Curibus, quantum non milvus oberret :
Hunc ais? — Hunc, Dis iratis Genioque sinistro,
Qui, quandoque jugum pertusa ad compita figit,
Seriolæ veterem metuens deradere limum,
Ingemit *Hoc bene sit!* tunicatum cum sale mordens
Cæpe; et, farratam pueris plaudentibus offam,
Pannosam fæcem morientis sorbet aceti. »
At si unctus cesses, et figas in cute solem,
Est prope te ignotus, cubito qui tangat, et acre
Despuat in mores, penemque arcanaque lumbi
Runcantem, populo marcentes pandere vulvas.
Tu quum maxillis balanatum gausape pectas,
Inguinibus quare detonsus gurgulio exstat?
Quinque palæstritæ licet hæc plantaria vellant,
Elixasque nates labefactent forcipe adunca,
Non tamen ista filix ullo mansuescit aratro.

Cædimus, inque vicem præbemus crura sagittis;
Vivitur hoc pacto. Sic novimus : ilia subter

de Dinomaque[16], et dire : *Moi, j'ai de la figure!* Soit; mais pour de la sagesse, pas plus que la Baucis en haillons qui se chamaille avec un vaurien d'esclave[17].

Quoi! personne ne veut descendre en soi-même[18], personne, et nous n'avons des yeux que pour voir la besace sur le dos de celui qui nous précède[19]! Vous demandez : « Connaissez-vous les domaines de Vectidius[20]? — Duquel? Du richard qui possède près de Cures plus de terres labourables que n'en peut embrasser un milan dans son vol[21]? parlez-vous de celui-là? — De lui-même, de cet avare haï des dieux et mal avec son Génie, qui, lorsqu'il a les jours de fête suspendu la charrue à l'autel du carrefour[22], rompt à regret le cachet d'une petite cruche jadis pleine, et dit en gémissant : *Vive la joie*[23]*!* qui mord dans un ognon au gros sel encore dans son enveloppe, et qui, tandis que ses esclaves s'extasient devant un chaudron de bouillie, savoure la lie couverte de peaux d'un vinaigre à sa fin[24]. — Fort bien; mais vous-même, quand vous venez chauffer au soleil vos membres tout couverts d'huile et de parfums, entendez-vous cet homme qui vous pousse le coude révéler sans pitié vos turpitudes, cette manie d'épiler et le pubis et l'antre voisin, pour étaler aux chalans vos dégoûtans appas[25]? Pourquoi, tandis que vous cultivez sur les joues cette toison parfumée d'essences, pourquoi mettre à nu ce qu'avait voilé la nature[26]? Cinq ouvriers ont beau défricher la forêt et attaquer avec le forceps les chairs humectées, la fougère opiniâtre brave le tranchant du fer[27].

Ainsi va le monde : on blesse, et l'on reçoit soi-même des blessures[28]. Oui, nous le savons; vous avez

Cæcum vulnus habes; sed lato balteus auro
Protegit. Ut mavis, da verba, et decipe nervos,
Si potes. « Egregium quum me vicinia dicat,
Non credam? » Viso si palles, improbe, nummo;
Si facis in penem quidquid tibi venit amarum;
Si puteal multa cautus vibice flagellas :
Nequicquam populo bibulas donaveris aures.
Respue quod non es; tollat sua munera cerdo;
Tecum habita, et noris, quam sit tibi curta supellex.

dans le flanc une secrète plaie; mais tout est caché par le large baudrier d'or [29]. A la bonne heure, donnez-nous le change et trompez aussi vos nerfs, si vous pouvez. — Mais quand mon mérite est vanté par tout ce qui m'entoure, comment ne pas y croire? — Non, vous ne valez rien [30]; et puisque la vue d'un écu vous donne la fièvre, puisque vous vous permettez sur votre corps toutes les extravagances qui vous passent par la tête, puisque vous vous escrimez bravement contre les comptoirs du Forum [31], vous ne pouvez vous enivrer de l'encens du vulgaire. N'acceptez que ce qui vous est dû [32]; que la canaille reprenne ses hommages : descendez en vous-même, et voyez combien l'âme est peu meublée [33] !

NOTES

DE LA QUATRIÈME SATIRE.

Toutes les satires de Perse traitent de politique d'une manière indirecte; celle-ci en traite d'une manière spéciale. L'auteur cherche à y démontrer que l'étude de la sagesse est plus nécessaire encore aux hommes d'état qu'aux autres hommes; vérité que paraît ignorer une jeunesse présomptueuse qui prétend gouverner la république, sans avoir rien de ce qu'il faudrait pour se conduire elle-même.

L'ouvrage est mis sous la forme d'un sermon adressé par Socrate au jeune Alcibiade, au moment où il va prendre en main les rênes du gouvernement; et cela a conduit les commentateurs à penser que cette satire n'était qu'une imitation du dialogue de Platon intitulé : *le Premier Alcibiade*, ou *De la Politique*. Mais les noms de Socrate et d'Alcibiade sont presque tout ce que Perse a emprunté à Platon : c'est de personnages romains qu'il trace le portrait sous des noms grecs; car je n'admets pas l'opinion de ceux qui pensent que toute cette critique est une critique générale qui ne tombe sur personne en particulier; je me range entièrement à l'opinion de Casaubon, que voici : « Nerone principe, quanta fuerit bonorum civium indignatio, quantus mœror, quum viderent perditissimum juvenem imperio romano illudere, facile cuivis æstimare est. Neque dubitandum præclara ingenia, quæ illa tempestate non pauca effloruerunt, ægre se continuisse, quominus ingenui doloris testimonia monumentis suis impressa ad posteros transmitterent : cujus rei vel unius Annæi Lucani Pharsalia abunde fidem nobis fecerit. Vixit inter ceteros nobilioris ingenii viros eorum temporum et poeta noster, duorum summorum virorum, Pœti Thraseæ, et ipsius Lucani amicus ac familiaris. Hic quum impatientissime ferret, ut erat naturæ acris, et in amore virtutis ac vitiorum odio juxta vehemens, susque deque omnia misceri Romæ, re-

gentibus imperium juvenibus depravatissimis et imprimis Nerone ipso, qui neque usum reipublicæ ullum habebat, neque rationem ejus administrandi ullo modo aut didicerat aut sciebat, non abstinuit quin styli sui mucronem in Neronem tam ipsum stringeret, quam in reliquos similis dementiæ juvenes, qui, totius πολιτικῆς imperiti, gubernacula publicæ rei pro se quisque capessebant. Isti sunt adversus quos satira hæc est scripta; cujus etsi præcipuus erat scopus in Neronem invehi, atque ipsum satirico sale defricare, quod rempublicam suscepisset gubernandam, tanto oneri prorsus impar, quodque esset illius vita libidine aliisque vitiis infamis, sic tamen poeta in hoc argumento indignationi suæ habenas laxavit, ut neque palam, neque plenis velis in flagitiosissimum principem inveheretur, verum tecte et longe mollius quam vel natura ipsius ferebat, vel Neronis flagitia ac scelera merebantur : nos autem putamus tum scriptam hanc esse satiram, quum nondum totus innotuerat Nero, cujus principium laude digna habuit multa. Sed simulata, non vera fuit ista virtus, quum suis flagitiis ac sceleribus initio velamenta quæreret, ut narrant historici. Viris gravibus, quibus interior Neronis vita non erat incognita, verba dari non poterant; neque ulla simulatione effici, quin suspectam ejus indolem haberent. Postea cœpit paulatim manifesta fieri ejus monstri immanitas. Quo tempore videtur hoc carmen fuisse compositum. Ita enim meminit libidinum ejus principis, quasi tum primo vitæ ejus obscenæ opinio sinistra in vulgus emanasset, quemadmodum suo loco est a nobis indicatum..... Probe vero norat Persius, quum ad hanc satiram scribendam se accingeret, quantam rem et quam periculosam moliretur. Quamobrem consilio prudentissimo hoc argumentum Platonis imitatione sibi tractandum censuit : non solum nominibus inde petitis, sed etiam sententia propemodum universa; ut, si quis forte Corycæus, aut Cercops nomen ipsius deferret, probabili excusatione posset factum suum defendere ; quasi, exercendi tantum styli causa, petitum e libris summi philosophi argumentum, latinis versibus tentasset complecti. »

Cette opinion de Casaubon n'est, comme on le voit, qu'une conjecture; mais cette conjecture a tous les caractères de la vérité. En effet, pour peu qu'on lise avec attention le treizième livre des *Annales* de Tacite, le livre quarante-un de Dion Cassius, l'article *Néron* dans Suétone, et que l'on compare leurs écrits avec l'ou-

vrage de Perse, on demeurera convaincu qu'il est impossible qu'une satire dont tous les traits s'appliquent avec tant de justesse à Néron, n'ait point été écrite contre lui.

Scilicet ingenium et rerum prudentia velox
Ante pilos venit.

C'est l'âge de Néron, qui *n'avait que dix-sept ans quand on apprit le sort de Claude;* SUÉTONE, *Néron*, 8.

. . . . . Dicenda tacendaque calles.

C'est l'incapacité de Néron, qui, *dès ses premières années, appliqua l'activité de son esprit à autre chose qu'aux études sérieuses de la philosophie et de l'éloquence*; TACITE, *Annal.*, XIII, et SUÉTONE, *Néron*, 52.

. . . . . Sum candidus. . . . . . .
. . . Summa nequicquam pelle decorus.

« Il était d'une figure belle plutôt qu'agréable; » SUÉTON., 51.

. . . Assiduo curata cuticula sole.
At si unctus cesses, et figas in cute solem, etc.

« Il était d'une recherche misérable dans sa mise et dans sa toilette; » *Id.*, *ibid.*

Dinomaches ego sum. . . . .

Néron n'était de la famille impériale que par sa mère Agrippine, comme Alcibiade n'était du sang des Pisistratides que par sa mère Dinomaque.

. . . Cubito qui tangat, et acre
Despuat in mores. . . . . etc.
. . . .
. . . . Sic novimus : ilia subter
Cæcum vulnus habes; sed lato balteus auro
Protegit. . . . .
. . . .
Si puteal multa cautus vibice flagellas.

Tout ceci convient encore à Néron plus qu'à Alcibiade lui-même; Tacite et Suétone donnent sur ses habitudes de débauche, sur ses courses nocturnes par la ville, et sur les coups qu'il reçut dans une rencontre les mêmes détails que Perse. *Voyez* SUÉTONE, *Vie de Néron*, 26, 28, 29; TACITE, *Annal.*, XIII, 25.

D'un autre côté, le Socrate de cette satire, qui donne le nom de *Quirites* aux citoyens, qui cite, au lieu de noms attiques, le nom latin de *Vectidius*, et la ville municipale de *Cures*, et les *fêtes du carrefour* inconnues aux Grecs, et le *Puteal* du Forum; ce Socrate a une physionomie toute romaine : c'est le pédagogue de Néron, c'est Sénèque lui-même. Ici, comme dans sa première satire, le poète, emporté par la rage satirique, oublie les ménagemens et les précautions dont la prudence lui conseillerait d'envelopper son langage; ou du moins les voiles dont ses pensées restent couvertes, sont si transparens, qu'il est impossible de s'y tromper.

En suivant cette interprétation de la satire de Perse, tout y devient intelligible, tout même y devient clair. Aussi le célèbre Dryden n'a-t-il pas hésité à l'adopter après Casaubon, auquel il convient d'en rapporter le premier mérite. Pourquoi donc, comme certains commentateurs plus jaloux d'innover ou de contredire que de bien s'entendre, en aller chercher d'autres qui n'ont rien de satisfaisant? On a tant de peine à trouver la vérité, que, quand on la tient, il faut la garder.

On trouve, dans les manuscrits, divers titres en tête de cette satire, et cela prouverait que Perse lui-même n'en avait mis aucun à son ouvrage. Les éditeurs et les libraires de l'antiquité ne connaissaient pas ces formules méthodiques et didactiques de la typographie moderne, qui ont leurs inconvéniens comme leurs avantages, et auxquelles nous ne tenons tant que parce que nous en avons senti le besoin, et que nous en avons l'habitude. Le titre que je donnerais à cette satire serait plus simple que tous ceux que je lis dans les manuscrits, ce serait : *la Politique*, ou *l'Homme d'état*.

---

1. *Vous gouvernez l'état.* — *Rem populi tractas,* c'est la phrase de Platon, *Sympos.*, 32, édit. Wolf : « τὰ τοῦ δήμου πράγματα πράττειν· » Cicér., *de Rep.*, 1, 25 : « est respublica, *res populi.* »

2. *C'est le maître qui parle, le maître vénérable qu'emporta la cruelle ciguë.* Périphrase pour désigner Socrate. Pourquoi Socrate plutôt qu'un autre? C'est ce qu'on a vu dans la note sur l'ensemble de la satire. Le latin porte *le maître barbu;* non-seulement parce qu'il est de fait que Socrate portait une barbe fort longue, comme l'atteste la comédie, mais encore parce que la longue barbe

a été, dans toute l'antiquité, un des insignes de la gravité philosophique ou sacerdotale. Quand les Romains voulaient citer leurs ancêtres, ils les désignaient toujours par ces mots *casci, barbati.* Cicer., *de Finib. bon. et mal.*, iv; Juvénal, xiv, 12; Plin. Min., *Epist.* i, 10, 56; Horat., *Sat.* ii, 3, 15; Juvenal., *Sat.*, ii, 12; Lucian., *passim;* Athenæus, xiii. — *Qu'emporta la cruelle ciguë;* Pline, *Hist. nat.*, xxv, 95 : « *cicuta venenum est, publica Atheniensium pœna.* » Que Socrate fut condamné à boire la ciguë, c'est ce qui est partout. Sénèq., *Epist.* xiii, « *Cicuta* magnum Socratem fecit. » — *Sorbitio* est le mot grec ῥόφησις; Phædrus, i, 25, 5; Plin. Maj., *Hist. nat.*, xxii, 157.

3. *Qu'avez-vous pour cela? Répondez, pupille du grand Périclès.* — *Quo fretus;* ὅτῳ πιστεύων; ce sont les expressions mêmes de Platon, au commencement du premier Alcibiade. — *Pupille;* le mot a été choisi par Perse à dessein : on sait que les courtisans de Néron, et particulièrement la courtisane *Poppée*, le nommaient *pupille*, pour lui faire honte de se laisser conduire par sa mère et par ses gouverneurs. Tacit., *Annal.*, xiii, 6 : « *Igitur in urbe sermonum avida, quemadmodum princeps vix septemdecim annos egressus, suscipere eam molem aut propulsare posset; quod subsidium in eo, qui a* femina regeretur; *num prælia quoque et oppugnationes urbium et cetera belli per magistratus administrari possent, anquirebant.* » — *Pericli;* c'est la leçon des meilleurs manuscrits et des éditions les plus correctes; c'est celle qu'il convient d'adopter. On dit *Pericleus, ei*, et par contraction *Periclī*, comme on dit *Pericles, is;* c'est ainsi qu'on dit *Ulysseus* et *Ulysses*, *Achilleus* et *Achilles.* Périclès, fils de Xantippe, fut effectivement institué par Clinias, tuteur de son fils Alcibiade. *Voyez* Plutarq., *Vie d'Alcibiade*, i; Cornel. Nepos, et Platon, *Premier Alcibiade.* Il est assez vraisemblable que Perse joue ici sur le mot *Periclī*, qui est en même temps génitif de *Pericleus* et de *periculum*, par contraction *periclum, i.* On demandera à quoi tendrait ici ce jeu de mots? à faire sentir les dangers qui menacent cet apprentif homme d'état, à faire sentir au débutant dans la carrière politique, ce que c'est que *la grande et terrible* place de celui qui prétend gouverner une nation, et qui aura à affronter *les flots populaires* ou à *juger* les humains. On demandera encore si ce

jeu de mots est digne d'un grave écrivain ? je répondrai que l'auteur offre lui-même l'exemple d'une foule d'autres jeux de mots semblables, et que les Grecs ou les Romains étaient aussi prodigues que nous de ces expressions à deux visages nommées *calembourgs*.

4. *L'intelligence et l'expérience des affaires vous sont apparemment, etc.* Perse, qui met ce sermon dans la bouche d'un Socrate, se sert de l'ironie socratique. Tous ces vers, jusqu'au quatorzième inclusivement, doivent être lus ironiquement. — *Ante pilos;* sorte de phrase proverbiale chez les Latins, comme chez nous *avant la barbe.* — *Vous savez et parler et vous taire;* voici un passage de Quintilien qui est un excellent commentaire de ces deux vers; il dit *Instit. orat.*, 11, 20 : « *Si consonare sibi in faciendis et non faciendis virtutis est, quæ pars ejus* prudentia *vocatur, eadem* in dicendis *et* non dicendis *erit.* »

5. *Ainsi, quand la populace en fureur fermente et se soulève, vous osez affronter,... etc.* Excellente ironie, langage plein de justesse, d'originalité et de vigueur. — *Majestate manus* est une de ces alliances de mots pleines d'audace et de bonheur, particulières à Perse. L'auteur imite ici les idées du *Premier Alcibiade* de Platon, au commencement : « εἰ, μέλλοντός σου ἰέναι ἐπὶ τὸ βῆμα, λαβόμενος ἐροίμην, etc.... ; » mais les formes du style ne sont qu'à lui. Il faut comparer à cette belle peinture celles d'Ovide, *Métamorph.*, 1, 205 et suiv.; de Lucain, *Pharsal.*, 1, 297 et suiv.; et surtout de Virgile, *Énéide*, 1, 149 et suiv. :

Ac, veluti magno in populo quum sæpe coorta est
Seditio, sævitque animis ignobile vulgus,
Jamque faces, jam tela volant; furor arma ministrat :
Tum pietate gravem ac meritis si forte virum quem
Conspexere, silent, arrectisque auribus adstant.
Ille regit dictis animos, et pectora mulcet.

6. *Fort bien; qu'allez-vous dire maintenant ?* « *Romains, ceci ne me paraît pas juste; cela est mal; voici qui serait mieux.* » Ces deux vers sont encore une peinture parfaite, celle d'un orateur sans caractère et sans idées, qui ne sait que dire à la tribune. L'auteur oublie qu'il a placé sés interlocuteurs à Athènes, et se sert du terme *Quirites;* ou plutôt il avertit son lecteur, par cette inadvertance

calculée, que c'est à Rome qu'il a réellement pris son sujet et ses personnages.

7. *Tenir d'une main sûre la balance de la justice.* — *La balance* est prise partout dans les poètes, les orateurs et les philosophes pour l'emblème de la justice. Dans Homère et dans Virgile, Jupiter pèse dans *les bassins* d'*une balance* les destinées des nations :

Jupiter ipse duas æquato examine lances
Sustinet, etc. . . . .

Æneid., XII, 725.

Thémis ou Justitia est représentée avec une balance à la main.

8. *Vous discernez le point où le vrai va se confondre avec le faux, alors même que la règle n'est plus un guide fidèle.* Autre image pour indiquer la perspicacité et le discernement du magistrat qui sait pénétrer le vrai et appliquer la loi avec justesse, alors même que la lettre et les règles pourraient le tromper. Horace, *epist.*, II, 2, 44 :

Scilicet ut possem *curvo* dignoscere *rectum*.

9. *Et c'est à vous qu'il appartient de marquer le crime de la lettre fatale.* Dernier trait d'ironie, et le plus sanglant de tous. Il appartient bien en effet à un jeune écervelé de prononcer sur le vice et la vertu, sur la vie des hommes! — *La lettre fatale* (le noir *theta*), parce que le *theta* est la première lettre du mot θάνατος, *la mort*, et que, dans les jugemens, on se servait de cette lettre pour marquer sur les tablettes la condamnation à mort. MARTIAL, VII, 37 :

Nosti mortiferum quæstoris, Castrice, signum?
Est operæ pretium discere *theta* novum.
Exprimet et quoties rorantem frigore nasum
Lethalem juguli jusserat esse notam.

10. *Soyons vrais; vous n'avez que l'éclat de quelques dehors.* J'ai marqué la transition un peu plus explicitement en français qu'en latin, suivant le génie de la langue, et j'ai rendu le *quin* par *soyons vrais.* — *Summa nequicquam pelle decorus;* c'est à peu près ainsi qu'il a dit dans la troisième satire : « *Et fronte politus.* » *Voyez* PLUTARQ., *Vie d'Alcibiade;* SUÉTONE, *Vie de Néron;* TACITE, *Ann.* XIII et XIV, *passim.* Alcibiade et Néron aimaient à se parer et à se montrer.

11. *Étaler votre plumage aux yeux d'un peuple adulateur.* Les expressions métaphoriques du latin peuvent passer eu français. *Jactare caudam, étaler son plumage :* l'image est prise du paon, qui se pavane avec orgueil quand on le regarde. HORACE, *Sat.* I, 6, 15 et suiv.

12. *Et que ne vous purgez-vous plutôt à grands flots d'ellébore?* C'est un équivalent du latin qui porte mot à mot : « Vous qui feriez mieux de boire des Antycires toutes pures. » *Antyciros* est le nom de deux îlots, les uns disent du golfe de l'Etna, les autres du cap Malée, près des côtes de la Thessalie; *voyez* STRABON. Quelques-uns prétendent que c'est le nom de deux villes de la Phthiotie et de la Phocide. Quoi qu'il en soit, ces lieux ont donné leur nom à l'ellébore, qui en venait; et l'on disait *de l'Antycire,* comme on dit un Damas, un Caudebec, etc. HORACE, *Art poét.,* 300; PLINE L'ANC., XXV, 5; A. GELL., XVII, 15; SUÉT., *Calig.* 29; JUVÉNAL, XIII, 96, et les notes de Ruperti sur ce passage.

13. *Quel est le souverain bien, selon vous?* C'est là le principe d'après lequel le stoïcisme juge les hommes; c'est là sa mesure certaine pour apprécier ce qu'ils valent; car c'est d'après leurs idées sur les vrais biens qu'ils agissent et qu'ils pensent. *Le souverain bien* pour les stoïciens, c'était *la vertu;* pour les épicuriens, *le bonheur.* Mais ce *bonheur,* les vrais disciples d'Épicure ne le cherchaient que dans les plaisirs honnêtes, dans les jouissances de l'âme ou de l'esprit. Au contraire, les faux disciples d'Épicure, qui alors remplissaient Rome, dénaturaient la doctrine du maître et abusaient scandaleusement de ses principes pour se permettre les voluptés les plus grossières, et se plonger tout entiers dans de vils et sales plaisirs, pour croupir dans l'inertie.

14. *Chauffer au soleil ses membres parfumés d'essences.* La médecine et la gymnastique des anciens prescrivaient pour la santé et l'accroissement des forces du corps ce qu'elles appelaient *insolatio,* c'est-à-dire une exposition au soleil du corps couvert d'huile ou d'essence. Cela s'appelait en grec ἡλίωσις, ἡλιοκαΐα. Les peuples de l'Orient ont conservé quelque chose de cet usage, qui était général chez les anciens. PLINE, *Hist. natur.,* XXI, 14; PLINE LE JEUNE, III; I. JUVÉNAL, XI, 203; MARTIAL, X, 12 :

> I, precor; et totos avida cute combibe soles :
> Quam formosus eris.....

Cette exposition au soleil, à laquelle les honnêtes gens ou les athlètes de profession avaient recours d'après les préceptes de l'art, les efféminés et les débauchés la recherchaient sans cesse, *semper et assidue*, par désœuvrement, par fatuité, par mollesse.

15. *A merveille ; c'est répondre ce que répondrait cette vieille.* Le latin porte *exspecta,* qui signifie mot à mot *attendez un peu,* comme nous disons en français. Les commentateurs discutent pour savoir s'il faut lire *exspecta*, et sur le sens à donner à ce mot. Quelques-uns proposent *en specta*, et il paraît que le vieux scoliaste a lu ainsi. *Th. Marcile*, qui voudrait substituer cette leçon à celle des manuscrits, s'autorise du passage de Virgile, *Eglog.* III, 50 :

Audiat hæc tantum vel qui venit.... *Ecce* Palæmon.

Conjecture ingénieuse, rapprochement heureux sans doute; mais tout cela doit céder à l'autorité des manuscrits et au sens connu d'*exspecta;* en grec : ἔχ' ἀτρέμας, en français : *attendez un peu; ne bougez pas;* en latin, en d'autres termes : *attende, attende parumper,* comme s'exprimerait la prose. Sénèq., *de Benefic.* V, 12 : « Dicis me abesse ab eo, qui operæ pretium facit; immo totam operam bona fide perdere. *Exspecta;* etiam hoc verius dices, simul ac te ad has latebras perduxero. » — *Hæc anus, cette vieille;* l'interlocuteur choisit la première personne venue *hæc*, et dans la classe et dans l'âge où le jugement est le plus corrompu; tout cela pour confondre le jeune présomptueux.

16. *Allez donc après cela vous vanter d'être le fils de Dinomaque.* Le latin est bien plus heureux : *I nunc ; Dinomaches ego sum* suffla; tour vif et piquant, expressions vivantes. — *Dinomaches ego sum;* construction grecque que les Latins ont imitée; on sous-entend avec élégance le mot *filius. Dinomaque* est le nom de la mère d'Alcibiade; par elle il descendait des Alcméonides et par son père d'Ajax; *voyez* Plutarq., *Vie d'Alcibiade.* Sa noblesse était donc aussi illustre d'un côté que de l'autre. Mais notre poète a en vue Néron, qui ne tenait à la famille des Césars, à la famille *Claudia*, que par sa mère Agrippine, fille de Germanicus : son père, Domitius Ænobarbus, était un patricien nouveau. — *Suffla* est une expression originale et juste qui exprime à peu près ce que Perse exprime ailleurs par *pulmonem rumpere ventis, Sat.* I, 27, et ce que les Grecs expriment par ἐκπνευματοῦν; ce sont

les *grands airs* de la fatuité. — *Et dire : Moi, j'ai de la figure ; sum candidus*. Perse traduit ainsi les expressions de Platon, dans *le Premier Alcibiade*, où Socrate dit du jeune homme : Κάλλιστός τε καὶ μέγιστος. Καλός τε μέγας τε est une phrase faite en grec pour exprimer la beauté, comme *candidus* en latin, lequel répond au *fair complexion* des Anglais. Nous disons, nous : *beau et bien fait de la taille et de la figure, etc.* Alcibiade était réellement d'une rare beauté, et il la conserva toute sa vie (PLUTARQ., *Vie d'Alcib.*; PLIN., *Hist. Nat.*, XXXIV, 6). Néron était assez bien de figure, au rapport de Suétone.

17. *Soit; mais pour de la sagesse, pas plus que la Baucis en haillons qui se chamaille avec un vaurien d'esclave.* — *Pannucea Baucis* est une périphrase élégante pour *anus*. Ces deux vers sont la répétition ou le développement de la pensée déjà exprimée dans celui-ci : *Haud aliud respondeat hæc anus.* — *Qui se chamaille avec un vaurien d'esclave.* Le latin porte mot à mot *qui criaille ses herbes à un poliçon.* Perse a réuni à dessein les images et les termes les plus bas pour mortifier d'autant mieux l'insolence du jeune homme.

18. *Quoi! personne ne veut descendre en soi-même, personne!* L'auteur passe ainsi à la deuxième partie de son sermon satirique. Dans la première, il a montré au jeune présomptueux qu'il n'a rien de ce qu'il faut pour faire un homme d'état, qu'il est aussi ignorant sur les vrais biens que le dernier homme du peuple. Dans la deuxième, il va lui montrer que ses mœurs valent son instruction, qu'elles le ravalent au dessous de l'humanité. La satire devient d'autant plus vive qu'elle a le ton de l'impartialité et de la modération : *ut nemo in sese, etc.*; cela n'a rien de personnel ni de méchant en apparence ; c'est une plainte de philosophe sur les maux de l'humanité.

19. *Et nous n'avons des yeux que pour voir la besace sur le dos de celui qui nous précède?* Allusion à l'apologue d'Ésope, si connu, et que Phèdre a ainsi traduit, liv. IV, fab. 10 :

Peras imposuit Jupiter nobis duas :
Propriis repletam vitiis *post tergum* dedit,
Alienis *ante pectus* suspendit gravem.
Hac re videre nostra non possumus mala;
Alii simul delinquunt, censores sumus.

20. *Vous demandez : Connaissez-vous les domaines de Vectidius?* Pour prouver son assertion, que nous ne voyons pas un de nos défauts, et que nous découvrons tous ceux des autres, il cite un exemple, et cet exemple qu'il cite au jeune présomptueux est le sien propre. Lui-même se plaît à railler amèrement la lésinerie d'un Vectidius, et à mettre les autres sur la voie pour leur en retracer tous les détails; et il ne s'aperçoit pas que ses débauches et sa vie efféminée le rendent aussi ridicule et aussi blâmable que Vectidius l'est par son avarice. — Quel est ce *Vectidius?* c'est ce qu'on ne sait pas. Est-ce un nom imaginaire; est-ce réellement le nom de quelque vieux richard romain? les auteurs et les commentateurs ne nous donnent aucun renseignement là-dessus. Il est possible que le personnage ne fût comme *Thraséas*, et comme d'autres stoïciens célèbres, qu'économe et frugal, et que cette économie soit travestie en avarice sordide par un jeune fou qui prodigue tout pour satisfaire sa vanité et ses plaisirs.

21. *Du richard qui possède près de Cures plus de terres labourables que n'en peut embrasser un milan dans son vol.* — *Cures*, ville du pays des Sabins, autrefois capitale du *Sabinum :* Titus Tatius en était roi, et Numa Pompilius en fut appelé pour régner sur les Romains. Le terroir des environs est très-fertile; c'est aujourd'hui la terre de *Labour.* — *Que n'en peut embrasser un milan dans son vol;* périphrase hyperbolique que l'on retrouve dans Juvénal, *Sat.* IX, 55.

. . . . . Tot milvos intra tua prædia lassos.

Le vieux scoliaste de Perse avertit que c'était une phrase proverbiale de dire : *quantum milvi volant.*

22. *Lorsqu'il a les jours de fête suspendu la charrue à l'autel du carrefour.* « Obscura est, dit Casaubon, diei festi notatio hoc versu comprehensa. Clarum est cessationem ab opere intelligi...... Nondum tamen intelligimus, quid sit *figere jugum ad compita.* Sed tangit fortasse Persius ritum aliquem Compitaliorum, cujus ignoratione obscura nobis sunt ipsius verba. » Voici tout ce que l'on trouve dans les auteurs qui puisse éclairer le sens de ce passage. *Compitum*, c'est proprement un *carrefour;* or, les carrefours avaient leurs dieux, appelés les *Lares du carrefour.* OVIDE, *Fast.;* SUÉT., *August.*, 31. On construisait, en l'honneur de ces dieux, des au-

tels et de petites chapelles à quatre faces ou à quatre ouvertures, images du carrefour (GRONOVIUS, *ad Gell.*, I, 22). Sur ces autels on sacrifiait deux fois l'an (SUÉTONE, au passage déjà cité; DIONYS., IV, 14); et ces sacrifices s'appelaient *sacrifices du carrefour* (A. GELL., X, 24). Pendant qu'on les célébrait, toute servitude cessait (DIONYS., au passage déjà cité; TIBULLE, II, 7; MACROB., I, 14). Or, il était d'usage chez les Grecs, comme chez les Romains, de suspendre aux jours de fête les instrumens aratoires à l'autel du carrefour, et cela en grec s'appelait τὰ ἐργαλεῖα ἀνατίθεναι *ou* ἀνακρεμᾶσθαι. TIBULLE, liv. II, *Elég.* I, v. 5 sqq. :

> *Luce sacra*, requiescat humus, requiescat arator;
> Et grave, *suspenso vomere*, cesset opus.

Le vieux scoliaste confirme tout-à-fait ces données par son interprétation. Il dit : « *Compita* sunt in quadriviis quasi turres, ubi sacrificia, finita agricultura, rustici celebrant. Merito *pertusa*, quia per omnes quatuor partes pateant, vel vetusta, vel *compita*. Non solum sunt in Urbe loca, sed etiam viæ publicæ ac diverticula aliquorum confinium, emeriti et elaborati operis indicium. »

23. *Et dit en gémissant :* VIVE LA JOIE! J'ai cherché à rendre par là le piquant des expressions latines : *ingemit Hoc bene sit!* expressions qui peignent si heureusement la joie triste de l'avare quand il fait faire à ses gens *maigre bombance.*

24. *Savoure la lie couverte de peaux d'un vinaigre à sa fin.* Toute cette peinture est de main de maître. Pas une expression qui n'ait de la vérité et de la portée : le dernier trait qui dépeint le régal de l'avare lui-même est le plus acéré de tous.

25. *Pour étaler aux chalans vos dégoûtans appas.* Cet autre tableau n'est pas moins énergique dans son genre que le précédent. Perse n'y épargne pas les images obscènes et les termes cyniques : les grands poètes vont tout d'abord à l'extrême. Comp. JUVÉNAL, sat. II, v. 10 sqq.; *id.*, sat. VIII, v. 16; *id.*, sat. IX, v. 12 sqq.; MARTIAL, épig. II, v. 62; VI, 56; HOR., *Epod.*, liv. VIII, v. 5 sqq.

26. *Pourquoi mettre à nu ce qu'avait voilé la nature?* Je n'ai pas voulu me permettre la crudité obscène des expressions de l'original. On sait que la langue latine a le privilège de braver dans les mots l'honnêteté : la nôtre ne l'a pas, au même degré du moins. Et pourtant Regnier et Rabelais disent tout et en toutes lettres.

27. *Cinq ouvriers ont beau défricher la forêt, etc.....* Il est difficile de revêtir des idées sales et basses d'expressions plus poétiques et plus heureuses. Perse a su rendre plaisante une image qui ne semblait devoir être que révoltante. — *Palæstritæ;* le même que *Dropacistæ,* mot grec qui signifie des *tondeurs,* des *émondeurs,* des gens qui font le poil et la barbe. — *Filix;* fougère ou plutôt chiendent, mauvaise herbe que l'on ne peut extirper; expression métaphorique pour désigner ici le poil du corps. Virg., *Géorg.,* liv. II, v. 189 :

Et *filicem* curvis invisam pascit aratris.

Suivant Columelle, liv. II, chap. 2 : « Pernicies *filicis* frequens extirpatio est, quæ vel *aratro* fieri potest; quoniam intra biennium sæpius convulsæ moriuntur, celerius etiam. » Mais tous les efforts de l'art sont impuissans contre cette fougère-ci.

28. *Ainsi va le monde : on blesse, et l'on reçoit soi-même des blessures.* Ce vers a fait proverbe. Le commentaire du vieux scoliaste est ici fort bon : « Allegoria, *dit-il,* a sagittariis, qui aliena crura *sagittis* feriunt, et sua ferienda aliis *præbent;* et ad superiorem sensum pertinet quo dixit : *sed præcedenti spectatur mantica tergo.* Ita et nos vitam objurgamus aliorum, et alii nostram. » Horace avait dit, *Epist.* II, 2, v. 97 :

Cædimur, et totidem plagis consumimus hostem.

Ce qui donne au vers de Perse une énergie nouvelle, c'est l'allusion aux coups qu'a reçus Néron dans ses courses nocturnes. *Vivitur hoc pacto,* qui est une phrase fort commune, est, à cause de la circonstance, plein de sel et d'originalité.

29. *Oui, nous le savons; vous avez dans le flanc une secrète plaie; mais tout est caché par le large baudrier d'or.* Langage à double entente; cela peut se prendre pour une figure, et signifiera : « vous cachez vos vices sous des dehors brillans et trompeurs; » cela peut se prendre au propre, et désignera « les blessures qu'a reçues Néron, et qu'il veut cacher. » — *Sic novimus* est l'expression de Virgile, *Eglogue* III, v. 8 :

Novimus et qui te...., transversa tuentibus hircis.

30. *Non, vous ne valez rien.* J'ai cherché à rendre par là la force du mot *improbe,* et de ce tour brusque : *Viso si palles, improbe, nummo.* Comp. Sat. III, v. 109 : *Visa est si forte pecunia.*

31. *Puisque vous vous escrimez bravement contre les comptoirs du Forum.* C'est ainsi que j'entends le vers : *Si puteal multa cautus vibice flagellas*, vers très-obscur et qui embarrasse tous les commentateurs. —*Puteal*, de *puteus*, c'est proprement le *parapluie* ou le *couvercle* d'un *puits*, d'une échoppe, d'une boutique. Il y avait à Rome deux *putealia*, l'un dit de *Attius Névius*, dans la place des Comices ; l'autre dit de *Scribonius Libon*, près le portique de Julia et de l'arc de Fabius. *Voyez* Cicér., *de Divinat.*, I, 17 ; Tite-Live, liv. I, ch. 36 ; Festus, *de Verb. signif.*, p. 487, édit. Dacier. Comme ceux qui faisaient des affaires d'argent, les banquiers, les courtiers de commerce, les usuriers, se rassemblaient sur la place publique, auprès de ces *putealia*, l'usage s'établit d'appeler par extension la *bourse*, le *marché*, les *comptoirs* de Rome, *putealia*. Hor., liv. I, *Epit.*, 19, v. 8 et suiv. :

. . . . . Forum *puteal*que Libonis
Mandabo siccis.

Horace, liv. II, *Sat.* 6, v. 35 :

Roscius orabat sibi adesses ad *puteal* cras.

Ovide, *Remed. amor.*, v. 561 :

Qui *puteal*, Janumque timet celeresque calendas.

Cicér., *pro Sextio*, 8 : « ....Puteali *ac fœneratorum gregibus infestatus atque percussus.* » Beaucoup de commentateurs pensent donc que *puteal* signifie ici les *usuriers*, les *créanciers* ; et, prenant *multa vibice flagellas* pour une expression métaphorique, ils traduisent : « si *vous rouez de coups le créancier*, si *vous désespérez l'usurier* ;... » D'autres entendent *puteal* du Forum, du lieu où se font les affaires d'argent, et *multa vibice flagellas* par se presser, se pousser et se heurter, comme on fait dans la foule sur une place publique ou dans les rues très-fréquentées ; ils citent à l'appui de leur interprétation le vers de Martial, liv. II :

Et libertinas arca *flagellat* opes.

D'autres enfin, comme Saumaise, veulent que ces mots désignent le passe-temps des gens qui se tiennent sur le Forum, des faiseurs d'affaires, qui, pour tuer le temps, donnent de leur poinçon ou de leur stylet dans les parois du *puteal*.

Tout cela est bien recherché : je n'adopterai aucun de ces sens, je m'en tiendrai à celui qui s'accorde le plus naturellement avec la latinité des mots de ce vers, et avec les renseignemens donnés par Tacite et Suétone sur les courses nocturnes de Néron. Voici les passages de ces historiens. Tacite, *Annal.*, XIII, 25 : « *Q. Volusio, P. Scipione coss., otium foris, fœda domi lascivia; qua Nero* itinera urbis, *et lupanaria*, et diverticula, *veste servili in dissimulationem sui compositus*, pererrabat, *comitantibus, qui* raperent venditioni exposita, *et obviis vulnera inferrent, adversus ignaros adeo, ut ipse quoque exciperet ictus, et ore præferret..... Nero..... metuentior in posterum, milites sibi et plerosque gladiatores circumdedit, qui rixarum initia modica et quasi privata sinerent : si a læsis validius ageretur, arma inferrent.* » Les récits de Dion Cassius, article de Néron, et de Pline le Naturaliste, liv. XIII, ch. 43, s'accordent tout-à-fait avec celui de Tacite. Voici celui de Suétone, *Nér*, ch. 26 : « *Petulantiam, libidinem, luxuriam, avaritiam, crudelitatem, sensim quidem primo et occulte, et velut juvenili errore, exercuit : sed ut tunc quoque dubium nemini foret, naturæ illa vitia, non ætatis esse. Post crepusculum statim, arrepto pileo vel galero, popinas inibat; circumque vicos vagabatur ludibundus, nec sine pernicie tamen. Siquidem redeuntes a cœna verberare, ac repugnantes vulnerare, cloacisque demergere assueverat :* tabernas etiam effringere *et* expilare, *quintana domi constituta, ubi partæ et ad licitationem dividendæ prædæ pretium absumeretur. Ac sæpe in ejusmodi rixis oculorum et vitæ periculum adiit, a quodam laticlavio, cujus uxorem attrectaverat, prope ad necem cæsus. Quare nunquam postea publico se illud horæ sine tribunis commisit, procul et occulte subsequentibus....* » Il me semble qu'après avoir lu attentivement ces deux passages, il ne doit point rester de doute sur le véritable sens du vers en question. — *Puteal;* c'est le *puteal* lui-même et les *comptoirs* ou *boutiques* qui l'environnaient, et que Néron et ses satellites allaient briser et piller au milieu de la nuit. — *Multa vibice flagellas;* ce sont leurs courses, leurs chocs et leurs batteries contre ces comptoirs et ces boutiques. — *Cautus* enfin fait allusion aux précautions que prenait Néron, soit en se déguisant en esclave, soit en se faisant suivre ou accompagner par des spadassins ou par sa garde. — Je conviens que ceux qui ne veulent pas que ce soit Néron qui soit personnellement attaqué

dans cette satire, ne pourront admettre cette interprétation si vraisemblable et si naturelle; mais, dans leur hypothèse, ils auront peine à faire sortir des vers de Perse autre chose que des idées vagues et alambiquées. Pourquoi se refuser à l'évidence? Pour trouver non pas mieux, mais autre chose que l'explication si heureuse de Casaubon; car c'est Casaubon qui le premier a mis sur la voie pour cette explication.

32. *N'acceptez que ce qui vous est dû; que la canaille reprenne ses hommages.* Le latin a plus de précision et de vigueur : *respue quod non es;* c'est bien la manière de penser des stoïciens. — *Que la canaille reprenne, etc.* On sait que Néron, pendant tout le cours de son règne, fut très-bien avec la populace de Rome, à laquelle il donnait du pain et des spectacles. En général, les plus mauvais empereurs n'étaient mal qu'avec les honnêtes gens.

33. *Descendez en vous-même, et voyez combien l'âme est peu meublée.* Selon les stoïciens et selon la vérité, c'est nous-mêmes qui devons nous juger; c'est notre conscience qui doit, mieux que le public, nous dire ce que nous sommes. *Tecum habita;* belle maxime et bien écrite! c'est ainsi qu'il a dit dans la première satire, vers 7 : « *Nec te quæsiveris extra.* » Sénèque, *Epist.* 80 : « Si perpendere te voles, sepone pecuniam, domum, dignitatem; *te* ipse consule. » S. Augustin, *in Epist.* : « *Habitare* apud mentem suam. » Les Grecs avaient cette locution : οἰκεῖν παρ' ἑαυτῷ, etc. — *Et noris;* c'est le conseil du stoïcisme et de toute espèce de philosophie : « *Nosce te ipsum.* » — *Quam sit tibi curta supellex;* cette expression métaphorique, l'*ameublement de l'âme, de l'esprit,* est très-usitée en latin. Cicéron, *de Amicit.* : « Amicos parare, optimam et pulcherrimam vitæ *supellectilem.* »

SATIRE CINQUIÈME

LA LIBERTÉ.

ARGUMENT

DE LA CINQUIÈME SATIRE.

La première partie de cet ouvrage, qui sert d'introduction à la seconde, est un dialogue entre Perse et Cornutus : le maître donne à son élève sur son art des conseils pleins de goût; l'élève paie à son maître le tribut de sa reconnaissance pour les soins qu'il a reçus de lui. Il avoue que c'est à l'école de Cornutus qu'il a puisé les leçons de la sagesse, et que c'est dans son intimité qu'il trouve le bonheur; il invite tous les Romains à venir apprendre à la même école la science de la vie.

La deuxième partie de l'ouvrage est l'exposé de la thèse des stoïciens sur la *Liberté*. Il faut être libre; mais qu'est-ce que *la liberté?* Le vulgaire n'y voit que le titre et les droits de citoyen, les droits politiques : il oublie la liberté *morale*, qui, seule, est la liberté véritable. Être maître de ses passions, c'est là être libre; l'empire de la raison, c'est là l'empire de la *liberté;* et cet empire de la raison, le stoïcisme veut qu'il s'étende aux moindres actes de la vie physique et morale : tout ignorant est *insensé, esclave;* et quiconque est soumis à une passion, est soumis à une servitude aussi dure que l'esclave tremblant sous le maître le plus impérieux. Pour le prouver, il passe en revue les principales passions qui nous tyrannisent : 1° L'*Avarice*, qui nous commande de nous enrichir à force de travaux et à travers mille dangers; 2° la *Mollesse*, qui nous retient dans les plaisirs, 3° l'*Amour*, qui nous asservit aux caprices d'une maîtresse, et nous ramène malgré nous à ses pieds; 4° l'*Ambition*, qui nous rend les courtisans de la multitude et nous fait rechercher une vaine réputation; 5° la *Superstition*, qui

nous remplit de sottes terreurs et nous prescrit des pratiques ridicules.

Le poète s'arrête, en songeant que c'est peine inutile de prêcher la *vraie liberté* à ce peuple de stupides soldats qui méprisent la philosophie.

SATIRA QUINTA.

VATIBUS hic mos est, centum sibi poscere voces,
Centum ora, et linguas optare in carmina centum;
Fabula seu mœsto ponatur hianda tragœdo,
Vulnera seu Parthi ducentis ab inguine ferrum.
— QUORSUM hæc? aut quantas robusti carminis offas
Ingeris, ut par sit centeno gutture niti?
Grande locuturi nebulas Helicone legunto,
Si quibus aut Procnes, aut si quibus olla Thyestæ
Fervebit, sæpe insulso cœnanda Glyconi.
Tu neque anhelanti, coquitur dum massa camino,
Folle premis ventos; nec, clauso murmure raucus,
Nescio quid tecum grave cornicaris ineptum;
Nec stloppo tumidas intendis rumpere buccas.
Verba togæ sequeris, junctura callidus acri,
Ore teres modico, pallentes radere mores
Doctus, et ingenuo culpam defigere ludo:
Hinc trahe quæ dicas; mensamque relinque Mycenis
Cum capite et pedibus, plebeiaque prandia noris.
— NON equidem hoc studeo, bullatis ut mihi nugis
Pagina turgescat, dare pondus idonea fumo.

SATIRE CINQUIÈME.

Soit qu'ils fassent beugler la tragédie en pleurs[1], soit qu'ils entonnent les combats du Parthe retirant le fer de son aine[2], nos poètes, c'est l'usage, demandent, pour pousser le vers[3], cent bouches, cent langues et cent voix[4].....

— C'est beaucoup[5]; quels énormes gâteaux de vers avez-vous à vomir[6], pour qu'il faille les efforts de cent gorges à la fois? Laissez ramasser les brouillards de l'Hélicon aux faiseurs de sublime[7], qui réchauffent la marmite ou de Thyeste ou de Progné[8], pour apprêter tous les soirs le repas d'un fou comme Glycon[9]. Vous n'êtes point, vous, le soufflet haletant où se pressent les vents, tandis que le fer chauffe à la forge[10]; vous n'êtes point la corneille enrouée qui promène gravement sa sottise et ses croassemens sourds[11]; vous ne gonflez pas stupidement vos joues pour qu'il en sorte une bouffée d'air[12] : vous parlez le langage de la toge[13]; vous avez le secret d'une alliance hardie et d'une élégance harmonieuse et simple[14]; vous êtes savant dans l'art malin qui fait pâlir le vice, et perce la sottise des traits d'un innocent badinage[15] : tenez-vous-en là; laissez à Mycènes son horrible festin de pieds, de têtes royales, et vivez comme un bourgeois de Rome[16].

—Ah, ce n'est point mon but d'enfler de riens pompeux[17] une page, pour donner, comme on dit, du poids

Secreti loquimur : tibi nunc, hortante Camœna,
Excutienda damus præcordia, quantaque nostræ
Pars tua sit, Cornute, animæ, tibi, dulcis amice,
Ostendisse juvat. Pulsa, dignoscere cautus
Quid solidum crepet, et pictæ tectoria linguæ.
His ego centenas ausim deposcere voces,
Ut, quantum mihi te sinuoso in pectore fixi,
Voce traham pura, totumque hoc verba resignent,
Quod latet arcana non enarrabile fibra.
Quum primum pavido custos mihi purpura cessit,
Bullaque succinctis laribus donata pependit;
Quum blandi comites, totaque impune Suburra
Permisit sparsisse oculos jam candidus umbo;
Quumque iter ambiguum est, et vitæ nescius error
Diducit trepidas ramosa in compita mentes :
Me tibi supposui. Teneros tu suscipis annos
Socratico, Cornute, sinu. Tum fallere solers
Apposita intortos extendit regula mores,
Et premitur ratione animus, vincique laborat,
Artificemque tuo ducit sub pollice vultum.
Tecum etenim longos memini consumere soles,
Et tecum primas epulis decerpere noctes.
Unum opus, et requiem pariter disponimus ambo,
Atque verecunda laxamus seria mensa.
Non equidem hoc dubites, amborum fœdere certo

à la fumée[18]. Nous nous entretenons en secret ensemble, et je veux aujourd'hui suivre le conseil de ma Muse, pour vous ouvrir mon âme tout entière. Oui, mon ami, oui, mon cher Cornutus[19], je veux que vous puissiez voir combien grande est la place que vous occupez en moi! Vous qui savez démêler les sons faux du vase et l'artifice d'une langue dorée[20], faites sur moi l'épreuve. Si j'ose demander le secours de cent voix, c'est pour exprimer avec vérité combien je vous porte avant dans mon cœur, c'est pour révéler par la parole tout ce que récèle mon sein de sentimens ineffables[21]!

Je venais de quitter la pourpre qui protège l'enfance[22], et j'avais suspendu la bulle au cippe qui représente les dieux du foyer[23]; d'aimables compagnons et le bouclier blanc[24] encourageaient ma timidité à promener hardiment mes regards dans tout le quartier de Suburre[25]; j'étais à l'entrée des deux chemins de la vie[26], alors que l'âme incertaine se demande en tremblant lequel elle doit suivre : je vous pris pour guide[27], et ma tendre jeunesse fut reçue dans votre sein avec la bonté paternelle de Socrate. La règle habilement appliquée redresse alors mes travers[28]; l'homme passionné est amené à la raison, et s'efforce de se vaincre[29]; il prend insensiblement sous vos mains les formes de l'art[30]. C'était avec vous, je m'en souviens, que je passais les journées entières, et c'était avec vous encore que je donnais au dîner le temps où commence la nuit[31]. Nous nous mettions ensemble au travail; nous le quittions ensemble, et un modeste repas égayait ensuite nos sérieuses matinées. Le ciel[32], n'en doutez pas, le ciel a voulu enchaîner par des rapports constans ma vie avec la vôtre, et

Consentire dies, et ab uno sidere duci.
Nostra vel æquali suspendit tempora Libra
Parca tenax veri; seu nata fidelibus Hora
Dividit in Geminos concordia fata duorum,
Saturnumque gravem nostro Jove frangimus una :
Nescio quod, certe est, quod me tibi temperat, astrum.
MILLE hominum species, et rerum discolor usus :
Velle suum cuique est, nec voto vivitur uno.
Mercibus hic Italis mutat sub sole recenti
Rugosum piper et pallentis grana cumini;
Hic satur irriguo mavult turgescere somno;
Hic Campo indulget; hunc alea decoquit; ille
In Venerem est putris : sed quum lapidosa chiragra
Fregerit articulos, veteris ramalia fagi,
Tum crassos transîsse dies, lucemque palustrem,
Et sibi, jam seri, vitam ingemuere relictam.
AT te nocturnis juvat impallescere chartis.
Cultor enim juvenum purgatas inseris aures
Fruge Cleanthea. Petite hinc, juvenesque, senesque,
Finem animo certum, miserisque viatica canis.
— Cras hoc fiet. — Idem cras fiet. — Quid, quasi magnum?
Nempe diem donas. — Sed, quum lux altera venit,
Jam cras hesternum consumpsimus. Ecce aliud cras
Egerit hos annos, et semper paulum erit ultra.

nous donner la même constellation pour guide : ou la Parque propice à la philosophie[33] a placé nos ans sous le signe toujours égal de la Balance; ou l'Heure qui voit naître les amitiés fidèles[34] a réparti sur les Gémeaux notre commune destinée, et Jupiter qui nous aime nous fait triompher ensemble de l'inclémence de Saturne[35]; un astre, j'en suis sûr, quel astre, je l'ignore, nous réunit tous deux sous la même influence[36].

Mille variétés dans l'homme et dans les divers emplois de la vie : chacun a son goût, et nos vœux ne se ressemblent pas[37]. L'un court échanger, aux lieux où le soleil se lève, les produits de l'Italie contre les grains ridés du poivre et du pâle cumin[38]; l'autre préfère s'engraisser à table et dans les bras du sommeil[39]; cet autre s'adonne au Champ-de-Mars[40]; celui-ci se ruine au jeu[41]; celui-là sèche d'amour[42]. Mais quand la goutte vient ronger les articulations et briser les rameaux de l'arbre desséché[43], ils regrettent alors ces jours passés dans la fange et les ténèbres; ils gémissent d'avoir oublié de vivre; hélas! il n'est plus temps[44].

Pour vous, Cornutus, vous avez mis votre bonheur dans l'étude et les veilles[45]; vous cultivez la jeunesse, et vous confiez à son oreille épurée le germe des dogmes de Cléanthe[46]. Venez, jeunes et vieux, venez tous apprendre à ses leçons quel est le but de la vie, et faire provision pour la triste vieillesse[47]. — Demain j'étudierai. — Demain, comme aujourd'hui. — Est-ce trop, que de demander un jour, un seul[49]? — Mais ce jour, quand il sera venu, aura son lendemain; ainsi de jour en jour vos jeunes années s'écoulent, et vous êtes toujours en retard[49]. Vous courrez dans une ornière

Nam, quamvis prope te, quamvis temone sub uno,
Vertentem sese, frustra sectabere canthum,
Quum rota posterior curras et in axe secundo.
Libertate opus est : non hac, quam ut quisque Velina
Publius emeruit, scabiosum tesserula far
Possidet. Heu steriles veri, quibus una Quiritem
Vertigo facit! hic Dama est, non tressis agaso,
Vappa, et lippus, et in tenui farragine mendax :
Verterit hunc dominus; momento turbinis, exit
Marcus Dama. Papæ! Marco spondente, recusas
Credere tu nummos? Marco sub judice palles?
Marcus dixit, ita est : assigna, Marce, tabellas.
Hæc mera libertas : hanc nobis pilea donant!
— An quisquam est alius liber, nisi ducere vitam
Cui licet ut voluit? licet ut volo vivere; non sim
Liberior Bruto? — Mendose colligis, inquit
Stoicus hic, aurem mordaci lotus aceto.
Hoc reliquum accipio : *licet* illud et *ut volo* tolle.
— Vindicta postquam meus a prætore recessi,
Cur mihi non liceat jussit quodcumque voluntas,
Excepto, si quid Masurî rubrica vetarit?
— Disce; sed ira cadat naso rugosaque sanna,
Dum veteres avias tibi de pulmone revello.

Non prætoris erat stultis dare tenuia rerum

après vous-même; vous êtes la seconde roue du char qui tourne sur le même timon que la première, mais sans pouvoir jamais l'atteindre[50].

La liberté est nécessaire[51]; non cette liberté qui fait de Publius un citoyen de Vélie, et lui donne droit pour sa marque à un boisseau de blé moisi[52]. Quelle erreur est la vôtre, si vous pensez qu'une pirouette fasse un homme libre[53]! Ainsi voilà Dama, un vaurien, un ivrogne, un gueux de palfrenier, qui ment pour une poignée de son : que son maître lui fasse faire la pirouette, et le voilà en un moment le citoyen Marcus Dama[54]. Peste, quel citoyen[55]! Marcus Dama est caution, et vous refusez de prêter votre argent! Marcus Dama est juge, et vous n'êtes pas tranquille! Qui pourrait en douter? Marcus Dama l'a dit. Le contrat sera signé par Marcus Dama. Car voilà votre liberté, la voilà telle que le bonnet vous la donne[56]. — Mais, dites-vous, être libre, c'est être maître de vivre comme on veut : or, je suis maître de vivre comme je veux; ne suis-je pas aussi libre que Brutus[57]? — Mauvais raisonnement, répond mon stoïcien, dont l'oreille sévère ne laisse rien passer[58]. Je vous accorde tout le reste; mais votre *je suis maître*, votre *comme je veux*, je n'admets point cela. — Quand la vindicte du préteur m'a renvoyé maître de moi[59], comment ne serais-je pas libre de faire tout ce qu'il me plaît; tout, excepté ce que défend la rubrique de Masurius[60]? — Je vais vous le dire; mais, tandis que j'essaie de vous retirer du cœur vos vieux préjugés, n'allez pas vous fâcher ni friser ironiquement le museau[61].

« Le préteur ne peut pas donner à l'ignorance[62] l'in-

Officia, atque usum rapidæ permittere vitæ :
Sambucam citius caloni aptaveris alto.
Stat contra ratio, et secretam gannit in aurem,
Ne liceat facere id, quod quis vitiabit agendo.
Publica lex hominum naturaque continet hoc fas,
Ut teneat vetitos inscitia debilis actus.
Diluis helleborum, certo compescere puncto
Nescius examen : vetat hoc natura medendi.
Navem si poscat sibi peronatus arator
Luciferi rudis, exclamet Melicerta perîsse
Frontem de rebus. Tibi recto vivere talo
Ars dedit? et veri speciem dignoscere calles,
Ne qua subærato mendosum tinniat auro?
Quæque sequenda forent, quæque evitanda vicissim,
Illa prius creta, mox hæc carbone notasti?
Es modicus voti? presso lare? dulcis amicis?
Jam nunc adstringas, jam nunc granaria laxes;
Inque luto fixum possis transcendere nummum,
Nec glutto sorbere salivam Mercurialem?
Hæc mea sunt, teneo, quum vere dixeris, esto
Liberque ac sapiens, prætoribus ac Jove dextro.

Sin tu, quum fueris nostræ paulo ante farinæ,
Pelliculam veterem retines, et, fronte politus,
Astutam vapido servas sub pectore vulpem;
Quæ dederam supra repeto, funemque reduco.

telligence de tant de devoirs délicats [63], et lui permettre l'usage de cette courte vie : l'on ferait plutôt jouer de la harpe à un lourdaud, à un goujat [64]. La raison s'y oppose, et nous dit tout bas à l'oreille qu'il ne faut pas laisser les gens toucher à ce qu'ils gâteraient en y touchant [65]. Toutes les lois positives et la loi naturelle sont d'accord sur ce point, que l'ignorance doit s'interdire les actes dont elle n'est point capable. Irez-vous administrer de l'ellébore, si vous ne savez pas en mesurer la dose avec le trébuchet [66] ? cela est contraire aux élémens de l'art. Qu'un villageois en grosses guêtres, et qui ne connaît pas une étoile [67], veuille conduire un vaisseau, Mélicerte indigné s'écriera que le monde est renversé [68]. Vous donc qui voulez jouer le rôle de la vie, avez-vous appris à vous tenir sur les brodequins [69] ? savez-vous discerner le vrai d'avec ce qui n'en a que l'apparence? savez-vous distinguer au son le clinquant d'avec l'or sans alliage? savez-vous les marques blanches et les noires [70], pour reconnaître ce qui est bien et ce qui est mal? êtes-vous modéré dans vos désirs, économe et frugal, bienveillant pour vos amis? savez-vous ouvrir et fermer à propos vos greniers? passeriez-vous sur un écu dans la boue sans le ramasser, et refuseriez-vous d'avaler, comme on dit, la salive de Mercure [71] ? Si vous en êtes là, si vous pouvez répondre de vous sur tous ces points, si vous avez la sagesse, vous êtes libre alors, vous avez pour vous et les préteurs et Jupiter [72].

Mais vous étiez, il n'y a qu'un moment, de la même pâte que nous [73], et si vous n'avez pas dépouillé le vieil homme, s'il n'y a de blanchi que la figure [74], si le cœur gâté conserve la malice du renard [75]; ce que j'ai dit, je le rétracte, et ne vous lâche point [76]. La raison ne vous



Nil tibi concessit ratio : digitum exere, peccas;
Et quid tam parvum est? sed nullo thure litabis,
Hæreat in stultis brevis ut semuncia recti.
Hæc miscere nefas : nec, quum sis cætera fossor,
Tres tantum ad numeros satyri moveare Bathylli.

Liber ego : unde datum hoc sumis, tot subdite rebus?
An dominum ignoras, nisi quem vindicta relaxat?
I, puer, et strigiles Crispini ad balnea defer
(Si increpuit) : *cessas, nugator!* servitium acre
Te nihil impellit; nec quidquam extrinsecus intrat,
Quod nervos agitet. Sed si intus, et in jecore ægro
Nascantur domini; quî tu impunitior exis,
Atque hic quem ad strigiles scutica et metus egit herilis?
Mane piger stertis : — Surge, inquit Avaritia! eia,
Surge. Negas; instat : Surge, inquit.—Non queo.—Surge.
—Et quid agam?—Rogitas! saperdas advehe Ponto,
Castoreum, stuppas, ebenum, thus, lubrica Coa;
Tolle recens primus piper e sitiente camelo;
Verte aliquid, jura. — Sed Jupiter audiet. — Eheu!
Baro, regustatum digito terebrare salinum
Contentus perages, si vivere cum Jove tendis.

Jam pueris pellem succinctus et œnophorum aptas;
Ocius ad navem : nihil obstat, quin trabe vasta
Ægæum rapias, nisi solers Luxuria ante

passe rien : remuer le doigt est une faute. Et pourtant ce n'est rien ; mais c'est qu'il n'y a point de sacrifice qui puisse obtenir qu'il entre dans un sot quelques grains de sagesse [77]. On ne mêle point les contraires; et, si d'ailleurs vous n'êtes qu'un lourdaud et un fossoyeur, vous n'exécuterez jamais trois pas seulement de la satirique de Bathyllus [78].

Vous libre, vous, soumis à tant de maîtres [79]! car il y a bien d'autres maîtres que celui dont affranchit la baguette. *Pars, esclave, et va porter mes brosses au bain de Crispinus* [80]. *Tu tardes, paresseux!...* Cet ordre menaçant ne peut plus vous émouvoir, et il n'y a plus rien au dehors qui puisse intérieurement agiter la machine. Mais si au dedans, si dans le cœur [81] malade il se forme de nouveaux maîtres, votre condition est-elle devenue moins dure que celle de l'esclave qui part pour le bain, dans la crainte des étrivières [82]?

Vous êtes le matin étendu dans un lit oiseux :—Lève-toi, dit l'Avarice [83]; allons, lève-toi! — Vous refusez; elle insiste : Lève-toi! — Je ne saurais. — Lève-toi! — Et pourquoi faire? — Tu le demandes! pour aller chercher à Colchos [84] les anchois, et le castoréum, et le chanvre, et l'ébène, et l'encens, et les vins émolliens de Cos. Enlève le premier le poivre que l'on décharge de dessus les chameaux altérés [85]; fais une affaire et des sermens. — Mais je serai entendu de Jupiter. — Pauvre sot! il faut te réduire pour le reste de tes jours à creuser du doigt la salière [86], si tu prétends vivre avec Jupiter [87].

Mais le voilà à l'œuvre; ses esclaves sont chargés du sac de cuir et de l'amphore de voyage [88]; on court à la mer, et il va fendre les flots de l'Adriatique, pourvu qu'il

Seductum moneat : Quo deinde, insane, ruis? quo?
Quid tibi vis? calido sub pectore mascula bilis
Intumuit, quam non extinxerit urna cicutæ?
Tun' mare transilias? tibi torta cannabe fulto,
Cœna sit in transtro; Veientanumque rubellum
Exhalet, vapida læsum pice, sessilis obba?
Quid petis? ut nummi, quos hic quincunce modesto
Nutrieras, pergant avidos sudare deunces?
Indulge genio; carpamus dulcia; nostrum est
Quod vivis; cinis, et manes, et fabula fies.
Vive memor lethi; fugit hora; hoc, quod loquor, inde est.
En quid agis? duplici in diversum scinderis hamo :
Hunccine, an hunc sequeris? subeas alternus oportet
Ancipiti obsequio dominos, alternus oberres.

Nec tu, quum obstiteris semel, instantique negaris
Parere imperio, rupi jam vincula dicas.
Nam et luctata canis nodum abripit : attamen illi,
Quum fugit, a collo trahitur pars longa catenæ.
« Dave, cito, hoc credas jubeo, finire dolores
« Præteritos meditor (crudum Chærestratus unguem
« Arrodens ait hæc). An siccis dedecus obstem
« Cognatis? an rem patriam rumore sinistro
« Limen ad obscœnum frangam, dum Chrysidis udas
« Ebrius ante fores exstincta cum face canto?

ne soit pas retenu par la douce voix de la Mollesse[89]. Elle lui dit tout bas : Tu pars, insensé, tu pars! que va-t-il faire? Le voilà tout en feu, et des flots de ciguë n'éteindraient pas cette ardeur martiale[90]! Toi passer la mer[91], toi prendre tes repas sur le banc des rameurs, appuyé contre un câble! toi, boire du vin clairet de Véies[92] sentant et le goudron et le moisi du quartaut! Et pourquoi? pour que cet argent, que tu faisais valoir ici au modeste denier cinq, travaille et aille jusqu'à onze[93]! Crois-moi! prends du bon temps; jouis de la vie; que serait la vie sans moi? tu ne seras bientôt plus qu'une ombre, un vain nom, de la cendre. La mort approche, songes-y; le temps fuit, le moment où je parle n'est plus[94].

Eh bien! qu'allez-vous faire entre deux sirènes qui vous attirent chacune à leur hameçon? auquel allez-vous mordre? vous êtes condamné à les suivre l'une après l'autre, à passer tour à tour de l'un à l'autre esclavage, sans pouvoir seulement choisir[95].

Et pour avoir une fois secoué le joug[96], pour avoir une fois refusé d'obéir, n'allez pas dire : *j'ai brisé mes fers;* vos fers ne sont point brisés. Le chien qui lutte et se tourmente finit par rompre une maille, et s'échapper; mais il traîne encore après lui dans sa fuite un long bout de sa chaîne[97]! — « Dave, c'en est fait; je te dé-« fends d'en douter, Dave, je veux finir mes tourmens « (ainsi parle, en se mangeant les doigts, le Chérestrate « de Ménandre)[98]. Quoi! toujours être l'opprobre d'une « famille honnête! Quoi! perdre dans une maison in-« fâme mon patrimoine et mon nom! Aller, ivre et le « flambeau éteint à la main, chanter à la porte de Chry-« sis et s'y morfondre[99]!..... — Courage, mon jeune

« — Euge, puer, sapias : Dîs Depellentibus agnam
« Percute. — Sed, censen', plorabit, Dave, relicta?
« — Nugaris : solea, puer, objurgabere rubra.
« Ne trepidare velis, atque arctos rodere casses.
« Nunc ferus et violens : at, si vocet, haud mora, dicas,
« Quidnam igitur faciam? nec nunc, quum accersor et
« ultro
« Supplicat, accedam? Si totus et integer illinc
« Exieras, nec nunc. »—Hic, hic, quem quærimus, hic est;
Non in festuca, lictor quam jactat ineptus.
Jus habet ille sui palpo, quem ducit hiantem
Cretata Ambitio? Vigila, et cicer ingere large
Rixanti populo, nostra ut Floralia possint
Aprici meminisse senes... Quid pulchrius?

At quum
Herodis venere dies, unctaque fenestra
Dispositæ pinguem nebulam vomuere lucernæ,
Portantes violas, rubrumque amplexa catinum
Cauda natat thynni, tumet alba fidelia vino;
Labra moves tacitus, recutitaque sabbata palles.
Tum nigri lemures, ovoque pericula rupto;
Hinc grandes Galli, et cum sistro lusca sacerdos,
Incussere deos inflantes corpora, si non
Prædictum ter mane caput gustaveris alli.

« maître; reprenez votre raison, immolez un agneau aux « Dieux Libérateurs [100]. — Mais, Dave, crois-tu, si je « la quitte, qu'elle en verse des larmes [101]? — Chansons! vous êtes un enfant, et vous aurez sur le nez de « la pantoufle rouge [102]. Vous avez beau trépigner et ronger les filets qui vous tiennent; malgré tout votre courroux et vos rodomontades, qu'elle vous rappelle, et « vous allez dire : Eh bien, que faire? maintenant que « c'est elle qui m'en prie, et qui me ramène elle-même, « je n'irai pas? Non, vous n'iriez pas, si vous aviez rattrapé votre cœur de ses mains [103]. » — Dave a raison; voilà l'homme libre, le voilà, et non celui qu'a frappé de sa baguette un licteur qui n'y entend rien [104].

Et ce flatteur de la multitude, que traîne à sa suite l'Ambition en robe de candidat [105], est-il maître de lui? Ne t'endors pas, lui dit-elle; prodigue au peuple les distributions, et qu'il se batte pour avoir de tes haricots [106]. Un jour ces jeux Floraux de notre édilité [107], les vieillards en parleront en se chauffant au soleil... Quel honneur [108]!

Et la Superstition! Et quand viennent les jours d'Hérode [109], quand les lampions ornés de violettes, et rangés aux fenêtres avec ordre, exhalent dans les airs un nuage épais de fumée [110], quand une queue de thon nage dans la sauce, et dépasse les bords du plat rouge, quand le vin colore la blancheur des bouteilles [111], alors vous marmottez entre vos dents des prières, et le sabbat des circoncis vous donne la fièvre [112]. Vous redoutez et les ombres des morts et les malheurs que présage un œuf cassé [113]; vous allez donc aux grands prêtres de Cybèle ou à la prêtresse borgne armée du cistre d'Isis [114]; et ils vous font voir des démons qui entrent dans les corps et les gonflent [115], si l'on n'a la précaution de manger, confor-

NOTES

DE LA CINQUIÈME SATIRE.

Le sujet de cette satire, *que le sage seul est libre et que tous les ignorans sont esclaves*, est une de ces thèses qui étaient agitées dans les écoles de philosophie, et dont la poésie et l'éloquence cherchaient à s'emparer sans cesse, pour les populariser par un langage moins sec et moins grossier que celui des classes. C'est la même qu'avaient déjà traitée Cicéron et Horace, le premier dans ses *Paradoxes*, le second dans ses *Satires* (*Voyez* Cicér., *Paradox.*, III et V; Horac., *Sat.*, liv. II, 3 et 7).

Quels sont précisément les véritables auteurs de cette maxime : *Que le sage seul est libre, et que tous les ignorans sont esclaves?* c'est ce qu'il est difficile de dire, toutes les écoles de philosophie et tous les écrivains moralistes s'étant accordés en ce point, que la sagesse doit être le fondement, non-seulement de la liberté, mais même de toute la vie sociale et domestique. Cependant cette maxime paraît appartenir plus particulièrement aux stoïciens; on la retrouve dans tous leurs auteurs, dans tous leurs ouvrages, au fond de toute leur doctrine. C'est ce qu'atteste Diogène de Laërce, article *Zénon de Cittium*, lorsqu'il dit de leur sage : Μόνον τε ἐλεύθερον· τούς δὲ φαύλους, δούλους. Εἶναι γὰρ τὴν ἐλευθερίαν, ἐξουσίαν αὐτοπραγίας, τὴν δὲ δουλείαν, στέρησιν αὐτοπραγίας..... *Et seul il est libre; et les méchans sont esclaves. Car la liberté, c'est le pouvoir d'agir comme on le veut; et la servitude, c'est la privation de ce pouvoir.....* Ce qui conduisait les stoïciens à dire, en fortifiant l'expression de leur pensée, *que non-seulement les sages sont libres, mais que même ils sont rois :* οὐ μόνον δὲ ἐλευθερους εἶναι τοὺς σόφους, ἀλλὰ καὶ βασιλέας. Ces maximes se retrouvent, à quelques variantes près dans l'expression, dans tous les livres du stoïcisme; elles sont même le titre ou le sujet de plusieurs ouvrages, comme de celui-ci

de Perse. D'ailleurs c'est encore au stoïcisme, et au stoïcisme seul, qu'appartient cette doctrine, renfermée dans cette même satire du vers 115 au vers 123, *que toutes les fautes sont égales;* doctrine qui, au rapport du même Diogène de Laërce, fut émise par Chrysippe au liv. IV de ses *Questions naturelles :* ἀρέσκει τε αὐτοῖς ἴσα ἡγεῖσθαι τὰ ἁμαρτήματα; doctrine qui n'est que la conséquence et le développement des idées des stoïciens sur l'*ordre*, ou l'immobile fatalité des lois de la nature.

Ainsi, tout ce sermon satirique est entièrement fondé sur les principes du Portique; il est destiné à établir la théorie du *libre arbitre*, dont les stoïciens ont été les premiers et les plus zélés défenseurs. On pourrait s'étonner au premier abord que Perse reprenne des thèses philosophiques déjà vieilles de son temps, et l'on pourrait se demander pourquoi il a cru devoir les renouveler, quand déjà elles avaient été mises en œuvre par des écrivains aussi habiles que Cicéron et Horace. Mais, pour peu qu'on veuille y réfléchir, on verra que son ouvrage n'est ni une répétition, ni une copie de ceux qui avaient déjà paru sur la même matière. Quand cela serait, il ne faudrait point l'en blâmer; les leçons de la sagesse, pour devenir profitables aux hommes, pour entrer dans la pratique de la vie et y répandre leur salutaire influence, ont besoin d'être souvent répétées, et elles le sont d'âge en âge par les voix de la littérature. Mais, encore une fois, la leçon de Perse n'est point la même que celle d'Horace et de Cicéron. Cicéron, qui était éclectique, était loin d'adopter les principes absolus du stoïcisme, et, lorsqu'il a cherché à les exposer dans ses *Paradoxes*, il l'a fait bien plus pour essayer s'il serait possible de les traduire dans la langue oratoire, que pour en démontrer la certitude par une discussion vraiment philosophique; c'est ce que prouve le titre même de *Paradoxes*, donné à ces exercices de rhétorique, c'est ce qu'il avoue lui-même dans le petit préambule adressé à Brutus, qui précède son ouvrage. Quant à Horace, l'épicurien Horace, il est trop évident que, lorsqu'il fait d'un fou comme Damasippe l'apôtre du stoïcisme, il a voulu faire toucher au doigt le vice de cette doctrine exagérée, de laquelle on ne s'avise qu'en désespoir de cause, *lorsqu'on est ruiné sans ressource, et qu'on allait se jeter à l'eau ;* et s'il met dans la bouche de Dave, son esclave, des représentations piquantes et sensées

contre ses propres défauts, ces représentatious ne sont pas plus dictées par le stoïcisme que par toute autre espèce de doctrine : Horace se fait faire son procès à lui-même en homme de bon sens, qui sait bien que toute espèce de philosophie condamne les excès et les passions, mais qui sait bien aussi que nous sommes trop faibles pour suivre toujours exactement la règle, *et que, dans tous les cœurs, il est toujours de l'homme.*

Ce n'est pas sur ce ton léger et enjoué, sur ce ton de bonhomie, que Perse traite de la thèse la plus sérieuse du stoïcisme, de celle à laquelle il demande de réformer les mœurs publiques et de refaire de véritables Romains. C'est posément, méthodiquement, qu'il expose la véritable théorie de la *liberté*, de cette liberté morale qui fait que l'on ne dépend ni des caprices du peuple, ni de la faveur des grands, que l'on ne dépend que de soi, parce que l'on a terrassé dans son cœur l'une après l'autre toutes les passions, et que l'on a établi son âme dans un calme inaltérable, le calme de la sagesse. Ce n'est pas tout-à-fait une utopie que cette théorie si belle, puisque l'on peut citer dans la pratique et ces journées heureuses de Perse, causant et pensant avec son précepteur, et la mort de Thraséas, et la vie de Marc-Aurèle. Mourir comme Thraséas ou vivre comme Marc-Aurèle, c'est ce qu'il y a de plus beau peut-être : c'est quelque chose encore que de souper avec ses amis, comme Perse avec Cornutus, et de médire ensemble des grands, des petits et du sort. Il y a de la mélancolie sans doute dans cet ouvrage de Perse, comme dans tout ce qu'il a écrit, mais de cette mélancolie qui ne déplaît pas aux âmes honnêtes.

Les titres des satires de Perse, tels qu'on en lit plusieurs dans les manuscrits, ne sont point de l'auteur lui-même : les anciens mettaient rarement des titres à leurs ouvrages; ils sont des copistes et des éditeurs. Voici ceux qu'on lit sur quelques-uns des manuscrits que j'ai eus entre les mains : *Hanc satiram scribit ad Cornutum magistrum;* c'est celui du manuscrit 8055, et encore ne se trouve-t-il qu'à la marge. *Quarta satira ad Annæum Cornutum, stoicum, cujus fuit auditor;* c'est celui des manuscrits 8048 et 8070. Les éditions les plus anciennes n'ont point de titres; j'ai cru devoir adopter celui-ci : *la Liberté.*

Dans le vieux commentaire du scoliaste, que l'on appelle Cor-

nutus, on trouve, au commencement de cette satire : *Hanc scribit satiram ad Cornutum, in qua eos culpat poetas, qui, etc...* Ce titre est vicieux, en ce qu'il n'indique pas le véritable sujet de l'ouvrage; il n'est d'ailleurs d'aucune utilité pour distinguer le Cornutus auquel Perse s'adresse dans cette satire, et celui qu'on dit avoir été l'éditeur et le commentateur de son livre. Car il paraît y avoir eu deux *Cornutus*, l'un *Annæus Cornutus*, le stoïcien, maître de Perse, et son ami, auquel cette satire est adressée, et dont parle Dion Cassius en termes honorables; l'autre, *Annæus Cornutus*, ou, comme le dit Macrobe ou peut-être le copiste du manuscrit de Macrobe, *Aurelius Cornutus*, était un grammairien ou un critique qui a laissé des commentaires sur Térence, sur Virgile, sur d'autres auteurs, et qui est, dit-on, le plus ancien commentateur de Perse. Son commentaire sur Perse est extrêmement corrompu par le mélange des gloses de toute main qui s'y sont introduites. Casaubon a essayé de l'en séparer et de le reproduire dans son intégrité primitive; il l'a imprimé immédiatement à la suite du texte des satires, et avant son propre commentaire. Ce Cornutus aurait vécu environ quarante ou cinquante ans après le Cornutus, ami et contemporain de Perse (*Voyez* le discours d'Introduction, et la dissertation sur Cornutus, à la fin du volume).

---

1. *Soit qu'ils fassent beugler la tragédie en pleurs.* Les mots *fabula, ponatur, hianda*, sont consacrés pour le théâtre. *Fabula* signifie une *pièce* quelle qu'elle soit, tragédie, comédie, drame satirique, etc. *Ponere* signifie *composer,* ou *faire représenter:* il est pris dans les deux sens dans les meilleurs auteurs, Térence, Perse et autres. *Hianda* crier; c'est plus que *declamare*, qui désignait la voix des orateurs. *Mœsto tragœdo* sont de belles et nobles expressions auxquelles j'ai cherché à trouver un équivalent dans les expressions par lesquelles semble les avoir traduites Boileau, *Art. poét.*, chant II :

Ainsi pour nous charmer *la tragédie en pleurs.*

2. *Soit qu'ils entonnent les combats du Parthe retirant le fer de son aîne.* Les Parthes, à cette époque, étaient avec les Germains les grands ennemis de Rome : depuis la défaite de Crassus, ces peuples étaient continuellement en guerre avec les Romains, qui

cherchèrent vainement à les asservir. Ces guerres étaient le texte le plus ordinaire des poésies épiques et descriptives de l'époque. Horace, avant Perse, fait allusion à cet éternel sujet des poëmes de son temps, *Sat.* II, I, 15 :

Aut labentis equo describet *vulnera Parthi.*

Et, long-temps après Perse, Lucien y fait allusion encore dans son traité *de la Manière d'écrire l'histoire.* Quelques commentateurs ont entendu ces mots *ducentis ab inguine ferrum,* de la manière de combattre des Parthes, et ont voulu qu'ils signifiassent *décochant sa flèche de dessus sa cuisse, tandis qu'il se retourne pour fuir;* il faudrait alors entendre *vulnera* dans un sens actif, et lui faire signifier *la blessure faite par le Parthe,* et non pas qu'*a reçue le Parthe.* Cette explication est plausible et ne manque point d'autorités et d'exemples pour se défendre; mais j'ai préféré celle qui m'a paru la plus simple et la plus naturelle. Perse, qui veut railler les poètes de son temps de leurs descriptions banales, a choisi à dessein ici *de basses circonstances,* à peu près comme Molière dans les *Précieuses ridicules,* lorsqu'il fait dire à Mascarille, mettant la main sur le bouton de son haut-de-chausse : *Je m'en vais vous montrer une furieuse plaie.* Il ne faut jamais oublier que c'est un satirique que l'on traduit, un poète qui aime à saisir le côté ridicule des choses.

3. *Pour pousser le vers.* Je lis avec les meilleurs manuscrits et les meilleures éditions, *in carmina,* et non pas *in carmine.* La latinité de cette première leçon me semble plus élégante; et le sens qui en sort plus dans le goût de la satire.

4. *Cent bouches, cent langues et cent voix.* Cette hyperbole, si usitée dans les plus grands poètes, Homère, Virgile, Ovide et autres, n'est ici condamnée par le bon goût de l'auteur que parce qu'elle est usée et rebattue : *vatibus hic mos est.* La médiocrité, qui copie servilement les formes du génie, leur fait perdre tout ce qu'elles avaient d'original et d'heureux.

5. *C'est beaucoup.* Le texte porte : *quorsum hæc? « à quoi bon cela?* » l'on peut aussi traduire ainsi mot à mot, mais j'ai choisi un tour qui eût en français le piquant du latin.

6. *Quels énormes gâteaux de vers avez-vous à vomir.* J'ai choisi des expressions qui rendissent l'énergique grossièreté des expres-

sions latines; ont-elles toute l'élégance de ces mots : *quantas robusti carminis offas ingeris ?* Je ne sais, mais du moins elles mettent sur la voie pour les bien saisir. Diderot veut qu'on lise *egeris* au lieu de *ingeris;* sa lecon est bonne aussi sans doute, mais ce n'est qu'une conjecture. Pourquoi ne pas garder *ingeris,* qui est la leçon des manuscrits, et que l'on trouve employé exactement dans le même sens où Perse l'emploie ici par Tite-Live, son contemporain (lib. III, cap. 78) : « Vocis verborumque *quantum* voletis *ingerent ?* »

7. *Laissez ramasser les brouillards de l'Hélicon aux faiseurs de sublime.* C'était la prétention de tous les écrivains du siècle de Perse de vouloir toujours être *sublimes;* nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de remarquer la manière dont il les critique de ce défaut qu'il n'a peut-être pas toujours évité lui-même (*Voy.* Sat. I, 14) :

> *Grande* aliquid, quod pulmo animæ prælargus anhelet.

Même satire, 66 :

> Dicere res *grandes* nostro dat musa poetæ.

Sat. III, 45 :

> *Grandia* si nollem morituri verba Catonis
> Discere...

Les *brouillards de l'Hélicon*, expressions consacrées chez les anciens pour désigner les sottises poétiques ou philosophiques des méchans auteurs. On sait que la comédie d'*Aristophane*, où il veut se moquer *des faiseurs de sublime*, des lyriques, des poètes dramatiques, de tous les songes creux de la littérature, et surtout des philosophes, est intitulée Νεφέλαι, *les Nuées.*

8. *Réchauffent la marmite ou de Thyeste ou de Progné.* Allusion à ces sujets de tragédie, si souvent repris par les poètes. Atrée, fils de Pélops, tua le fils de son frère *Thyeste,* et lui fit des membres de ce fils, fruit de l'inceste, un horrible repas. L'aventure de *Progné* ressemble assez à celle-ci : cette Progné, pour se venger elle et sa sœur des outrages de Térée son époux, lui servit dans un repas les membres de son fils Itys. Les poètes grecs et latins ont mis plus d'une fois en scène ces fables abominables. Sé-

nèque le Tragique avait écrit un *Thyeste*, et Néron l'empereur en déclama des scènes; Juvénal l'atteste, *Sat.* VIII, 226 et suiv. :

Majorum effigies habeant insignia vocis :
Ante pedes Domiti longum *tu* pone *Thyestæ*
Syrma, vel Antigones, seu personam Menalippes,
Et de marmoreo citharam suspende colosso.

Il n'est donc pas impossible, il est même vraisemblable que Perse fasse allusion aux ouvrages de Sénèque et à la déclamation de Néron par ces trois vers :

Grande locuturi nebulas Helicone legunto,
Si quibus aut *Procnes,* aut *si quibus olla Thyestæ*
Fervebit, sæpe insulso cœnanda Glyconi.

Perse, l'élève et l'ami de Cornutus, ne pouvait pas être très-favorable à Sénèque, le rival de ce Cornutus en philosophie, et l'homme de la cour comme l'autre était celui de l'opposition.

9. *Pour apprêter tous les soirs le repas d'un fou comme Glycon.* — *Cœnanda* rappelle les expressions *fervebit, olla* et *offa* qui se trouvent plus haut, et forme avec elles un heureux tissu de langage figuré. *Tous les soirs* rend *sæpe :* les représentations dramatiques avaient ordinairement lieu dans la soirée, après le repas :

......Post prandia Callirhoen do.
Sat. I.

Glycon, à ce qu'il paraît, d'après ce passage même de Perse, était un mauvais acteur du temps, qui se plaisait à représenter l'horrible repas de *Thyeste* ou de *Térée.* On trouve dans le commentaire du vieux scoliaste une note sur ce *Glycon,* plus détaillée peut-être que véridique; la voici : « Glycon, tragœdus, populo mire placuit, et ideo a Nerone manumissus est, datis Virgilio tragœdo, domino ejus, pro parte dimidia quam possidebat, sestertiorum centenis millibus. Hic fuit staturæ longæ, fusci corporis, labio inferiori demisso, antequam subornaretur, deformis, nescius jocari, propter quod eum *insulsum* Persius dixit. »

10. *Vous n'êtes point, vous, le soufflet haletant, etc....* Perse emprunte cette image heureuse à Horace, qui la présente d'une manière moins crue et non moins énergique (*Sat.* I, 4, 19 et suiv.) :

At tu conclusas hircinis follibus auras

Usque laborantes, dum ferrum molliat ignis,
Ut mavis, imitare....

11. *Vous n'êtes point la corneille enrouée, etc.....* Je traduis ou plutôt je commente ainsi l'expression *cornicaris*, qui ne se trouve que dans Perse, soit qu'elle soit de son invention, comme le prétend le vieux scoliaste, soit que sa trivialité ne permît pas de l'employer ordinairement dans le style soutenu. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est ici d'un emploi très-heureux; elle représente fort bien à elle seule et la voix et la démarche, toute la lourde et ennuyeuse personne de la corneille; elle équivaut presque à elle seule à toutes ces belles expressions de Virgile, *Géorg.* I, 388 et suiv. :

Tum *cornix* plena pluviam vocat improba voce,
Et sola in sicca secum spatiatur arena.

Il n'est pas impossible que ces beaux vers aient inspiré à Perse l'audace de son expression et l'admirable harmonie de son hexamètre. Cette expression comparée à celles de Virgile donne une juste idée de la manière d'écrire de notre auteur. — Au lieu de *ineptum* on lit aussi *inepte.* L'un et l'autre est également bon pour le sens et pour l'harmonie, ou plutôt la cacophonie.

12. *Pour qu'il en sorte une bouffée d'air.* Je traduis le plus littéralement possible l'expression *stloppo*, comme celle *cornicaris.* La Fontaine a dit avec plus d'élégance et non moins d'énergie peut-être que Perse :

Mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent.

13. *Vous parlez le langage de la toge.* Voici le vrai sens de *verba togæ sequeris : toga* était l'insigne du peuple romain; c'est par là que le désignaient les étrangers et les Latins eux-mêmes. *Gens togata*, dit Virgile, et après lui Auguste, citant à ses Romains, qu'il voyait à regret prendre les modes des Grecs, ce vers de son poète :

Romanos rerum dominos gentemque *togatam!*

(*Voyez* Suétone, *Vie d'Auguste.*) Tacite fait dire à Arminius, le célèbre chef des Germains (*Annal.* I, 49). « Homines Germanos nunquam satis excusaturos, quod inter Albim et Rhenum virgas,

et secures, et *togam* videant. » Il est évident que, dans ce passage, *et togam* ne signifie pas autre chose que *et des Romains*. On pourrait aussi traduire : *Vous parlez la langue de Rome.*

14. *Vous avez le secret d'une alliance hardie et d'une élégance harmonieuse et simple.* Voilà en quoi consiste à peu près tout l'artifice du style ; voilà ce qui distingue les écrivains supérieurs et ce qui fait le grand mérite de Perse ; il n'y a pas un de ses vers où ce mérite ne se retrouve.

15. *Vous êtes savant dans l'art malin.....* C'est la satire, c'est le *genre* pour lequel Perse était né, que désigne Cornutus par toute cette périphrase. La *langue*, le *style*, le *genre*, voilà ce qui distingue les grands écrivains : le véritable sens de ces trois vers a été étrangement défiguré par tous nos traducteurs français, et surtout par Sélis, qui a substitué à leurs expressions si précises et si vraies, des expressions vagues et fausses.

16. *Tenez-vous-en là ; laissez à Mycènes....., et vivez comme un bourgeois de Rome.* Est-il nécessaire d'avertir que *prandia* est opposé à *mensa*, comme *plebeia* l'est à *Mycenis*, et que, par ce style métaphorique et comique, l'auteur a voulu jeter du ridicule sur ceux qui vont chercher le genre et les vieux sujets des Grecs, de préférence au genre et aux sujets nationaux, à la satire : *Plebeia prandia?* C'est leur bon goût, c'est leur savoir, ce sont leurs arts que Perse veut qu'on emprunte aux Grecs, et non leur langue, leur costume, leurs modes et leur manière ; il semble dire à ses compatriotes : Restez Romains, c'est un assez bel avantage. Aussi, voyez comme il prisait ceux qui, dans leurs compositions, créaient une poésie et une littérature vraiment nationales, Ennius, Lucrèce, Virgile, Lucain et Cœsius Bassus ! Il donne à ce dernier cet éloge singulier (*Sat.* VI, 3 et 4) :

Mire opifex, *numeris veterum primordia vocum*
Atque *marem* strepitum *fidis* intendisse *latinæ*.

Le patriotisme de l'auteur perce partout dans son *petit livre*.

17. *De riens pompeux.* Je lis *bullatis nugis*, avec la plupart des manuscrits et les meilleures éditions ; on lit aussi *pullatis*, que plusieurs éditeurs ont adopté, mais qui forme un sens moins naturel, qui se lie moins bien avec *turgescat* et avec tout ce qui précède. Cela signifierait des *riens lugubres*, *les riens de la tragédie*.

18. *Pour donner, comme on dit, du poids à la fumée.* — *Dare pondus fumo* était une phrase fort usitée et en quelque sorte proverbiale. Horace avait dit, *Épît.* I, 19, 42 : « Nugis addere *pondus.* »

19. *Mon cher Cornutus.* C'est son précepteur et son ami. *Voyez* la Notice sur lui à la fin du volume.

20. *Démêler les sons faux du vase et l'artifice d'une langue dorée.* Image très-familière à l'école stoïcienne. Socrate avait dit que l'on reconnaissait la valeur des hommes à leur langage, comme celle des vases à leur son. *Voyez* Sat. III, 21 et suiv., et dans celle-ci même, plus bas, v. 106; AUSONE, *Idyll.*, XVI, 12 et suiv.

> Si *solidum* quodcumque subest, nec inania subtus
> Indicat admotus digitis pellentibus ictus.

Et l'artifice d'une langue dorée. Les manuscrits portent *tectoria* et *plectoria.* Le premier est usité, et on le retrouve dans Juvénal, VI, 467 :

> Tandem aperit vultum, et *tectoria* prima reponit.

Plectoria ne se retrouve dans aucun autre auteur, et ne paraît pas latin : les commentateurs le dérivent du grec πλέκειν, *tisser, tresser,* lequel est fort usité métaphoriquement dans ces phrases : πλέκειν λόγους, ψευδῆ πλέκειν, etc., etc. Ils veulent que Perse, qui aime les locutions et les expressions grecques, ait forgé ce mot en suivant cette analogie : cela n'est pas impossible, et a même assez de vraisemblance.

21. Les vers 26, 27, 28 et 29 sont écrits avec un choix d'expressions et une suavité d'harmonie qui conviennent merveilleusement aux sentimens qu'ils expriment. La vile prose ne rend tout cela qu'imparfaitement.

22. *La pourpre qui protège l'enfance.* C'était un usage fort ancien chez les Romains que les enfans fussent revêtus jusqu'à l'âge de puberté d'une robe bordée de *pourpre* assez semblable à celle des magistrats : on voulait indiquer par là que cet âge est sacré, comme la magistrature elle-même. Macrobe, *Saturnal.*, liv. I, ch. 6 : « Ut ex ejus rubore, ingenuitatis pudore, pueri *tegerentur.* » Quintil., *Declamat.* CCCLX, *ad finem :* « Ego vobis allego etiam ipsum illud sacrum prætextarum, quo sacerdotes velantur, quo magistratus, quo infirmitatem pueritiæ sacram facimus ac ve-

nerabilem. » Perse, dans son style rapide, a donc pu dire *custos purpura*, la pourpre *qui garde l'enfance*. Kœnig n'admet point cette locution heureuse et hardie, et il veut qu'on lise, contre l'autorité des manuscrits, *Quum* primum pavido *custos, quum* purpura cessit : il ne veut point qu'on fasse de *custos* une épithète; il lui conserve le sens qu'il a dans les vers d'Horace, *Sat.* I, 4, 116 et suiv. :

......Mi satis est, si
Traditum ab antiquis morem servare, tuamque,
Dum *custodis* eges, vitam famamque tueri
Incolumem possim.

Art poét., 161 :

Imberbis juvenis, tandem *custode* remoto.

23. *Et j'avais suspendu la bulle au cippe qui représente les dieux du foyer.* C'était encore un usage fort ancien à Rome que les enfans portassent au cou une *boule ;* les enfans des riches la portaient en or ou en ivoire, ceux des pauvres en corne ou en cuir. Cette boule représentait un *cœur ;* les uns disent par sa forme même, les autres disent gravé dessus. *Voyez* Cicér., *Verr.* I, 58; Tite-Live, xxvi, 36; Plaut., *Rud.* iv, 4, 127; Juvénal, v, 164; xiii, 33; Pline l'Ancien, xxxiii, 1; Plutarq., *Quæst. Centur. Rom.;* Macrob., *Saturnal.* I, 6; *Antiquités romaines* d'Adams. Les enfans quittaient cette bulle ou boule en même temps qu'ils quittaient la prétexte. Ils en faisaient une offrande aux dieux du foyer : *Laribus donata pependit.* — Les *Lares*, ou dieux du foyer, étaient les génies de la maison, les mânes des ancêtres; et leur image, ordinairement en cire, était près du foyer. Leur vêtement était relevé comme quand on allait en voyage; et de là l'épithète de *succinctis* que leur donne ici l'auteur. Ils étaient assez ordinairement couverts de peaux de chien, et même avaient près d'eux l'image d'un chien. *Voyez* Virgile, *Æneid.* ix, 255; Plaute, *Trin.* I, 1; Juvénal, xii, 89; Suéton., *August.*, 31; Burmann, *ad Ovid. Fast.* v, 122 et suiv.; Brouck. et Vulp., *ad Propert.*, iv, 1, 131; *voyez* encore les *Antiquités* d'Adams.

24. *D'aimables compagnons et le bouclier blanc.* Le jeune homme chez les Romains, lorsqu'il était enfin débarrassé du gouverneur, du gardien de ses premières années, *tandem custode remoto*, prenait des guides plus complaisans et plus faciles, *blandi*

comites. Ces guides nouveaux étaient ou des affranchis, ou des esclaves, ou des cliens, ou simplement les camarades de son âge. Ceux-ci le laissaient à peu près maître de sa conduite, le flattaient, et trop souvent même encourageaient en lui les passions naissantes. *Voyez* plus haut, sat. III, la note sommaire et la note sur le vers 7. — *Et le bouclier blanc*. C'est une expression métaphorique et élégante pour désigner la robe virile, laquelle était toute *blanche*, tandis que la *prétexte* était bordée d'une frange de pourpre. La toge que portaient les Romains formait sur la poitrine un *ceintre de plis* qu'on appelait *umbo*; comme on appelait *clavus* le nœud sur l'épaule gauche; de là l'expression *candidus umbo* opposée à l'expression *custos purpura*. Le commentateur *Dupré* (*Pratæus*) veut que ces mots *candidus umbo* désignent réellement un *bouclier* donné aux jeunes gens, et qu'on appelait *candidus*, *albus*, *vacuus*, *sine maculis*, *sine insignibus*, jusqu'à ce qu'ils l'eussent porté à la guerre et dans les batailles, tant qu'il était vierge encore; il s'autorise de ce passage de Virgile, *Énéid.* IX, 548 :

Ense levis nudo *parmaque* inglorius *alba*.

J'ai préféré l'explication que j'ai donnée, parce qu'elle est plus naturelle, et parce qu'elle a pour elle l'autorité de Casaubon et celle de Juste-Lipse. *Voyez* aussi Adams, *Antiq. rom.*, art. *habillement*.

25. *Dans tout le quartier de Suburre*. C'était un des quartiers de Rome qui donnaient sur la *voie Sacrée*, et c'était un des plus populeux; c'était celui où se tenaient les femmes publiques, les cabaretiers, les vendeurs, etc.; et c'est pourquoi l'entrée en était interdite aux jeunes gens jusqu'à ce qu'ils eussent pris la *robe virile*. Alors ils avaient la liberté de s'y promener :

.... Totaque impune Suburra
Permisit sparsisse oculos.......

26. *J'étais à l'entrée des deux chemins de la vie, alors que l'âme incertaine*, *etc.* Rien de plus usité que cette image chez les poètes et les orateurs, pour désigner l'âge où l'on sort de l'enfance, et où l'âme, neuve encore, cherche à se conduire dans la vie. *Voyez* Cicéron, *de Offic.* I, 117 et 118; l'*Allégorie* de Prodicus de Chio dans saint Basile, sur la manière de lire les poètes

profanes. Par les expressions *ramosa in compita*, Perse paraît encore ici faire allusion à la lettre emblématique de Pythagore (Y), comme dans la sat. III, v. 56 :

> Et tibi quæ *Samios* diduxit littera ramos,
> *Surgentem dextro monstravit limite callem.*

27. *Je vous pris pour guide;* — *supposui*, summisi, tradidi, educandum. Kœnig veut que cette expression métaphorique soit empruntée des jeunes veaux que l'*on met sous* la mère pour tetter. (VARRO, R. R. V, 2, 5, 17.) Casaubon la dérive du grec ὑποτάσσειν, ὑποβάλλειν, employé par Plutarque pour signifier mettre *sous la gouverne*, confier aux soins d'un maître.

28. *La règle habilement appliquée redresse alors mes travers.* J'ai lu avec les meilleurs éditeurs *extendit*, et non pas *ostendit* que portent aussi les manuscrits, mais qui pouvait se lier moins naturellement avec *intortos.* Le mot *mes travers* m'a paru rendre avec beaucoup d'exactitude ces habitudes vicieuses de l'enfance que Perse appelle *intorti mores.* La métaphore est prise des arts dans lesquels on redresse les lignes courbes ou gauches avec l'équerre et la *règle.* — *Fallere solers* n'est pas très-clair. Les uns l'entendent du peu de sûreté ou de clarté de nos *règles* de conduite, à peu près dans le sens de ces mots d'Horace, *Art poét.* : « *Decipimur* specie recti, » ou de ceux-ci de Juvénal, sat. XIV, v. 109 :

> *Fallit* enim vitium specie virtutis et umbra.

Les autres en plus grand nombre et avec plus de goût, ce me semble, l'entendent de l'art, de l'habileté des maîtres qui mènent l'enfance au bien *à son insu*, qui la *trompent* pour son bien. La doctrine du portique surtout, si dure et si austère, avait besoin, pour être agréée de la jeunesse, de lui être présentée avec précaution, et c'était là apparemment le mérite du professeur Cornutus Ce sens m'a paru plus naturel et plus heureux.

29. *L'homme passionné est amené à la raison et s'efforce de se vaincre.* Cette métaphore est, selon les commentateurs, empruntée à l'art de dompter les chevaux; ils citent, à l'appui de leur opinion, ce passage de Platon : « Sicut equus a sessore domatur, ita *ratione animus.* » Elle semble cependant plutôt tirée de l'art de modeler, surtout si l'on fait attention au développement de la

pensée et de l'image dans le vers qui suit. Quoi qu'il en soit, la distinction des philosophes entre la partie sensitive ou *passionnée*, et la partie *raisonnable* de l'âme, est fort ancienne, et l'on trouve sans cesse opposés dans les vieux auteurs les mots θύμος et λόγος, *animus* et *ratio*. On peut dire aussi d'eux qu'ils font toujours *quereller le sens et la raison*. *Voyez* Cicér., *de Offic.*, I, 100; Horace, *Épît.* I, 2, 62 et suiv.; Plaute, *Trinum.*, act. I, sc. 5. — *Vinci laborat* est une construction hardie, une construction poétique pour *laborat dum vincitur;* elle indique très-bien que l'élève se travaille lui-même pour se corriger, état de perfectionnement que l'école stoïcienne désigne par une expression spéciale : προκόπτων.

30. *Il prend insensiblement sous vos mains les formes de l'art.* J'ai lu *artificem* avec les meilleurs manuscrits et la plupart des éditeurs. Casaubon voudrait qu'on lût, contre l'autorité des manuscrits, *artificis* ou *artifici*, qui se rapporterait à *pollice*, et qui formerait une construction bien moins élégante, bien moins poétique. — La main d'un habile instituteur façonne par ses leçons l'esprit et le cœur de la jeunesse, comme l'artiste la cire ou l'argile sous ses doigts : l'image est de toutes les langues, est fort ancienne. *Voyez* Ovide, *Métamorph.* I, 402; Juvénal, VII, 237; Mart., VIII, 6 et suiv.; Stac., *Achilléid.*, I, 334; *Silv.* IV, 6, 27; Pline le Jeune, *Épît.* VII, 9, 11; Sénèq., *Épît.* 50.

31. *Que je passais les journées entières, et c'était avec vous encore que je donnais au dîner le temps où commence la nuit.* Les expressions *tecum enim memini longos consumere soles* sont presque entièrement empruntées à Virgile, qui dit, *Églog.* IX, 50 et suiv. :

.... Sæpe ego *longos*
Cantando puerum *memini* me *condere soles.*

On sait que les anciens ne se mettaient à table que vers le soir, lorsqu'ils avaient donné au travail *toute leur journée.* Ceux qui vivaient convenablement y passaient le temps *où commence la nuit, prima nocte;* ceux qui aimaient le vin et la bonne chair se mettaient à table beaucoup plus tôt, en plein jour :

Et partem *solido demere* de die,

dit le voluptueux Horace. Perse et Cornutus vivaient en stoïciens,

et ne se permettaient point de rester aussi long-temps à table que ce joyeux épicurien : « *Primas* epulis *decerpebant noctes.* »

32. *Le ciel, n'en doutez pas, le ciel a voulu enchaîner par des rapports constans ma vie avec la vôtre, et nous donner la même constellation pour guide.* Jamais, dans l'esprit du vulgaire, l'astrologie n'a été bien séparée de l'astronomie, et, dans l'esprit même des sages, la plus vaine des sciences a presque toujours infecté de ses erreurs les découvertes et les calculs de la plus noble et de la plus vraie. L'école de Pythagore et celle de Zénon ont porté plus qu'aucune autre de l'antiquité le joug des préjugés astrologiques : la première asservissait à ses *nombres*, et la seconde à sa *positio cœli*, les fortunes de la terre et toutes les circonstances de la vie humaine. L'introduction dans Rome des sciences de l'Orient, et particulièrement de celles de Babylone et de la Chaldée, ne fit qu'accroître les croyances superstitieuses de la foule et les spéculations hasardeuses des sages, en fournissant un nouvel aliment à l'erreur des esprits dans les tables astronomiques apportées en Italie. Il devint de mode de se faire dire la bonne aventure à l'aide des *nombres babyloniens*, « babylonii numeri, » comme les appelle Horace, et plus d'une fois l'autorité fut obligée d'intervenir pour faire cesser les désordres que causaient dans le public les faiseurs d'horoscope, « mathematici. » La plupart des empereurs se crurent obligés de rendre contre eux des édits, et de les chasser de Rome. Horace, Perse, Tacite, et d'autres sages écrivains qui nous apprennent ces détails, ont-ils retenu eux-mêmes les erreurs de leur temps et partagé les superstitions du vulgaire, eux si instruits et si estimables défenseurs des découvertes de la science? on pourrait le croire, en voyant avec quelle gravité Tacite rapporte et les songes, et les présages, et les prédictions de toute espèce qui accompagnaient les évènemens dont il avait été témoin, et dont il s'est fait le narrateur; on pourrait le croire, en voyant avec quelle complaisance Horace et Perse, dans leurs poésies, empruntent leurs images aux formules de l'astrologie. Il faut penser, pour l'honneur de l'esprit humain, que Tacite, le sage Tacite, n'a mêlé tant de contes à ses histoires que pour n'omettre aucune des faiblesses de notre nature, ou peut-être pour délasser son lecteur, par ces petites digressions poétiques, des mono-

tones vérités de sa narration : il faut croire qu'Horace et Perse n'ont employé le langage des astrologues que parce qu'il est très-favorable, comme tout langage mensonger, au style de la poésie.— Quoi qu'il en soit, voici Perse qui, *s'entretenant en secret avec son ami et lui dévoilant son âme tout entière*, lui raconte comme quoi il ne s'explique leur intimité et leur mutuelle tendresse que par l'influence des astres. Autant il y a de charme dans les vers qui suivent, à ne les considérer que comme des vers, autant il y a d'exagération et de faiblesse, à ne les considérer que comme l'expression des sentimens d'un philosophe.

33. *Ou la Parque propice à la philosophie a placé nos ans sous le signe toujours égal de la Balance.* Est-il besoin d'avertir que par cette périphrase Perse fait allusion à cet amour de la sagesse qui a uni Perse et Cornutus? Mais pourquoi les amis de la sagesse ont-ils dû naître sous le signe de la *Balance* plutôt que sous un autre? parce que la Balance est le signe de la *Justice*, et que la sagesse enseigne, surtout dans l'école de Zénon, que la *Justice* est la première des vertus. C'est encore parce que la *balance toujours égale, l'invariable balance*, est l'emblème de cette immobilité des lois de la nature que prêchait l'école de Zénon, et qu'elle appelait l'*Ordre*, le *Destin*. Les *Parques* étaient regardées par les poètes comme les ministres du Destin, ou le Destin lui-même. Virgile, *Églog.* iv, 46 :

> Talia sæcla suis dixerunt currite fusis,
> *Concordes stabili fatorum numine Parcæ.*

34. *Ou l'Heure qui voit naître les amitiés fidèles a réparti sur les Gémeaux notre commune destinée.* Autre périphrase poétique, par laquelle l'auteur veut exprimer que son maître et lui sont unis par l'amitié comme par l'amour de la sagesse. Pourquoi *les amitiés fidèles* ont-elles dû se former sous la constellation des *Gémeaux?* parce que, dans les idées de l'ancienne mythologie grecque, cette *constellation* était celle de deux frères, de Castor et Pollux, et parce que, d'après les découvertes de la science astronomique, le temps pendant lequel le soleil se trouve dans cette constellation, qui est un des douze signes du Zodiaque, est celui de toute l'année où la saison est la plus douce, et, pour ainsi dire, la plus aimable; c'est notre mois de *mai.* Perse se sert du mot

heure. On sait que, dans les idées de l'ancienne mythologie grecque et latine, les *Heures* étaient les compagnes du soleil, qu'elles attelaient et dételaient ses coursiers, qu'elles suivaient son char, etc.; l'allégorie est sensible : Dans le langage de la science astronomique, le mot *heure* céleste désignait chez les anciens l'instant précis d'une position quelconque des astres dans le ciel. L'astrologie, et nous venons de voir que cette science fabuleuse et corruptrice de l'astronomie entrait pour beaucoup dans la philosophie des Romains, de tous les descendans de la secte italique; l'astrologie, dis-je, tirait *des heures*, *des positions sidérales*, des inductions sur la vie et les destinées humaines; et de là le mot *horoscope*, sat. VI, 18 :

...... Geminos *horoscope* varo
Producis genio.......

35. *Et Jupiter qui nous aime nous fait triompher ensemble de l'inclémence de Saturne.* Expressions allégoriques, par lesquelles l'auteur indique comment son maître et lui jouissent ensemble du bienfait de la vie. *Jupiter*, c'est le père des dieux et des hommes, c'est l'auteur de la nature, le dispensateur de la lumière et des forces vitales; *Saturne*, c'est ici par opposition le *temps*, l'âge et la vieillesse, auxquels rien ne résiste. Par ces deux mots, Perse a voulu indiquer et la puissance qui conserve l'existence et celle qui la détruit : il rend grâces à la première de le conserver, lui et son ami, contre tant de causes de destruction que la nature, la société et le gouvernement même sous lequel il vivait, développaient sans cesse contre les malheureux humains. Les anciens attachaient à la planète de *Mars*, comme à celle de *Saturne*, des idées de guerre, de malheur et de destruction, tandis qu'ils attribuaient à la planète de *Jupiter*, comme à celle de *Vénus*, des idées de paix, d'abondance et de fertilité. *Voyez* PLINE L'ANC., *Hist. Nat.*, II, 8 : « *Saturni* autem sidus gelidæ ac rigentis esse naturæ. » *Id.*, ibid. : « *Martis* ardore nimio, et rigore *Saturni*, interjectum ambobus, ex utroque temperari *Jovem* salutaremque fieri. » SÉNÈQ., *de Benefic.*, IV, 23; MACROB., *Sat.* I, 19, *de Somnio Scipionis*; HORAC., *Od.* II, 17, 17 et suiv.; PROPERC., liv. IV, *Élég.* I, 83 et suiv.; JUVÉNAL, sat. VI, 569 et suiv.

36. *Un astre, j'en suis sûr; quel astre? je l'ignore, nous réunit tous deux sous la même influence.* Toute cette doctrine de *l'in-*

fluence des astres sur les destinées humaines, qui reparaît dans Perse plusieurs fois, appartient originairement à l'école de Pythagore; c'est d'elle qu'elle avait passé à toute la secte italique, et enfin au stoïcisme. Perse imite ici Horace, *Od.* II, 17, 17-24.

37. *Mille variétés dans l'homme et dans les divers emplois de la vie : chacun a son goût, et nos vœux ne se ressemblent pas.* C'est en d'autres termes la pensée de Virgile, *Églog.* II, 26 :

> ....Trahit sua quemque voluptas;

ou celle d'Horace, *Sat.* II, 26 et suiv. :

> Castor gaudet equis; ovo prognatus eodem
> Pugnis. Quot capitum vivunt, totidem studiorum
> Millia.......

Lucilius avait dit avant eux :

> Quod tibi magnopere cordi est, hoc mî vehementer
> Displicet......
>
> (*Fragmens.*)

38. *L'un court échanger, aux lieux où le soleil se lève, les produits de l'Italie contre les grains ridés du poivre ou du pâle cumin.* Horace avait dit, *Épît.* I, I, 45 :

> Impiger extremos curris mercator ad Indos;

et encore, *Sat.* I, 4, 29 :

> Hic mutat merces *surgente a sole*, ad eum, quo
> Vespertina tepet regio.....

Tous ces exemples prouvent que les Romains avaient étendu leur commerce jusqu'à l'Arabie et aux Indes, par tout l'Orient. Casaubon veut qu'ils n'eussent point dépassé l'*Égypte* et Alexandrie : ils avaient là des comptoirs, leurs principaux comptoirs; mais leur navigation s'étendait aussi sur la mer Rouge et dans les mers de l'Inde. — *Échanger les produits de l'Italie.* Le commerce se faisait alors par des *échanges* beaucoup plus que par des achats, la monnaie et le change n'étant pas aussi communs, aussi faciles qu'aujourd'hui. — *Contre les grains ridés du poivre et du pâle cumin.* Synecdoche pour toute espèce de marchandises orientales. Pline, *Hist. Nat.*, XII, 14 : « Hæ (*piperis siliquæ*) priusquam dehiscant, decerptæ tostæque sole faciunt quod vocatur *piper longum;*

paullatim vero dehiscentes maturitate, ostendunt *candidum piper :* quod deinde tostum solibus, colore *rugis*que mutatur. » Le même, *Hist. Nat.*, xix, 47 : « Omne cuminum pallorem bibentibus gignit; ita certe ferunt Portii Latronis clari inter magistros dicendi assectatores similitudinem coloris studiis contracti imitatos. » Horac., *Épît.* 1, 19, 17, dans un passage où il se moque des imitateurs :

........Quod si
Pallerem casu, biberent *exsangue cuminum.*

39. *L'autre préfère s'engraisser à table et dans les bras du sommeil.* Au lieu de *turgescere*, qui est la leçon ordinaire et la vraie leçon, on lit aussi *torpescere*, qui est bien latin, mais qui présente un sens moins heureux. Sulpic., Sat. 56 :

Plebs, materque una *somno* moriuntur *obeso.*

Les expressions *irriguus* et *irrigare*, *rigare*, sont en latin consacrées en parlant du sommeil, comme les expressions grecques ὑγρὸς ὕπνος, ὕπνον ἔχευε, etc..... Heyne, sur ce passage de Virgile, *Énéid.*, 1, 691 :

..... Placidam per membra quietem
Irrigat.....

prétend que cette expression métaphorique est prise de la rosée qui se répand la nuit sur les plantes, et les endort en quelque sorte.

40. *Cet autre s'adonne au Champ-de-Mars.* Il y a deux sens pour ce passage, ou celui que j'adopte, ou celui-ci : *Cet autre soigne son champ ;* c'est-à-dire, *aime l'agriculture, la campagne.* J'ai préféré le premier, d'abord parce que le mot *campus* est presque toujours employé pour une plaine battue où l'on va et l'on vient, telle que le Champ-de-Mars, telle que l'arène des combattans ou des joûteurs. Horac., *Od.* 1, 8, 3 :

....Cur apricum
Oderit *campum ?....*

Le même, *Art poét.*, 307 :

Ludere qui nescit *campestribus* abstinet armis.

Quand on veut désigner l'agriculture et ses travaux, on se sert d'*ager, agellus*, *arva*, *etc.* Ensuite, dans l'énumération que fait ici

Perse des goûts divers des hommes, il choisit de préférence des occupations peu honorables, peu dignes de la raison humaine, afin de les opposer à l'étude de la sagesse qui convient essentiellement à l'homme. Les travaux de l'agriculture, si utiles, si simples et si honorables, conviendraient donc moins dans ce passage que les jeux brillans et vains du Champ-de-Mars, les combats de gladiateurs, la course à pied ou en char, etc., etc.

41. *Celui-ci se ruine au jeu.* — *Decoquit* est une expression familière et piquante, qui n'a guère son équivalent en français que dans des expressions triviales : *est déconfi, démoli, etc.* Voyez, sur la fureur du *jeu* chez les Romains, Horace, *passim;* Juvénal, I, 88, et ailleurs; Suéton., *Aug.*, et ailleurs; Pétrone et Martial, *passim.*

42. *Celui-là sèche d'amour.* Les expressions *putrescere* et *putris* sont usitées en latin pour désigner les feux et les excès de l'amour, comme en grec τήκεσθαι, σήπεσθαι. Horac., *Od.* I, 36, 17 :

> Omnes in Damalim *putres*
> Deponent oculos.

Virgile, *Géorg.* IV, 198 :

> Quod nec concubitu indulgent, *nec corpora segnes*
> *In Venerem solvunt.......*

Ce dernier hémistiche est la paraphrase de l'hémistiche de Perse.

43. *Mais quand la goutte vient ronger les articulations et briser les rameaux de l'arbre desséché.* Boileau a eu en vue les expressions de Perse, quand il a dit en parlant aussi de la goutte : « Lui fait scier des rocs, lui fait *briser des chênes.* » Rien de si usité chez les auteurs que la comparaison du corps humain avec un arbre.

44. *Ils regrettent alors ces jours passés dans la fange et les ténèbres ; ils gémissent d'avoir oublié de vivre; hélas! il n'est plus temps.* Perse compare les ténèbres que les passions répandent sur la vie, et qui offusquent l'intelligence, aux brouillards qui s'élèvent au dessus des lieux couverts de fange et des marécages. — *Oublié de vivre*, c'est le sens, et non pas, comme quelques-uns l'ont cru, *ils gémissent alors pour tout le temps qu'il leur reste à vivre ;* de même que *jam seri* est un hellénisme pour *jam serius*, et signifie *trop tard;* et non pas ils sont *déjà vieux*, comme on pourrait aussi entendre. — *Relicta* est une métaphore parfaitement en rapport

avec les idées des stoïciens, qui regardaient *la vie* comme un *poste* qui nous est confié, et qu'il ne faut pas *abandonner,* où il ne faut pas *s'oublier.*

45. *Pour vous, Cornutus, vous avez mis votre bonheur dans l'étude et les veilles.* Il oppose le genre de vie du philosophe à celui du vulgaire qui ne pense pas, qui vit au jour le jour, comme le hasard et la passion le conduisent. — *Pallere* et *impallescere* sont des métaphores consacrées pour désigner les travaux du cabinet. Nous avons déjà vu plus haut : « En *pallor seniumque...* » — *Nocturnæ chartæ* rappelle le « *nocturna* versate manu » d'Horace, *Art poét.*, 269.

46. *Vous cultivez la jeunesse, et vous confiez à son oreille épurée les germes des dogmes de Cléanthe.* Toutes ces expressions métaphoriques sont empruntées à l'art de cultiver les champs : on laboure, on *purge* de mauvaises herbes le terrain avant de lui *confier la semence.* — *Cléanthe* est le plus célèbre des disciples de Zénon, et son premier successeur, le chef de l'école stoïcienne après lui; il fut le maître de Chrysippe; tout le monde connaît le bel hymne qui porte son nom. *Voyez* Diog. Laerce, vii, 168; Ménag., sur ce passage; Cicér., *Acad. Quæst.*, i; Id. *de Natur. deorum*, i, 37.

47. *Venez, jeunes et vieux, venez tous apprendre à ses leçons quel est le but de la vie, et faire provision pour la triste vieillesse.* Horace avait dit aussi de l'étude de la philosophie, *Épît.* i, i, 26 :

> Æque neglectum *pueris senibusque* nocebit.

Finem animo certum; la première question que se faisait la philosophie morale était de savoir quel était le but qu'on doit se proposer dans la vie : les stoïciens croyaient avoir trouvé *ce but véritable vers lequel on doit toujours tendre.* Perse y revient sans cesse dans ses satires; il s'étonne qu'il y ait des hommes qui vivent sans but, *Sat.* iii, 60 :

> Est aliquid quo tendis, et in quod dirigis arcum.
> An passim sequeris, etc.

Sénèq., *Épît.* 75 : « Vita *sine scopo vaga.* Scire debet, quid petat ille, qui sagittam vult mittere, et tunc dirigere et moderari telum; errant consilia nostra, quia non habent quo dirigantur. »

HORACE, *Épît.* 1, 2, 56 : « *Certum* voto pete *finem.* » — *Faites provision pour la triste vieillesse :* cette expression *viatica*, pour désigner la nourriture de l'âme, revient sans cesse dans les ouvrages des moralistes grecs et latins. Aristote, d'autres disent Bias, appelait l'instruction la meilleure provision pour l'âge : ἡ παιδεία κάλλιστον τῷ γήρᾳ ἐφόδιον. Conf. DIOG. LAERCE, liv. 1; CICÉRON, *de la Vieillesse*, sect. 9.

48. *Cras hoc fiet. — Idem cras fiet. — Quid? quasi magnum, nempe diem donas.* C'est la vraie manière de lire ce vers. On lit aussi : « Cras hoc *fiat.* » C'est Casaubon qui a ainsi ponctué la fin du vers : « Quid ? quasi magnum, nempe diem donas. » On a obscurci ce vers par une ponctuation peu conforme à la latinité véritable. *Quid?* se place ainsi tout seul très-souvent dans l'argumentation et le dialogisme. Cicéron en offre une foule d'exemples. Kœnig a lu : « Quid quasi magnum? Nempe diem donas; » ce qui forme aussi une bonne leçon, un peu moins latine peut-être que l'autre, et moins naturelle.

49. *Et vous êtes toujours en retard.* C'est en d'autres termes la même pensée que celle de Martial, liv. v, *Épigr.* 58 :

> *Cras* te victurum, *cras* dicis, Posthume, semper.
> Dic mihi, *cras* istud, Posthume, quando venit?.....

50. *La seconde roue du char.* Les interprètes citent à la suite des vers 70, 71 et 72, ces vers de C. Symposius dans une énigme :

> Quattuor æquales currunt ex arte sorores,
> Sic quasi certantes, quum sit labor omnibus unus,
> Et prope sunt pariter, nec se contingere possunt.

Ces vers de Perse sont un exemple frappant de sa manière d'écrire, de son style si audacieusement figuré; car y a-t-il une figure plus audacieuse que celle-ci : « Quum rota posterior curras et in axe secundo? » — Le mot *canthus* est un mot d'origine étrangère que Perse introduit ici dans la bonne latinité. QUINTILIEN, *Inst. orat.*, 1, 5 : « Barbarismum pluribus modis accipimus, unum gente, quale si quis Afrum vel Hispanum latinæ orationi nomen inserat, ut ferrum, quo rotæ vinciuntur, dici solet *canthus ;* quanquam eo, tanquam recepto utitur Persius. » Comp. HORACE, *Épît.* 1, 2, 41, et OVIDE, *Métamorph.*, xv, 179 et suiv.

51. *La liberté est nécessaire; non cette liberté qui fait de Publius un citoyen de Vélie, etc.* L'auteur passe ici à la deuxième partie de son ouvrage, à l'exposition de la thèse des stoïciens sur la *liberté;* et d'abord il veut définir ce qu'il faut entendre par un homme libre. Ce n'est pas, dit-il, comme le pense le vulgaire, ce n'est pas simplement celui qui a droit de cité, un affranchi, un esclave la veille. Au lieu de dire cela en ces termes, il se sert de périphrases tirées des droits que conférait immédiatement l'affranchissement, celui d'avoir un *nom* de citoyen en échange du nom servile, comme ici *Publius* ou *Marcus*, en échange du nom de *Dama;* celui de faire partie d'une tribu, comme ici la tribu de *Vélie;* celui enfin d'avoir droit aux distributions de blé et de comestibles qu'on faisait au peuple, au bas-peuple de Rome. — Le nom de la tribu de *Vélie* vient du lac *Velinus :* on transporta à Rome les habitans des bords de ce lac, et on forma une tribu qui retint le nom de ce lac. — *Voyez* sur les lois d'affranchissement les *Antiquités* de M. Adams. La dernière de ces lois, la loi *Norbana*, du nom de *Norbanus*, son auteur, était de l'an 771 de Rome. — *Voyez* Suétone, *Vie de Jules César,* 41.

52. *Et lui donne droit pour sa marque à un boisseau de blé moisi.* — *Tessera* ou *tesserula* était une marque, un chiffre inscrit sur une petite plaque de bois ou de métal : cette marque était remise aux citoyens qui devaient avoir part à une distribution : elle portait leur nom et celui de leur tribu avec la quotité de *blé* ou d'autres denrées qui leur revenait. Pour qu'il n'y eût point de méprises ni de supercheries, les noms de ceux à qui ces marques avaient été remises étaient portés sur une liste gravée sur une table de bois ou d'airain, qui restait entre les mains de l'édile ou du préteur. *Voyez* Casaub., sur Suétone *Aug.* 40; Dion Cassius, lx, 10; Juvénal, vii, 174, et les notes de Ruperti sur ce passage; Sénèque, *des Bienfaits*, iv, 28.

53. *Si vous pensez qu'une pirouette fasse un homme libre!* Au lieu de *quibus* on lit aussi *quos :* cette leçon, moins élégante et moins autorisée que l'autre, est aussi admissible; mais alors il faut lire au vers suivant *Quirites* au lieu de *Quiritem.* — *Vertigo*, c'était proprement la *tournée*, la *pirouette* devant le préteur, l'ac-

tion de mener et de ramener la personne à affranchir devant le magistrat, de la lui présenter pour qu'il la fît frapper de la *vindicta* par son licteur. Tout ce cérémonial, avec d'autres circonstances encore, comme celle du *pileum*, avait lieu aux affranchissemens : *Circum agi, circuitus, verti, vertigo*, περιδίνησις, περιστροφή, sont des expressions synonymiques qui varient sans cesse dans les auteurs.

54. *Dama, etc.* Il choisit pour exemple un esclave de la dernière espèce. *Dama*, c'est un nom servile; le mot est contracté de Δημήτριος, dont en grec on fait Δῆμας, et en latin *Dama*, comme de Μηνίδωρος on fait Μῆνας, *Mena*, et de Θεόδωρος, Θεῦδας, *Theuda*. Horace, *Sat.* II, 7, 59 et suiv. :

> .... Prodis ex judice *Dama*
> Turpis.

— *Non tressis agaso!* Ces mots sont encore formés par des contractions : *tressis* de *tres asses*, trois as. *Agaso* du grec ἄγω, ἀγάζω, participe ἀγάζων, c'est proprement un petit conducteur de bétail, un *gamin*.

— *Un vaurien, un gueux de palfrenier, un ivrogne, qui ment pour une poignée de son.* — *Vappa*, c'est proprement *du vin aigri*, gâté, mal cuvé, par extension *un sac à vin*, un ivrogne. — *Lippus*, c'est proprement un homme *chassieux*, dégoûtant, par extension un *vaurien*, un misérable, un homme de rien. — *Farrago*, c'est proprement la buvée des bestiaux ou des chevaux, un mélange d'herbes, d'avoine et de son. *Voyez* plus haut, *Sat.* I, 80, au mot *sartago*, qui est à peu près le même que *farrago*.

— *Que son maître le fasse pirouetter;* c'est-à-dire le mène au préteur pour l'affranchir. — *Le voilà en un moment*, « momento turbinis; » c'est-à-dire, par cela seul qu'on l'a fait pirouetter. — *Exit*, c'est l'expression d'Horace, *Art poét.*, 22 :

> . . . . . Currente rota, cur urceus *exit*.

55. *Peste, quel citoyen!* C'est le mot de notre Molière, à qui peut-être ce passage a donné l'idée de toute la tirade de Dorine dans le *Tartufe*, act. II, sc. 3 :

> Monsieur Tartufe! Ho! Ho!.......
> Certes, monsieur Tartufe.......

Il énumère ensuite toutes les fonctions les plus graves du citoyen romain, celle de juré, celle de caution, celle d'endosseur d'effets ou d'actes publics, etc., lesquelles vont être confiées à cet affranchi, à cet homme la veille un vaurien, un menteur, un misérable esclave.

56. *La voilà telle que le bonnet vous la donne.* Le *pileum* était l'emblème de la liberté : on le mettait sur la tête de l'esclave au moment de l'affranchissement; on le frappait de la *baguette* « vindicta, » comme il est dit plus bas : « *Vindicta postquam* meus a prætore recessi; » on lui faisait faire une pirouette, *vertebatur, circum agebatur,* et il était libre.

57. *Ne suis-je pas aussi libre que Brutus?* Hyperbole d'un homme qui n'entend absolument rien à la liberté, qui se croit l'égal ou des Brutus ou des Catons, parce qu'il a droit de cité, parce qu'il a les privilèges de la populace et la libre disposition de son corps.

58. *Mon stoïcien, dont l'oreille sévère ne laisse rien passer.* C'est Cornutus lui-même, c'est la logique serrée du stoïcisme qu'il désigne ainsi : *hic;* αὐτός, en grec.—*Mordaci lotus aceto,* est une métaphore tirée des instrumens et des vases, qu'on lave au vinaigre pour les bien purifier : je l'ai remplacée par une métaphore analogue et usitée dans notre langue : chaque langue a les siennes.

59. *Quand la vindicte du préteur m'a renvoyé maître de moi.* Voici ce qu'on trouve dans les jurisconsultes grecs sur cette cérémonie de l'affranchissement : « Βενδίκτα, ἡ ῥάβδος μεθ' ἧς ὁ ἄρχων ἢ ὁ πραίτωρ τὴν τοῦ ἐλευθερουμένου κεφαλὴν ἔπαιον φάσκοντες· φαμὲν τὸν παρόντα ἄνθρωπον εἶναι ἐλεύθερον καὶ πολίτην ῥωμαῖον. » « *Vindicta*, virga qua archon vel prætor libertini caput percutiebant dicentes : renuntiamus hunc præsentem hominem liberum esse et civem romanum. »

60. *La rubrique de Masurius.*—Ce sont les lois civiles qu'il désigne par cette périphrase. *Masurius* était un jurisconsulte célèbre sous le règne de Tibère. Il était du pays des Sabins, et laissa trois livres sur *le Droit civil.* Il avait fait école en législation. *Voyez* les anciens Glossaires; AULU-GELLE, v. 19, *et pass.;* ATHÉN., liv. XIV; BAC., *Hist. du Droit*, p. 404, édit. 1765, Leipsig. — *Rubrica;* le vieux scoliaste dit que c'était le vermillon avec lequel étaient écrits les titres des lois. JUVÉNAL, XIV, 192 et suiv.; QUINTIL., *Inst. orat.*, XII, 3. On ne se servait pas pour écrire de vermillon pur,

mais d'une cire ou d'une encre dans la composition de laquelle il entrait du vermillon, et dont parlent Cicéron, Vitruve et beaucoup d'autres auteurs. *Voyez* PLINE L'ANCIEN.

61. *Vos vieux préjugés, etc.* — *Avias* signifie proprement qui vient de l'aïeul, c'est-à-dire dont on a été imbu dès l'enfance; il faut sous-entendre avec ce mot *opiniones*.

62. *L'ignorance.* Expression du stoïcisme : ils opposent *stulti* à *sapientes*, à σπουδαῖοι.

63. *Tant de devoirs délicats.* Ce sont les *devoirs* qui naissent de la connaissance des *rapports* les plus *délicats*, qui unissent l'homme à la société et à tout ce qui l'entoure. Il n'y a que la philosophie qui les enseigne et qui, par conséquent, puisse permettre à l'homme l'usage de la vie.

64. *L'on ferait plutôt jouer de la harpe à un lourdaud.* Par cette comparaison et celles qui suivent, il veut faire entendre qu'il est un art de la vie comme un art de la musique, comme un art de la médecine, comme un art de la navigation; et cet art ne s'apprend pas en un jour. *Sambuca* est, dit Casaubon, un mot syriaque qui désigne la *harpe*, instrument très-anciennement connu dans l'Orient (ATHÉNÉE, IV, 23; MACROBE, *Satur.* II, 10); c'était aussi le nom d'une machine de guerre (VITRUVE, X, PLUTARQUE, *Vie de Marcellus;* POLYBE, VIII, etc.). — *Caloni;* on appelait *calones* les *goujats* de l'armée, les derniers des esclaves, ceux qui portaient le bois ou les vivres, κᾶλα. — *Alto* est une expression qui désigne la gaucherie et la grossièreté, c'est une expression analogue à celle-ci de la fin de la satire, vers 190 :

........Vulfennius *ingens.*

65. *La raison s'y oppose, etc.* — *La raison, ratio*, en grec ὁ λόγος; c'est là le grand mot du stoïcisme, et généralement de la philosophie ancienne : il est opposé à *stultitia, inscitia;* il désigne à la fois le *sens commun, la science* ou *la sagesse*, ou enfin, *la raison des choses*, les *principes* ou les *causes premières.*

66. *En mesurer la dose avec le trébuchet.* Les mots *examen* et *puncto* indiquent une sorte de balance plus délicate et plus exacte que celle du peuple; c'est de la *statera* que Perse veut parler et non de la *trutina*. Cicéron a bien marqué la différence entre ces deux espèces de balances (*de Orat.*, II, 38) : « Quæ

non *artificis statera*, sed quadam *populari trutina* examinantur. »
Perse rend ici par des expressions nouvelles la pensée d'Horace, *Épît.* II, I, 114 et suiv. :

> ....Abrotonum ægro
> Non audet, nisi qui didicit, dare.....

67. *Qu'un villageois en grosses guêtres.* — *Pero;* c'était un genre de chaussure fort haute, et non pas en cuir, dont on se servait aux champs pour marcher dans la boue et dans la neige. Cela ne va pas du tout aux gens de mer. *Énéide,* VII, 691; Juvénal, XIV, 186. — *Luciferi rudis; Lucifer,* l'étoile la plus connue du ciel : quand on ne la connaît pas, on n'en connaît aucune.

68. *Mélicerte indigné s'écriera que le monde est renversé.* — *Mélicerte* est le nom du dieu de la mer, ou plutôt de la navigation, des matelots; *Mélicerte* était, dit la fable, fils d'Athamas, et portait aussi le nom de *Portunus* et de *Palæmon.* Voyez Apollodore I, 8, 2; Ovide, *Métamorph.*, IV, 311 et suiv.; Virgile, *Géorg.*, I, 407 et suiv. — *Perisse frontem de rebus* est un idiotisme latin; Horace, *Épît.* II, I, 80 :

> .....*Clamant periisse pudorem*
> Cuncti pæne patres.

Juvénal, XIV, 241 et suiv.; Martial, IX, 28, 7.

69. *Avez-vous appris à vous tenir sur les brodequins?* Cette locution de Perse, *recto vivere talo*, est tirée de l'art du théâtre, et va parfaitement aux idées des stoïciens qui considéraient la *vie* comme un *rôle;* c'est ce que j'ai cru devoir faire sentir dans ma traduction en développant un peu les expressions de l'original. *Voyez* Horace, *Épît.* II, I, 176 :

> *Recto* stet fabula *talo.*

Les Grecs disaient : ὀρθοποδεῖν, ὀρθῷ βῆναι ποδί. Boileau a dit, en parlant de la comédie, dans l'*Épître à Racine* :

> Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.

—*Ars;* c'est l'art de la vertu, c'est la sagesse, qui enseigne *à vivre;* c'est ce qu'Épictète appelle ἐπιστήμη τοῦ βιοῦν; Cicéron et Sénèque, *ars vitæ, lex vitæ, vitæ magistra.*

70. *Savez-vous les marques blanches et les noires? etc.* Nous avons déjà remarqué (Sat. I, 110, et Sat. II, I) des locutions ana-

logues, et nous avons exposé l'origine probable de ces sortes de locutions.

71. *Passeriez-vous sur un écu dans la boue sans le ramasser?* C'est une image qu'il emprunte à Horace et qui tient à une phrase proverbiale des Latins. *Voyez* Horace, *Épît.* 1, 16 :

In triviis fixum qui se demittit ob assem.

Lucile avait dit : « Mordicus petere *aurum* e flamma expediat, e cœno cibum. »

— *Et refuseriez-vous d'avaler, comme on dit, la salive de Mercure?* Les anciens représentaient l'or et les perles à la bouche le dieu de l'éloquence, du commerce et des voleurs, *Mercure*. Ainsi, *la salive de Mercure*, ce sont l'or et les perles qui lui sortent de la bouche; l'Hercule gaulois, dieu de l'éloquence, était aussi représenté des chaînes d'or à la bouche, et en français nous disons *parler d'or* pour dire bien parler.

72. *Vous êtes libre alors, vous avez pour vous et les préteurs et Jupiter.* Les *préteurs* faisaient les affranchissemens, et *Jupiter* était appelé *libérateur*. Perse veut faire entendre que, quand un homme a cette liberté que donne la sagesse, il a nécessairement celle que donnent les dieux et les hommes, les lois de l'état et de la religion. C'était l'opinion du Portique, que la loi de *la raison* est la première loi, et que toutes les autres sont subordonnées à celle-là.

73. *Mais vous étiez, il n'y a qu'un moment, de la même pâte que nous.* Expressions ironiques. *Dama*, ou l'interlocuteur, se prétend libre depuis sa pirouette devant le préteur, et le stoïcien, après toutes ses études et tous ses travaux pour parvenir à la sagesse, n'ose pas prendre le titre de *sage* et de *libre*. — *Farina* est une expression proverbiale et métaphorique qui a précisément son équivalent en français dans le mot *pâte* dont je me suis servi.

74. *Si vous n'avez pas dépouillé le vieil homme, s'il n'y a de blanchi que la figure.* Les commentateurs discutent sur l'origine des expressions métaphoriques du latin. Les uns les tirent de la fable du *Renard revêtu de la peau du lion*, les autres de serpens qui changent de peau à la saison nouvelle; le vieux scoliaste la fait venir de la peau des Éthiopiens, qui est noire, et de la nôtre,

qui est blanche. Il y a beaucoup de vraisemblance dans cette dernière explication; la dernière classe d'esclaves chez les Romains étaient les Africains, les noirs. Ces idées leur vinrent sans doute de leurs préjugés contre Carthage et l'Afrique.

75. *Si le cœur gâté conserve la malice du renard.* De tous les animaux le renard passe pour un des plus malicieux et des plus lâches; de là dans les langues anciennes, et aussi dans les nôtres, une foule de métaphores, d'allégories et de fables où le nom du *renard* est employé pour désigner le nom de ce que l'on suppose être son caractère et ses mœurs. *Voyez* Ésope, *passim;* Pindare, *Olymp.*, xi, 19 et suiv.; Théocrite, i, 48; v, 111 et suiv. Aristophane se sert même plusieurs fois du mot ἀλωπεκίζειν : *les Guêpes*, 1233; *la Paix*, 1090; Phèdre, *fabl.* passim; Claudien, v, 484; xviii, 145. Comparez à ce passage de Perse, Horace, *Sat.* ii, i, 64; iii, 186; *Épît.*, i, 16, 44 et suiv.; *Art poét.*, 437.

76. *Ce que j'ai dit, je le rétracte, et ne vous lâche point.* Ce qu'il a dit, c'est : *Vous êtes libre.* « Esto liberque ac sapiens..... » — *Et ne vous lâche point :* les commentateurs discutent encore beaucoup sur l'origine de cette locution : les uns, comme Casaubon et Kœnig, veulent qu'elle soit tirée d'un jeu et d'une danse des jeunes gens chez les anciens : celui qui menait le jeu ou la danse, la *bande*, était dit *funem* ou *restem ducere.* Ce jeu, Aristote l'appelle ἀνάστασις σπαρτίων, et Pollux, ix, 8, ἑλκυστίς. *Voy.* Pétrone, *Frag.*, pag. 673, édit. Burmann; Tite-Live, xxviii, 37; Térence, *Adelphes*, iv, 7, 34. D'autres, comme Dupré, veulent qu'elle vienne de la corde avec laquelle étaient attachés les esclaves, soit quand on les menait captifs après le combat, soit quand ils étaient menés devant le préteur pour l'affranchissement. Cette explication serait ici fort convenable; mais on ne trouve nulle part d'exemples de cet usage de tenir les esclaves en lesse comme des chiens ou des chevaux. Je l'adopterais cependant volontiers, tant elle est vraisemblable!

77. *La raison ne vous passe rien : remuer le doigt est une faute. Et pourtant ce n'est rien; mais c'est qu'il n'y a point de sacrifice qui puisse obtenir qu'il entre dans un sot quelques grains de sagesse.* C'est ici que Perse expose dans toute sa rigueur la doctrine morale du Portique. Cette doctrine voulait que l'empire de la rai-

son s'étendît à tout, à nos moindres actes même ; elle voulait qu'il fût absolu. C'est ce que les stoïciens exprimaient par cette *formule* qui revient souvent dans leurs ouvrages : *Remuer le doigt est une faute.* Voy. ÉPICT., *Manuel :* « Ἡ φιλοσοφία φησὶν, ὅτι οὐδὲ τὸν δάκτυλον ἐκτείνειν εἰκῆ προσήκει ; » CICÉRON, *des Biens et des Maux*, III : « Chrysippus *ne digitum quidem ejus causa porrigendum dicebat.* » ZÉNON, dans Diogène de Laerce. Les conséquences de ce principe étaient que tous les hommes, excepté le sage du Portique, sont des sots ou des fous, et que toutes les fautes sont égales. *Voy.* DIOGÈNE DE LAERCE, *Vie de Zénon.* Cette doctrine de l'absolu n'est pas vraie même dans les sciences exactes, aussitôt que l'on entre dans les applications ; à plus forte raison est-elle fausse quand il s'agit des sciences naturelles, comme la morale. Le vice de toute la philosophie ancienne était d'avoir fait de tous les noms des idées abstraites, des êtres réels, et de vouloir, d'après ces abstractions réalisées, expliquer la nature et prescrire les règles de la vie. Déjà, chez les anciens eux-mêmes, quelques bons esprits avaient senti le faux et le ridicule de la doctrine absolue du Portique. *Voyez* CICÉRON, *des Biens et des Maux ;* III, 27 ; *discours pour Murena*, 30 ; et ailleurs. HORACE, *Sat.* I, 3, 115 et suiv. :

> Nec vincet *ratio* hoc, tantumdem ut peccet, idemque,
> Qui teneros caules alieni fregerit horti,
> Et qui nocturnus Divum sacra legerit. Adsit
> Regula, peccatis quæ pœnas irroget æquas :
> Ne scutica dignum horribili sectere flagello, etc.....

Personne mieux qu'Horace n'a senti et fait toucher au doigt le vice de la doctrine exagérée du Portique (*Sat.* II, 3 ; II, 7 ; *Épît.*, I, I, vers la fin).

78. *On ne mêle point les contraires ; et, si d'ailleurs vous n'êtes qu'un lourdaud et un fossoyeur, vous n'exécuterez jamais trois pas seulement de la satirique de Bathyllus.* C'est en d'autres termes la répétition des pensées exprimées dans les vers qui précèdent. Encore une fois les stoïciens dans leurs principes absolus voulaient qu'il y eût divorce complet entre le vice et la vertu ; tandis que, dans tous les cœurs, il est toujours de l'homme ; tandis que l'expérience nous apprend que les hommes supérieurs eux-mêmes ont leurs préjugés et leurs faiblesses. La sagesse, telle que les

stoïciens la voulaient, est un être de raison qui ne se rencontre nulle part dans les individus; nous ne sommes pas, nous ne pouvons pas être parfaits; nous sommes seulement perfectibles, et c'est beaucoup : *est quodam prodire tenus, si non datur ultra.* — Quoi qu'il en soit, les stoïciens regardaient les vertus comme tellement enchaînées l'une à l'autre, que celui qui en possédait une devait nécessairement posséder les autres. *Voyez* DIOGÈNE DE LAERCE, *Vie de Chrysippe :* « Τὰς ἀρετὰς λέγουσιν αὐτακολουθεῖν ἀλλήλαις, καὶ τὸν μίαν ἔχοντα πάσας ἔχειν. » Et, *vice versa,* ils n'admettaient point que celui qui avait un vice pût avoir quelque vertu. *Voyez* DIOGÈNE DE LAERCE, *Vie de Zénon :* « Ἀρέσκει αὐτοῖς μηδὲν μεταξὺ εἶναι ἀρετῆς καὶ κακίας. » — *Un lourdaud et un fossoyeur,* c'est-à-dire un homme sans éducation, sans culture, comme plus haut, *un lourdaud et un goujat;* comme plus bas, *Vulfennius ingens.* — *Trois pas seulement de la satirique de Bathyllus.* Ce *Bathyllus* était, à ce qu'il paraît, un danseur célèbre de ces temps-là. Il vécut sous Auguste; c'était un affranchi de Mæcenas qui, dit-on, fit connaître le premier aux Romains l'art de la pantomime. *Voyez* SUÉTONE, *Vie d'Auguste,* 45; MACROBE, *Satur.* II, 7; *fragmens et vie de Mæcenas,* XXI, 9; XXII, 27.) — *La satirique;* c'était un genre de danse, comme la *pyrrhique* et d'autres. Virgile y fait allusion et la décrit dans ce vers de la 5[e] églogue :

> Saltantes *satyros* imitabitur Alphesibœus.

Les pas de cette danse étaient pleins de délicatesse et de grâce, et supposaient de longs exercices pour les exécuter. De là la comparaison de Perse entre *ces pas* et les *tenuia rerum officia,* tels que les décrivait le stoïcisme.

79. *Vous libre, vous, soumis à tant de maîtres!* — *Liber ego;* ces mots sont mis dans la bouche de l'affranchi, et ont une sorte d'orgueil que le stoïcien rabat aussitôt par ces paroles : *Unde datum hoc sumis tot subdite rebus?* C'est le même artifice de style que dans le vers de Boileau :

> Ce roi des animaux, combien a-t-il de maîtres?

Il est impossible d'établir mieux que Perse ne le fait ici dans toute la fin de cette satire la distinction entre *la liberté de la personne* et *la liberté morale.*

80. « *Porter mes brosses au bain de Crispinus.* » Ces *brosses* des anciens étaient, à ce qu'il paraît, beaucoup plus fortes que les nôtres; elles étaient quelquefois en *acier,* comme les cardes des cardeurs de coton, ou de soie, ou de laine, et tenaient lieu à la fois de la brosse et de la pierre ponce. On s'en servait pour nettoyer la peau, ouvrir les pores et déterminer une transpiration plus active. — *Au bain de Crispinus.* Tout personnage qui jouissait d'une grande fortune avait d'ordinaire des thermes ou des *bains* pour son usage et celui de ses amis ou de ses cliens. Tels étaient tant de monumens dont nous voyons les ruines. Les thermes des empereurs étaient des monumens immenses. — *Crispinus.* S'il s'agit ici du Crispinus dont parlent si souvent et en si mauvaise part Tacite et Juvénal, c'était un affranchi qui devint chevalier, puis grand-maître de la chevalerie, et qui possédait une fortune colossale acquise, dit-on, dans la ferme des deniers publics par toute sorte de malversations.

81. *Et il n'y a plus rien au dehors qui puisse intérieurement agiter la machine. Mais si au dedans, si dans le cœur malade, etc.* Pour bien entendre ceci, il faut d'abord savoir que toute philosophie distingue soigneusement *le dedans* et *le dehors*, *intus* et *extrinsecus,* les sensations, les mobiles *internes*, et les sens, les mobiles *externes.* Il faut ensuite savoir que les anciens comparaient l'homme moral, agité par ses passions, à ces petites figures de bois ou de carton que font mouvoir des fils. De là l'expression *nervos agitat* de Perse; de là le νευροσπαστηθῆναι de Marc-Aurèle. —*Jecur;* le foie était regardé par les anciens comme le siège de la bile et de la plupart des passions; nous l'avons déjà fait remarquer sur les mots *rupto jecore* de la première satire, et une foule d'exemples confirmeraient l'observation. Horace, *Od.* I, 13, 4 :

> Fervens difficili bile tumet *jecur.*

Claud., viii, 248 et suiv. :

> At sibi cuncta petens, nil collatura cupido
> In *jecur* et tractus imos compulsa recessit.

82. *Dans la crainte des étrivières.* — *Scutica,* en grec σκῦτος, était une espèce de fouet en lanières de cuir, moins terrible cepen-

dant que le *flagellum;* témoin le vers d'Horace, *Sat.* I, 3, 119 :

Ne *scutica* dignum horribili sectere *flagello.*

Les maîtres avaient toujours sous la main dans leurs appartemens des *fouets* et des *étrivières* pour corriger au besoin les esclaves.

Les moralistes anciens sont remplis de comparaisons semblables entre l'esclavage du corps et celui de l'âme. L'expression *domini* pour désigner nos passions, nos tyrans intérieurs, est consacrée chez les Latins. Sénèque a bien peint cet empire continuel que la passion exerce sur nous. Il dit, *Questions naturelles,* liv. III : « Liber est, qui servitutem effugit sui; hæc est assidua servitus et ineluctabilis, et per diem ac noctem æqualiter premens, sine intervallo, sine commeatu. Sibi servire gravissima est servitus. »

83. *Lève-toi, dit l'Avarice.* L'auteur indique par plusieurs exemples combien est dur l'empire des passions : il choisit pour premier exemple l'*Avarice*, qu'il personnifie et qu'il place au chevet du dormeur, l'invitant à se lever et à marcher, à voyager pour faire fortune. Cette prosopopée hardie est regardée comme un des morceaux les plus heureux de Perse : elle a été imitée par Boileau, auquel La Harpe et d'autres critiques ont fait le reproche de n'avoir pas poussé plus loin l'imitation et de n'avoir pas reproduit la seconde partie du tableau, celle où la *Mollesse* cherche à retenir l'homme, et à lui persuader de ne songer qu'aux plaisirs. La critique ne me paraît pas juste : Boileau imite et ne copie pas. On oublie d'ailleurs la belle prosopopée de la *Mollesse* dans le *Lutrin,* prosopopée plus étendue et plus poétique que celle de la satire de Perse.

84. *Pour aller chercher à Colchos.* Je traduis ainsi *Ponto.* Par ce mot Perse indique la route du commerce dont Colchos était l'entrepôt. Les navires marchands de l'Italie traversaient la Méditerranée, l'Hellespont et le Pont-Euxin, pour aller faire leurs échanges par la mer Caspienne et dans la *Colchide.* C'était là avec Alexandrie une des grandes voies du commerce de l'antiquité; et c'est encore celle qu'il suit aujourd'hui, quand il ne se fait pas par l'Océan et le cap de Bonne-Espérance.

85. *Le poivre que l'on décharge de dessus les chameaux alté-*

rés. Le poivre était amené de l'Arabie, des bords du golfe Persique et de la mer Rouge, et du fond même de l'Inde, soit par des caravanes, soit à l'aide de la navigation intérieure de l'Asie, la navigation des fleuves.

86. *A creuser du doigt la salière*. Ceci est une sorte de phrase proverbiale fort usitée chez les Latins pour dire *vivre de rien*, vivre comme les malheureux. Pline, *Hist. Nat.*, XXXI, dit en parlant du sel : « Varro pulmentarii vice usos veteres auctor est; esitasse enim salem cum pane et caseo, ut *proverbio* apparet. » Plaute, *Curcul.*, acte IV, scène dernière : « Hic, hodie apud me nunquam delinges salem. » HORACE, *Od.* II, 16, 13 et 14 :

> Vivitur parvo bene, cui paternum
> Splendet in mensa tenui *salinum*, etc.

Le même, *Sat.* I, 3, 12 et suiv. :

> .... Modo sit mihi mensa tripes et
> *Concha salis puri*..........

87. *Si tu prétends vivre avec Jupiter*. Ceci est une locution philosophique. On trouve dans les moralistes grecs : κατὰ θεὸν βίος, « vita secundum Deum, » pour dire vivre en homme de bien, en homme qui craint le ciel. Perse joue ici peut-être sur les mots *cum Jove*, attendu que les dieux, dont la nature est toute spirituelle, n'ont pas besoin de manger, comme l'homme qui est de chair.

88. *Du sac de cuir et de l'amphore de voyage*. Il faut entendre par ces mots, *le sac de cuir*, le sac dans lequel on mettait les provisions de bouche, et non pas un sac dans lequel on met les hardes, comme cela se pratique aujourd'hui pour voyager. Les anciens ne portaient pas avec eux, comme nous, toute une garde-robe en voyage. Leur mise était beaucoup moins compliquée que la nôtre, et l'hospitalité suppléait facilement à ce qui leur manquait. — L'*amphore de voyage*. Le mot du texte est tout grec, de οἶνος, *vinum*, et de φέρω, *portare*. Peut-être ici *pellem œnophorumque* ne sont-ils que la figure ἓν διὰ δυοῖν, pour désigner l'*outre* où était le vin.

89. *Par la douce voix de la Mollesse*. Je traduis ainsi *solers luxuria* : le mot *solers* indique l'habileté de la Mollesse à s'insinuer dans l'esprit des hommes, son adresse à les charmer. Cela

est dit ici par opposition au langage impérieux de l'Avarice; *eia, age, surge, etc.* — *Elle vous dit tout bas.* Ce n'est point tout haut que la *Mollesse* donne les doux et lâches conseils, c'est en secret, c'est *tout bas, seductum*, comme le ferait un ami indulgent ou une maîtresse. — *Quo deinde ruis; quo?* est un hémistiche tout entier de Virgile, *Énéide*, v, 741 :

Æneas : *quo deinde ruis? quo* proripis? inquit.

90. *Le voilà tout en feu, et des flots de ciguë n'éteindraient pas cette ardeur martiale.* Hyperbole poétique pour dire rien ne peut réprimer le transport qui l'entraîne. Les sucs de la ciguë sont si froids qu'ils donnent la mort, pour peu qu'on en prenne (*Voyez Sat.* IV, 2). Le scoliaste met à ce passage la note que voici : « Genus liquoris est, quod calorem in nobis frigoris sui vi *extinguit*. Unde sacerdotes Cereris Eleusinæ liquore ejus ungebantur, ut a concubitu abstinerent. »

91. *Toi, passer la mer!* La navigation chez les anciens n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui, et un voyage sur mer avait toujours quelque chose d'effrayant. Il y avait même chez les Grecs, nation maritime, un proverbe qui prouve quelle frayeur ils avaient de cet élément : « Θάλασσα, καὶ πῦρ, καὶ γυνὴ, κακὰ τρία. »

92. *Toi, boire du vin clairet de Véies sentant et le goudron et le moisi du quartaut!* Chez les Romains *le clairet de Véies* était à peu près ce qu'est chez nous le *Surène*, et *Veientanum* est un mot opposé à *Falernum* dans leurs poètes bachiques, comme *Surène* à *Pomar* chez nous. Horace, *Sat.* II, 3, 143 :

Qui *Veientanum* festis potare diebus.

Martial, I, 104, 9 :

Et *Veientani* bibitur fæx crassa *rubelli.*

93. *Et pourquoi? pour que cet argent, que tu faisais valoir ici au modeste denier cinq, travaille et aille jusqu'à onze.* Le latin est écrit avec une rare élégance; les expressions *nutrieras, modesto, avidos, sudare*, sont en même temps de la plus grande justesse et du ton le plus relevé. On trouve dans Horace une expression analogue à *nutrieras*, *Épît.* I, 18, 35 :

.... *Nummos* alienos *pascet.*

Ce passage est d'ailleurs curieux pour l'intérêt de l'argent chez les Romains à cette époque. Les effets sur la place de Rome ne rapportaient guère que moitié des effets du commerce à l'étranger, du commerce avec l'Asie.

94. *Le temps fuit, le moment où je parle n'est plus.* Le latin est d'une rapidité de style admirable, qu'il est impossible de reproduire dans notre langue. Boileau a traduit par un vers l'hémistiche de Perse : *Hoc, quod loquor, inde est :*

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Horace avait dit avec moins de bonheur que Perse, *Od.* I, II, 7 et suiv. :

.... Dum *loquimur, fugerit* invida
Ætas.

La pensée est ici bien commune ; mais comme elle acquiert par le style, placée dans la bouche de la Mollesse, serrée par le nombre poétique et le laconisme du stoïcisme !

95. *A passer tour-à-tour de l'un à l'autre esclavage, sans pouvoir seulement choisir.* Le fond des pensées que Perse a mis ici en vers se retrouve plus d'une fois dans Sénèque, notamment dans son *Épît.* XXXVII : « Humilis res est stultitia, abjecta, sordida, servilis, multis affectibus et sævissimis subjecta. Hos tam graves *dominos*, interdum *alternis vicibus imperantes, interdum pariter,* dimittit a te *sapientia, quæ sola libertas est.* »

96. *Et pour avoir une fois secoué le joug, etc.* Il passe au tableau d'une autre passion, maîtresse plus impérieuse peut-être encore que les autres, de l'*Amour.* Les conséquences de cette passion, ses faiblesses, ses fâcheries et ses ridicules, alimentent la satire et la comédie ; ses violences et ses fureurs, sa sombre mélancolie et ses égaremens, sont un des grands ressorts de la tragédie et de l'épopée : d'où le mot profond de Bacon : « Amori plus debent poetæ quam homines. »

97. *Le chien qui lutte et se tourmente finit par rompre une maille, et s'échapper ; mais il traîne encore après lui dans sa fuite un long bout de sa chaîne.* Cette pensée est partout ; mais l'image et le nombre de ces beaux vers de Perse ne sont nulle part. Comp. OVIDE, *Amours,* III ; *Élég.* 10 ; HORACE, *Sat.* II, 7, 70 ; SÉNÈQUE, *de la Vie heureuse.*

98. *Le Chérestrate de Ménandre.* Il paraît que les traits les plus heureux de ce passage sont empruntés à une comédie de *Ménandre*, dont nous ne connaissons que le titre : ils seraient difficilement d'un autre que de lui. Voici les paroles du vieux scoliaste sur ce morceau : « Hunc locum de Menandri Eunucho traxit, in quo Davum servum Chærestratus adolescens alloquitur, tanquam amore Chrysidis meretricis derelictus; idemque tamen ab ea revocatus, ad illam redit. » Térence, qui a copié en partie cette pièce de Ménandre, a changé les noms des personnages; au lieu de Chérestrate et Dave, c'est Phædria et Parmeno; et la scène d'où ce passage de Perse est imité se trouve être la première dans la comédie latine.

99. *Aller, ivre et le flambeau éteint à la main, chanter à la porte de Chrysis et s'y morfondre.* Ceci peint les mœurs des amoureux chez les anciens. Comme chez eux la ville n'était point éclairée la nuit, c'est le flambeau à la main qu'ils allaient chanter leur martyre à la porte de leur maîtresse, après avoir passé la journée à boire. Properce, I, I; I, 16, 5; III, 2, 47, etc.; Horace, *Od.* I, 25; III, 7, 30; III, 10; *Sat.* I, 4, 51; Ovide, *Fastes,* V; Lucrèce, IV, 1171 et suiv. Les vers de ce dernier sont trop beaux pour ne pas être cités :

At lacrymans exclusus amator limina sæpe
Floribus et sertis operit, postesque superbos
Unguit amaricino, et foribus miser oscula figit.

100. *Immolez un agneau aux Dieux Libérateurs.* Ces dieux que Perse appelle *Depellentes*, étaient ordinairement invoqués sous le nom d'*Averrunci*, mot qui vient d'*avertere.*—*Voyez* Varron, VI, 5; Aulu-Gelle, V, 12. Les dieux *Averrunci* étaient appelés en grec ἀλεξίκακοι, ἀποτροπαῖοι.

101. *Mais, Dave, crois-tu, si je la quitte, qu'elle en verse des larmes?* Ce trait est admirable; il est pris dans la nature et peint la passion dans toute sa vérité. Aussi n'a-t-il pas échappé à Racine, qui recueille soigneusement dans tous les ouvrages des anciens ce qu'ils ont de plus heureux pour la pensée et pour l'expression, afin d'en composer la perfection de son style.

102. *Et vous aurez sur le nez de la pantoufle rouge.* Encore un excellent trait, et bien dans le goût de la satire ou de la comé-

die. Il se retrouve tout entier dans Térence, mais non pas avec des expressions plus heureuses (*Eunuque*, acte v, scène 8, vers 1027) :

.... Te ultro accusabis, et ei dabis
Ultro supplicium.....
Tibi commitigabitur sandalio caput.

Solea rubra me paraît encore plus heureux que *sandalio*, et *objurgabere* vaut bien *commitigabitur*. Tous les poètes latins, Térence et Horace, comme Perse, ont imité ou copié ce beau passage de Ménandre. *Voyez* Horace, *Sat.* ii, 3, 263.

103. « *Non, vous n'iriez pas, si vous aviez rattrapé votre cœur de ses mains.* » Je me sers, pour traduire les belles expressions du latin, des expressions de Molière lui-même dans le *Misanthrope.*— *Illinc*, terme de mépris, vaut bien le *de ses mains*; et le *nec nunc*, jeté comme il l'est dans la phrase latine, est d'un effet admirable.

104 et 105. *Que traîne à sa suite l'Ambition en robe de candidat.* Au lieu de *ducit hiantem*, on lit aussi *tollit hiantem;* mais cette dernière expression paraît ici moins naturelle : elle se trouve dans une foule de passages où il s'agit de représenter l'élévation des candidats aux honneurs; mais ici il s'agit moins de cette élévation même que des démarches qu'elle nécessite. — L'*Ambition* est représentée en *robe de candidat* par une métaphore hardie, mais fort usitée, qui transporte à la passion elle-même les vêtemens de celui qui l'éprouve. La *blancheur* était la couleur de fête, la couleur la plus marquante, celle qui était usitée dans toutes les cérémonies publiques, dans les sacrifices, dans les triomphes, dans les assemblées du Champ-de-Mars, etc., etc.

106. *Et qu'il se batte pour avoir de tes haricots.* L'auteur se sert ici à dessein de termes bas et avilissans, *cicer, ingere, rixanti*, pour jeter du mépris sur l'usage des distributions, si contraire à la dignité d'un peuple qui nomme ses magistrats, et de citoyens qui ambitionnent ses suffrages. Tous les moralistes se sont plaints ou moqués de ces abus du gouvernement romain; ils existent encore dans plusieurs gouvernemens libres; et il paraît qu'ils en sont à peu près inséparables. Aussi, Montesquieu dit-il quelque part : « Les dieux, qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché presque autant de maux à la liberté qu'à la

servitude..... » Conf., sur ces distributions, Horace, *Sat.* I, 6, 115; *Art. poét.*, 249; Suétone, *passim;* Martial, VII, 79; Stace, *Silv.*, I, 9, etc.

107. *Ces jeux Floraux de notre édilité.* Les jeux Floraux étaient des fêtes que célébraient tous les ans, le 4 des calendes de mai, les *édiles* romains. *Voyez*, sur leur origine et sur la licence qui y régnait, Ovide, *Fast.* V, 279 et suiv.; Macrobe, *Sat.* I, 4; Valère-Maxime, II, 10; saint Augustin, *de la Cité de Dieu*, VI, 7; Lactance, I, 30; Ruperti, sur Juvénal, 6, 249. Casaubon pense que les *jeux Floraux* sont ici une métonymie pour toute espèce de fête ou de cérémonie publique, où l'on briguait les suffrages du peuple : il me semble, au contraire, que c'est à dessein que le satirique a choisi ici le nom des fêtes les plus licencieuses qui fussent célébrées chez les Romains, de celles qui étaient présidées par le dernier des magistrats, par l'édile. Il a voulu par là ravaler les soins de l'*Ambition* et montrer combien est vile la route qui conduit aux honneurs. Il me semble qu'il eût manqué son but, s'il eût choisi pour exemple la questure ou le consulat, au lieu de l'édilité, et les fêtes du triomphe ou les jeux Séculaires au lieu des jeux Floraux. — *Notre édilité;* expression piquante et heureuse : c'est une allusion fine et enjouée aux formules solennelles des ordonnances et des rescrits des magistrats : *Nobis* consulibus, *nobis* prætoribus. Appliquée à la dernière des magistratures, à l'édilité, la formule devient une épigramme. Tout dans Perse, jusqu'au moindre mot, est calculé pour l'effet et le sens : rien d'oiseux ou d'inutile.

108. *Quel honneur!* Je traduis ainsi *quid pulchrius*, en liant à ce qui précède le sens de ces mots. On peut aussi le lier à ce qui suit, et le regarder comme la liaison ou la transition du tableau de l'Ambition à celui de la Superstition. Il faudrait alors entendre : *c'est bien beau, vous vous faites par là beaucoup d'honneur;* MAIS *vous soutenez mal ce grand caractère, cette gloire de votre magistrature, quand viennent les jours d'Hérode.* Cela formerait aussi un bon sens, moins naturel que l'autre cependant, et moins dans le goût du style de Perse, qui supprime volontiers les formules de transition, et ne marque le passage d'un ordre d'idées à un autre que par des conjonctions, comme plus haut, NISI *Luxu-*

ria ante, et ici AT *quum Herodis, etc.* J'ai traduit ce *at* par *et*, en y ajoutant le mot *superstition* : *Et* la Superstition, *Et* quand.

109. *Et quand viennent les jours d'Hérode.* Ceci n'est pas très-clair; on ne sait pas bien précisément ce qu'il faut entendre par *les jours d'Hérode :* ce qu'il y a de certain, c'est que l'auteur fait allusion ici aux superstitions judaïques, alors fort répandues dans Rome. Il paraîtrait que des sectes nombreuses qui divisaient alors la Judée, celle des *hérodiens* ou des *pharisiens*, était la plus nombreuse. Cette secte célébrait la fête d'*Hérode*, parce que ce prince lui avait été très-favorable et s'en était déclaré le chef; au contraire, la secte des *chrétiens* qu'*Hérode* avait cherchée à étouffer, avait ses fêtes en horreur. Cet *Hérode*, dont il s'agit ici, est probablement *Hérode*, fils d'Antipater, nommé roi de Judée par les Romains après la conquête de l'Orient, et que ses partisans surnommèrent *le Grand;* il y eut deux autres rois de Judée du même nom, tous deux fils du précédent, *Hérode Archelaüs*, que ses cruautés firent chasser par ses peuples, et *Hérode Antipas*, qui régna avec et après l'autre conjointement avec son plus jeune frère, nommé *Philippe* et *Agrippa.* Jésus-Christ naquit sous *Hérode-le-Grand*, et périt sous ses fils : ces derniers occupaient encore le trône vers l'époque à laquelle Perse a écrit.

110. *Quand les lampions ornés de violettes, et rangés aux fenêtres avec ordre, exhalent dans les airs un nuage épais de fumée.* Allusion à ce qui se pratiquait aux *fêtes d'Hérode.* Ces sortes d'illuminations étaient fort usitées en Orient, et surtout à Alexandrie. On voit par les *Syracusaines* de Théocrite, qu'on illuminait, non pas seulement dans les fêtes judaïques, mais encore dans certaines fêtes du paganisme, et que les lampions ornés de fleurs s'appelaient *jardins d'Aristée*, κῆποι Ἀριστῆος; la dévotion à Aristée était grande à Alexandrie.

111. *Les bords du plat rouge..... la blancheur des bouteilles.* J'ai conservé avec soin *rubrum* et *alba* du latin, qui paraissent rapprochés et opposés l'un à l'autre à dessein par l'auteur. Les couleurs jouent un grand rôle dans les terreurs de la superstition et dans les pratiques de la dévotion : nous avons vu plus haut, sat. II : « Quamvis te *albata rogarit.* »

112. *Et le sabbat des circoncis vous donne la fièvre.* On sait

que le *sabbat* était chez les Juifs une fête instituée par Moïse pour se reposer; elle revenait tous les sept jours, tous les sept ans, etc. — Le poète appelle par métonymie les Juifs les *circoncis*, parce que la circoncision était propre à ce peuple.

113. *Et les malheurs que présage un œuf cassé.* Ceci paraît faire allusion à ces minutieuses circonstances desquelles s'effraie la crédulité superstitieuse. *Voyez* PLINE LE NATURALISTE, XXVII, 2. Le vieux scoliaste dit, à propos de ce passage, que les prêtres qui faisaient des sacrifices pour conjurer les dangers, faisaient cuire un œuf sur le feu et tiraient leurs présages de la manière dont il se brisait ou se maintenait entier en cuisant.

114. *Vous allez donc aux grands prêtres de Cybèle ou à la prêtresse borgne armée du sistre d'Isis.* Les gens superstitieux *vont aux prêtres* et aux devins, comme les malades au médecin. C'est le mot *hinc* que je traduis par *vous allez à*, etc... *Les prêtres de Cybèle* étaient appelés *Galli*, du nom d'un fleuve de Phrygie, pays où cette déesse était particulièrement honorée. Voici la fable qui courait sur ce fleuve (OVID., *Fast.* IV, 361 et suiv.) :

> Inter, ait, viridem Cybelen altasque Celenas
> Amnis it, insana nomine *Gallus* aqua.
> Qui bibit, inde furit......

PLINE, *Hist. Nat.*, II, 49; APULÉE, *passim;* VARRON, au mot *Gallare*; FENESTELLA, *de Sacerdot. Roman;* ADAMS, *Antiquités romaines.* — *La prêtresse borgne, etc.* La déesse Isis avait alors à Rome un culte fort en vogue. L'épithète de *borgne,* que Perse donne à cette prêtresse, est ou une épithète de mépris, comme *grandes* appliqué à *Galli*, et, dans la première satire : « Caloni aptaveris *alto;* » ou bien c'est une épithète caractéristique, parce que réellement cette prêtresse était *borgne :* soit que, comme le veut un scoliaste, ce ne fussent que les jeunes filles les plus laides, les borgnes et les boiteuses, celles qui ne trouvaient pas à se marier, qui se fissent prêtresses; soit, comme il est assez vraisemblable, que les prêtresses d'Isis dussent avoir un œil de moins, comme les prêtres de Cybèle devaient être castrats. *Voyez* JUVÉNAL, VI, 512 :

> .... Matrisque deum chorus intrat, et *ingens*

> Semivir, obscœno facies reverenda minori,
> Mollia qui rupta secuit genitalia testa.

Id., XIII, 93 :

> Decernat quodcumque volet de corpore nostro
> *Isis*, et irato feriat mea lumina *sistro*.

Quand on songe que le sentiment religieux a pu inspirer de pareilles macérations et des sacrifices plus hideux encore, on conçoit les efforts de ces philosophes qui, comme Épicure, Lucrèce, Lucien et Voltaire, ont employé leur vie à combattre les idées religieuses. *Voyez*, sur le culte et les fêtes d'*Isis*, APULÉE, *Métamorph.* II; PLUTARQUE, *sur Iris et Osiris*, chap. 63; VIRGILE, *Énéid.*, VIII, 696; PROPERCE, III, 9, 43; les *Interprètes* de PÉTRONE, 114.

115. *Des démons qui entrent dans les corps et les gonflent.* On sait que les Égyptiens croyaient que les dieux entraient dans des corps d'animaux et d'hommes, que même ils se métamorphosaient en arbres et en plantes, en ognons et en navets; d'où Juvénal a dit fort heureusement, sat. XV, 9 et suiv. :

> Porrum et cæpe nefas violare et frangere morsu.
> O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis
> Numina !

Les Hébreux croyaient, et encore aujourd'hui les chrétiens croient qu'il y a des démoniaques et des possédés, etc., etc. PLUTARQUE, *de la Superstit.*, chap. 9 : « Τὴν δὲ Συρίαν θεὸν οἱ δεισιδαίμονες νομίζουσιν, ἂν μαινίδα τὶς ἢ ἀφύας φάγῃ, τὰ ἀντικνήμια διεσθίειν, ἕλκεσι τὸ σῶμα πιμπλάναι, συντήκειν τὸ ἧπαρ. » — « Syriam deam superstitiosi putant, si mænides aut apuas comederint, rodere ipsis crura, implere corpus ulceribus, exsiccare jecur. »

116. *Si l'on n'a la précaution de manger, conformément à l'ordonnance, trois fois le matin une tête d'ail.* Il parait que la formule *ter mane* était fort en usage dans les rites sacramentels du culte ancien. Nous avons vu, sat. II, que les ablutions se faisaient aussi « *trois fois le matin.* » Cette expiation-ci avait lieu quand on avait mangé ou des légumes, ou des poissons consacrés à Isis; ce qui, au rapport de Plutarque, avait les plus funestes conséquences, si on ne se purifiait. Ces absurdités étaient

apparemment venues aux Égyptiens de la croyance répandue en Orient que les dieux s'étaient cachés sous les formes animales et végétales. Et les Juifs en avaient emprunté quelque chose aux Égyptiens.

117. *A nos vieux centurions*. Mot à mot, *à nos centurions couverts de verrues*. Mais il ne faut pas prendre l'expression *varicosas* à la lettre, pas plus que *lippos* et *vetule* dans la première satire. Nous avons déjà remarqué que ces expressions sont des termes de mépris par lesquels on veut marquer la sottise, le défaut d'intelligence, et non un défaut du corps. Perse, qui se moque de ceux qui ne savent que *dire à un borgne qu'il est borgne*, de ceux dont les plaisanteries ne vont qu'à reprocher des défauts naturels dans le physique, ne reprocherait pas aux centurions d'avoir des verrues; mais les verrues sont le signe d'un sang appauvri, d'une nature fatiguée et malade. Cela est donc dit métaphoriquement pour désigner l'appauvrissement de l'esprit, la faiblesse de l'intelligence.

118. *L'épais Vulfenius*. Il en est ici d'*ingens* comme de *varicosos;* la hauteur de la taille et l'ampleur des formes ne sont que rarement l'image de l'élévation du caractère et de l'étendue de l'esprit. Nous l'avons déjà fait observer dans la première satire, les Grecs avaient ce proverbe : « Λεπτὸν νοῦν γαστὴρ οὐ παχεῖα τρέφει. » Ils avaient aussi celui-ci : « Στρατιωτική ἐστιν ἀλογία. » — « *Militaris est stultitia.* »

119. « *Je ne donnerais pas cent sous de cent Grecs.* » On vendait les esclaves à l'encan : de là cette formule pour apprécier le mérite des Grecs. Les hommes éclairés, les gens de bonne maison, recherchaient et considéraient les esclaves grecs, qui tous avaient l'esprit cultivé, des connaissances, de la philosophie, choses dont un lourd centurion ne pouvait pas connaître le prix. D'un bout à l'autre de son livre, Perse défend le savoir des Grecs contre l'ignorance de ses compatriotes.

SATIRE SIXIÈME

DES BIENS DE LA FORTUNE.

ARGUMENT

DE LA SIXIÈME SATIRE.

L'ART d'user des *biens de la fortune* était encore généralement ignoré des Romains au siècle de Néron : les uns, colorant du nom de frugalité antique leur sordide avarice, se refusaient le nécessaire à eux et à leurs esclaves, condamnaient l'introduction dans Rome des arts de la Grèce, et gémissaient des progrès de l'économie domestique; les autres sacrifiaient un riche patrimoine pour flatter les caprices de la tyrannie impériale et populaire; quelques-uns avaient la sottise de ne travailler que pour des héritiers avides ou dissipateurs; un bon nombre, plus insensés encore, aimaient le gain pour le gain, amassant par toute sorte de moyens sans fin ni mesure.

A tant de vices la philosophie opposait ces préceptes d'une modération vertueuse : il faut que les intérêts suffisent à l'entretien personnel, il faut prendre sur le capital pour secourir le malheur et l'amitié; préférer à soi-même des vauriens d'héritiers, et mettre de côté pour quand on ne sera plus, c'est sottise et duperie; enfin amasser pour amasser, c'est se condamner à des fatigues continuelles et à des sentimens inhumains.

Cette doctrine, qu'on retrouve à peu près la même dans les meilleurs moralistes latins, Perse a su la faire valoir par les tours d'un style original et varié : tantôt il s'entretient avec son ami Césius Bassus, renfermé comme lui dans les travaux de l'étude, et se félicite d'être au-dessus du besoin, comme exempt des soucis de la passion d'acquérir; tantôt il prend à partie son héritier, lui montrant le malheur d'avoir de la fortune sous un gouvernement

despotique, et se riant des préjugés de la naissance, des droits de succession, de l'usage des testamens; partout il s'élève contre les pratiques d'une basse cupidité, et particulièrement contre les rigueurs envers les esclaves.

SATIRA SEXTA.

ADMOVIT jam bruma foco te, Basse, Sabino?
Jamne lyra, et tetrico vivunt tibi pectine chordæ,
Mire opifex numeris veterum primordia vocum
Atque marem strepitum fidis intendisse latinæ,
Mox juvenes agitare jocos, et pollice honesto
Egregios lusisse senes? Mihi nunc Ligus ora
Intepet, hibernatque meum mare, qua latus ingens
Dant scopuli, et multa littus se valle receptat.
Lunaï portum est operæ cognoscere, cives:
Cor jubet hoc Ennî, postquam destertuit esse
Mæonides Quintus pavone ex Pythagoreo.

HIC ego securus vulgi, et quid præparet Auster
Infelix pecori securus, et angulus ille
Vicini nostro quia pinguior; etsi adeo omnes
Ditescant orti pejoribus, usque recusem
Curvus ob id minui senio, aut cœnare sine uncto,
Et signum in vapida naso tetigisse lagena.

DISCREPET his alius. Geminos, horoscope, varo

SATIRE SIXIÈME.

Le froid vous a déjà rapproché, Bassus, de votre foyer du Sabinum[1]. Avez-vous déjà ranimé sous l'archet mordant[2] les cordes de votre luth endormi, habile compositeur qui faites revivre dans vos chants les élémens de la langue primitive et les mâles accords de la lyre des Latins[3], qui célébrez et les ris de la jeunesse, et, sur un ton plus grave, les vertus du vieil âge[4]? Pour moi, je me réchauffe sur la côte de ma Ligurie[5] : la mer prend avec moi ses quartiers[6] dans ce golfe profond où elle s'enfonce, et sous la vaste enceinte de rochers qui lui sert de retraite.

Il faut voir, citoyens, de Luna le beau port :

ainsi parle le bon Ennius[7], quand il est sorti de son rêve et qu'il n'est plus Homère-Ennius, comme Pythagore avait été oiseau[8].

Je n'ai point à m'inquiéter du vulgaire[9]; je n'ai à m'inquiéter ni si l'Auster menace de la contagion les troupeaux[10], ni si le champ du voisin est plus fertile que le nôtre[11] : quand tous ceux qui sont nés au dessous de moi viendraient à s'enrichir[12], je ne voudrais pour cela ni sécher et vieillir de chagrin[13], ni retrancher quelque chose de mon ordinaire, ni flairer avaricieusement le cachet d'une bouteille attaquée[14].

Libre à d'autres de vivre autrement. Horoscope, tu fais

Producis genio. Solis natalibus est qui
Tingat olus siccum muria vafer in calice empta,
Ipse sacrum irrorans patinæ piper; hic bona dente
Grandia magnanimus peragit puer. Utar ego, utar,
Nec rhombos ideo libertis ponere lautus,
Nec tenuem solers turdarum nosse salivam.
Messe tenus propria vive; et granaria, fas est,
Emole. Quid metuas? occa; et seges altera in herba est.

Ast vocat officium : trabe rupta Bruttia saxa
Prendit amicus inops, remque omnem surdaque vota
Condidit Ionio; jacet ipse in littore, et una
Ingentes de puppe Dei; jamque obvia mergis
Costa ratis laceræ. Nunc et de cespite vivo
Frange aliquid, largire inopi, ne pictus oberret
Cærulea in tabula. Sed cœnam funeris heres
Negliget, iratus quod rem curtaveris; urnæ
Ossa inodora dabit, seu spirent cinnama surdum,
Seu ceraso peccent casiæ nescire paratus.
« Tune bona incolumis minuas? » Et Bestius urget
Doctores Graios : « Ita fit, postquam sapere Urbi
Cum pipere et palmis venit nostrum hoc maris expers;
Fenisecæ crasso vitiarunt unguine pultes. »

de deux jumeaux deux génies opposés [15] : l'un n'arrose ses légumes secs, de l'assaisonnement qu'il achète méticuleusement au fond d'un verre, qu'au jour de la naissance seulement, et saupoudre lui-même son ragoût des grains sacrés du poivre[16]; l'autre expédie bravement à belles dents un patrimoine immense [17]. Moi je veux, oui je veux jouir, mais non pousser la profusion jusqu'à servir à mes affranchis des turbots [18], ni la délicatesse jusqu'à distinguer dans les cailles le fumet de la femelle [19]. Il faut régler ce qu'on mange sur ce qu'on récolte [20] : faites moudre, vous le pouvez; un coup de herse, et voilà une autre moisson en herbe [21].

Mais vous avez à rendre un bon office [22] : votre ami a fait naufrage, il s'est sauvé sans une obole sur les rochers de la Lucanie [23]; son avoir et ses vœux inutiles, tout est au fond de la mer [24]; et lui, il est étendu sur le rivage à côté des images des grands dieux qui devaient protéger sa poupe [25]; la carcasse de son vaisseau fracassé va flottant avec les plongeons... Tranchez dans le vif alors [26] pour secourir un infortuné, et ne souffrez pas qu'il aille mendier, portant le tableau de son désastre [27]. — Mais si je diminue l'héritage, l'héritier m'en voudra, il négligera le repas funèbre [28], jettera mes restes dans l'urne sans les embaumer; et, que le cinname soit passé ou la cannelle altérée par le mélange du cerisier, il ne s'en inquiètera guère [29]. Pourquoi mangeais-tu ton bien de ton vivant [30] ? — Et puis écoutez Bestius contre les arts de la Grèce [31] : « Voilà, dit-il, où nous en sommes; depuis que nous est venue, avec le poivre et les dattes, cette belle sagesse d'outre-mer [32], il n'y a pas jusqu'aux faucheurs auxquels il ne faille de riches assaisonnemens dans leur soupe [33]. »

Hæc cinere ulterior metuas! At tu, meus heres,
Quisquis eris, paulum a turba seductior audi.
O bone, num ignoras? missa est a Cæsare laurus
Insignem ob cladem Germanæ pubis, et aris
Frigidus excutitur cinis; ac jam postibus arma,
Jam chlamydes regum, jam lutea gausapa captis,
Essedaque, ingentesque locat Cæsonia Rhenos.
Dîs igitur Genioque ducis centum paria, ob res
Egregie gestas, induco. Quis vetat? aude.
Væ, nisi connives! oleum artocreasque popello
Largior. An prohibes? dic clare.

— Non adeo, inquis:
Exossatus ager juxta est. — Age, si mihi nulla
Jam reliqua ex amitis, patruelis nulla, proneptis
Nulla manet, patrui sterilis matertera vixit,
Deque avia nihilum superest: accedo Bovillas,
Clivumque ad Virbî: præsto est mihi Manius heres.

—Progenies terræ!—Quære ex me, quis mihi quartus
Sit pater: haud prompte, dicam tamen. Adde etiam unum,
Unum etiam: terræ est jam filius; et mihi ritu
Manius hic generis prope major avunculus exit.
Qui prior es, cur me in decursu lampada poscis?
Sum tibi Mercurius: venio deus huc ego, ut ille
Pingitur. An renuis? Vin' tu gaudere relictis?

Que vous font ces propos dans la tombe[34]? Voici, moi, ce que j'ai à dire à mon héritier[35] : Écoutez un peu, mon ami; vous ne savez donc pas la nouvelle? on a reçu de César une lettre ornée de laurier[36] annonçant une grande défaite des Germains[37]. Déjà la cendre réfroidie est ranimée sur les autels; déjà l'impératrice fait suspendre les trophées d'armes aux portes des temples; déjà elle a reçu les habits de guerre des rois, les casaques jaunes et les captifs pris sur le Rhin[38]. Moi donc, qui veux remercier le ciel d'une si brillante affaire, je fais offrande aux Dieux et au Génie du capitaine de cent paires de gladiateurs[39]. Qui m'en empêcherait? osez un peu. Malheur à vous, si vous ne me secondez[40]!... En outre, je fais au menu peuple une distribution d'huile ou de pâtés. Vous y opposez-vous? parlez net[41].

—Le domaine, dites-vous, n'est pas déjà trop fertile[42]. — Soit; vous n'en voulez pas[43]. Eh bien! si je n'ai plus ni cousins-germains, ni cousines, s'il ne reste point d'arrière-petite-fille de mon oncle paternel, si ma grand'tante est morte sans enfans, et s'il n'y a plus aucun descendant du côté de ma grand'mère, je me rends à Bovilles, près la colline de Virbius[44]; là, je suis sûr de trouver aussitôt un héritier, le premier venu, Manius...

—Manius, un fils de la terre[45]!—Mon dieu, demandez-moi quel était mon trisaïeul : j'aurai de la peine à le dire; je le dirai pourtant. Mais demandez-moi encore quel était mon quatrième, mon cinquième aïeul, ce sera aussi un fils de la terre[46]. Si bien que, grâce à la généalogie, un Manius pourrait bien avoir été à peu près mon grand-oncle[47]. Parce que vous êtes de plus près mon héritier, est-ce une raison pour me demander le flambeau tandis que je cours encore[48]? Je suis pour

—Deest aliquid summæ.—Minui mihi: sed tibi totum est,
Quidquid id est. Ubi sit, fuge quærere, quod mihi quondam
Legarat Stadius; nec dicta repone paterna:
Fœnoris accedat merces: hinc exime sumptus.
—Quid reliquum est? —Reliquum? nunc nunc impensius unge,
Unge, puer, caules. Mihi festa luce coquatur
Urtica, et fissa fumosum sinciput aure;
Ut tuus iste nepos olim satur anseris extis,
Quum morosa vago singultiet inguine vena,
Patriciæ immeiat vulvæ! Mihi trama figuræ
Sit reliqua; ast illi tremat omento popa venter!

Vende animam lucro, mercare, atque excute solers
Omne latus mundi, ne sit præstantior alter
Cappadocas rigida pingues pavisse catasta:
Rem duplica. Feci; jam triplex, jam mihi quarto,
Jam decies redit in rugam. Depunge, ubi sistam.
Inventus, Chrysippe, tui finitor acervi!

vous Mercure, et je viens à vous la bourse à la main, comme on représente ce dieu[49]. Voulez-vous du présent? voulez-vous vous contenter de ce qui reste? — Mais le capital n'est plus le même. — Mais c'est pour moi que j'ai pris dessus; quant au reste, quel qu'il soit, il est à vous. N'allez pas me demander compte de ce que m'avait légué autrefois Stadius; n'allez pas me parler des avis des parens[50] : qu'il faut joindre l'intérêt au principal, que le produit suffit pour la dépense....— Que reste-il enfin? — Ce qui reste! allons, esclave, mets hardiment du gras avec les herbes[51]. Quoi! je ne mangerai, moi, les jours de fête, que de l'ortie et un morceau de couenne enfumée[52], pour qu'un jour un vaurien d'héritier se gorge de foie gras[53]; pour qu'il aille, quand il sera dégoûté de courir après des beautés vulgaires, tenter l'aventure avec une patricienne[54]! J'aurai, moi, la figure d'un squelette, et lui aura le gros ventre et l'embonpoint d'un sacrificateur[55]!

Vends ton âme à l'intérêt[56]; brocante, remue ciel et terre aux quatre coins du monde[57]; tu auras le pas sur tous les marchands de chair humaine, et nul n'exposera dans ses boîtes des corps de Cappadociens aussi frais[58] : double ta fortune.... La voilà double; la voilà triple, quadruple; la voilà décuplée : dites-moi où s'arrêter? c'est le monceau de Chrysippe qui ne finit jamais[59].

NOTES

DE LA SIXIÈME SATIRE.

Cette dernière satire traite des *Biens de la fortune*. Ce sujet, qui intéresse toutes les classes de la société, avait occupé déjà la plupart des moralistes anciens; et, pour ne parler d'abord que des Grecs, ces premiers auteurs de toute philosophie, on trouve sur *les biens de la fortune* une foule de préceptes et de vues déjà dans Homère et dans Hésiode, dans les gnomiques, dans les lyriques et dans les poètes dramatiques. Les philosophes, ceux surtout qui sortirent de l'école de Socrate, ne se bornèrent point à des tableaux de mœurs et à des maximes; ils traitèrent le sujet à fond, et sous toutes les faces qui peuvent intéresser la vie publique et la vie privée : certains traités de Xénophon sont les monumens les plus anciens qui nous restent sur l'*Économie*.

Il serait hors de propos de citer ou d'analyser ici tant d'autres ouvrages des Grecs sur cette matière; contentons-nous de remarquer que ces productions de la philosophie ne restèrent pas sans influence sur les mœurs, et ne contribuèrent pas peu à poser les fondemens de la vie sociale. Les Grecs, et spécialement les Athéniens, ont connu, mieux que les autres nations de l'antiquité, l'art d'acquérir les richesses et d'en jouir; on ne vit pas chez eux ces monstres d'avarice ou de prodigalité qui effraient chez les Romains. Le commerce répandait chez eux une honnête aisance dans toutes les classes, et entretenait parmi les citoyens des habitudes libérales : l'industrie, les arts, les sciences et la gloire étaient, plus que l'argent et l'usure, du goût des citoyens d'Athènes et de Corinthe. C'est une justice que se plaît à leur rendre l'auteur de la lettre aux Pisons :

> Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
> Musa loqui, *præter laudem, nullius avaris :*
> Romani pueri longis rationibus assem
> Discunt in partes centum diducere.

Dès son origine, le peuple romain se montra ravisseur et avare, et toujours il attira à lui les biens des nations voisines par le brigandage, la guerre et les impôts, plutôt que par les échanges du commerce et les spéculations de l'industrie. Dans les beaux siècles même de la république, qui ont tant excité l'admiration de la postérité, les citoyens étaient grossiers et avides; ils ne connaissaient guère d'autres arts que l'agriculture et la guerre; ils se refusaient le nécessaire à eux-mêmes; ils étaient impitoyables pour leurs créanciers et leurs esclaves; ils dépouillaient inhumainement les étrangers et les vaincus. Les Curius et les Fabricius, qui ne voulaient point d'or pour eux-mêmes, mettaient toute leur ambition à commander à ceux qui avaient de l'or, et Caton se fit, pour le compte de la république, le spoliateur des nations asiatiques. Si tels étaient les sentimens des grandes âmes, quels devaient être ceux des petites? Au lieu des arts industriels et des professions lucratives honnêtes, les citoyens vulgaires ne connaissaient que les déprédations et l'usure : leur barbarie allait jusqu'à mépriser le commerce et la civilisation de Syracuse, de Carthage et d'Athènes. C'est surtout après la perte de leur liberté, qui ennoblissait leurs vices mêmes, et quand ils eurent, par leurs conquêtes, accumulé dans l'Italie les richesses de toute la terre, que le mauvais génie et les habitudes perverses des Romains se montrèrent entièrement à découvert. Comme les riches seuls étaient considérés dans Rome asservie et corrompue, on employait, pour acquérir les richesses, les moyens les plus honteux. On ne voit, à aucune autre époque de l'histoire, de plus sordides usures, de plus sales marchés de chair humaine, de plus dégoûtans quêteurs de testamens, de plus méprisables testateurs. On ne sait ce dont on doit le plus s'étonner, ou de l'énormité des fortunes romaines à cette époque, ou de l'indignité des moyens par lesquels elles étaient amassées ou détruites.

On chercha à arrêter le mal, les sages par leurs discours moraux, les administrateurs par leurs lois somptuaires et leurs ordonnances. Mais ni l'éloquence des Cicérons, ni les sermons des Horaces, ni les édits des premiers Césars ne purent corriger les mœurs publiques; la dépravation ne fit qu'augmenter sous Caïus, Claude et Néron : les réclamations des philosophes continuèrent.

Celles de Sénèque auraient dû être écoutées : sa fortune et son élévation devaient donner du poids à la sagesse de ses préceptes. Il professe dans ses ouvrages, et particulièrement dans ses lettres à Lucilius, une doctrine sur l'usage des biens de la fortune, à la fois noble et praticable, vraiment digne d'un philosophe resté maître de lui au milieu de toutes les séductions de la grandeur. C'est cette doctrine que Perse a résumée dans ces vers de sa troisième satire :

Quis modus argento; quid fas optare; quid asper
Utile nummus habet; patriæ carisque propinquis
Quantum elargiri deceat.

C'est cette même doctrine qui fait le fond de ce dernier ouvrage. Perse n'y déclame point, comme il arrive si souvent à propos des richesses; il expose, sur l'art d'acquérir les biens et d'en user, des préceptes pleins de sens, de modération et de noblesse, tels qu'ils conviennent à l'état de fortune d'un chevalier romain, et au caractère d'un homme de lettres. Il emploie la dialectique serrée et pressante du Portique à confondre les vaines théories du luxe ou de l'avarice, à réduire au silence les défenseurs intéressés de l'usage des testamens et des droits d'héritage. Il revendique avec éloquence les droits de l'humanité contre les caprices de la tyrannie et les coutumes cruelles d'une société corrompue.

L'auteur a donné au commencement de cette satire, comme à celui de la seconde, la forme d'une épître qu'il adresse à un ami. Cet ami est Cœsius Bassus, avec lequel il s'était lié dès sa première jeunesse, et qui passait pour le second des lyriques latins. On n'a rien de ses ouvrages; il n'est même connu que par les vers de Perse et les notes de son scoliaste. Quintilien en dit aussi un mot.

---

1. *Le froid vous a déjà rapproché, Bassus, de votre foyer du Sabinum.* Les Romains qui avaient de la fortune et de la littérature, ceux qui pouvaient partager leur temps entre l'étude et les affaires, se retiraient à leurs maisons de campagne, non-seulement pendant l'été, et pour leur santé, mais aussi dans toutes les saisons, et pour s'y livrer à des travaux littéraires, loin du bruit et des sociétés de Rome. *Voyez* Cicér., *Epist. ad Atticum;* Suétone, *August.*, 72; Pline le Jeune, I, 9, III, 5; Horace, *Epist.*,

I, 7 et 15; II, 2, 65 et suiv.; 77 et suiv. — C'est ainsi que Perse et Cœsius Bassus se retirent dans les campagnes qu'ils possèdent, l'un au pays des Sabins, l'autre sur la côte d'Étrurie, pour s'y livrer à l'étude et à la composition de leurs poésies. — *Bassus;* il y a eu plusieurs personnages de ce nom, plus ou moins célèbres. *Voyez* QUINTIL., *Instit. orat.*, X, I; AULU-GELLE, III, chap. dern., V, 7, et ailleurs encore; BRONCKH., sur Properce, I, 4, I; VOSSIUS, *Histoire de la latinité*, I, 22; etc. Le Bassus dont il est ici question paraît être *Cœsius Bassus*, qui vécut sous Néron et Vespasien, et qui, d'après le témoignage de Quintilien, aurait été *le premier des lyriques latins après Horace.* Le scoliaste de Perse prétend qu'il fut l'éditeur des œuvres de son ami, et qu'il mourut dans sa maison de campagne, où il fut surpris par les laves lors d'une éruption du Vésuve.

2. *L'archet mordant.* Les commentateurs se tourmentent pour expliquer le sens de l'épithète *tetrico* appliquée à l'*archet;* ils l'expliquent par *sévère*, *grave*, et veulent que par là Perse ait caractérisé le ton *sévère*, *grave* et *hardi* des poésies de Bassus; ils prétendent même que l'auteur a désigné par là la philosophie particulière à Bassus, la philosophie stoïcienne. D'où les commentateurs savent-ils tout cela? on n'a rien des écrits de Bassus, on n'a même aucun renseignement sur ces écrits. J'ai préféré donner à cette épithète un sens vague, ou plutôt plus étendu, celui qu'on lui donne volontiers dans les poètes, quand on l'applique à *pecten.* Ce *pecten*, sorte d'*archet*, était armé de plusieurs dents, à l'aide desquelles on pinçait, on accrochait les cordes de la lyre; de là l'épithète *tetricum*, hérissé, mordant. Il est inutile d'avertir que *jamne lyra et chordæ* est la figure ἓν διὰ δυοῖν pour *fidesne lyræ*. *Voyez*, sur la *lyre* des anciens, MACROB., *Saturnal.*, I, 19, et les antiquaires.

3. *Habile compositeur qui faites revivre dans vos chants les élémens de la langue primitive et les mâles accords de la lyre des Latins.* Ce passage offre des difficultés et pour la leçon et pour le sens. Les manuscrits et les imprimés les plus anciens s'accordent à donner :

Mire opifex, numeris veterum primordia vocum
Atque marem strepitum fidis intendisse latinæ.

Salluste « *aquis hiemantibus* »; Sénèque, *epist.* cxiv : « *hiemat mare.* » — *Qua latus ingens dant scopuli....., etc.* On peut rapprocher de cette belle description du port de *Luna*, celles de Virgile, *Énéide*, i, 163 et suiv.; *Id.*, *Ibid.*, iii, 533; Valerius Flaccus, i, 619; Claud., xlix, 36; Strabon, v. Tous les poètes de tous les temps ont décrit et chanté ces beaux lieux. *Voyez* notre Delille, dans son *Imagination*.

7. *Il faut voir, citoyens, de Luna le beau port.* Vieux vers d'Ennius, qui revient à la mémoire de Perse, et qu'il cite, non pas comme un modèle de poésie, mais comme une autorité. Notre poète, qui aime l'élégance, se moquerait de cette simplicité si nue, si la naïveté ne lui plaisait pas autant que le beau langage. — *Lunaï;* vieille forme qui se trouve cependant dans les meilleurs auteurs en vers, Lucrèce, Térence, Virgile. *Luna* était une ville fort ancienne de l'Étrurie; c'est aujourd'hui *Sarcana*, dans le golfe de la Spezzia. *Voyez* Strabon, v; Pline, iii, 5; xiv, 6; xxxvi, etc. — *Cor Ennî;* périphrase poétique, comme « sententia Catonis, virtus Scipiadæ, forma leonis : » on l'explique par *bene memor* ou *bene cordatus* par opposition avec *destertuit.*

8. *Quand il est sorti de son rêve et qu'il n'est plus Homère-Ennius, comme Pythagore avait été un oiseau.* — *Ennius ;* c'est le célèbre poète *Quintus Ennius*, l'ami du grand Scipion; il était né près de Tarente, et composa, outre ses *Annales*, des comédies, des tragédies, des satires, et d'autres ouvrages. Génie original et fécond, plein de verve et de défauts, comme Shakespeare et Corneille. Au commencement de ses *Annales*, il racontait qu'Homère lui était apparu dans un rêve, et lui avait annoncé que son âme allait passer dans la sienne et lui communiquer l'inspiration poétique. Ce songe d'*Ennius* était conforme à la doctrine de la métempsycose. Pythagore avait ainsi raconté qu'avant d'animer un corps humain, son âme avait habité et animé le corps d'un paon. C'est donc à ce passage d'*Ennius* et à cette doctrine de Pythagore que Perse fait allusion par ces deux vers qui suivent cette citation :

> Cor jubet hoc Enni, postquam destertuit esse
> Mæonides Quintus pavone ex Pythagoreo.

9. *Je n'ai point à m'inquiéter du vulgaire.* Le *vulgaire* est, en

effet, l'ennemi de quiconque a des talens et des vertus; il poursuit de sa haine tout ce qui s'élève au dessus de lui; et c'est à se préserver de ses persécutions que s'appliquent les sages.

10. *Je n'ai à m'inquiéter ni si l'Auster menace de la contagion les troupeaux.* Il règne en effet en Italie un vent du midi dont le souffle chargé de vapeurs répand la contagion non-seulement parmi *les troupeaux*, mais même parmi les hommes. Dans sa retraite occidentale et sous l'enceinte de ses rochers, Perse est à l'abri de cet ennemi de la santé publique. L'auteur imite ici la phrase et la pensée de Virgile, *Georg.* I, 462 :

Quid cogitet humidus Auster.

11. *Ni si le champ du voisin est plus fertile que le nôtre.* — *Angulus ille;* expression d'Horace, *Sat.* II, 6, 8.

12. *Quand tous ceux qui sont nés au dessous de moi viendraient à s'enrichir.* — Avec *pejoribus* il faut sous-entendre un mot, comme *parentibus* ou *locis*. *Pejores* est ici pris exactement dans le même sens que χείρονες en grec; c'est un hellénisme, comme il y en a tant dans le style de Perse.

13. *Sécher et vieillir de chagrin.* Les soins, les soucis, l'envie, font *sécher* et *vieillissent* comme l'âge. — *Cœnare sine uncto;* le mot *unctum* est pris ici comme dans Horace, comme dans les meilleurs écrivains latins en vers pour tous les mets qu'on sert avec le pain et le vin, et qui ne sont ni légumes ni dessert. C'est à peu près ce que nous appelons le *rôti*. Horace, *Epist.* II, 2, 134 :

Si vero est *unctum* qui recte ponere possit.

Perse, IV, 17 :

Uncta vixisse patella.

14. *Flairer avaricieusement le cachet d'une bouteille attaquée.* Ainsi faisaient ces maîtres avares, ou seulement trop attentifs, méticuleux, qui ne voulaient point que leurs esclaves pussent leur rien dérober de leurs vins ni de leurs mets, et qui avaient coutume de fermer par un cachet les vases qui contenaient le vin et ceux qui renfermaient toutes les autres denrées. Perse imite vraisemblablement ici Horace, qui dit, *Epist.* II, 2, 134 :

. . . . . . Posset qui ignoscere servis,
Et *signo* læso non insanire lagenæ.

Antiquités romaines, art. FUNÉRAILLES. — *Le repas funèbre.* Il y en avait de plusieurs espèces : il y avait d'abord le *lectistertium*, le repas pour les dieux mânes et les pauvres, ou les esclaves qui accompagnaient le convoi; il y avait ensuite l'*epula funebris*, pour les parens et les amis du défunt, neuf jours après l'enterrement, et que, pour cette raison, on appelait *novemdialis ;* enfin il y avait le *ferculum* ou *solemnia*, qui consistait en offrandes de lait, de miel, de vin ou autres choses semblables, ou même de victimes; c'était notre *bout de l'an*, ou notre anniversaire. *Voyez* VIRGILE, liv. III, 301 et suiv.

Solemnes tum forte dapes et tristia dona...

29. *Jettera mes restes dans l'urne sans les embaumer; et, que le cinname soit passé ou la cannelle altérée par le mélange du cerisier, il ne s'en inquiètera guère.* — Les anciens *brûlaient* les corps, en recueillaient les *restes*, les *embaumaient* et les déposaient dans des *urnes* pour les conserver avec soin, et les placer au *monument*, où ils devenaient les objets de la vénération des familles, ou même d'un culte public, lorsque ces restes étaient ceux de *bons* ou de *grands* citoyens. — Les auteurs sont remplis d'allusions à ces usages. *Voyez* une description assez détaillée dans Virgile, *Æneid.*, VI, 228 et suiv. — *Sans les embaumer.* Voyez PLINE, *Hist. nat.*, XIII, 1, 2, 3; JUVÉNAL, *Sat.* IV, 108 et suiv.; OVID., *Trist.*, III, 3, 89 et suiv. — Le *cinname.* Voici comment Pline décrit cette plante aromatique, *Hist. nat.*, XII, 2, 19 et 42 : « *Cinnamomum*, idemque *cinnamum*, nascitur in Æthiopia..... frutex decem cubitorum altitudine amplissimus, palmique minimus, quatuor digitos crassus.... *cinnami* duo genera...., etc., etc. » — *Surdum.* Ce mot s'emploie au propre en parlant des objets qui ne frappent point le sens de l'ouïe, et, par extension, en parlant des objets qui n'ont d'action sur aucun des sens, ou qui, par leur grossièreté, émoussent la sensibilité : ainsi dans Horace, *Sat.* II, 8, 38 :

Fervida quod subtile *exsurdant* vina palatum.

— *Ou la cannelle altérée par un mélange de cerisier.* La gomme ou l'*écorce de cerisier* entrait par fraude dans la composition de la fausse *cannelle.* *Voyez* PLINE, *Hist. nat.*, XII, 19, et XV, 25.

30. *Pourquoi mangeais-tu ton bien de ton vivant?* Quelque absurde que paraisse cette phrase, cela est le vrai sens du latin; c'est ainsi que s'exprime la colère de l'héritier indigné que l'héritage ne soit pas aussi considérable qu'il l'avait espéré. D'ailleurs, elle n'a pas, dans les usages des Latins, la même absurdité qu'en français: d'après ce que nous venons de dire sur les repas et les cérémonies des funérailles, on pouvait *manger* une bonne partie de *son bien* encore après sa mort, et c'est précisément ce que l'auteur veut ici indiquer. *Incolumis*, en bonne latinité, signifie presque toujours *du vivant de*, et de là ces phrases si usitées: « *Incolumi* patre, Cæsare, etc.; *du vivant* de mon père, de César, etc.... *Me incolumi*, tant que je vivrai. » Ce mot a encore un autre sens fort usité; il signifie *sans être puni*, et l'on pourrait fort bien ici l'entendre de cette manière, comme le veut le commentateur Kœnig; il faudrait alors traduire: « On ne pardonne pas d'avoir mangé son bien. »

31. *Et puis écoutez Bestius contre les arts de la Grèce.* Le *et* du latin a beaucoup de sens: il indique une autre espèce d'objections, non plus de la part des héritiers, mais de la part des sots qui ne veulent pas que la société s'éclaire, se civilise, et par là devienne plus heureuse. — *Bestius* est peut-être réellement le nom de quelqu'un de ces ennemis des lumières et des progrès des arts; peut-être n'est-ce qu'un nom formé par le satirique, du mot *bestia*, une grosse bête. — J'ai traduit *doctores graios* par *les arts de la Grèce*, parce que ces expressions ne m'ont pas paru désigner spécialement les philosophes grecs, mais aussi ceux des Romains qui adoptaient les lumières de la Grèce.

32. *Voilà, dit-il, où nous en sommes; depuis que nous est venue, avec le poivre et les dattes, cette belle sagesse d'outre-mer.* Je crois que c'est le vrai sens de ce passage, qui tourmente la plupart des interprètes. — *Ita fit:* voilà ce qui se passe, ce qui arrive; *voilà où nous en sommes.* — *Depuis que nous est venue;* le latin est peut-être plus heureux: *venit urbi*, cette construction virgilienne indique l'arrivée d'une chose fâcheuse, menaçante pour le repos public, comme le cheval de Troie pour les Troyens: *ventura*que desuper *urbi*, *Æneid.*, II, 48. — *Cette belle sagesse d'outre-mer;* c'est, je crois, le vrai sens de *maris expers*. Ce mot *expers* em-

barrasse les commentateurs, parce que souvent il signifie *qui manque de, qui n'a pas, qui ne connaît pas;* mais, si l'on fait attention à son étymologie, on verra qu'il est à peu près le même que *expertus,* qu'il n'en est même que l'abrégé et l'équivalent, que par conséquent il a, dans sa signification primitive, à peu près le même sens. *Expers maris* signifie donc *qui a vu la mer,* qui a passé la mer, d'*outre-mer.*

33. *Il n'y a pas jusqu'aux faucheurs auxquels il ne faille de riches assaisonnemens dans leur soupe.* Périphrase poétique et heureuse, pour dire : Les ouvriers les plus grossiers ne vivent plus de rien, comme autrefois; ils font aujourd'hui bonne chère. *Vitiarunt,* parce qu'aux yeux de l'avarice, comme à ceux d'une fausse philosophie, la société *se corrompt* à mesure que l'état des personnes s'améliore.

34. *Que vous font ces propos dans la tombe ?—Cinere ulterior;* locution latine, pour dire : *quand vous ne serez plus.* Elle est tirée de l'usage de brûler les cadavres; les Romains disaient *après le bûcher,* ou *après la cendre,* comme nous disons *après le cercueil* ou *après l'enterrement.*

35. *Voici, moi, ce que j'ai à dire à mon héritier.* Après avoir donné le conseil de mépriser les vains propos et les injures des collatéraux et des sots, Perse prend lui-même à partie *son héritier,* et se plaît à le désespérer, en lui faisant l'étalage de toutes les dépenses qu'il va faire pour flatter les caprices du tyran et de la populace. Ces profusions insensées ne sauraient être du goût d'un philosophe qui prêche la modération; mais l'auteur a voulu faire sentir combien était malheureuse alors la condition de ceux qui possédaient à Rome quelque fortune, et rappeler à des héritiers avides que, bon gré mal gré, on était obligé de faire le sacrifice de ses biens à la tyrannie impériale et populaire. Il faut considérer toute la tirade qui suit comme un exposé ironique, mais fidèle, des dépenses absurdes auxquelles un gouvernement à la fois despotique et arbitraire condamnait alors dans Rome les familles qui avaient des biens, et non pas du tout comme les véritables sentimens du moraliste sur l'usage qu'on doit faire de son patrimoine. Cela est si vrai, que Perse, qui écrit sous Néron, a choisi son exemple, non pas dans les réjouissances qui eurent

probablement lieu sous ce règne, à l'occasion des succès des armes romaines en Asie (celles-là auraient pu paraître fondées), mais dans cette comédie d'un faux triomphe donnée long-temps auparavant par Caligula à l'empire. *Voyez* SUÉTONE, *Vie de Caïus*, et TACITE, *Vie d'Agricola*, 39.

36. *On a reçu de César une lettre ornée de laurier.* C'était l'usage, chez les Romains, que le général qui avait à annoncer au sénat une victoire, le fît par *une lettre ornée de laurier* (PLINE, *Hist. nat.*, XXXV, chap. dernier). Ces sortes de lettres étaient appelées *laureatæ;* TACITE, *Agricola*, 18 : « ne *laureatis* quidem gesta prosecutus est. » Ici donc, dans Perse, *laurus* est une expression abrégée et poétique pour *laureatæ litteræ.* — *A Cæsare*; ce *César*, c'est Caligula, comme l'indiquent et une foule de passages des historiens du temps, qui racontent les faits auxquels l'auteur fait ici allusion, et le nom de l'impératrice *Césonie*, femme de Caligula, qui se trouve un peu plus bas. *Voyez* SUÉT., *Vie de Caïus*, chap. 44 et 45; *Id.*, *Ibid.;* chap. dernier; TACITE, *Germanie*, 37; *Id.*, *Vie d'Agricol.*, 39.

37. *Annonçant une grande défaite des Germains.* Cette *grande défaite des Germains* n'était qu'une fable. Caligula imagina cette fausse nouvelle pour se faire décerner les honneurs du triomphe: le sénat fut assez lâche pour accorder ces honneurs, et le peuple romain pour les célébrer. L'auteur satirique se moque de toute cette comédie; *insignem ob cladem* est une expression ironique.

38. *Déjà elle a reçu les habits de guerre des rois, les casaques jaunes et les captifs pris sur le Rhin.* Caligula, pour donner cette représentation d'un faux triomphe, *acheta* dans les Gaules, et *sur les bords du Rhin*, des armes, *des chariots*, *des vêtemens de Barbares et des captifs.* De là l'expression *locat* dans Perse, expression à double entente, qui peut signifier également *placer*, *disposer* pour la cérémonie, et prendre à gage, *louer*, *acheter.*

39. *Je fais offrande aux Dieux et au Génie du capitaine de cent paires de gladiateurs.* Il était d'usage, dans les républiques anciennes, que les frais des armemens militaires, ceux des édifices et des travaux publics, ceux surtout des fêtes, des cérémonies du culte et des représentations théâtrales, fussent faits en grande par-

tie, non pas par l'état, mais par les citoyens les plus riches. Nous voyons par les auteurs, qu'à Rome et à Athènes, c'était de ses propres deniers que le magistrat payait souvent ces dépenses publiques; c'est pourquoi les places de la magistrature s'appelaient des *charges :* on y mangeait sa fortune. Dans les beaux jours de ces républiques, les citoyens ne croyaient pas acheter trop cher, par le sacrifice de leur fortune, l'honneur de servir leur pays; quelquefois la reconnaissance publique les dédommageait par une inscription honorifique, un titre, une couronne, une statue, ou quelque privilège (*Voyez* DÉMOSTH., *Discours contre Leptine*, et *Discours pour la Couronne;* TITE-LIVE, *passim*). Mais ces nobles usages ne subsistèrent qu'avec la liberté qui les inspirait; quand elle eut été anéantie, les richesses ne furent plus qu'un moyen de flatter le tyran ou la multitude pour échapper à la proscription et aux confiscations. C'est ce que Perse veut faire sentir ici à son interlocuteur. A quoi bon se donner tant de peine, lui dit-il, pour conserver un héritage dont les caprices d'une tyrannie insensée peuvent tous les jours disposer? Il faut la manger avec nos maîtres, plutôt que de n'en pas jouir du tout; il faut la manger, sous peine de nous la voir enlever, et peut-être d'être proscrit. — *Aux Dieux et au Génie du capitaine.* On sait, par Suétone et Tacite, combien Caligula était exigeant pour son *Génie.* C'était alors l'usage dans Rome de sacrifier *au Génie ou à la Divinité* de l'empereur, comme à la divinité des dieux eux-mêmes; mais cet usage, les bons princes n'en prescrivaient pas l'exécution bien strictement, si ce n'est à l'égard des chrétiens, contre ceux que l'on regardait comme les ennemis de l'état et de l'ordre public. Caligula, au contraire, voulait qu'on jurât par son Génie, qu'il fût révéré, et qu'on lui rendît le même culte qu'à Jupiter lui-même. SUÉTONE, *Caligula,* 27 : « Multos honesti ordinis, deformatos prius stigmatum notis, ad metalla et munitiones viarum, aut ad bestias condemnavit, aut bestiarum more quadrupedes cavea coercuit, aut medios serra dissecuit; nec omnes gravibus ex causis, verum male de munere suo opinatos, vel quod nunquam *per Genium suum* dejerassent. » — *Cent paires de gladiateurs.* Le latin dit simplement *cent paires, centum paria*, et ce pourrait être des *paires* de bœufs, c'est-à-dire double hécatombe; mais à cette époque les combats du Cirque plaisaient bien plus au peuple

que les sacrifices, et les gladiateurs étaient bien plus communs que les hécatombes : *panem et circenses*, c'était là tout ce que demandaient une populace affamée et une soldatesque cruelle.

40. *Malheur à vous, si vous ne me secondez!* Langage à double entente. Perse veut faire sentir combien il est absurde d'exiger de lui qu'il conserve un héritage qu'il est obligé de sacrifier, sous peine d'encourir l'animadversion de la tyrannie. Loin de vous plaindre, dit-il à son héritier, vous feriez plus sagement de me seconder. Ne voyez-vous pas que l'on nous menace des confiscations et de la proscription? de deux maux choisissons le moindre.

41. *Je fais au menu peuple une distribution, etc....... Vous y opposez-vous? parlez net.* La populace de Rome était un tyran aussi exigeant et aussi cruel que le prince lui-même; et ceux qui avaient de la fortune ne pouvaient guère la conserver contre l'avidité du maître ou celle des esclaves. La condition des citoyens romains, de ceux qui conservaient encore des biens et des droits politiques, était des plus misérables, pressés qu'ils étaient entre le despotisme de l'empereur et celui des prolétaires.

42. *Non adeo, inquis: exossatus ager juxta est.* Il y a pour ce passage plus d'une leçon et plus d'un sens, *adeo* pouvant être pris pour un adverbe ou pour un verbe, et la ponctuation pouvant varier. On peut lire : *Non adeo, inquis, exossatus ager; juxta est. — Age, si mihi nulla.......* Et le sens sera : l'*héritage n'est pas déjà en si bon état; c'est comme vous voudrez. — Soit; s'il ne me reste....., etc.* — On peut lire encore : *Non adeo, inquis; exossatus ager juxta est. — Age, si mihi nulla....., etc. — Je ne veux pas, dites-vous, de la succession; j'ai près de là, moi, un champ assez bien cultivé..... — Soit, s'il ne me reste plus; etc.* — Enfin on peut lire : *Non adeo, inquis, exossatus ager. — Juxta est; age, si mihi nulla, etc.*, et alors on traduira : l'*héritage n'est pas un domaine en si bon état! — Soit, comme vous voudrez; s'il ne me reste....., etc.* Cette dernière leçon et ce dernier sens m'ont paru les plus plausibles, soit comme étant les plus naturels en eux-mêmes, soit comme étant les plus conformes à la latinité. *Adeo* peut bien, à la rigueur, être pris pour un verbe, et entendu comme en terme de procédure, en sous-entendant toutefois un mot, *hæreditatem* par exemple : *adire hære-*

ditatem signifiera alors *se présenter comme héritier.* Mais, pour lier cela à ce qui suit, il faudra faire signifier à *exossatus ager juxta est ;* « *j'ai près de là, moi, un champ assez bien cultivé.* » Ce qui n'est pas très-naturel. J'aime mieux prendre ces mots *exossatus ager* au figuré qu'au propre, et entendre cela de la succession même, qui n'est plus qu'*un mauvais champ dépouillé*, après tout ce qu'on a pris dessus pour tant de dépenses exorbitantes. De même j'aime mieux prendre *juxta est* dans son sens figuré qu'au propre. Ces mots au propre signifient *à côté, proche de, attenant;* au figuré ils s'emploient pour dire *c'est tout comme, c'est tout de même, c'est égal, c'est comme vous voudrez.*

43. *Soit ; vous n'en voulez pas.* C'est le vrai sens de *age;* et cela motive la tirade qui suit. La longue énumération de tous les noms des collatéraux est destinée à faire sentir que l'on ne manque jamais d'héritiers, et que, n'eût-on même aucun parent éloigné, il se trouverait encore bien vite des gens pour en tenir lieu : *præsto est mihi Manius hæres.*

44. *Je me rends à Bovilles, près la colline de Virbius.* Le vieux scoliaste dit sur ce passage : « Quatuor millibus ab Urbe est Virbii clivus, qua iter est ad Ariciam et ad nemus Dianæ, ubi Virbius colitur, i. e. Hippolytus, quod bis in vitam prolatus sit..... » Ce bourg de *Virbius* et celui d'Aricia étaient remplis de pauvres et de mendians toujours prêts à accepter tout ce qu'on leur donnait, courant même après les passans pour demander. JUVÉNAL, IV, 117 :

Dignus Aricinos qui mendicaret ad axes.

On était toujours sûr de trouver là à qui donner du bien, à qui faire son testament.

45. *Manius, un fils de la terre!* On ne sait pas bien d'où vient ce nom de *Manius* pour désigner un pauvre, un mendiant, un homme de rien, sans naissance et sans nom. Les commentateurs le dérivent du nom de *Mannus*, lequel *Mannus* était, selon Tacite, fils de *Thuiston*, fils de la terre ; si bien que le mot *Manius* serait à peu près l'équivalent de la périphrase de Juvénal, IV, 98 :

Fraterculus esse Gigantum.

On se servait apparemment de ce nom mythologique pour désigner un homme de rien, un pauvre, un mendiant, à peu près comme nous nous servons du nom de *Job* de nos Écritures saintes : pauvre comme *Job*, disons-nous. Dans les idées des anciens, les enfans de la terre, les Géans, étaient toujours regardés comme l'opposé des enfans des dieux, des fils du ciel, *pueri divum*.

46. *Ce sera aussi un fils de la terre.* Perse répond à son héritier : Eh ! ne sommes-nous pas tous *enfans de la terre?* c'est comme nous disons en français, pour exprimer la même idée : *Nous sommes tous de la côte d'Adam.* Pour peu que nous remontions dans le passé, nous épuisons bien vite la liste de nos aïeux, et nous arrivons tous à la même origine.

47. *Si bien que, grâce à la généalogie, un Manius pourrait bien avoir été à peu près mon grand-oncle.* En effet, une généalogie ne sert qu'à prouver une chose, c'est que les origines sont petites, que toute noblesse est une chimère, et que c'est du même limon que nous sommes tous sortis. Comp. Juvénal, viii, 272.

48. *Est-ce une raison pour me demander le flambeau tandis que je cours encore?* — Il y avait chez les anciens, parmi les différentes espèces de courses de leurs jeux, *la course au flambeau.* On courait avec un flambeau à la main, aussi long-temps que l'on pouvait; quand on ne pouvait plus aller plus loin, on passait le flambeau à un autre coureur qui vous remplaçait et le passait lui-même à un autre; ainsi de suite. Les poètes et les orateurs ont souvent tiré de là des images, et comparé à ces courses successives la succession des générations humaines, le passage des humains sur la terre, où ils semblent *courir* et *se passer le flambeau de la vie.* Lucrèce, liv. ii, 78 :

> Inque brevi spatio mutantes sæcla animantum
> Et, *quasi cursores, vitaï lampada tradunt.*

Cicéron, *ad Herennium*, lib. iv : « Non enim, quemadmodum in palæstra, qui tædas ardentes accipit, celerior est in cursu continuo, quam ille qui tradit; ita melior imperator novus qui accipit exercitum, quam ille qui decedit; propterea quod defatigatus cursor dat integro facem; at hic peritus imperator, imperito exercitum. » Platon, *de Legib.* : ...Γεννῶντας καὶ ἐκτρέφοντας παῖδας, καθάπερ

λαμπάδα τὸν βίον παραδίδοντας ἄλλοις ἐξ ἄλλων. (*Les enfans ont des enfans, les nourrissent*, et *les humains se transmettent ainsi successivement le flambeau de la vie.*)

49. *Je suis pour vous Mercure, et je viens à vous la bourse à la main, comme on représente ce dieu.* Les anciens regardaient *Mercure* comme l'auteur de tout gain, de tout profit, de toute spéculation heureuse, et, par extension, comme le dieu des voleurs. *Voyez* Horace, *Sat.* II, 3, 68. De là le langage figuré de notre poète : pour dire Vous n'êtes point mon héritier, vous ne pouviez espérer mon héritage, c'est pour vous une trouvaille, il a dit : *Je suis pour vous Mercure.*

50. *N'allez pas me parler des avis des parens.* Il faut prendre ici *paterna* dans un sens général, et non pas dans le sens restreint; c'est *des parens* en général que parle l'auteur, et non de son père. Perse perdit le sien si jeune, qu'il ne put le connaître et en recevoir d'avis. Horace fait allusion, comme Perse, à *ces conseils des pères et mères à leurs enfans*, pour être rangés et économes, *Art poét.*, 325 :

Romani pueri longis rationibus assem
Discunt in partes centum diducere. — Dicat
Filius Albini : si de quincunce remota est
Uncia, quid superest, etc.....

51. *Allons, esclave, mets hardiment du gras avec les herbes.* J'ai voulu rendre l'énergique simplicité du latin, et peut-être ma phrase n'a-t-elle pas l'élégance de celle de Perse. *Ungere* et *unctum* sont en latin des expressions consacrées pour signifier *faire gras*, faire bonne chère; comme *siccum* désigne le *maigre* et la soif. Horace, *Od.* I, 18, 3 :

Siccis omnia nam dura Deus proposuit.

52. *Quoi ! je ne mangerai, moi, les jours de fête, que de l'ortie et un morceau de couenne enfumée?* Périphrase poétique, pour dire : *Quoi! je me priverai de tout?* Est-il besoin d'en avertir?

53. *Se gorge de foies gras.* Chez les Romains, comme chez nous, *les foies gras*, les foies gras des oies, étaient un mets délicat et recherché. *Voyez* Pétrone, *Satiricon.*

54. *Quand il se sera dégoûté de courir après des beautés vul-*

gaires, tenter l'aventure avec une patricienne. Je n'ai pas voulu braver aussi effrontément que le latin l'honnêteté dans les mots.

55. *Le gros ventre et l'embonpoint d'un sacrificateur.* Comme les *sacrificateurs* avaient à leur disposition une bonne partie de la chair des victimes, comme ils étaient du dîner de ceux qui offraient le sacrifice, ils se nourrissaient bien, et l'on disait à Rome *gras comme un sacrificateur,* ainsi que nous disions et que nous disons encore, *gras comme un moine,* quoique le bon temps des moines soit passé.

56. *Vends ton âme à l'intérêt.* Cette brusque sortie contre les avares et ceux qui se dévouent à la passion d'amasser est une réponse à tous ceux qui ne veulent pas qu'on jouisse de la vie, qu'on se permette quelques douceurs, qu'on vive comme d'honnêtes gens. L'harmonie des vers latins est admirable par l'âpreté et la rigueur des sons, qui expriment la pensée de l'auteur mieux encore que le sens des mots.

57. *Brocante, remue ciel et terre.* Il faut rendre le *mercare* et le *solers,* qui ont ici beaucoup de sens, à peu près le même sens que, dans la satire précédente, le *verte aliquid, jura,* du v. 137.

58. *Tu auras le pas sur tous les marchands de chair humaine, et nul n'exposera dans ses boîtes des corps de Cappadociens aussi frais.* Les Romains faisaient le commerce d'esclaves, comme la plupart des peuples de l'antiquité. *Les marchands d'esclaves* à Rome tenaient à honneur de bien faire leur trafic, c'est-à-dire à fournir aux acheteurs de belle et bonne marchandise, *des corps gros et gras.* Ils engraissaient donc des esclaves dans des espèces de *boîtes* où ils les exposaient en vente sur la place publique : les négriers n'ont pas mieux fait depuis. La *catasta,* la *barraque,* s'appelait aussi *machina :* « Amicam, quam palam domi haberet, de *machinis* emit. » CICÉRON, *de Petitione consulatus.*

59. *C'est le monceau de Chrysippe qui ne finit jamais.* C'est une allusion à un des sorites les plus célèbres de Chrysippe, appelé *le tas de blé :* « Combien faut-il de grains pour faire un *tas de blé?* Dix, vingt, trente, cent, deux cents, mille?..... où s'arrêter? » Perse compare le thésauriseur à ce faiseur de tas de blé ; il prend ainsi souvent ses images dans les us et pratiques de son école. Celle-ci a de la justesse et de l'énergie; mais elle fait allu-

sion à quelque chose qui n'est connu que des érudits. Cette manière revient souvent dans le style de Perse, et c'est une des causes de son obscurité; mais cette manière, comme nous l'avons fait remarquer, devait être celle du poète du stoïcisme. *Voyez* le Discours d'introduction, 2e partie, art. 3 et 4.

On peut lire, ponctuer et entendre d'une autre manière ces deux derniers vers :

Depunge ubi sistam,
Inventus, Chrysippe, tui finitor acervi,

c'est-à-dire « dites-moi, Chrysippe, où m'arrêter, et où finit votre monceau? »

FRAGMENT

DE TURNUS.

ARGUMENT

DU FRAGMENT DE TURNUS.

Cette tirade est dirigée contre les auteurs qui faisaient l'apologie ou l'éloge des crimes de Néron. L'indignation qui l'a dictée est d'un esprit généreux; et il y a de la poésie dans cette noble douleur de voir les Muses, les filles de Jupiter, prostituer leur personne sacrée, et aider l'enfer à prévaloir contre les cieux.

FRAGMENTUM TURNI.

Ergo famem miseram, aut epulis infusa venena,
Et populum exsanguem, pinguesque in funus amicos,
Et molle imperii senium sub nomine pacis,
Et quodcumque illis nunc aurea dicitur ætas,
Marmoreæque canent lacrymosa incendia Romæ,
Ut formosum aliquid, *nigræ et solatia noctis!...*
Ergo, re bene gesta, et leto matris ovantem,
Maternisque canent cupidum concurrere diris,
Et diras alias opponere, et anguibus angues,
Atque novos gladios, pejusque ostendere letum!...
Sæva canent, obscœna canent, fœdosque hymenæos
Uxoris pueri, Veneris monumenta nefandæ!...

Nil Musas cecinisse pudet, nec nominis olim
Virginei famæque juvat meminisse prioris.
Ah! pudor exstinctus, doctæque infamia turbæ!
Sub titulo prostant : et quîs genus ab Jove summo,
Res hominum supra evectæ, et nullius egentes,
Asse merent vili, ac sancto se corpore fœdant.
Scilicet aut Menæ faciles parere superbo,
Aut nutu Polycleti et parca laude beatæ :

FRAGMENT DE TURNUS.

..... Ainsi les poètes vont chanter la famine et la misère, les empoisonnemens [1], le peuple pâle et décharné, les amis engraissés pour le Cirque [2]! Ils vont décorer du beau nom de paix la faiblesse et la décrépitude de l'empire [3], nous montrer l'âge d'or dans cet âge malheureux, et, au lieu de déplorer l'incendie de Rome, le célébrer comme un grand spectacle, *comme un feu qui console des ombres de la nuit* [4]!... Ainsi ils vont chanter le crime s'applaudissant de ses succès, et triomphant du meurtre d'une mère [5], cherchant à lutter contre les Furies qui la vengent, à leur opposer d'autres Furies, d'autres serpens, et voulant épouvanter par des coups plus affreux, par un assassinat plus horrible [6]. Ils chanteront la cruauté, l'obscénité, un prince qui prend un jeune affranchi pour femme [7]; union révoltante qui attestera jusqu'où la passion s'égare!

Ah! les Muses ne rougissent plus de chanter aucun forfait; elles ont oublié leur nom sacré de vierges [8], et tout le soin de leur renommée. O honte! ô oubli de toute pudeur! les doctes sœurs se prostituer sous des noms empruntés [9]! Elles, filles du plus grand des dieux, élevées au dessus des faiblesses et des besoins de la terre, se vendre à vil prix, et souiller leur personne sacrée [10]! elles, céder sans résistance aux ordres d'un Ménas, et se trouver heureuses d'un mot d'éloge, du sourire d'un Polyclète [11]! elles, éprises de visages où viennent

Usque adeo maculas ardent in fronte recentes,
Hesternique Getæ vincla, et vestigia flagri!
Quin etiam, patrem oblitæ, et cognata deorum
Numina, et antiquum castæ pietatis honorem,
Proh! Furias et monstra colunt, impuraque turpis
Fata vocant Tytii mandata, et quidquid Olympi est
Transcripsere Erebo. Jamque impia ponere templa,
Sacrilegasque audent aras, cœloque repulsos
Quondam Terrigenas superis imponere regnis:
Qua licet et stolido verbis illuditur orbi.

d'être empreintes les flétrissures de la marque[12]; d'un Géta qui était hier dans les fers et déchiré par le fouet! Que dis-je? sans respect pour le dieu qui est leur père, pour les immortels dont elles sont les sœurs, pour cet antique honneur d'une vertu toujours pure[13], hélas! les voilà qui adressent leur culte aux filles d'enfer et à des monstres[14]; elles transforment en arrêts du Destin les ordres infâmes d'un nouvel Ixion[15], et tous les titres du ciel sont vendus à l'Érèbe[16]! Elles élèvent des temples à l'impiété, des autels au sacrilège[17], et replacent, autant qu'il est en elles, sur le trône céleste la race déchue des Titans : leur voix impose l'erreur à l'aveugle univers[18].

NOTES

DU FRAGMENT DE TURNUS.

Il ne nous reste aujourd'hui aucun ouvrage complet et authentique du satirique latin *Turnus;* mais il est certain qu'il a joui dans l'antiquité d'une réputation aussi brillante que Perse et que Juvénal.

Le scoliaste de ce dernier nous apprend « que *Turnus* était né à Aurunca, ville qui a donné le jour à plusieurs autres poètes satiriques, notamment au célèbre Lucile, le père de la satire romaine; qu'il était frère du poète tragique Séva Memor, et enfin que, sorti d'une famille d'affranchis, il parvint à de grands honneurs sous les fils de Vespasien, Titus et Domitien. » (Scol., Juvénal, *Sat.* I, 20.)

Les écrits de *Turnus* étaient pleins de feu, et Martial (*épigr.* XI, 10) paraît croire qu'il aurait excellé dans la tragédie comme dans la satire, si, par un motif de délicatesse, il ne se fût abstenu de se faire le rival de son frère :

Contulit ad satiras ingentia pectora *Turnus :*
Cur non in Memoris carmina? frater erat.

Un autre passage de Martial nous apprend combien étaient célèbres les satires de *Turnus.* Il dit à son livre de se présenter à Cassius, quand bien même il serait occupé; quoique pressé de mille soins divers, il aura toujours du temps pour mes poésies; *car il m'aime, et me lira après le livre fameux de Turnus* (liv. VII, 79) :

Nam me diligit ille, proximumque
Turni nobilibus leget libellis.

La réputation des Satires de *Turnus* durait encore au cinquième siècle. Rutilius, dans son *Itinéraire*, I, 602, faisant l'éloge des

satires de Lucilius, dit qu'elles sont aussi enjouées que mordantes, et ne le cèdent point à celles de *Turnus* et de Juvénal :

Hujus vulnificis satira ludente Camœnis;
Nec *Turnus* potior, nec Juvenalis erit.

et un auteur de cette époque, Sidoine Apollinaire, compte *Turnus* et Memor au nombre des grands auteurs (*Carm.*, IX, 267) :

Non Lucilius hic, Lucretiusque est,
Non *Turnus, Memor,* Ennius, Catullus.

Enfin, au sixième siècle, Sidius nommait *Turnus* à côté de Juvénal et de Pétrone.

De ces écrits si célèbres il ne nous reste que deux vers authentiques. Les voici tels que les cite le scoliaste de Juvénal, I, 71 :

Ex quo Cæsareas soboles horrida Locusta
Occidit, cura sui verna nota Neronis.

On a fait beaucoup de conjectures pour les restituer, ou, du moins, pour les rendre intelligibles. Casaub., *de Sat. rom. poesi*, pag. 231 :

Ex quo Cæsareas soboles homicida Locusta
Occidit, curaque veneni admota Neroni est.

Un érudit, dans les *Miscell. Observat.*, p. 264 :

Ex quo Cæsaream sobolem Locusta cecidit
Horrida, cæde suis vernæ jam nota Neroni.

Wernsdorff, *Poet. lat. min.*, III, 59 :

Ex quo Cæsareas soboles horrenda Locusta
Occidit, Circe inter vernas nota Neronis.

Ou :

. . . . . . Curans sævi fera vota Neronis.

Ces conjectures sont plausibles plutôt que vraiment satisfaisantes : ce n'est point par des conjectures seulement qu'il faut chercher à retrouver la leçon véritable; le moyen serait de collationner les divers manuscrits de Juvénal où le fragment se trouve.

Ces deux vers si corrompus sont tout ce qui nous reste d'authentique de *Turnus ;* mais, s'il faut ajouter foi à une conjecture de Wernsdorff, Turnus serait l'auteur de ces trente beaux vers sur

Néron, dont nous donnons ici le texte et la traduction. Ce précieux fragment fut découvert par Balzac dans un vieux manuscrit tombant de vétusté, qu'on présume être le fameux manuscrit de Saumaise, et qui doit se trouver à la Bibliothèque du roi. Balzac inséra le fragment anonyme dans ses entretiens; Burmann le réimprima dans son *Antolog. latine*, tom. II, pag. 645 ; et enfin Wernsdorff l'a donné dans sa Collection des *Poet. lat. min.*, III, 59 et 77.

Voici comment s'exprimait Balzac sur ce fragment qu'il avait découvert : « Il faut, dit-il, que l'auteur ait écrit sous le règne de Néron, quoique son caractère soit plus ancien et qu'il ait cherché une autre manière et une plus noble expression que celle des écrits de ce temps-là : mais, de plus, nos amis du pays latin trouvent que son genre est hardi et qu'il n'y a rien de bas dans ses sentimens. S'il les en faut croire, les choses qu'il dit sont grandes de leur propre grandeur, elles n'empruntent point leur dignité de celle de la langue romaine, et elles seraient belles, disent-ils, en basque et en bas breton. »

Quant à Wernsdorff, il n'hésite point à prononcer que les trente vers trouvés par Balzac appartiennent à une Satire de *Turnus*. « Ses conjectures, dit M. Boissonade (édition du *Cours de littérature de La Harpe*, par Dupont, tom. III, pag. 358), ses conjectures sont toujours ingénieuses et toujours appuyées sur des raisons solides, et celle-ci n'est pas une des moins probables. Wernsdorff trouve dans ce fragment le caractère *ardent* et *fier*, l'*ingentia pectora*, dont le loue Martial. Les deux vers authentiques cités par le scoliaste de Juvénal, ont été pris manifestement d'une Satire où *Turnus* attaquait Néron, puisqu'il est question de l'empoisonneuse Locuste. Il est vrai qu'on pourrait les attribuer à Antistius Sozianus, qui fut exilé et ensuite mis à mort pour avoir écrit des vers contre Néron; mais les vers de Sozianus n'ont eu aucune célébrité, et il est peu probable qu'il s'en soit conservé une copie; ce serait un miracle. Au contraire, rien n'est plus simple que d'avoir encore trente vers de *Turnus*, dont l'ouvrage était classique. Il est même étonnant qu'on n'ait de lui qu'un fragment si court. Voilà quels sont à peu près les argumens de Wernsdorff, et ils ne manquent pas de vraisemblance. »

Quand des hommes aussi instruits en philologie, et d'une cri-

tique aussi exercée que Wernsdorff et M. Boissonade, ont donné leur avis sur l'authenticité d'un fragment qu'ils ont étudié, l'avis d'un autre est assez peu important. Qu'il me soit permis cependant d'ajouter quelques mots à leurs observations.

M. Boissonade, à propos des deux vers de *Turnus* dont le texte est si corrompu, dit : « Il est fort à regretter que M. Achaintre, qui a eu le bon esprit de joindre les anciennes scolies au texte de son Juvénal, ne se soit pas donné la peine de les collationner sur les nombreux manuscrits qu'il avait à sa disposition. Je suis à peu près sûr qu'il y eût trouvé ces vers. *Turnus* écrit plus correctement; et même, en supposant que toutes les copies fussent altérées, les variantes eussent pu conduire à la veritable leçon. » J'ai pris, moi, cette peine; j'ai recherché les deux vers de *Turnus* dans les manuscrits que j'ai eus entre les mains pour mon édition de Perse, lesquels sont joints d'ordinaire à ceux de Juvénal. Je n'ai trouvé dans aucun d'eux une leçon satisfaisante; dans la plupart même la citation des deux vers de *Turnus* manque absolument; car on sait que les manuscrits sont de toute main, datent de toutes les époques, et que les scolies changent presque toujours d'une copie à l'autre.

Quant au fragment de trente vers, j'ai fait d'inutiles instances pour me procurer le manuscrit d'où Balzac prétend l'avoir tiré, et où M. Boissonade pense qu'on retrouverait probablement beaucoup plus de vers de *Turnus* que Balzac n'en a cité; je doute même que personne puisse aujourd'hui retrouver ce manuscrit, qui n'est point le célèbre manuscrit de Saumaise.

Je ne prétends pas pour cela nier l'authenticité du fragment; j'avouerai même qu'il me paraît tout-à-fait dans le goût des poésies satiriques qui ont été écrites depuis Tibère jusqu'à Adrien, et qu'il porte tous les caractères de l'école de Perse : ce sont les idées, c'est la langue, c'est le style des auteurs de cette époque, c'est leur vertueuse colère, c'est leur stoïcisme patriotique, c'est leur philanthropie; et, comme on sait d'ailleurs que nul d'entre eux n'a réuni ces qualités au même degré que *Turnus,* si l'on excepte Perse et Juvénal, il devient extrêmement vraisemblable que *Turnus* soit réellement l'auteur de ce fragment, ainsi que le pensent Wernsdorff, Burmann et M. Boissonade, ainsi que l'affirme Balzac.

Mais il est fort à regretter que Balzac, qui le premier l'a publié et sur la foi de qui nous le réimprimons, n'ait pas pris plus de soin de nous faire connaître son origine et les sources où il l'a puisé. On voudrait qu'au lieu de nous en parler sur le ton frivole d'un beau diseur académique qui se moque *de ses amis du pays latin*, il en eût établi les titres avec la méthode rigoureuse d'un éditeur consciencieux.

Ceux qui ont l'habitude de l'école et de la latinité moderne savent avec quelle facilité des esprits, d'ailleurs fort communs, peuvent imiter pour un moment la manière d'un écrivain ancien; ceux qui ont lu les bons auteurs du quinzième, du seizième et du dix-septième siècle, qui ont écrit en latin, ont pu se convaincre que leur style, soit en prose, soit en vers, se rapproche quelquefois de fort près de celui des écrivains de l'antiquité : tellement que, s'il leur a plu d'adopter avec la langue de ces écrivains leurs idées, leurs sentimens et tout leur costume, l'illusion pour nous peut devenir complète, et nous faire prendre ce qui serait de la main d'un Anglais ou d'un Français des siècles derniers, pour des pages écrites au commencement de l'ère chrétienne. Cela doit rendre les éditeurs fort attentifs à ne donner comme textes anciens que ceux dont l'authenticité a été reconnue par les longues recherches de l'érudition, et confirmée par le contrôle d'une critique sévère.

---

1. *La famine et la misère, les empoisonnemens.* SUÉTONE, *Néron*, 36 : « Damnatorum liberi urbe pulsi, enectique *veneno aut fame.* » Id. *ibid.*, 35 : « Libertos divites et senes *veneno* partim cibis, partim potionibus indito, intercepit. » Tacite confirme dans ses *Annales* ces témoignages de Suétone, et donne même des détails sur l'empoisonneuse en titre de la cour, sur la fameuse Locuste.

2. *Le peuple pâle et décharné, les amis engraissés pour le cirque.* CICÉR., *ad Attic.*, IV, 6 : « Civitatem sine succo et sanguine. » Le malheur de Rome était alors le grand nombre de ses prolétaires et de ses esclaves. *Voyez* TACITE, *Annal.*, passim, et SUÉTONE, *Nér.*, 58. — Les auteurs ont souvent été frappés de ce soin d'engraisser des hommes pour les faire mourir, et ils en ont plus d'une

fois exprimé leur indignation. CYPRIANUS, lib. IV, ep. 2, *de Gladiatore* : « Impletur in succum cibis fortioribus corpus, ut saginatus in pœnam carius pereat. » Il est inutile de faire remarquer ce contraste du *peuple mourant de faim*, et des *gladiateurs* qu'on entretenait *gros et gras*. L'auteur a voulu par là rapprocher et faire mieux sentir la misère et les profusions.

3. *La faiblesse et la décrépitude de l'empire*. C'est une image qui revient dans tous les historiens et les écrivains politiques, que celle par laquelle on représente l'*état* comme un vaste corps avec une tête et des membres, comme un corps plein de force et de jeunesse, ou faible et décrépit. Un auteur, plus audacieux que les autres dans ces sortes de figures, a été jusqu'à donner à l'empire romain les différens âges de la vie humaine, l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr, etc. *Voyez* FLORUS, dans la préface de son *Abrégé historique*.

4. « *Comme un feu qui console des ombres de la nuit.* » Expressions pleines de niaiserie et de lâcheté, langage de ceux qui ne voulaient pas appeler par leur nom le sac et l'incendie de Rome par Néron. On sait que ce monstre jouissait à la vue des palais en flammes : « Lætus flammæ pulchritudine. » SUÉTONE, *Nér.*, 38.

5. *Le crime.... triomphant du meurtre d'une mère*. On sait, par Tacite et les écrivains du temps, que l'assassinat d'Agrippine fut représenté comme un évènement heureux qui assurait la tranquillité du trône et de l'empire, et qu'on en rendit publiquement grâces aux dieux.

6. *Cherchant à lutter contre les Furies qui la vengent, etc.* SUÉTONE, *Nér.*, 34 : « Sæpe confessus exagitari se materna specie verberibusque Furiarum ac tædis ardentibus. » C'est pour cela qu'il faisait coucher près de lui ses gardes avec des flambeaux allumés et l'épée à la main. C'est pour cela aussi qu'il se précipita encore dans le crime avec plus d'emportement et de fureur, faisant périr presque à la fois ses gouverneurs Sénèque et Burrhus, et tous les personnages qui devaient être le plus sacrés pour lui. Il voulait, selon la belle expression de Racine, *laver dans le sang ses bras ensanglantés*.

7. *Un prince qui prend un jeune affranchi pour femme ; union révoltante qui attestera jusqu'où la passion s'égare !* Suétone donne

les détails de ce fait d'une bizarrerie monstrueuse : « Sporum exsectis testibus etiam in muliebrem naturam transfigurare conatus est, et cum dote et flammeo, per solemne nuptiarum celeberrimo officio deductum ad se, pro uxore habuit » (*Nér.*, chap. 28). — Et Tacite raconte, *Annales*, XIV, 37, que Néron prit pour mari Pythagoras, comme il avait pris Sporus pour femme. Cet homme a imaginé et réalisé tous les genres d'infamie.

8. *Elles ont oublié leur nom sacré de vierges.* Juvénal a dit, par un sentiment aussi délicat et aussi noble que celui qui a inspiré à Turnus ces beaux vers :

.....Prosit mihi vos dixisse *puellas*,

9. *Les doctes sœurs se prostituer sous des noms empruntés !* Les dames romaines, quand elles voulaient hanter les mauvais lieux, *empruntaient* le nom et la cellule d'une courtisane : ainsi faisait Messaline. JUVÉNAL, VI, 183 :

Prostitit..... titulum mentita Lyciscæ.

Turnus leur compare avec beaucoup de justesse les Muses, qui, sous le voile de l'anonyme ou sous le nom d'auteurs connus, flattaient bassement les crimes du pouvoir.

10. *Se vendre à vil prix, et souiller leur personne sacrée !* Il fait allusion aux auteurs du temps qui souillèrent leur plume par l'éloge de Néron, peut-être à Lucain et à Sénèque, et qui trafiquèrent de leurs beaux noms et de leur talent.

11. *Ménas..... Polyclète..... un mot d'éloge.* Suétone, *Auguste*, 74, et Dion, XLIX, disent que *Ménas*, affranchi de Sextus Pompée, livra sa flotte à Octave. Peut-être est-ce d'un autre *Ménas*, son contemporain, que Turnus veut parler ; peut-être s'est-il servi du nom de *Ménas* par métonymie pour désigner un affranchi, un lâche favori du prince, quel qu'il fût. — *Polyclète*, affranchi de Néron, fameux par ses rapines ; il fut envoyé en Bretagne avec une armée. TACIT., *Annal.*, XIV, 39. — *Faire leur bonheur d'un mot d'éloge ;* c'est un beau sentiment que celui du poète qui s'indigne que les Muses se contentent d'être *faiblement adorées*, et qu'elles acceptent des hommages indignes d'elles !

12. *Elles, éprises de visages où viennent d'être empreintes les flétrissures de la marque.* On marquait au front d'un fer chaud

l'esclave qui s'était enfui ou qui avait commis une faute grave. C'est donc le dernier degré d'avilissement pour les Muses, que d'être éprises d'esclaves, et de vauriens d'esclaves qu'on a été obligé de punir sévèrement. — *Les chaînes..... le fouet;* autres châtimens pour les esclaves qui s'étaient mal conduits. Pers., III, 106; Pétrone, chap. 126.

13. *Cet antique honneur d'une vertu toujours pure.* En effet, l'honneur des Muses c'est d'avoir toujours conservé, défendu, chanté la vertu, la religion; d'avoir toujours combattu l'erreur, les vices et les crimes, sans jamais transiger avec ces ennemis de la nature humaine.

14. *Aux filles d'enfer et à des monstres.* Expressions poétiques, pour désigner Néron et sa cour, tous les vices que les Muses encensaient.

15. *Les ordres infâmes d'un nouvel Ixion.* C'est Néron lui-même que Turnus désigne par le nom du plus coupable et du plus audacieux des Titans.

16. *Et tous les titres du ciel sont vendus à l'Érèbe.* Expressions énergiques et poétiques, pour indiquer le tort que font les Muses à la cause de la vertu en se faisant les soutiens et les fauteurs du crime.

17. *Des temples à l'impiété, des autels au sacrilège.* Tacite, *Annal.*, XIV, 15 : « Formam principis vocemque deum vocabulis appellantes. » On sait d'ailleurs que les images des empereurs étaient révérées comme celles des dieux mêmes; qu'il était d'usage d'élever à ces empereurs des temples et des autels par tout l'empire. Quels dieux que Caligula, Néron et Domitien!

18. *Leur voix impose l'erreur à l'aveugle univers.* Grande pensée que la poésie fait les croyances de la terre, qu'elle y entretient les fables religieuses et y change en êtres adorables quelquefois les plus viles des créatures.

SATIRE

DE SULPICIA.

ARGUMENT

DE LA SATIRE DE SULPICIA.

Cette satire a été écrite à l'occasion de l'édit de Domitien, qui chassait de Rome les philosophes et qui proscrivait la philosophie elle-même. La noblesse des sentimens et des idées, la dignité de l'expression, les formes grandioses de la composition, tout ici répond à la gravité du sujet. L'auteur s'élève au ton de la plus haute poésie, et c'est avec la Muse de l'épopée qu'elle s'entretient des malheurs des lettres et des destinées de Rome.

SATIRA SULPICIÆ.

Musa, quibus numeris heroas et arma frequentas,
Fabellam permitte mihi detexere paucis.
Nam tibi secessi, tecum penetrale retractans
Consilium : quare nec carmine curro phaleuco,
Nec trimetro iambo, nec qui pede fractus eodem
Fortiter irasci didicit, duce Clazomenio.
Cætera quin etiam, quot denique millia lusi,
Primaque Romanas docui contendere Graiis,
Et salibus variare novis, constanter omitto :
Teque, quibus princeps et facundissima calles,
Aggredior; precibus descende clientis, et audi.
Dic mihi, Calliope, quidnam pater ille deorum
Cogitat? An terras et patria sæcula mutat;
Quasque dedit quondam, morientibus eripit artes;
Nosque jubet tacitos, et jam rationis egenos,
Non aliter, primo quam quum surreximus ævo,
Glandibus et puræ rursus procumbere lymphæ?
An reliquas terras conservat amicus, et urbes;
Sed genus ausonium, Remulique exturbat alumnos?
Quid reputemus enim? Duo sunt quibus extulit ingens

SATIRE DE SULPICIA.

Muse, permets que je t'entretienne un moment sur le mode qui te sert à chanter les héros et les batailles[1]. Oui, Muse de l'épopée, c'est à toi que je m'adresse; c'est à toi que je confie mes sérieuses pensées.[2] Je quitte donc et le phaleuce à la marche légère[3], et les trimètres de l'iambique régulier[4], et les mesures brisées de cet autre iambique, dont le poète de Clazomène a fait l'arme de la colère[5]. Je fais plus : tous ces essais poétiques où j'osai défier les Grecques et donner à nos Romaines l'exemple d'une satire nouvelle[6], j'y renonce avec courage pour être à toi, pour prendre tes accens souverains, ô la plus éloquente des neufs sœurs[7] ! Daigne m'entendre, et descends à ma prière.

Que prépare-t-il, dis-moi, le père des Immortels[8] ? veut-il changer la face de la terre et la marche des siècles[9] ? veut-il retirer aux humains les arts dont il avait doté leur jeunesse[10], leur ôter avec le langage la raison qui les guide[11], et les ramener au temps où ils se traînaient à plat ventre, cherchant le gland des bois et les sources d'eau claire[12] ? ou bien, continuant ses bienfaits et la civilisation au reste de la terre, frappe-t-il seulement la race italique et les descendans de Romulus[13] ?

Car enfin, à quoi Rome doit-elle sa grandeur? à la

Roma caput : virtus belli, et sapientia pacis.
Sed virtus agitata domi, et socialibus armis,
In freta Sicaniæ, et Carthaginis exiit arces,
Cæteraque imperia, et totum simul abstulit orbem.
Deinde, velut stadio victor qui solus Achæo
Languet, et immota secum virtute fatiscit :
Sic itidem romana manus, contendere postquam
Destitit, et pacem longis frenavit habenis,
Ipsa domi leges, et graia inventa retractans,
Omnia bellorum terra quæsita marique
Præmia, consilio et molli ratione regebat.
Stabat in his, neque enim poterat constare sine ipsis,
Aut frustra uxori, mendaxque Diespiter olim,
Imperium sine fine dedi, dixisse probatur.

Nunc igitur qui res romanas imperat inter,
Non trabe, sed tergo prolapsus, et ingluvie albus,
Et studia, et sapiens hominum nomenque genusque
Omnia abire foras, atque Urbe excedere jussit.
Quid facimus? Graios, hominumque reliquimus urbes,
Ut romana foret magis his instructa magistris :
Nunc, Capitolino veluti turbante Camillo,
Ensibus et trutina Galli fugere relicta;
Sic nostri palare senes dicuntur, et ipsi,
Ut ferale suos onus exstirpare libellos.
Ergo Numantinus, Libycusque erravit in isto

force des armes et aux arts de la paix [14]. Ses armes, exercées pendant long-temps par les combats intérieurs et la guerre Sociale, elle les porta sur les mers de la Sicile et contre les remparts de Carthage, soumit les autres empires, et enfin toute la terre [15]. Semblable alors à l'athlète vainqueur qui, resté seul sur l'arène, ne travaille plus qu'à se contenir lui-même [16]; le peuple romain, n'ayant plus de rivaux à combattre, et ayant enchaîné au loin les nations sous les rênes de son gouvernement [17], se replie sur lui-même pour se policer, pour se donner les arts de la Grèce : alors tout ce qu'il avait conquis sur la terre et sur les eaux est régi par la sagesse et les douces lois de la raison [18]. C'étaient là ses appuis; sans ces appuis, il n'aurait pu se maintenir [19], et Jupiter aurait menti dans ses promesses, quand il disait à son épouse : *Leur empire ne finira plus* [20].

Et voilà que celui qui gouverne aujourd'hui dans Rome, un tyran qu'ont vieilli les excès, et qui s'affaisse sous son propre poids [21], bannit tous les arts et ne veut plus, dans la capitale, rien du nom, ni de la race des sages [22]. Quelle inconséquence! nous avions cessé d'aller chercher les lumières chez les Grecs [23] et dans les villes étrangères [24]; nous voulions attirer par là leurs savans dans nos murs : et maintenant, les voilà, ces doctes personnages, proscrits et errans, obligés, pour sauver leur tête, d'anéantir eux-mêmes leurs ouvrages [25]; ils fuient, comme autrefois les Barbares, à l'approche de Camille, s'échappaient du Capitole, abandonnant leurs armes et l'or dans la balance [26]. Vous avez donc failli, en vous formant aux leçons du philo-

Scipio, qui rhodio crevit formante magistro,
Cætera et illa manus bello facunda secundo,
Quos inter prisci sententia dia Catonis
Scire adeo magni fecisset, utrumne secundis,
An magis adversis staret romana propago?
Scilicet adversis : nam, quum defendier armis
Suadet amor patriæ, et captiva penatibus uxor,
Convenit, ut vespis, quarum domus arce Monetæ,
Turba rigens strictis per lutea corpora telis.
Ast ubi apis secura redit, oblita favorum
Plebs, materque una somno moriuntur obeso.
Romulidarum igitur longa et gravis exitium pax.
Hoc fabella modo pausam facit. Optuma posthac
Musa, velim moneas, sine qua mihi nulla voluptas
Vivere, uti quondam Lydus, dum Smyrna peribat,
Nunc itidem migrare velint; vel denique quidvis
Ut dea, quære aliud : tantum romana Caleno
Mœnia, jucundos pariterque adverte Sabinos.
Hæc ego; tum paucis dea me dignatur, et infit :
Pone metus æquos cultrix mea; summa tyranno
Hæc instant odia, et nostro periturus honore est.
Nam laureta Numæ, fontesque habitamus eosdem,
Et, comite Egeria, ridemus inania cœpta.
Vive, vale; manet hunc pulchrum sua fama dolorem :
Musarum spondet chorus, et romanus Apollo.

sophe de Rhodes, héros vainqueur de Numance et de Carthage[27]; vous avez donc failli, vous tous guerriers-orateurs[28], qui conquîtes l'Afrique! Caton, le vieux Caton, l'un de vous, se demandait alors, si les enfans de Rome ne s'affermissaient pas davantage dans les revers que dans les succès[29]? La question n'est plus douteuse : quand l'amour de la patrie, quand une épouse captive au sein de ses foyers les anime à combattre, tous sont unis[30], tous se pressent l'un contre l'autre, comme les essaims jaunissans qui se hérissent de leurs dards contre les guêpes descendues des hauteurs de Moneta[31]. Mais le péril passé, l'abeille victorieuse néglige ses rayons : rois, peuples, tout s'endort dans un sommeil léthargique[32]. Ainsi les Romains se perdent dans les douceurs d'une trop longue paix[33].

Voici comment finit l'entretien[34] : Aimable déesse, toi qui fais pour moi tout le charme de l'existence, daigne inspirer désormais les sages, comme autrefois quand Smyrne périssait sous les coups des Barbares; donne-leur l'avis d'émigrer aujourd'hui comme alors[35], ou suggère-leur quelqu'autre de tes divins conseils[36]! Daigne du moins, en faveur de Calenus, abaisser tes regards sur les murs de Rome et sur notre cher Tibur[37]!

A ces mots Calliope a bien voulu répondre : « Bannis pour mon culte de justes alarmes; le tyran a comblé la mesure, et sa mort va nous venger de ses outrages[38]. Non, nous n'avons point quitté les bosquets de Numa et nos sources sacrées; nous nous rions auprès d'Égérie d'une tentative insensée[39]. Adieu, calme-toi; ta noble douleur vivra dans l'avenir[40]; c'est le chœur des Muses, c'est l'Apollon romain qui te le promet par ma voix[41]. »

NOTES

DE LA SATIRE DE SULPICIA.

On croit que *Sulpicia* était de l'illustre famille des *Sulpicius*, qui a brillé sous la république et sous l'empire. Cicéron cite trois *Sulpicius*, qui tous les trois se sont distingués dans la carrière de l'éloquence (*Voyez* Cicér., *in Brut.*, 20 et 55; *de Aruspic. resp.*, 16). *Publius Sulpicius*, le plus célèbre d'entre eux, fut tribun du peuple et l'un des plus zélés partisans de Marius: c'est un des grands orateurs que Rome ait eus (*Voyez* Velleius Paterculus, ii, 18; Florus, iii, 21; Quintil., *Inst. orat.*, vi, 3, et xii, 10). — A une époque moins éloignée, et après la *Sulpicia* dont il est ici question, on trouve un *Sulpicius Apollinaris*, précepteur de l'empereur Pertinax, dont Aulu-Gelle vante le goût et les vastes connaissances (ii, 16; iv, 17); et, à une époque encore plus rapprochée, on voit un *Sulpicius Severus*, contemporain de saint Jérôme, qui se distingue dans la littérature sacrée comme poète et comme historien. On présume que ces deux personnages appartenaient, ainsi que *Sulpicia*, à une famille qui a toujours été considérable dans Rome par ses dignités, sa fortune et son amour pour les lettres.

Si nous devons ajouter foi aux éloges du satirique Martial, *Sulpicia* aurait été le modèle de son temps par ses vertus conjugales, comme par ses talens littéraires. Voici ce qu'il en dit, x, 35 et 38 :

Omnes *Sulpiciam* legant puellæ,
Uni quæ cupiunt viro placere;
Omnes *Sulpiciam* legant mariti,
Uni qui cupiunt placere nuptæ.
Non hæc Colchidos asserit furorem,
Diri prandia nec refert Thyestæ,

Scyllam, Byblida nec fuisse credit :
Sed castos docet, et pios amores,
Lusus, delicias, facetiasque.
Cujus carmina qui bene æstimarit,
Nullam dixerit esse sanctiorem.
Tales Egeriæ jocos fuisse
Udo crediderim Numæ sub antro.
Hac condiscipula, vel hac magistra
Esses doctior et pudica, Sappho.
Sed tecum pariter simulque visam
Durus Sulpiciam Phaon amaret.
Frustra : namque ea nec Tonantis uxor,
Nec Bacchi, nec Apollinis puella
Erepto sibi viveret Caleno.

Tandis que les querelles du ménage et les tracasseries de la vie domestique égaient trop souvent le public et défraient la satire ou la comédie; c'était, à ce qu'il paraît, le charme d'une union heureusement assortie, c'était la douceur d'une vie qu'embellissaient l'étude et l'amour, qui inspiraient à Sulpicia ses poésies, et qui lui conciliaient les lecteurs. Voilà le phénomène qui ravit d'admiration le faiseur d'épigrammes Martial, et que célébrait le grave Sidoine Apollinaire plus de trois cents ans après que Sulpicia et son époux avaient cessé d'exister :

Non quod Sulpiciæ jocos Thaliæ
Scripsit blandiloquos suo Caleno.

L'heureux couple goûtait ces plaisirs que donnent aux âmes honnêtes la sagesse et l'amitié : il s'égayait aux dépens des méchans et des sots, et mettait à profit pour sa gloire littéraire les travers de la société.

Ce bonheur, qui dura, dit-on, quinze années, fut troublé par l'édit de Domitien, qui exilait de Rome tout ce qui cultivait les lettres et la philosophie. « Il ne voulait plus, dit Tacite, que quelque chose d'honnête vînt blesser les regards. » Calenus, pour sauver sa tête, fut obligé de renoncer à ses travaux et à ses livres, et d'aller vivre loin de Sulpicia.

C'est à cette occasion que fut composé le seul ouvrage qui nous reste de cette femme célèbre. Profondément blessée dans tous les sentimens de son âme, elle exhala en vers *sa noble douleur,* et en-

tonna un chant qui fut comme l'hymne funèbre de la tyrannie.

Avant cette production originale, Sulpicia était déjà connue par plusieurs écrits : elle s'était exercée dans la poésie légère et sur tous les tons du mode iambique ; elle avait, dans la satire, ouvert une route nouvelle aux dames romaines qui voudraient devenir les rivales de la Grèce :

Primaque Romanas docui contendere Graiis.

Tout cela était beaucoup sans doute; mais ce qui surprend davantage dans une femme, c'est l'intelligence d'un évènement aussi grave que la proscription des philosophes par Domitien, c'est l'audace poétique qui attaque un tel sujet, c'est le bon goût qui sait le revêtir des formes les plus nobles et les plus convenables.

Voltaire fait remarquer avec cette critique délicate et sûre qui lui est propre, que la vieille machine épique de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* eût difficilement été adaptée à un sujet comme la *Pharsale*, et que les divinités homériques eussent paru déplacées à côté de grandes figures historiques, comme un Pompée, un César et un Caton : on peut observer de même que les formes de la satire vulgaire eussent paru bien petites, appliquées aux tables de proscription d'un empereur, et que le mode iambique eût été peu convenable pour traiter d'un évènement qui compromettait les destinées de Rome et l'héritage du genre humain.

Sulpicia l'a compris, et elle a changé de mode comme de sujet : *elle a renoncé avec courage* à tous les essais où on l'avait admirée jusqu'alors, pour créer un style nouveau et un genre de merveilleux digne d'un siècle de lumières. En un mot, toute cette composition décèle une connaissance profonde de l'art de penser et d'écrire; elle n'est pas indigne des méditations de ceux qui, de nos jours, voudraient tenter l'épopée.

---

1. *Sur le mode qui te sert à chanter les héros et les batailles.* C'est le *mode épique*, c'est le *forte epos* d'Horace, qu'elle désigne par cette périphrase; il était consacré pour les grands sujets, pour la poésie héroïque, comme l'*iambique* pour les sujets moins élevés, pour la poésie dramatique.

2. *Oui, Muse de l'épopée, c'est à toi que je m'adresse; c'est*

à toi que je confie mes sérieuses pensées. C'est le vrai sens du *Nam tibi secessi, tecum penetrale retractans consilium;* cela n'a guère été compris des traducteurs, ni des commentateurs même. Ils ne sentent pas que Sulpicia cherche à élever les lecteurs à la hauteur de son sujet, comme elle s'y élève elle-même ; à les mettre dans le *ton* où elle-même se place ; et que pour cela elle est obligée de le bien marquer dans son début. C'est ce que les Grecs appellent ἀναβάλλειν, ἀναβολή· Homère, *Odyssée :* ἀνεβάλλετο καλὸν ἀείδειν.

3. *Le phaleuce à la marche légère.* Le vers *phaleuce* était ainsi nommé du nom du poète grec qui l'avait inventé. Ce qui en rendait la *marche légère*, c'est que, de ses cinq pieds, les trois derniers étaient des chorées. Il était employé pour les petits sujets, pour ce que nous appelons la poésie fugitive.

4. *Les trimètres de l'iambique régulier.* C'est l'*iambique* ordinaire, qui a six pieds ou trois mesures. Lorsque tous les pieds sont des *iambes*, on dit que le vers est un *iambique pur;* lorsque les pieds pairs seulement, le 2e, le 4e et le 6e, sont des *iambes*, on dit que le vers est *iambique régulier.*

5. *Et les mesures brisées de cet autre iambique, etc.* C'est l'*iambique scazon* ou *boiteux* qu'elle désigne par cette périphrase ; c'est le mètre du Prologue de Perse. Nous avons déjà fait observer qu'*Hipponax* passait pour en être l'inventeur. Sulpicia appelle cet Hipponax *le poète de Clazomène;* ce n'est pas qu'il fût réellement de *Clazomène*, mais il y alla vivre, lorsqu'il fut obligé de quitter Éphèse sa patrie. On dit qu'il imagina le *scazon* pour servir sa vengeance et punir Bupalus et Athenis, deux sculpteurs qui l'avaient représenté horriblement laid; il paraît cependant qu'ils n'avaient fait que le représenter tel qu'il était. *Acer hostis Bupalo;* Horace, *Epod.*, VI, 14.

6. *Et donner à nos Romaines l'exemple d'une satire nouvelle.* Le genre satirique admet une licence que l'on ne pardonne point aux femmes, et qu'on ne leur passait point même dans l'antiquité. Il paraîtrait que Sulpicia aurait *donné le modèle d'une satire* innocente et chaste, puisque Martial vante la grâce pudique de ses ouvrages. Elle avait probablement fait, pour la satire latine, à peu près ce que Ménandre avait fait pour la comédie ancienne chez les Grecs : elle avait cessé de marquer les noms et les visages;

elle avait évité les obscénités. Au reste, on sait que si les dames romaines, avant Sulpicia, n'écrivaient pas la satire, elles n'étaient d'ailleurs étrangères depuis long-temps ni à la littérature, ni aux arts; seulement elles ne se faisaient pas auteurs de profession.

7. *Tes accens souverains, ô la plus éloquente des neuf sœurs!* Belles expressions, bien choisies, bien en rapport avec la pensée de Sulpicia et avec son grave sujet!

8. *Le père des Immortels.* Cette expression virgilienne est heureuse pour désigner la divinité, et peut être conservée dans toute espèce de langue et pour toute espèce de merveilleux poétique. Elle indique à la fois la grandeur, la puissance et la bonté de l'Être-Suprême. Voltaire, dans sa *Henriade*, s'est servi d'une locution tout-à-fait analogue :

> Le père des Bourbons, du sein des Immortels.

9. *Changer la face de la terre et la marche des siècles?* Le sens de *patria sæcula* n'a pas été bien saisi : cette expression *patria* est à la fois neuve, forte et rapide; par ce seul mot, Sulpicia indique la filiation des âges, et cet héritage de civilisation qui passe d'un siècle à un autre. De la manière dont l'auteur envisage son sujet, sa locution est pleine de naturel et de vérité. Lucrèce avait dit :

> Generatim sæcla propagant.

10. *Les arts dont il avait doté leur jeunesse.* J'ai cherché à rendre le *morientibus* par un équivalent et une transposition.

11. *Leur ôter avec le langage la raison qui les guide.* On croit, avec beaucoup de vraisemblance, que les signes et le langage sont à peu près indispensables pour penser, et que l'homme *redevenu muet, redeviendrait sauvage.* Cette idée de Sulpicia, comme une foule d'autres de sa pièce, est d'un esprit très-cultivé.

12. *Les sources d'eau claire.* Lorsque *l'eau* était la seule boisson de l'homme, il était fort important que, du moins, elle fût *claire.* L'épithète n'est ici ni oiseuse, ni simplement d'ornement; elle est juste et comme nécessaire. Remarquons encore la beauté de ces expressions pittoresques, *procumbere* et *surreximus* : deux mots suffisent à l'auteur pour peindre l'état sauvage de l'homme.

13. *Ou bien, continuant ses bienfaits et la civilisation au reste de la terre, frappe-t-il seulement la race italique et les descendans*

de Romulus? Ces idées sont d'un ordre très-relevé; ne croirait-on pas entendre le plus grand de nos poètes, lorsqu'il dit dans un de ses plus beaux ouvrages :

Chaque peuple à son tour a régné sur la terre
Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre.

Quelques manuscrits portent *Remique*, d'autres *Romique;* le premier est d'une quantité vicieuse, le deuxième barbare.

14. *A la force des armes et aux arts de la paix.* Ce sont là, en effet, les deux soutiens des empires, et nul empire ne les a réunis au même degré que celui des Romains. En prose on dirait *pacis artes*, en poésie Sulpicia a dit : *sapientia pacis.*

15. *Et enfin toute la terre.* L'expression est presque rigoureusement exacte. Ils ont été maîtres de la plus grande partie de la terre avant la découverte du Nouveau-Monde. Ils ont porté leurs armes dans le nord de l'Allemagne actuelle, et formé des établissemens jusque dans le pays des Sarmates et des Scythes; ils ont couvert le reste de l'Europe, soumis l'Asie Mineure et la Haute Asie jusqu'à l'Euphrate et jusqu'à l'Indus, possédé toute l'Égypte et toute la Cyrénaïque, et poussé leurs établissemens dans l'intérieur de l'Afrique, plus loin, selon toutes les apparences, que ne l'ont encore fait les modernes. Partout là ils avaient des colonies, des cantonnemens militaires, et, ce qui est plus admirable, des comptoirs pour le commerce, des voies militaires et des chariots de poste, des ouvrages d'architecture, des chaussées, des aquéducs avec d'autres monumens d'utilité publique, et même le plus ordinairement une administration municipale, une curie et des magistratures locales, comme le duumvirat et autres. Plus on étudie l'histoire politique et administrative de cette nation, plus on conçoit d'estime pour elle : « extulit ingens Roma caput. »

16. *Semblable alors à l'athlète vainqueur, qui, resté seul sur l'arène, ne travaille plus qu'à se contenir lui-même.* Belle image, grande et vraie. La plupart des images que les anciens tiraient du spectacle de leurs jeux, ne sont si justes que parce qu'ils les avaient eues bien des fois sous les yeux. Nous empruntons trop souvent les nôtres à des objets que nous avons vus seulement en passant, ou que nous n'avons pas vus du tout, et dont nous n'avons quelquefois que des idées confuses.

17. *Enchaîné au loin les nations sous les rênes de son gouvernement.* Quand les peuples n'étaient point abandonnés aux fureurs d'une milice terrible et aux exactions de proconsuls comme Verrès, quand ils n'étaient soumis qu'aux lois et à la police de Rome, ils devaient voler au devant de son joug; car elle leur apportait la civilisation au lieu de la barbarie, et la liberté au lieu de la tyrannie. Aussi, pendant long-temps, ne voit-on d'opposition et de soulèvement contre le gouvernement romain, que parmi les Barbares qui ne l'entendaient pas. Les malheurs de l'empire tenaient aux révoltes des légions et aux guerres civiles de leurs chefs.

18. *Est régi par la sagesse et les douces lois de la raison.* Sans doute les connaissances des modernes sont de beaucoup supérieures à celles des anciens, et la raison de l'homme a fait dans ces derniers siècles d'immenses progrès; mais la science du gouvernement ne s'est point perfectionnée dans la même proportion que les autres sciences, que les arts industriels et les beaux-arts : les Romains, à bien des égards, sont encore nos maîtres en fait de politique et d'administration.

19. *Sans ces appuis, il n'aurait pu se maintenir.* Comment expliquer, en effet, la fortune de Rome, si ce n'est par la supériorité de sa discipline militaire, et par la supériorité de son administration? *Stabat in his.*

20. *Quand il disait à son épouse : « leur empire ne finira plus. »* C'est à Virgile que Sulpicia emprunte cette belle pensée, *imperium sine fine dedi,* cette pensée du roi du ciel communiquant ses desseins à son immortelle épouse; mais l'on voit que sa philosophie regarde comme quelque chose de plus sûr que les promesses des dieux, la sagesse et les vertus des hommes.

21. *Un tyran qu'ont vieilli les excès, et qui s'affaisse sous son propre poids.* Le latin est fort obscur. *Non trabe, sed tergo prolapsus,* est une locution ou peu connue, ou entièrement neuve, dont il n'est pas facile de se rendre compte. On en devine le sens, on ne s'en explique pas bien la lettre : les commentateurs, qui expliquent tout ce qui n'a pas besoin de l'être, auraient bien dû nous expliquer ceci.

22. *Ne veut plus, dans la capitale, ni du nom, ni de la race des sages.* C'est, en d'autres termes, la pensée de Tacite, *Agricolæ*

Vit., 2 : « Expulsis insuper sapientiæ professoribus, atque omni bona arte in exsilium acta, ne quid usquam honestum occurreret. »

23. *Nous avions cessé d'aller chercher les lumières chez les Grecs.* Encore au temps de Cicéron et même de Virgile, les jeunes Romains allaient s'instruire dans la Grèce par des voyages, par un séjour de quelques années à Athènes ou dans les autres villes les plus policées. Sulpicia nous explique comment Rome était devenue elle-même la métropole des arts et des sciences, le centre de la civilisation.

24. *Et dans les villes étrangères. — Hominum urbes;* par ces expressions Sulpicia a probablement en vue Babylone, Alexandrie, Marseille, Syracuse et Tarente, villes dont le savoir et les écoles rivalisaient avec celles de la Grèce. Vers cette époque, la ville d'Autun était aussi fort célèbre par les études qui s'y faisaient. *Voyez* Tacite, liv. III des *Annales*, et les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France.*

25. *Les voilà, ces doctes personnages, proscrits et errans, obligés, pour sauver leur tête, d'anéantir eux-mêmes leurs ouvrages.* Cette proscription des philosophes et de la philosophie par Domitien est un fait bien avéré, bien démontré par le témoignage de tous les auteurs, et qui cependant ne se concilie guère avec l'établissement d'un cours public d'éloquence à Rome par les soins de ce prince, le choix du sage et vertueux Quintilien pour remplir cette chaire, et l'estime que lui témoigna la cour, en le chargeant de l'éducation des jeunes princes. Il faut croire que, depuis l'établissement de l'empire, il y eut toujours à Rome deux partis dans la littérature, comme dans le sénat et parmi les premiers citoyens, l'un dévoué au prince et à la cour, l'autre défendant les principes de la liberté, l'un salarié par le gouvernement, l'autre en opposition avec lui. De là le langage contradictoire des écrivains de la même époque sur les mêmes faits et sur les mêmes hommes; de là les éloges et les panégyriques des Auguste, des Tibère, des Néron, des Domitien, et aussi les satires, les épigrammes, les mémoires secrets, et quelquefois les invectives publiques contre eux. *Ita multis modis veritas infracta, inter infensos et obnoxios;* c'est Tacite lui-même, c'est le plus sage de tous les écrivains, qui en fait la remarque.

Je soupçonne aussi que les écrivains postérieurs à cette époque, les écrivains ecclésiastiques surtout, ont quelquefois confondu la proscription des philosophes et de la philosophie avec la proscription des chrétiens et de leur culte. L'une et l'autre n'ont cependant rien de commun que d'avoir été ordonnées par des despotes auxquels déplaisait également toute espèce d'indépendance d'opinion; celle des sages, comme celle des sectaires.

26. *Ils fuient, comme autrefois les Barbares, etc.....* Cette comparaison semble au premier abord avoir plus d'éclat que de justesse. Il n'y a rien de commun entre les sauvages compagnons de Brennus, et les plus doctes personnages de Rome civilisée; entre Camille chassant de sa patrie les Barbares qui la ravagent, et Domitien exilant de la sienne les vertus qui l'éclairent. Mais peut-être ne faut-il pas donner le nom de comparaison à ce rapprochement; c'est un tableau opposé à un tableau, c'est une opposition, un contraste, c'est de la satire; et vu de cette manière, *sub hac luce*, le style de Sulpicia est heureux, loin d'être à blâmer.

27. *En vous formant aux leçons du philosophe de Rhodes, héros vainqueur de Numance et de Carthage.* C'est le second des Scipions Africains, c'est Scipion Émilien qu'elle veut désigner; il avait pris les leçons de Panétius, qui était originaire de Rhodes, *Rhodio magistro.*

28. *Guerriers-orateurs.* — *Manus facunda;* c'était le plus bel éloge que l'on pût donner dans l'antiquité à des citoyens. L'art militaire et l'art oratoire exigeant chacun séparément des travaux immenses, rarement le même homme excellait à la fois dans l'un et dans l'autre, rarement il réunissait

Les talens du guerrier et les vertus du sage.

29. *Ne s'affermissaient pas davantage dans les revers que dans les succès?* Le vers latin qui exprime cette pensée est admirablement écrit; toutes expressions d'une propriété et d'une énergie qui disent tout ce que l'auteur veut dire : chose rare, même chez les bons écrivains.

30. *Tous sont unis.* C'est le vrai sens du *convenit.* Les commentateurs en ont imaginé un autre, qui n'est ni aussi naturel ni aussi en rapport avec la latinité.

31. *Les guêpes descendues des hauteurs de Moneta.* — *Moneta* était le nom d'une chapelle ou d'un temple bâti en l'honneur de Junon sur le mont Capitolin, les uns disent par Camille après l'expulsion des Gaulois, les autres disent par les consuls après la retraite de Pyrrhus. C'était aussi le nom qu'on donnait à la *monnaie.*

32. *Rois, peuple, tout s'endort dans un sommeil léthargique.* La phrase et la comparaison sont heureuses, poétiques : expriment-elles un fait d'histoire naturelle bien exact? est-il vrai que les abeilles s'endorment et meurent, quand elles ne font plus la guerre ? Ce sont les blessures, c'est la perte de leur aiguillon, c'est le venin des guêpes, leurs ennemies, qui les tue; ce n'est ni la paix ni le repos. N'ont-elles pas pour s'exercer les travaux de la ruche ?

33. *Les Romains se perdent dans les douceurs d'une trop longue paix.* Cette pensée avait depuis long-temps passé en maxime à Rome. Ses écrivains l'ont répétée de mille manières en prose et en vers. JUVÉNAL, VI, 292 :

> Nunc patimur longæ pacis mala.

34. *Voici comment finit l'entretien.* Il semble qu'il y ait peu d'art dans cette forme de transition; elle revient cependant chez les meilleurs poètes anciens, chez les lyriques même; elle annonce que l'inspiration, que la force qui dictait leurs vers, va s'éteindre. Pindare et Horace en offrent plusieurs exemples, et Virgile a dit à la fin de sa 10e églogue :

> Hæc sat erit, musæ, vestrum cecinisse poetam.

Il faut lire avec Dousa : *Hoc fabella modo pausam facit,* au lieu de *hæc fabella modo pausam facit,* qui ne forme une phrase ni bien latine, ni bien claire.

35. *Daigne inspirer désormais les sages, comme autrefois quand Smyrne périssait sous les coups des Barbares ; donne-leur l'avis d'émigrer aujourd'hui comme alors.* C'est, je crois, le vrai sens de ce passage, dont l'obscurité ne tient pas, comme l'ont cru les commentateurs, à la corruption du texte (on peut lire *Lydus* comme *Lydis*), mais à ce que l'auteur fait allusion en termes très-rapides à des faits généraux et qui se sont renouvelés plus d'une fois. Voici quels sont ces faits : Les habitans du littoral de l'Asie

Mineure, Grecs d'origine et descendus des colonies parties d'Europe, tenaient pour la liberté et la philosophie, comme les habitans de la Haute Asie pour le despotisme et l'autorité sacerdotale. Ils étaient toujours en guerre, et, quand les libéraux avaient le dessous, ils se réfugiaient dans les îles et dans la Grèce proprement dite, emportant avec eux la civilisation et les arts. C'est ainsi que la philosophie passa de Milet, de Smyrne et d'Éphèse dans l'Archipel, à Corinthe et dans Athènes, fuyant devant le fer des Barbares ou devant le despotisme des rois de Perse et de Lydie. Voilà, je crois, à quelles circonstances fait allusion Sulpicia ; elle se livre à une considération générale tout-à-fait analogue à son sujet, plutôt qu'elle ne s'arrête à un fait particulier : c'est sa manière. Quant à la vérité de ce que nous avançons sur les rapports des colons grecs avec les asiatiques, on peut voir Hérodote, liv. I; Pindare, passim; Cicéron, *pro lege Manilia;* id. *Epist. ad Quint. fratrem., etc., etc.*

36. *Ou suggère-leur quelqu'autre de tes divins conseils.* C'est-à-dire apparemment quelqu'une de ces belles résolutions comme celles des Alcées qui entonnaient des hymnes contre la tyrannie, comme celles des Harmodius et des Aristogiton, qui frappaient les tyrans, et de tant d'autres martyrs ou héros de la liberté dans l'antiquité.

37. *Daigne du moins, en faveur de Calenus, abaisser tes regards sur les murs de Rome et sur notre cher Tibur.* Il faut lire *adverte,* que portent les manuscrits et les meilleures éditions, et non pas *averte,* qui ne pourrait former un sens raisonnable qu'en forçant sa signification ordinaire et sa construction. Au contraire, *adverte* se construit très-naturellement avec le reste de la phrase et donne un fort bon sens, sans changer son acception la plus usitée. *Advertere,* «*faire attention à, songer à, n'oublier pas, ne pas négliger, etc. : songe pour Calenus aux murs de Rome et à notre cher Tibur.* »

38. *Le tyran a comblé la mesure, et sa mort va nous venger de ses outrages.* Ce passage ferait presque croire que l'ouvrage de Sulpicia n'a été composé que quelque temps après l'évènement qui en fait le sujet, et lorsque Domitien n'était plus; car les poètes ne prédisent guère l'avenir, que lorsque l'avenir est arrivé.

39. *Nous n'avons point quitté les bosquets de Numa...... nous nous rions auprès d'Égérie, etc.* Ces allusions aux anciennes fables de Rome sont ici tout-à-fait de bon goût. *Numa* avait civilisé les Romains encore à demi sauvages; il l'avait fait avec le secours d'une nymphe qui lui dictait les leçons de la sagesse : quoi de plus naturel que de supposer que les Muses fugitives sont accueillies dans la retraite de cette nymphe, et s'égaient avec elle sur les fureurs d'un tyran? quoi de plus heureux que de faire, des bois de laurier et des sources sacrées de *Numa* et d'*Égérie*, l'habitation des Muses latines? Comp. JUVÉNAL, *Sat.* III.

40. *Ta noble douleur vivra dans l'avenir.* Cette noble fierté ne déplaît pas au moment où la tyrannie cherche à avilir la littérature. On peut observer cependant que l'expression en revient bien des fois dans un ouvrage aussi court : le début et l'épilogue de la pièce, c'est-à-dire un bon tiers de cette pièce, sont consacrés presque tout entiers à l'exprimer. L'amour-propre de femme ajoute à l'amour-propre d'auteur.

41. *C'est le chœur des Muses, c'est l'Apollon romain qui te le promet par ma voix.* Il paraît qu'on disait à cette époque-là à Rome, *le Parnasse romain*, comme depuis long-temps on dit en France *le Parnasse français.* Cette fiction des Grecs est si heureuse, que tous les peuples et tous les âges la copient. La mythologie a des choses si bien prises dans la nature, et qui ont tant de charmes pour l'imagination de l'homme, qu'elles seront toujours de mode! Les commentateurs font remarquer, à propos de ce passage, qu'Auguste avait fait construire un temple à Apollon sur le mont Palatin, et qu'il avait renouvelé par tout l'empire le culte de cette divinité.

COLLECTION

DE

PIÈCES RELATIVES A PERSE

ET A SON OUVRAGE.

I.

TESTIMONIA VETERUM

DE AULO PERSIO FLACCO.

M. FABIUS QUINTILIANUS, lib. x, cap. 1, *Instit. Orat.*:

Satira quidem tota nostra est, in qua primus insignem laudem adeptus est Lucilius; qui quosdam ita deditos sibi adhuc habet, ut eum non ejusdem modo operis auctoribus, sed omnibus poetis præferre non dubitent. Ego quantum ab illis, tantum ab Horatio dissentio, qui « Lucilium fluere lutulentum, et esse aliquid, quod tollere possis, » putat. Nam et eruditio in eo mira, et libertas, atque inde acerbitas et abunde salis. Multo est tersior, ac purus magis Horatius, et ad notandos hominum mores præcipuus. Multum et veræ gloriæ, quamvis uno libro, Persius meruit. Sunt clari hodieque, et qui olim nominabuntur.

M. VALERIUS MARTIALIS, lib. 1, *Epigr.* 109:

Obstat, care Pudens, nostris sua turba libellis;
Lectoremque frequens lassat et implet opus.
Rara juvant: primis sic major gratia pomis;
Hybernæ pretium sic meruere rosæ:
Sic spoliatricem commendat fastus amicam,
Janua nec juvenem semper aperta tenet.
Sæpius in libro memoratur Persius uno,
Quam levis in tota Marsus Amazonide.
Tu quoque de nostris releges quemcumque libellis,
Esse puta solum: sic tibi pluris erit.

HIERONYMUS, *in Chronico Eusebiano :*

Anno imperii Tiberii trigesimo secundo, olympiade ducentesima tertia, Persius Flaccus poeta Volaterris nascitur, et olympiade ducentesima decima moritur : cujus præceptor Cornutus philosophus postea in exsilium pulsus est.

S. AUGUSTINUS, lib. *De Magistro :*

Persius omnibus pœnis, quas tyrannorum vel crudelitas excogitavit, vel cupiditas pendit, hanc unam anteponit, qua crucientur homines, qui vitia, quæ vitare non possunt, coguntur agnoscere..... Quia virtutem videre, nec tenere, supplicium est; quod idem ille satiricus tyrannis, ut puniantur, optavit.

CASSIODORUS, *in Fastis :*

Gallo et Noniano consulibus, Persius Flaccus, satiricus poeta, Volaterris nascitur.

DIOMEDES, ex lib. III *Grammat. :*

Satira dicitur carmen apud Romanos, nunc quidem maledicum, et ad carpenda hominum vitia archææ comœdiæ charactere compositum, quales scripserunt Lucilius, Horatius et Persius : sed olim carmen, quod ex variis poematibus constabat, satira vocabatur, quales scripserunt Pacuvius et Ennius.

TARRÆUS HEBIUS, lib. x, *Amphitheat. Sapient.*, epigr. 37 :

Ut a liquore potus Hippocrenæo,
Dat erudita Persius, sed obscura.

IDEM TARR. HEBIUS, lib. xxiv, *Amphitheat. Serior. Jocor.*, epigr. 53 :

Ut vitia expurges, scrutabere mentem animi ipsam,
  Ut Flaccum capias, omnia docta tene.
Dum discis vatem, vitii natura patescit,
  Hic vere scripsit legitimam satiram.

IDEM, *ibid.* epigr. 59 :

Sint saturæ satiræ doctrina et moribus altis:
  Ebrius est istis Persius; ergo duplex.

II.

VIES DE PERSE

QUI SE TROUVENT OU DANS LES MANUSCRITS OU DANS LES MEILLEURES ÉDITIONS.

VIE DE PERSE ATTRIBUÉE A SUÉTONE. Elle se trouve parmi les vies des auteurs latins, qu'on regarde comme l'ouvrage de ce biographe : on la trouve encore dans quelques-uns des manuscrits de Perse, et on l'attribue aussi au vieux scoliaste de cet auteur, Cornutus ou un autre.

Aulus Persius Flaccus natus est pridie nonas decembris, Fabio Persico, L. Vitellio, consulibus. Decessit octavum kalend. decembr. Rubrio Mario, Asinio Gallo, consulibus. Natus in Etruria Volaterris, eques romanus, sanguine et affinitate primi ordinis viris conjunctus, decessit ad octavum milliarium via Appia, in prædiis suis. Pater ejus Flaccus pupillum reliquit moriens, annorum fere sex. Fulvia Sisennia mater nupsit postea Fusio, equiti romano : et eum quoque extulit intra paucos annos. Studuit Flaccus usque ad annum duodecimum Volaterris : inde Romæ apud grammaticum Rhemnium Palæmonem, et apud rhetorem Virginium Flaccum. Quum esset annorum sedecim, amicitia cœpit uti Annæi Cornuti, ita ut ab eo nusquam discederet ; a quo introductus aliquatenus in philosophiam est. Amicos habuit a prima adolescentia Cæsium Bassum poetam, et Calpurnium Staturam, qui eo vivo juvenis decessit. Coluit ut patrem Servilium Nonianum. Per Cornutum cognovit Annæum etiam Lucanum, æquævum auditorem Cornuti. Nam Cornutus illo tempore tragicus fuit, sectæ stoicæ, qui libros philosophiæ reliquit. Sed Lucanus adeo mirabatur scripta Flacci, ut vix retineret se, illo recitante, a clamore, quin « illa esse vera poemata » diceret. Sero cognovit et Senecam,

sed non ut caperetur ejus ingenio. Usus est apud Cornutum duorum convictu doctissimorum et sanctissimorum virorum, acriter tum philosophantium, Claudii Agaterni, medici Lacedæmonii, et Petronii Aristocratis, Magnetis, quos unice miratus est et æmulatus, quum æquales essent, et Cornuto minores. Ipse etiam decem fere annis summe dilectus a Pæto Thrasea est, ita ut peregrinaretur quoque cum eo aliquando, cognatam ejus Arriam uxorem habente. Fuit morum lenissimorum, verecundiæ virginalis, formæ pulchræ, pietatis erga matrem et sororem et amitam exemplo sufficientis. Fuit frugi et pudicus. Reliquit circa HS vicies matri et sorori : scriptis tamen ad matrem codicillis, rogavit eam, ut daret Cornuto sestertia, ut quidam dicunt, centum; ut alii volunt, argenti facti pondo viginti, et libros circa septingentos, sive bibliothecam suam omnem. Verum Cornutus, sublatis libris, pecuniam sororibus, quas frater heredes fecerat, reliquit. Et raro, et tarde scripsit. Hunc ipsum librum imperfectum reliquit. Versus aliqui dempti sunt in ultimo libri : et quasi finitus esset, leviter recitavit Cornutus; et Cæsio Basso petenti ut ipse ederet, tradidit edendum. Scripserat etiam in pueritia Flaccus *Prætextam* [Vescio], et ὁδοιπορικῶν librum unum, et paucos uxori Thraseæ in Arriam matrem versus, quæ se ante virum occiderat. Omnia autem ea Cornutus auctor fuit matri ejus, ut aboleret. Editum librum continuo mirari homines, et diripere cœperunt. Decessit autem vitio stomachi, anno ætatis tricesimo. Sed mox, ut a schola et magistris deverterat, lecto libro Lucilii decimo, vehementer satiras, componere studuit : cujus libri principium imitatus est, sibi primo, mox omnibus detrectaturus, cum tanta recentium poetarum et oratorum insectatione, ut etiam Neronem culpaverit. Cujus versus in Neronem quum ita se haberet :

Auriculas asini Mida rex habet,

in hunc modum a Cornuto ipso tantummodo est emendatus,

Auriculas asini quis non habet?

ne hoc Nero in se dictum arbitraretur.

AULI PERSII FLACCI VITA, *a Joanne Britannico conscripta.*

Aulus Persius Flaccus in Thuscia Volaterras habet patriam, quod quum Eusebius testatur, ipseque in ultima sua satira innuit, ubi ait :

.... Mihi nunc Ligus ora
Intepet, hibernatque meum mare, qua latus ingens
Dant scopuli, et multa littus se valle receptat.
Lunaï portum est operæ cognoscere, cives.

Nam Luna est oppidum et portus Thusciæ, ut sentiunt Strabo et Plinius. Ostendit igitur poeta se Thuscum esse, quum ait :

Hibernatque meum mare.

Volaterræ oppidum est hoc modo ædificatum : in profunda valle sublimis et præceps undique collis exstat, cujus in vertice planities est, in qua sita ipsius sunt urbis mœnia, atque stadiorum quindecim ascensus est. Ę cujus basi rupes tota ardua atque difficilis. Illic aliquando ex proscriptis a Sylla quatuor millium complentes ordinem, biennio per obsidionem pressi, tandem per inducias discedentes locum illum reliquerunt. Natus est ibi Persius, anno vigesimo primo imperii Tiberii, tertio anno post passionem Christi Dei nostri : mortuus anno ætatis suæ trigesimo, anno nono imperii Neronis, quo anno thermæ a Nerone ædificatæ sunt. Quum litterarum causa Romam venisset, annos egressus pueritiæ, in disciplina se tradidit Cornuto philosopho, ut ipse cecinit in quinta satira, ubi ait :

Quum primum pavido custos mihi purpura cessit,
Bullaque succinctis laribus donata pependit :
Me tibi supposui, teneros tu suscipis annos
Socratico, Cornute, sinu.

Eum summa pietate coluit et obedientia. Usus est amicitia in primis Minutii Macrini Brixiani, equestris ordinis, principis viri singulari modestia, et fide, et Cæsii Bassi, poetæ lyrici. Ætate jam adulta, sex satiras mira carminis acerbitate scripsit, quæ nunc in manibus habentur, in quibus summa ejus ingenii virtus indicatur; unde non immerito Quintilianus eum multum veræ gloriæ meruisse, quamvis uno libro, prodidit. Quæ ab aliis traduntur de vita

ejus, quum auctoritate careant, mihi non probantur. Tenuium opum se fuisse declarat illic :

> Quis expedivit psittaco suum χαῖρε;
> Picasque docuit verba nostra conari?
> Magister artis, ingenique largitor
> Venter.

VITA PERSII, *ab incerto auctore scripta : in veteribus glossis reperitur.*

Aulus Persius Flaccus pridie nonas decembris, Fabio Prisco, Lucio Vitellio, consulibus, natus est Volaterris, Etruriæ civitate; qui a patre equite pupillus relictus, bonis litteris operam dedit ad duodecimum ætatis annum Volaterris; deinde Romæ apud Rhemnium Palæmonem grammaticum, et Virginium Flaccum rhetorem. Annorum vero sedecim tradidit se Annæo Cornuto, qui Romæ stoicam professus philosophiam juventuti ad sapientiæ studium præibat. Decessit stomachi vitio, ad octavum in via Appia milliarium in suis prædiis, octavo kalend. decembris, Rubrio Mario, Asinio Gallo, consulibus, anno Neronis octavo, quum vixisset annos viginti octo.

VIE DE PERSE, *par Lemonnier.*

Perse (en latin, Aulus Persius Flaccus) naquit à Volterre, en Toscane, le 4 décembre, sous le consulat de Fabius Priscus et de L. Vitellius. Flaccus, son père, était chevalier romain, parent et allié de personnes du premier rang. Perse avait environ six ans lorsque son père mourut. Sisennia, sa veuve, se remaria à Fusius, chevalier romain, et redevint veuve peu d'années après.

Perse fit ses premières études à Volterre. A douze ans il se rendit à Rome et fut disciple du grammairien Palémon et du rhéteur Flaccus. Agé de seize ans, il se lia d'amitié avec Annæus Cornutus, qu'il ne quitta plus, et qui l'instruisit dans la philosophie stoïcienne. Dès sa tendre jeunesse, Perse eut pour amis Cæsius Bassus, Calpurnius Statura et Servilius Nonianus. Il eut chez Cornutus, pour condisciple, Annæus Lucanus, connu depuis par sa

Pharsale. Lucain fut admirateur des ouvrages de notre poète. Lorsqu'il les entendait réciter, il s'écriait que c'était là de la vraie poésie. Il connut plus tard Sénèque, et n'aima point son génie. Il vécut familièrement chez Cornutus avec deux grands philosophes, Claudius Agathernus, médecin de Lacédémone, et Petronius Aristocrates de Magnésie. Ces deux personnages, aussi vertueux que savans, étaient du même âge que Perse : ce fut sur leur exemple qu'il régla sa conduite. Perse fut lié très-intimement, et voyagea souvent pendant les dix dernières années de sa vie, avec Pétus Thrasea, époux de la célèbre Arrie, cousine de notre poète. Il n'est point étonnant que Perse ait eu des amis aussi illustres, et qu'il les ait conservés. Outre ses talens pour la poésie, il avait des mœurs douces, était d'une modestie rare, beau de figure, sobre et chaste, plein de tendresse pour sa mère, sa tante et ses sœurs. Lorsque Perse eut fini ses études, la lecture du poète Lucilius lui inspira un vif désir d'écrire dans son genre, et de composer des satires. Il commença par se satiriser lui-même dans son Prologue, pour avoir droit de fronder les autres dans son ouvrage.

Perse, par son testament, institua ses sœurs pour héritières, et leur laissa, dit-on, environ deux millions de sesterces, c'est-à-dire plus de cent vingt mille écus de notre monnaie. Il légua en même temps cent mille sesterces à Cornutus, ainsi que sa bibliothèque composée de sept cents volumes. Après la mort de Perse, arrivée le 24 novembre, sous le consulat de Rubrius Marius et de Asinius Galba, on fit à Cornutus la délivrance de son legs. Il accepta les livres et refusa l'argent. Ce philosophe engagea la mère du poète à supprimer les ouvrages qu'il avait composés dans sa première jeunesse, tels qu'une comédie, un itinéraire, et des vers à la louange (d'autres disent, sans apparence, contre la conduite) de la mère d'Arrie, et le commencement d'une satire nouvelle. Cæsius Bassus fut l'éditeur des satires de Perse, sur le refus de Cornutus, qui ne voulut pas s'en charger. Perse, de son vivant, avait consulté Cornutus sur ses ouvrages. Entre autres corrections que le philosophe y avait faites, il avait engagé le jeune poète à substituer : *Auriculas asini quis non habet*, au lieu de : *Auriculas asini Mida rex habet*, qu'il avait mis dans la première satire. Cornutus exigea ce changement, afin que Néron ne pût imaginer que

le poète l'avait en vue. Dès que les satires de Perse parurent, elles furent généralement admirées et promptement répandues.

En comparant les consulats de la naissance et de la mort de Perse, Bayle prouve qu'il n'a vécu que vingt-huit ans, et réfute l'opinion de saint Jérôme, qui le fait vivre jusqu'à trente.

Avant Bayle, le commentateur Farnaby avait fixé à vingt-huit ans la durée de la vie de Perse, et l'époque de sa mort à la huitième année du règne de Néron.

III.

ARGUMENTA SATIRARUM

VERSIBUS EXARATA.

(Je rapporte ces argumens en vers comme un exemple des formes analytiques des copistes de manuscrits et des vieux éditeurs de Perse, plutôt que comme un modèle d'analyses et de latinité : c'est un monument plus curieux qu'utile et régulier.)

Prima leves carpit vates, mollemque Neronem.
Carpit avaritiæ mala vota precesque *secunda*.
Tertia desidiam juvenum fastusque lacessit.
In *quarta* stultus rex censoresque notantur.
Cornu um laudans aperit *pænultima* servos
In *sexta* hæredi taxat nimium cumulantem.

IV.

CHRONOLOGIE

DES SATIRES DE PERSE.

D'après la chronique d'Eusèbe, les notes des scoliastes et les documens fournis par les plus anciens biographes, on a pu déterminer d'une manière précise l'époque de la naissance de Perse et celle de sa mort : on ne peut déterminer l'époque où ont été composées ses satires que d'une manière approximative et seulement d'après des conjectures, d'après des rapprochemens avec les faits auxquels elles font allusion.

La première, la deuxième, la troisième et la quatrième datent évidemment de la fin de Claude, de la tutelle d'Agrippine et des premières années du règne de Néron : elles sont remplies d'allusions à tout ce qui se passait alors à la cour et à la ville (*Voyez* les notes générales et particulières sur chacune de ces satires). La troisième et la quatrième ne sont même qu'un tableau allégorique de la vie intérieure du jeune empereur, lorsque son mauvais génie luttait contre les sages préceptes de Sénèque, et préludait par d'infâmes débauches à un despotisme horrible. Selon toute vraisemblance, Perse a écrit ces quatre premières compositions de vingt à vingt-cinq ans. La cinquième et la sixième ont été composées un peu plus tard, alors que l'esprit plus mûr et plus posé de l'auteur, comme le soin d'une santé déjà chancelante, le ramenaient de la considération de la vie publique et de la critique amère des sottises d'autrui, à des réflexions sur sa propre vie, à des entretiens calmes avec ses amis et au culte intérieur de la philosophie : elles semblent des derniers temps de sa carrière.

Il ne faudrait point s'étonner que la composition d'un ouvrage

aussi court que celui de Perse ait coûté à son auteur huit années de soins : cet ouvrage est écrit avec une perfection qu'on n'acquiert jamais en travaillant à la hâte. Il porte l'empreinte d'un talent déjà fait, mais qui n'a point encore vieilli; il suppose une étendue de connaissances, une maturité de jugement, auxquelles on n'arrive guère avant vingt et quelques années, et en même temps une chaleur de sentimens, une audace poétique, qu'on n'a guère plus tard. Or, tout cela s'accorde parfaitement avec ce que l'on nous dit de la durée de la vie de l'auteur.

Années de la vie de Perse établies par conjecture :	Années de Rome.	de J.-C.
1. Il naît sous le consulat de Fabius Persicus et de Lu. Vitellius.	787.	34.
6. Il perd son père, et reste à *Volaterræ*, sous la tutelle de sa mère	793.	40.
12. Il vient à Rome étudier la grammaire sous Rh. Palémon, et la rhétorique sous Virginius Flaccus	799.	46.
16. Il devient le disciple et l'ami du philosophe Cornutus	803.	50.
20. Il voit l'avènement de Néron à l'empire	807.	54.
28 à 29. Il meurt sous le consulat de P. Marius Celsus et de Luc. Asin. Gallus	815.	62.

V.

DISSERTATION

D'Elias Vinetus sur Cornutus le philosophe, et Cornutus le grammairien; sur Cornutus l'auteur du commentaire le plus ancien sur les Satires de Perse, et sur la signification du mot Commentaire.

(Extrait de l'édition de Britannicus.)

Annæus Cornutus, stoicæ disciplinæ philosophus, quem amicum et magistrum suum tantis effert laudibus Persius Flaccus in satira quinta; is, si quid Suidæ collectaneis credimus, dives valde fuit. Patriam habuit urbem Africæ Leptin, sed Romæ tamen Claudio et Nerone principibus philosophiam professus est. Idem Persius illi se in disciplinam tradidisse fertur anno ætatis suæ quintodecimo : quem inde ea observantia coluit, ut, quoad posset et liceret, ab ejus latere nunquam discederet. Quin eum quanti faceret hoc ostendit, quod moriens illi totam bibliothecam suam argentique multum legavit : unde sustulit Cornutus libros tantum : reliquum legatum, sororibus Persii quas frater hæredes instituerat, universum reliquit. Hujus rei auctorem habemus, quisquis veterum, Persii poetæ vitam scripsit, quæ exstat, sive Suetonius Tranquillus hic sit, sive potius ejus antiquus interpres. Scriptorum discipuli sui censor et arbiter fuit ille; satiræque Persii jam vita functi non ante fuerunt editæ, quam eas recensuisset emendavissetque ipse magister. Scripsit autem hic Cornutus philosophica multa et rhetorica, quæ ad nos non pervenerunt : in quem etiam Neronis tyrannidem sæviisse Dion memoriæ prodidit. Nero enim res romanas a primordio Urbis carmine perscribere constituerat : et jam ante, quam librum unum absolvisset, consultabat cum suis, quot

libris rem tantam complecti deberet. In id ergo consilium inter alios Cornutus philosophus ob insignem sapientiam adhibitus, quum censuissent illic quidam quadringentos debere fieri libros, dixit, immensum videri numerum, et neminem tot libros lecturum. « Atqui Chrysippus philosophus, objecit assentatorum unus, quem laudas, et sectaris, Cornute, multo plures composuit. » Cui Cornutus, « est ita, ut ais, inquit : sed illi libri Chrysippi, humanæ vitæ sunt utiles. » Qua libera stoici hominis sententia offensus Nero, qui ea videret vanitatem et ineptias suas palam argui, Cornutum in insulam relegavit. In Eusebii autem Chronicis legimus annum fuisse a Christo nato sexagesimum nonum, et a Persio mortuo quartum, quum sic ille relegatus est; eodemque anno Octaviam Augustam jussu mariti in exsilio interfectam : quam Cornelius Tacitus iisdem consulibus occisam refert, quibus Persium decessisse traditum est. Hæc fere sunt, quæ in antiquis monumentis de Cornuto philosopho Persii magistro legere meminimus. Nam quem memorant Aulus Gellius, et Ambrosius Macrobius Cornutum, quem Gellius ubique Annæum quoque vocat, Macrobius libro quinto Saturnaliorum, aut Macrobii librarius, Aurelium pro Annæo : hunc volunt alium esse Cornutum, non philosophiæ universæ, sed solius grammaticæ professorem; qui libros de figuris sententiarum scripserit, quos memorat Gellius libro nono Noctium Atticarum, composuitque in Terentium, Virgilium, Persium, Juvenalem commentaria, de quibus mentionem fecerunt partim vetusti scriptores, partim novi, qui nostra et patrum nostrorum memoria, grammatica tractaverunt, et scripserunt. Hic itaque Cornutus commentariorum et rerum grammaticarum scriptor, quisquis sit, qui Cornuto philosopho annis vix quinquaginta junior esse potest, si alius fuit, eum Gellius doctum et prudentem, Macrobius magnum virum et litterarum etiam græcarum doctissimum appellat : ex cujus plurimis scriptis solum vidimus, quod hic edimus in Persii satiras commentarium. Quod certe ita interim habet, ut nisi Gellius et Macrobius Cornuti grammatici eruditionem nobis commendassent, semidoctum hominem fuisse judicaremus. Nam in hoc commentario multa quidem perquam erudita, et antiquitatem multum redolentia, et quæ nisi legissent novi interpretes Persii, non pauca in ejus libello ignorassent; sed in eodem id quoque offendes, indocta multa, et inepta. Accidit enim illi, quod

Asconii Pediani, Donati, Servii, Placidi, et aliorum veterum commentariis. Primum enim imperitos librarios nactum est : quod genus nihil non corrumpere solet. Deinde qui describere properantes, laborem fugiebant totum describendi, multa contraxerunt : postremo non defuerunt, qui plurima infercirent, imprimisque illi, quibus doctissima enarratio, quæ fortasse pro vetusto more breviuscula erat, ad intelligendum poetam obscurum et tenebricosum minime sufficiebat; atque ita non pauca interjecerunt et sua et aliena undique collecta doctorum hominum, indoctorumque scholia. Sic non magis unius Cornuti videtur, quod publicamus in Persium commentarium, quam unius Donati, quod Donati nomine prostat in Terentium, ut illa multis locis te fallant, nisi cum judicio legas. Qui autem hujus Persiani commentarii meminerunt Hermolaus Barbarus, Baptista Plautius, Lilius Ferrariensis, ac alii horum æquales (antiquiores equidem proferre non possum, qui se illud vidisse, scripto testatum reliquerint) nescio, quam bona habuerint exemplaria : sed nostris scio nihil inveniri posse corruptius. Fuerunt autem hæc tria : quorum unum nos et Gulielmus Martinus Voltanus, clarissimæ civitatis Burdigalensis procurator, Aquis Augustis in vetusta libraria anno Christi 1585, repereramus; alterum Francisci Bernæ Santonensis; tertium Joannis Amaritonis Arverni fuit. Quæ magis varia in conferendo deprehendimus, quam diversa loca sunt, unde fuerant conquisita. In iis ergo libris tale fuit, quale hic vides Annæi Cornuti commentarium. Nihil in describendo mutavi, nisi si quæ voculæ corruptæ videbantur. Nihil detraxi, quod aliquando sum expertus, quam periculosum sit ea statim contra vetusti codicis fidem auctoritatemque delere aut mutare, quæ in alienis scriptis non probes. Optavissem quidem certe hoc commentarium in lucem dare purius emendatiusque; sed ad eam rem antiquis codicibus opus fuit, qui non suppetebant alii, quam quos dixi : neque habui, unde alios conquirerem : et hæc qualiacumque sint, ita edere melius duxi, quam pati litterarum studiosos diutius hujus commentarii desiderio se torquere.

Quod autem ad vocem *Commentum* attinet, quam in titulo legisti *Commentarius*, ac neutro genere *Commentarium*, unde *Commentariolum* fecit Cicero, est scriptum aliquod, et liber ad subsidium memoriæ comparatus, brevis, et in quo rerum tantum ca-

pita, summaque ponuntur, quas memorias, et instructiones nunc fere vulgus appellat. Hujusmodi fuit Valerii Probi *commentarius* de occulta litterarum significatione, cujus meminit Aulus Gellius libro septimo decimo : ac tale etiam paulo plenius orationis contra Domitium habitæ *commentarium*, cujus mentionem in Bruto facit Cicero. Horum nominum pluralia, *commentarii* et *commentaria*, etsi vim sui numeri plerumque retinent, tamen ea nihil esse aliud interdum, quam quod unius numero significatur, grammaticis nostris jampridem placuit : qui viderint, quam recte hic præcipiant. Vereor enim, ne quum Cæsar *Commentaria* sua inscripsit, quos apud Ciceronem *commentarios* legimus appellatos, multorum librorum opus intellexerit, quorum quisque *commentarii* nomine appelletur, quomodo Euclidis, Alexandrini geometræ, Elementa, libri sunt tredecim, qui appellantur elementum primum, elementum secundum, tertium, quartum, et reliqua deinceps eodem nomine. *Commentarius* rursus et *commentarium*, ac multitudinis numero *commentarii* et *commentaria*, sæpiusque *commentaria*, sicut iidem volunt præceptores, eam significationem habent, ut expositiones interpretationesque auctorum in litteras relatæ, ita vocentur. Servius in librum septimum Æneidos : Dicit etiam quidam *commentarius convecta* legendum. Aulus Gellius libro vicesimo : Apud Plutarchum in quarto in Hesiodum *commentario*. Idem libro primo : Præterea in *commentariis* Labeonis, quæ ad duodecim tabulas composuit. Et, Hyginus autem non hercle ignobilis grammaticus, in *commentariis*, quæ in Virgilium fecit. Quod igitur *commentariis* utroque genere, et *commentarios* et *commentaria* esse debere tradunt nostri grammatici, id *commentum* fuit in Aquensi Codice, sicut omnes hujusmodi expositiones *commenta* vulgo dicebantur me puero. Tunc namque prostabant passim Virgilius, Ovidius, et alii scriptores, cum *commento;* sed postea, quam politiores litteræ florere cœpissent, cedente sensim barbarie, quæ *commenta* primum videram, ea dici *commentaria* cœpta sunt. Sic multi, qui sibi aliquid præ cæteris sapere videbantur, existimaverunt ista, *commenta* barbare dici, *commentaria* latine appellanda : sed vellem tamen ego, ut, qui inter audaces istos emendatores eruditione præcellunt, docuissent, unde sciant, *commentaria* hic rectius dici, quam *commenta*. Veteribus librariis, quibus strenue omnia perdendi summum studium fuisse diceres,

ex *commento commentarium*, ac ex *commentario commentum* facere facile fuit : ipsi interpretes scriptorum alienorum, quomodo suas expositiones appellarint[1], hoc nos quærimus. Priscianus libro sexto : Servius in *commento* Virgilii. Et paulo post : Servius in *commentario* tertii libri Virgiliani. Idem libro decimo : Servius in *commentario* Æneidos. Ita modo *commentum*, modo *commentarium* res eadem apud Priscianum, antiquum et nobilem grammaticum, appellatur. Est autem *Commentum* proprie res inventa, excogitata callide, ac ficta : unde et verbum *commentari* pro *invenire, excogitare, fingere :* at, sicut *commentum* pro expositione auctoris dictum est, uti ostendimus, ita etiam hoc *Commentari* pro eo, quod est *commentum*, sive *commentarium* facere, et interpretationem componere in scriptorem aliquem, legimus usurpatum. Aulus Gellius, lib. III : Sabinus medicus, qui Hippocratem commodissime *commentatus* est, his verbis enarravit. Et hinc *Commentator* pro interprete et *commenti* scriptore, frequens in Servii *commentariis*. Quod ergo fuit in antiquissimi exemplaris titulo *commentum*, si quis minus probet, id in *commentarium* illico mutare, mihi non leve visum est flagitium.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

20

FIN DE LA TABLE.

PROSATEURS

TACITE [illegible]

TITE-LIVE [illegible]

CÉSAR [illegible]

SALLUSTE [illegible]

JUSTIN [illegible]

QUINTE-CURCE [illegible]

FLORUS [illegible]

VELLEIUS PATERCULUS [illegible]

CORNELIUS NEPOS [illegible]

V. MAXIME [illegible]

PLINE LE JEUNE [illegible]

SUÉTONE [illegible]

APULÉE [illegible]

PLINE LE NATURALISTE [illegible]

CICÉRON [illegible]

QUINTILIEN [illegible]

SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE [illegible]

POÈTES

VIRGILE [illegible]

HORACE [illegible]

JUVÉNAL [illegible]

PERSE [illegible]

OVIDE [illegible]

LUCRÈCE [illegible]

LUCAIN [illegible]

CLAUDIEN [illegible]

VALERIUS FLACCUS [illegible]

STACE [illegible]

SILIUS ITALICUS [illegible]

PLAUTE [illegible]

TÉRENCE [illegible]

SÉNÈQUE LE TRAGIQUE [illegible]

PHÈDRE [illegible]

MARTIAL [illegible]

[illegible]

[illegible]